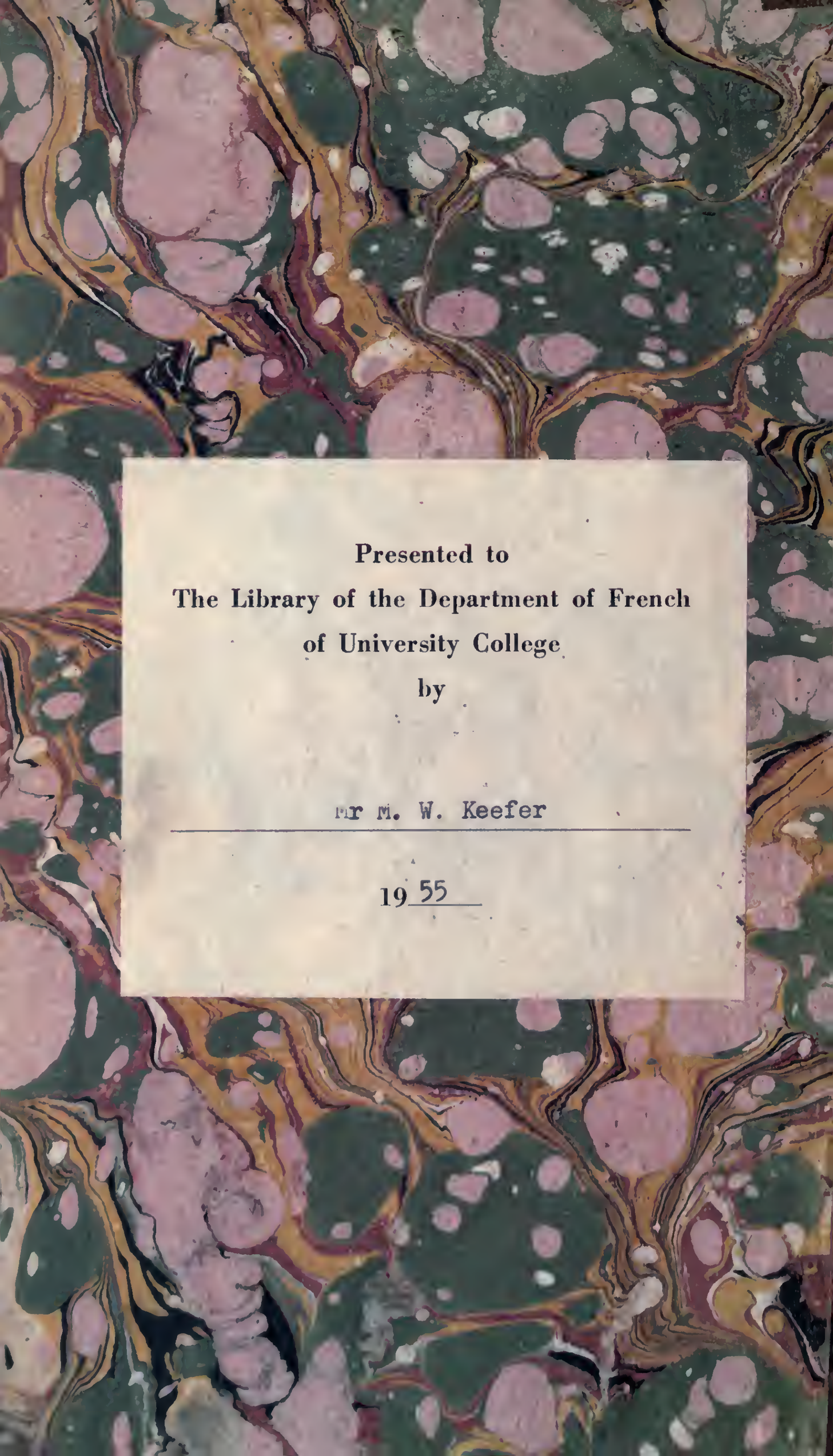
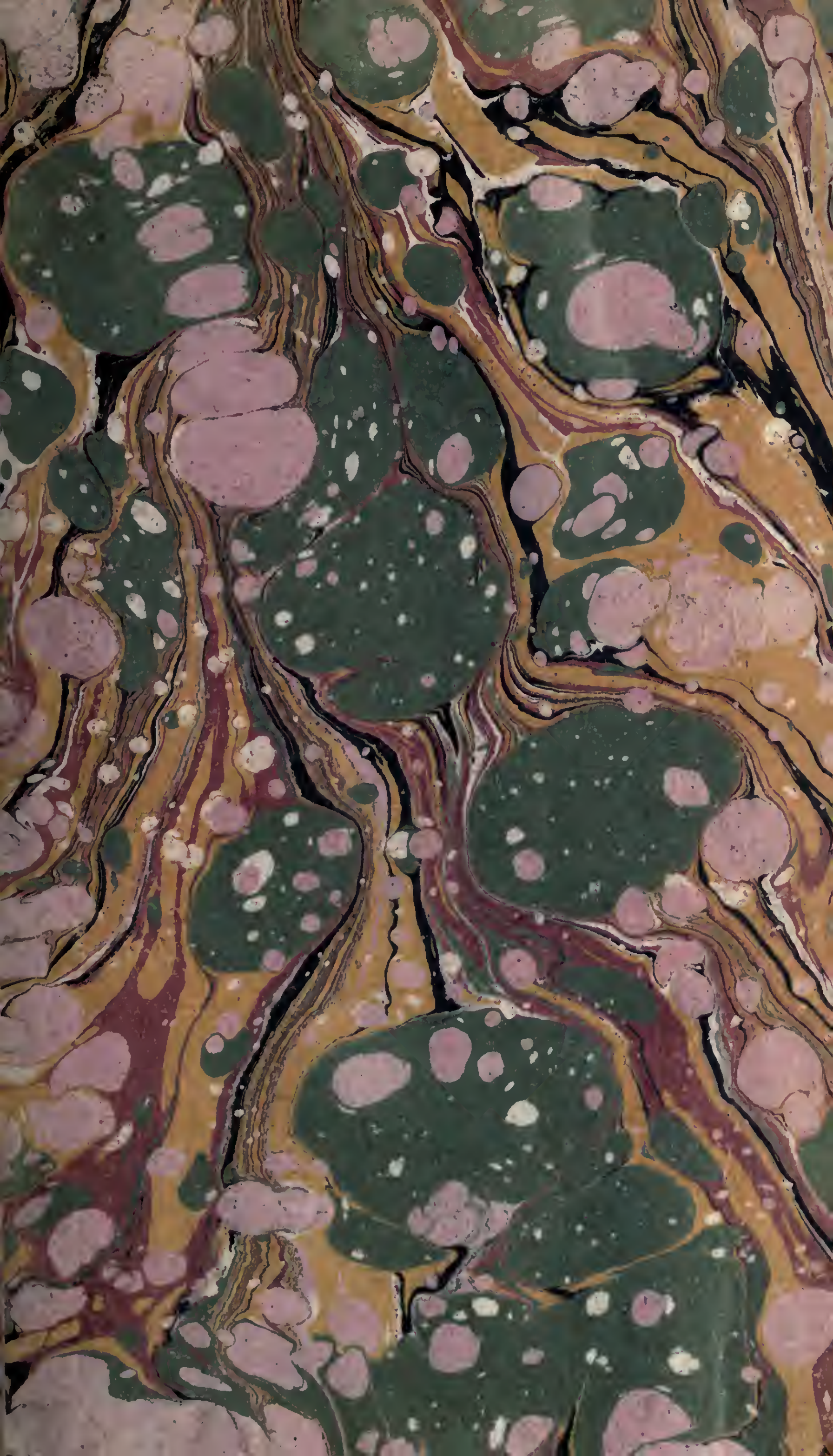

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0848


Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by
Mr M. W. Keefer
19 55



OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME TRENTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

ART DRAMATIQUE,

Ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, opéra.

A.

P*ANEM & circenſes* eſt la deviſe de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les ſéduire par des ſpectacles, par des funambules, des tours de gibecière, & de la muſique. On les eût aiſément ſubjugués. Il y a des ſpectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ſes yeux, & beaucoup d'hommes d'un rang ſupérieur ſont peuple. Les ames cultivées & ſenſibles veulent des tragédies & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Theſpis*, enſuite on eut ſes *Eſchyles*, & l'on ſe flatta bientôt d'avoir ſes *Sophocles* & ſes *Euripides;* après quoi tout dégénéra : c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires ſur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eſchyle*, *Ménandre*, & *Ariſtophane*, n'ont fait d'œuvres dramatiques; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'eſt aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaiſſance de tous les autres arts. Il eſt vrai qu'ils commencèrent dès le treizième ſiècle, & peut-être auparavant, par des farces malheureuſement tirées de l'ancien & du nouveau teſtament; indigne abus qui paſſa bientôt en Eſpagne & en France : c'était une imitation vicieuſe des eſſais que *St Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre, pour oppoſer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* & d'*Euripide*. *St Grégoire de Nazianze* mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces pièces; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes & des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Triſſino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da' Gothi*, donna ſa tragédie de *Sophoniſbe*, la première qu'on eût vue en Italie, & cependant régulière. Il y obſerva les trois unités de lieu, de temps, & d'action. Il y introduiſit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le temps où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut repréſentée à Vicence, & la ville conſtruiſit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau ſiècle accoururent aux repréſentations, & prodiguèrent les applaudiſſemens que méritait cette entrepriſe eſtimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de ſa préſence la *Rozemonde* du *Rucellaï* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement; mais, ce qui eſt étrange, preſque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers eſt difficile, tant l'art de ſe rendre maître du cœur eſt

donné à peu de génies; le *Torifmond* même du *Taffe* fut encore plus infipide que les autres.

On ne connut que dans le *Paftor fido* du *Guarini* ces fcènes attendriffantes, qui font verfer des larmes, qu'on retient par cœur malgré foi; & voilà pourquoi nous difons, *retenir par cœur;* car ce qui touche le cœur fe grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-temps auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Triffino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480, (*a*) quand toutes les autres nations de l'Europe croupiffaient dans l'ignorance abfolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare, ce prélat avait fait jouer fa *Calendra*, pièce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieufes, ainfi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel.*

Les Italiens feuls furent donc en poffeffion du théâtre pendant près d'un fiècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'hiftoire, des mathématiques, de tous les genres de poëfie, & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de miférables farces, comme on fait, pendant tout le quinzième & le feizième fiècles.

Les Efpagnols, tout ingénieux qu'ils font, quelque grandeur qu'ils aient dans l'efprit, ont confervé jufqu'à nos jours cette déteftable coutume d'introduire

(*a*) *N. B.* Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans fon *Traité de la poëfie.*

les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

Du théâtre espagnol.

Les *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-temps que les *mystères de la passion*, les *actes des saints*, nos *moralités*, la *mère sotte*, n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très-peu d'années. *Calderon* en avait fait pour sa part plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces, imprimée à Valladolid sans date, & que j'ai sous mes yeux, est la *dévotion de la missa*. Les acteurs sont un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux soldats bouffons, & le diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* soldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas*, & croient en avoir bon marché, parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre, & de la servir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe, la bataille se donne, & le diable est tout étonné de voir *Pascal* au milieu du combat, dans le même temps qu'il sert la messe. *Oh oh*, dit-il, *je sais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le sacrement, auquel ce drôle a tant de dévotion*. Mais le diable ne savait pas que l'ange

chrétien avait pris la figure du bon *Paſcal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue eſt battu, comme on peut bien le croire; *Paſcal* épouſe ſa vivandière, & la pièce finit par l'éloge de la meſſe.

Par-tout ailleurs, un tel ſpectacle aurait été une profanation que l'inquiſition aurait cruellement punie; mais en Eſpagne c'était une édification.

Dans un autre acte ſacramental, JESUS-CHRIST en perruque quarrée, & le diable en bonnet à deux cornes, diſputent ſur la controverſe, ſe battent à coups de poing, & finiſſent par danſer enſemble une ſarabande.

Pluſieurs pièces de ce genre finiſſent par ces mots, *ite comedia eſt.*

D'autres pièces, en très-grand nombre, ne ſont point ſacramentales, ce ſont des tragicomédies, & même des tragédies; l'une eſt *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Abſalon.* On a joué *le ſoleil ſoumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *maître d'hôtel de* DIEU, la *dévotion aux trépaſſés.* Et toutes ces pièces ſont intitulées *la famoſa comedia.*

Qui croirait que dans cet abyme de groſſièretés inſipides, il y ait de temps en temps des traits de génie, & je ne ſais quel fracas de théâtre qui peut amuſer, & même intéreſſer?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eſchyle*, dans leſquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Eſpagne.

Qu'eſt-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* ſur un rocher, par ordre de *Jupiter* ? qu'eſt-ce que la force & la vaillance qui ſervent de garçons bourreaux à *Vulcain*, ſinon un *auto ſacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de diables ſur le théâtre de Madrid, *Eſchyle* n'a-t-il pas mis des furies ſur le théâtre d'Athènes ? Si *Paſcal Vivas* ſert la meſſe, ne voit-on pas une vieille pythoniſſe qui fait toutes ſes cérémonies ſacrées dans la tragédie des Euménides ? La reſſemblance me paraît aſſez grande.

Les ſujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Eſpagnols que leurs actes ſacramentaux ; c'eſt la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le ſujet eſt le plus tragique. On en voit juſque dans le Cid. Il n'eſt pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'Héraclius de *Calderon*, intitulé : *Tout eſt menſonge, & tout eſt vérité*, antérieur de près de vingt années à l'Héraclius de *Corneille*. L'énorme démence de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne ſoit ſemée de pluſieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels ſont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a ſi heureuſement traduits :

Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſupplice?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non-ſeulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre groſſier &

abſurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y ſoumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ſes yeux plus qu'à ſon ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans ſon *nouvel art de faire des comédies* de ſon temps.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aïeux étaient des barbares. (*b*)
L'abus règne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit :
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit ;
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence. (*c*)
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance,
D'enfermer ſous quatre verrous (*d*)
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.
. . . .
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir ;
Il faut, pour ſon argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût eſpagnol ne pénétra point à la vérité en France ; mais il y avait un vice radical

(*b*) *Mas come le ſervieron muchos barbaros*
Che enſenaron el bulgo a ſus rudezas ?

(*c*) *Muere ſin fama è galardon.*

(*d*) *Encierro los preceptos con ſeis llaves, &c.*

beaucoup plus grand, c'était l'ennui; & cet ennui était l'effet des longues déclamations ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans intrigue, ſans intérêt, dans une langue non encore formée. *Hardi* & *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un ſtyle inſupportable; & ces platitudes furent jouées ſur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du théâtre anglais.

Le théâtre anglais au contraire fut très-animé, mais le fut dans le goût eſpagnol; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le ſujet d'une tragédie: les acteurs paſſaient de Rome, de Veniſe, en Chypre; la plus vile canaille paraiſſait ſur le théâtre avec des princes, & ces princes parlaient ſouvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux ſur une édition de *Shakeſpeare*, donnée par le ſieur *Samuel Jonhſon*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits eſprits* les étrangers qui ſont étonnés que dans les pièces de ce grand *Shakeſpeare*, *un ſénateur romain faſſe le bouffon, & qu'un roi paraiſſe ſur le théâtre en ivrogne.*

Je ne veux point ſoupçonner le ſieur *Jonhſon* d'être un mauvais plaiſant, & d'aimer trop le vin; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique; la raiſon qu'il en donne n'eſt pas moins ſingulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces diſtinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaiſon ſerait plus juſte s'il parlait d'un peintre

qui, dans un ſujet noble, introduirait des groteſques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté ſur un âne, & la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe; & s'il y en avait chez les Anglais, c'eſt alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile :*

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

On peut conſulter la traduction exacte des trois premiers actes du Jules Céſar de *Shakeſpeare*, dans le deuxième tome des œuvres de *Corneille.*

C'eſt là que *Caſſius* dit que *Céſar demandait à boire quand il avait la fièvre ;* c'eſt là qu'un ſavetier dit à un tribun *qu'il veut le reſſemeler ;* c'eſt là qu'on entend *Céſar* s'écrier *qu'il ne fait jamais de tort que juſtement ;* c'eſt là qu'il dit que le danger & lui ſont nés de la même ventrée, qu'il eſt l'aîné, que le danger ſait bien que *Céſar* eſt plus dangereux que lui ; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière ſon dos.

Liſez la belle tragédie du Maure de Veniſe. Vous trouverez à la première ſcène que la fille d'un ſénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie.* C'eſt ainſi qu'on parlait alors ſur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakeſpeare* ne pouvait être que le diſciple des mœurs, & de l'eſprit du temps.

Scène traduite de la Cléopâtre de Shakeſpeare.

Cléopâtre ayant réſolu de ſe donner la mort, fait venir un payſan qui apporte un panier ſous ſon bras, dans lequel eſt l'aſpic dont elle veut ſe faire piquer.

CLEOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue, & qui ne fait point de mal?

LE PAYSAN.

En vérité, je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchaſſiez, car ſa bleſſure eſt mortelle; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLEOPATRE.

Te ſouviens-tu que quelqu'un en ſoit mort?

LE PAYSAN.

Oh pluſieurs, hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier; c'était une bien honnête femme, ſi ce n'eſt qu'elle était un peu ſujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh! comme elle mourut vîte de la morſure de la bête! quels tourmens elle reſſentit! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver; mais qui croit tout ce que les gens diſent ne ſera jamais ſauvé par la moitié de ce qu'ils font; cela eſt ſujet à caution. Ce ver eſt un étrange ver.

CLEOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je ſouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaiſir.

CLEOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, Madame? vous devez penſer que ce ver vous traitera de ſon mieux.

CLEOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous? il ne faut ſe fier à mon ver que quand il eſt entre les mains des gens ſages; car, en vérité, ce ver-là eſt dangereux.

CLEOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'eſt fort bien fait : ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourriſſe.

CLEOPATRE.

Ne mangerait-il rien?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je ſois ſi ſimple ; je ſais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je ſais bien qu'une femme eſt un plat à préſenter aux dieux, pourvu que le diable n'en faſſe pas la ſauce : mais, par ma foi, les diables ſont des fils de p.... qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; ſi le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLEOPATRE.

Fort bien ; va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon ſoir. Je vous ſouhaite bien du plaiſir avec votre ver.

Scène traduite de la tragédie de Henri V.

HENRI.

Belle Catherine, très-belle, (e)
Vous plairait-il d'enſeigner à un ſoldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une demoiſelle,
Et plaider ſon procès d'amour devant ſon gentil cœur ?

LA PRINCESSE CATHERINE.

(*f*) Votre majeſté ſe moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(*g*) Oh, belle Catherine, ma foi vous aimerez

(*e*) En vers anglais. (*f*) En proſe anglaiſe. (*g*) En proſe.

fort & ferme avec votre cœur français. Je ferai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française : *me goûtes-tu*, *Catau ?*

CATHERINE.

Pardonnez-moi, (*h*) je n'entends pas ce que veut dire *vous goûter*.

HENRI.

Goûter, (*i*) c'est ressembler ; un ange vous ressemble, Catau ; vous ressemblez à un ange.

CATHERINE (*à une espèce de dame d'honneur qui est auprès d'elle.*)

(*k*) Que dit-il ? que je suis semblable à des anges ?

LA DAME D'HONNEUR.

(*l*) Oui vraiment, sauf votre honneur ; ainsi dit-il.

HENRI.

(*m*) C'est ce que j'ai dit, chère Catherine, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon Dieu ! les langues des hommes sont pleines de tromperies ?

HENRI.

(*n*) Que dit-elle, ma belle ; que les langues des hommes sont pleines de fraudes ?

(*h*) En prose anglaise.

(*i*) *Goûter*, *like*, signifie aussi en anglais *ressembler*.

(*k*) En français.

(*l*) En français.

(*m*) En anglais.

(*n*) En anglais.

LA DAME D'HONNEUR.

(*o*) Oui, que les langues des hommes eſt plein de fraudes, c'eſt-à-dire, des princes.

HENRI.

(*p*) Hé bien, la princeſſe en eſt-elle meilleure anglaiſe? Ma foi, *Catau*, mes ſoupirs ſont pour votre entendement; je ſuis bien aiſe que tu ne puiſſes pas parler mieux anglais; car ſi tu le pouvais, tu me trouverais ſi franc roi, que tu penſerais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds. Réponds, tapons d'une main, & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, ladi?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, (*q*) moi entendre bien.

HENRI.

Crois-moi, ſi tu voulais me faire rimer, ou me faire danſer pour te plaire, *Catau*, tu m'embarraſſerais beaucoup; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles ni meſures, & pour ce qui eſt de danſer, ma force n'eſt pas dans la meſure; mais j'ai une bonne meſure en force; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à ſaute-grenouille.

On croirait que c'eſt-là une des plus étranges ſcènes des tragédies de *Shakeſpeare*, mais dans la même pièce il y a une converſation entre la princeſſe de France *Catherine*, & une de ſes filles d'honneur anglaiſes,

(*o*) En mauvais anglais.

(*p*) En anglais.

(*q*) Me underſtand well.

qui

qui l'emporte de beaucoup ſur tout ce qu'on vient d'expoſer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande comment on dit le pied & la robe ? la fille d'honneur lui répond que le pied c'eſt *foot*, & la robe c'eſt *coun ;* car alors on prononçait *coun*, & non pas *gown.* *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu ſingulière ; elle les répète à la françaiſe ; elle en rougit. *Ah !* dit-elle en français, *ce ſont des mots impudiques, & non pour les dames d'honneur d'uſer. Je ne voudrais répéter ces mots devant les ſeigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-temps ſur le théâtre de Londres, en préſence de la cour.

Du mérite de Shakeſpeare.

Il y a une choſe plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'eſt que *Shakeſpeare* eſt un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un gilles de la foire, pour un farceur très-au-deſſous d'Arlequin, pour le plus mépriſable bouffon qui ait jamais amuſé la populace. C'eſt pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'eſt la vérité, c'eſt la nature elle-même qui parle ſon propre langage ſans aucun mélange de l'art. C'eſt du ſublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand dans la tragédie de la Mort de Céſar, *Brutus* reproche à *Caſſius* les rapines qu'il a laiſſé exercer

par les ſiens en Aſie, il lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars ; ſouviens-toi du ſang de Céſar. Nous l'avons verſé parce qu'il était injuſte. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit Céſar d'avoir favoriſé les brigands de la république, ſouillerait ſes mains lui-même par la corruption !*

Céſar, en prenant enfin la réſolution d'aller au ſénat où il doit être aſſaſſiné, parle ainſi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais ſurpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puiſque la mort eſt inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même pièce, après avoir formé la conſpiration, dit : *Depuis que j'en parlai à Caſſius pour la première fois, le ſommeil m'a fui ; entre un deſſein terrible & le moment de l'exécution, l'intervalle eſt un ſonge épouvantable. La mort & le génie tiennent conſeil dans l'ame. Elle eſt bouleverſée, ſon intérieur eſt le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui eſt dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation ſcrupuleuſe à l'excès ſur les bienſéances.

Demeure, il faut choiſir de l'être & du néant.
Ou ſouffrir ou périr, c'eſt-là ce qui m'attend.
Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon ſort ?
Qui ſuis-je, qui m'arrête, & qu'eſt-ce que la mort ?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile ;
Après de longs tranſports c'eſt un ſommeil tranquille.

On s'endort, & tout meurt : mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie,
De tourmens éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité,
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort serait trop douce en ces extrémités,
Mais le scrupule parle &, nous crie : arrêtez ;
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur & de bassesse, de raisons sublimes & de folies grossières, enfin de tous les contrastes que nous venons de voir dans *Shakespeare* ? qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du temps d'*Addisson*.

D'*Addisson*.

CET homme célèbre, qui fleurissait sous la reine *Anne*, est peut-être celui de tous les écrivains anglais qui sut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le style, une imagination sage dans l'expression, de l'élégance, de la force, & du naturel dans ses vers & dans sa prose. Ami des bienséances & des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'est ainsi que son Caton est composé.

Ce ſont, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, & des ſentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la ſcène de *Juba* & de *Siphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caractères bien développés, de beaux contraſtes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de cette pièce, applaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinquième acte, lorſqu'il paraît ayant ſur ſa table une épée nue, & liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès-long-temps en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiècles ſans fin je ſens que tu m'entraînes;
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaînes;
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot conſolant & terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux!
Allons, s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.

Il doit venger sa cause, & punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps, & dans quel univers?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail, & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée, les vers n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles & justes, & la pièce étant froide, on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile ;* récitez-le sur le théâtre, il ennuiera : il faut des passions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières mais attachantes de *Shakespeare.*

De la bonne tragédie française.

Je laisse là tout ce qui est médiocre ; la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennui.

Nos bonnes pièces, ou du moins celles qui, sans être bonnes, ont des scènes excellentes, se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi, j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est

au-deſſus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, ſans en excepter *Sophocle* & *Euripide.*

C'eſt une entrepriſe ſi difficile d'aſſembler dans un même lieu des héros de l'antiquité; de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire; de ne les faire entrer & ſortir qu'à propos; de faire verſer des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne ſoit ni ampoulé ni familier; d'être toujours décent, & toujours intéreſſant; qu'un tel ouvrage eſt un prodige, & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette eſpèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, ſans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur ſur ceux qui ne parlent qu'à l'eſprit? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire: Voilà qui eſt beau, mais il ne fera point verſer de larmes. Quatre ou cinq ſcènes bien raiſonnées, fortement penſées, majeſtueuſement écrites, s'attirent une eſpèce de vénération; mais c'eſt un ſentiment qui paſſe vîte, & qui laiſſe l'ame tranquille. Ces morceaux ſont de la plus grande beauté, & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais: ce n'eſt pas aſſez, il faut plus que de la beauté. Il faut ſe rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les règles de la poëſie, & toutes celles du théâtre, qui ſont preſque ſans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions propoſer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner Phèdre comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de *Phèdre* ſoit d'un bout à l'autre ce qui a jamais

été écrit de plus touchant & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Théſée* eſt trop faible, qu'*Hippolyte* eſt trop français, qu'*Aricie* eſt trop peu tragique, que *Téramène* eſt trop condamnable de débiter des maximes d'amour à ſon pupille ; tous ces défauts ſont, à la vérité, ornés d'une diction ſi pure & ſi touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce : mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puiſſe faire aucun juſte reproche.

Ne ſera-ce point l'Iphigénie en Aulide ? (1) dès le premier vers je me ſens intéreſſé & attendri ; ma

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon*, qui paraiſſent trop peu dignes du chef de la Grèce, & trop éloignés des mœurs des temps héroïques :

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuſe en ſecret cette jeune Eriphile,
Que lui-même amena captive de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

La jalouſie d'*Iphigénie*, cauſée par le faux rapport d'*Arcas*, & qui occupe la moitié du ſecond acte, paraît trop étrangère au ſujet & trop peu tragique.

On pourrait obſerver auſſi que dans une tragédie où un père veut immoler ſa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des perſonnages oſe s'élever contre cette atroce abſurdité. *Clitemneſtre* ſeule prononce ces deux vers :

Le ciel, le juſte ciel, par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?

Mais ces vers ſont encore affaiblis par ce qui les précède & ce qui les ſuit :

Un oracle cruel ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?
Le ciel, le juſte ciel, par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on pourſuit ſa famille,
Faites chercher dans Sparte Hermione ſa fille.

Hermione n'était-elle pas auſſi innocente qu'*Iphigénie* ? *Clitemneſtre* ne pouvait-elle défendre ſa fille qu'en propoſant d'aſſaſſiner ſa nièce ? Mais *Racine*, en condamnant les ſacrifices humains, eût craint de manquer de

curiofité eft excitée par les feuls vers que prononce un fimple officier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en fefait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide:
Vos yeux feuls & les miens font ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il fe dit à lui-même en foupirant:

Heureux qui fatisfait de fon humble fortune,
Libre du joug fuperbe où je fuis attaché,
Vit dans l'état obfcur où les dieux l'ont caché!

Quels fentimens! quels vers heureux! quelle voix de la nature!

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecoffe, qui a bien voulu donner des règles de poëfie & de goût à fon pays, déclare dans fon chapitre vingt-un, *des narrations & des defcriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

refpect à *Abraham* & à *Jephté*. Il imita *Euripide*, dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'expofer au fort de *Socrate*, s'il attaquait les oracles & les facrifices ordonnés au nom des dieux; ce n'eft point pour fe conformer aux mœurs du fiècle de la guerre de Troye, c'eft pour ménager les préjugés du fien, que l'ami & le difciple de *Socrate* n'ofa mettre dans la bouche d'aucun de fes perfonnages la jufte indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles & le fanatifme fanguinaire des prêtres païens.

S'il avait ſu que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux la réponſe du ſoldat dans la première ſcène de *Hamlet.*

Je n'ai pas entendu une ſouris trotter.

Voilà qui eſt naturel, dit-il ; *c'eſt ainſi qu'un ſoldat doit répondre.* Oui, monſieur le juge, dans un corps-de-garde, mais non pas dans une tragédie : ſachez que les Français, contre leſquels vous vous déchaînez, admettent le ſimple, & non le bas & le groſſier. Il faut être bien ſûr de la bonté de ſon goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, ſi vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vîte ſon audience pour revenir à Iphigénie.

Eſt-il un homme de bon ſens, & d'un cœur ſenſible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un tranſport mêlé de pitié & de crainte, qui ne ſente les vers de *Racine* pénétrer juſqu'au fond de ſon ame ? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras, augmentent dès la troiſième ſcène, quand *Agamemnon* ſe trouve entre *Achille* & *Ulyſſe.*

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la ſcène qui ſuit. C'eſt *Ulyſſe* qui veut perſuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce perſonnage d'*Ulyſſe* eſt odieux ; mais, par un art admirable, *Racine* ſait le rendre intéreſſant.

Je ſuis père, Seigneur, & faible comme un autre ;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre ;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis près de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* eſt condamnée à la mort, *Iphigénie* qui ſe flatte avec tant de raiſon d'épouſer

Achille : elle va être ſacrifiée ſur le même autel où elle doit donner la main à ſon amant.

> *Nubendi tempore in ipſo ;*
> *Tantùm relligio potuit ſuadere malorum !*

Second acte d'Iphigénie.

C'EST avec une adreſſe bien digne de lui que *Racine*, au ſecond acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie.* Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourrait ſouffrir *Eriphile* ſa rivale. Ce perſonnage eſt abſolument néceſſaire à la pièce, puiſqu'il en fait le dénouement ; il en fait même le nœud ; c'eſt elle qui, ſans le ſavoir, inſpire des ſoupçons cruels à *Clitemneſtre*, & une juſte jalouſie à *Iphigénie ;* & par un art encore plus admirable, l'auteur fait intéreſſer pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuſe, elle ignore ſes parens, elle a été priſe dans ſa patrie miſe en cendres : un oracle funeſte la trouble ; & pour comble de maux, elle a une paſſion involontaire pour ce même *Achille* dont elle eſt captive.

> Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
> Je demeurai long-temps ſans lumière & ſans vie.
> Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
> Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
> Je frémiſſais, Doris, & d'un vainqueur ſauvage
> Craignais (r) de rencontrer l'effroyable viſage.
> J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
> Et toujours détournant ma vue avec horreur.

(r) Des puriſtes ont prétendu qu'il fallait *je craignais ;* ils ignorent les heureuſes libertés de la poëſie ; ce qui eſt une négligence en proſe, eſt très-ſouvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne ſacrifie jamais à la chaleur du ſtyle.

Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche :
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer.....
J'oubliai ma colère, & ne ſus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne fesait point de tels vers avant *Racine ;* non-ſeulement perſonne ne ſavait la route du cœur, mais preſque perſonne ne ſavait les fineſſes de la verſification, cet art de rompre la meſure :

Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche. Perſonne ne connaiſſait cet heureux mélange de ſyllabes longues & brèves, & de conſonnes ſuivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de molleſſe, & qui le font entrer dans une oreille ſenſible & juſte avec tant de plaiſir.

Quel tendre & prodigieux effet cauſe enſuite l'arrivée d'*Iphigénie !* Elle vole après ſon père aux yeux d'*Eriphile* même, de ſon père qui a pris enfin la réſolution de la ſacrifier ; chaque mot de cette ſcène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choſes outrées, comme dans Euripide, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout eſt noble dans la pièce françaiſe, mais d'une ſimplicité attendriſſante ; & la ſcène finit par ces mots terribles : *Vous y ſerez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant eſt dans *Euripide*, on le répète ſans ceſſe. Non, il n'y eſt pas. Il faut ſe défaire enfin, dans un ſiècle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide.*

IPHIGENIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre féjour? (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs.)

AGAMEMNON.

Laiffez cela; il ne convient pas à une fille de favoir ces chofes.

IPHIGENIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprife.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je faffe un facrifice.

IPHIGENIE.

Mais c'eft un foin dont les prêtres doivent fe charger.

AGAMEMNON.

Vous le faurez, puifque vous ferez tout auprès, au lavoir.

IPHIGENIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureufe que moi; mais à préfent cela ne t'importe pas; donne-moi un baifer trifte & ta main, puifque tu dois être fi long-temps abfente de ton père. O quelle gorge! quelles joues! quels blonds cheveux! que de douleur la ville des Phrygiens, & *Hélène* me caufent! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraffant. Et vous, fille de *Léda*, excufez-moi fi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Enſuite *Agamemnon* inſtruit *Clitemneſtre* de la généalogie d'*Achille*, & *Clitemneſtre* lui demande ſi les noces de *Pelée* & de *Thétis* ſe firent au fond de la mer?

Brumoy a déguiſé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falſifié preſque toutes les pièces qu'il a traduites; mais rendons juſtice à la vérité, & jugeons ſi ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGENIE.

Vous vous taiſez!

AGAMEMNON.

Vous *y ſerez*, *ma fille.*

Comment ſe peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le ſpectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des ſcènes touchantes dans le même acte, & même des coups de théâtre frappans? C'eſt-là, ſelon moi, qu'eſt le comble de la perfection.

Acte troiſième.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clitemneſtre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage; *Eriphile* eſt préſente, & le contraſte de ſa douleur, avec l'alégreſſe de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la ſituation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon*; il vient dire que tout eſt prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel..... pour la ſacrifier.....

Achille, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Eriphile*, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens, & *Clitemnestre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
. . . .
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul, vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

O véritable tragédie! beauté de tous les temps & de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je sais que l'idée de cette situation est dans *Euripide*, mais elle y est comme le marbre dans la carrière, & c'est *Racine* qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'est que le jésuite *Brumoy*, dans son *discours sur le théâtre des Grecs*, fait cette critique: (*s*) „ Supposons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde, & „ qu'il assistât à la représentation de l'Iphigénie de „ M. *Racine*.... ne serait-il point révolté de voir „ *Clitemnestre* aux pieds d'*Achille* qui la relève, & de „ mille autres choses, soit par rapport à nos usages „ qui nous paraissent plus polis que ceux de l'antiquité, „ soit par rapport aux bienséances.? &c. „

(*s*) Page 11 de l'édition in-4°.

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clitemnestre* se jette aux genoux d'*Achille* dans Euripide, & que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de *mille autres choses par rapport à nos usages*, *Euripide* se serait conformé aux usages de la France, & *Racine* à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

Acte quatrième.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Clitemnestre*, & *Iphigénie*, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est *Clitemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'autel eſt paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots : *Vous ne me parlez point de la victime* ne ſont pas aſſurément dans Euripide. On ſait de quel ſublime eſt le reſte de la ſcène, non pas de ce ſublime de déclamation ; non pas de ce ſublime de penſées recherchées, ou d'expreſſions giganteſques, mais de ce qu'une mère au déſeſpoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princeſſe qui ſent tout ſon malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi *Achille* dans une autre ſcène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, ſans qu'*Agamemnon* perde rien de ſa dignité ; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils diſent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus* roi de Comagène, de *Bajazet* même ; ils les appellent *monſieur Bajazet*, *monſieur Antiochus*, *monſieur Xipharès*, *monſieur Hippolyte* ; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faibleſſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon temps, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples mêmes de *Corneille* qui ne compoſa jamais une tragédie ſans y mettre de l'amour, & qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de *Polyeucte* confeſſeur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste Théodore* qu'on proſtitue.

Ce

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a oſé en France produire des tragédies profanes ſans galanterie. La nation était ſi accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du ſiècle où nous ſommes, on reçut avec applaudiſſement une Electre amoureuſe, & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtreſſes dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on ſifflait l'Electre de *Longepierre*, non-ſeulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du temps de *Racine*, & juſqu'à nos derniers temps, les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuſe*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit; il la regarde comme ſa femme, mais il eſt beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'eſt tendre; il aime comme *Achille* doit aimer, & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été français.

Acte cinquième.

M. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la cataſtrophe d'*Iphigénie* fût en action ſur le théâtre. „ Nous n'avons, dit-il, qu'un regret à former, c'eſt „ que *Racine* n'ait point compoſé ſa pièce dans un „ temps où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé „ de la foule des ſpectateurs qui inondaient autrefois „ le lieu de la ſcène; ce poëte n'aurait pas manqué „ de mettre en action la cataſtrophe qu'il n'a miſe „ qu'en récit. On eût vu d'un côté un père conſterné, „ une mère éperdue, vingt rois en ſuſpens, l'autel,

„ le bûcher, le prêtre, le couteau, la victime; hé! „ quelle victime! De l'autre *Achille* menaçant, l'armée „ *en émeute*, le sang de toutes parts prêt à couler; „ *Eriphile* alors serait survenue; *Calchas* l'aurait désignée „ pour l'unique objet de la colère céleste; & cette „ princesse s'emparant du couteau sacré, aurait expiré „ bientôt sous les coups qu'elle se serait *portés*. „

Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil. C'est en effet le sujet d'un très-beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant; mais il serait bien difficile que sur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devînt froide & ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent *Achille* l'épée nue, & ne se battant point, vingt héros dans la même attitude comme des personnages de tapisserie, *Agamemnon* roi des rois n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoît*.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Il y a bien plus; la mort d'*Eriphile* glacerait les spectateurs au lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théâtre, (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut tuer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému, il vole au-devant du coup qu'on va porter, il saigne de la blessure; on se plaît avec douleur à voir tomber *Zaïre* sous le poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée. Tuez, si vous voulez, ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une personne indifférente; le public sera très-indifférent

à cette mort : on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue ſupportable juſqu'au quatrième acte ; mais dès qu'*Iphigénie* eſt en péril de mort, *Eriphile* eſt oubliée, & bientôt haïe : elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu qu'on avait eſſayé à Paris le ſpectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait propoſé, & qu'il n'a point réuſſi. Il faut ſavoir qu'un récit écrit par *Racine* eſt ſupérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

JE commencerai par dire d'*Athalie* que c'eſt là que la cataſtrophe eſt admirablement en action. C'eſt là que ſe fait la reconnaiſſance la plus intéreſſante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* ſur le théâtre ; le fils des rois eſt ſauvé, & eſt reconnu roi : tout ce ſpectacle tranſporte les ſpectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, ſi tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence ſur preſque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad* ; ſa conſpiration, ſon fanatiſme peuvent être d'un très-mauvais exemple ; aucun ſouverain, depuis le Japon juſqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife ; il eſt factieux, inſolent, enthouſiaſte, inflexible, ſanguinaire ; il trompe indignement ſa reine ; il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas*, *qu'elle voulait élever comme ſon propre fils.*

J'avoue qu'en réfléchiſſant ſur cet événement, on peut déteſter la perſonne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'aſſujettit ſans peine à toutes les idées qu'il préſente, on ne penſe, on ne ſent que d'après lui. Son ſujet d'ailleurs reſpectable ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire, ſi c'était un ſujet d'invention. Le ſpectateur ſuppoſe avec *Racine*, que *Joad* eſt en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois poſé, on convient que la pièce eſt ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus ſimple, & de plus ſublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'eſt que de tous les ſujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce pluſieurs endroits de la tragédie de la Ligue faite par le conſeiller d'Etat *Matthieu*, hiſtoriographe de France ſous *Henri IV*, écrivain qui ne feſait pas mal des vers pour ſon temps. *Conſtance* dit dans la tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu, c'eſt lui ſeul que je crains.
. . . .
On n'eſt point délaiſſé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux;
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés, & des montagnes;
Tout vit de ſa bonté.

Racine dit:

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.
. . . .
Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin?
Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Le plagiat paraît ſenſible, & cependant ce n'en eſt point un; rien n'eſt plus naturel que d'avoir les mêmes idées ſur le même ſujet. D'ailleurs *Racine* & *Matthieu* ne ſont pas les premiers qui aient exprimé des penſées dont on trouve le fond dans pluſieurs endroits de l'Ecriture.

Des chefs-d'œuvre tragiques français.

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France, & dans les autres pays, après Iphigénie & Athalie? nous mettrions une grande partie de Cinna, les ſcènes ſupérieures des Horaces, du Cid, de Pompée, de Polyeucte; la fin de Rodogune; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre*, qui l'emporte ſur tous les rôles; celui d'*Acomat* auſſi beau en ſon genre; les quatre premiers actes de Britannicus; Andromaque toute entière, à une ſcène près de pure coquetterie; les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout oppoſés; des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces; mais après vingt bonnes tragédies, ſur plus de quatre mille, qu'avons-nous? rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs: Il faut que le beau ſoit rare, ſans quoi il ceſſerait d'être beau.

Comédie.

EN parlant de la tragédie, je n'ai point oſé donner de règles; il y a plus de bonnes diſſertations que de bonnes pièces; & ſi un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui ſuffira de lire ce que *Boileau* en dit dans ſon

Art poëtique, & d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guère au-delà de l'hiſtorique. Je demanderai ſeulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font ſouvent qu'en proſe? N'eſt-ce point que l'un eſt beaucoup plus aiſé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réuſſir ſans beaucoup de travail? *Fénélon* fit ſon Télémaque en proſe, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme prédicateur du roi ſe croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui, pour avoir lu la poëtique d'*Ariſtote*, penſait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en proſe, dont la repréſentation ne put être achevée, & que jamais perſonne n'a lue.

La Motte s'étant laiſſé perſuader que ſon eſprit était infiniment au-deſſus de ſon talent pour la poëſie, demanda pardon au public de s'être abaiſſé juſqu'à faire des vers. Il donna une ode en proſe, & une tragédie en proſe; & on ſe moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie; *Molière* avait écrit ſon Avare en proſe pour le mettre enſuite en vers; mais il parut ſi bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que perſonne n'oſa depuis y toucher.

Au contraire, le Convive de *Pierre*, qu'on a ſi mal-à-propos appelé le *Feſtin de Pierre*, fut verſifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & eſt toujours joué de cette façon.

Je penſe que perſonne ne s'aviſera de verſifier le George Dandin. La diction en eſt ſi naïve, ſi plaiſante,

tant de traits de cette pièce ſont devenus proverbes, qu'il ſemble qu'on les gâterait ſi on voulait les mettre en vers.

Ce n'eſt pas peut-être une idée fauſſe de penſer qu'il y a des plaiſanteries de proſe, & des plaiſanteries de vers. Tel bon conte, dans la converſation, deviendrait inſipide s'il était rimé ; & tel autre ne réuſſira bien qu'en rimes. Je penſe que M. & Mme de *Sottenville*, & Mme la comteſſe d'*Eſcarbagnas* ne feraient point ſi plaiſans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les perſonnages ont des caractères fortement deſſinés, tel que le Miſanthrope, le Tartuffe, l'Ecole des femmes, celle des maris, les Femmes ſavantes, le Joueur, les vers me paraiſſent abſolument néceſſaires ; & j'ai toujours été de l'avis de *Michel Montagne*, qui dit que *la ſentence, preſſée aux pieds nombreux de la poëſie, enlève ſon ame d'une plus rapide ſecouſſe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière* ; on ſait aſſez que dans ſes bonnes pièces, il eſt au-deſſus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Deſpréaux* a dit :

Mais ſitôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable comédie, avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Put plus eſt un peu rude à l'oreille ; mais *Boileau* avait raiſon.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une ſeule pièce ſupportable juſqu'au Joueur du tréſorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697 ; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui ſeul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La ſeule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le Glorieux de *Deſtouches*, dans laquelle tous les perſonnages ont été généralement applaudis, excepté malheureuſement celui du Glorieux qui eſt le ſujet de la pièce.

Rien n'était ſi difficile que de faire rire les honnêtes gens, on ſe réduiſit enfin à donner des comédies romaneſques qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des eſſais de tragédie bourgeoiſe; ce fut une eſpèce bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique, manifeſtait l'impuiſſance de faire des tragédies & des comédies. Cette eſpèce cependant avait un mérite, celui d'intéreſſer; &, dès qu'on intéreſſe, on eſt ſûr du ſuccès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de ſemer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduiſit.

Quelques perſonnes s'amuſaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades :* on en fit une en l'année 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon-homme, & marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme & ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup

plus impertinent que la mère, se donnait des airs de seigneur; & son plus grand air était de mépriser beaucoup sa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raison. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés sans se plaindre, payait ses dettes secrétement quand il avait joué & perdu sur sa parole, & lui fesait tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encore plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéressante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme; & une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à M. de *la Chaussée*, jeune homme qui fesait fort bien des vers, & qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode.*

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard ;* elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grâce. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre:

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'eſt pas ainſi que *Molière* fait parler ſes perſonnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y ſubſtitua le pathétique; on diſait que c'était par bon goût, mais c'était par ſtérilité.

Ce n'eſt pas que deux ou trois ſcènes pathétiques ne puiſſent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence;* il y en a dans *Molière :* mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaiſante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre eſt plus aiſé; mais cette facilité même le dégrade : en un mot, les Français ne ſurent plus rire.

Quand la comédie fut ainſi défigurée, la tragédie le fut auſſi : on donna des pièces barbares, & le théâtre tomba; mais il peut ſe relever.

De l'opéra.

C'EST à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établiſſement en France; car ce fut ſous *Richelieu* que *Corneille* fit ſon apprentiſſage, parmi les cinq auteurs que ce miniſtre feſait travailler comme des commis aux drames dont il formait le plan, & où il gliſſait ſouvent nombre de très-mauvais vers de ſa façon : & ce fut lui encore qui, ayant perſécuté le Cid, eut le bonheur d'inſpirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuſe opiniâtreté qui lui fit compoſer les admirables ſcènes des Horaces & de Cinna.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le miniſtre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de muſiciens italiens, des décorateurs & un orcheſtre; on repréſenta au louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens & en muſique: ce ſpectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien; preſque perſonne ne ſavait la muſique, & tout le monde haïſſait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut ſifflée; & bientôt après, les plaiſans de ce temps-là firent *le grand ballet, & le branle de la fuite de Mazarin, danſé ſur le théâtre de la France par lui-même, & par ſes adhérens.* Voilà toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du ſeizième ſiècle; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque muſique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guère autre choſe qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'*Acheloüs*, les ſirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe;* mais c'étaient d'étranges ſirènes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien; & lorſqu'il fut tout-puiſſant, il fit revenir ſes muſiciens italiens qui chantèrent *le Nozze di Peleo e di Tetide* en trois actes en 1654. *Louis XIV* y danſa; la nation fut charmée de voir ſon roi jeune, d'une taille majeſtueuſe, & d'une figure auſſi aimable que noble, danſer dans ſa capitale après en avoir été chaſſé; mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la ſeconde fois.

Mazarin perſiſta, il fit venir en 1660 le *ſignor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du louvre l'opéra de Xerxès en cinq actes; les Français bâillèrent

plus que jamais, & ſe crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à preſque autant de chanſons qu'on en avait fait contre lui pendant ſa vie.

Cependant les Français voulaient auſſi dès ce temps-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un ſeul homme dans le pays qui ſût faire un trio, ou jouer paſſablement du violon; & dès l'année 1659, un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert*, intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on appelait *la muſique de France*, firent chanter dans le village d'Iſſi une paſtorale qui, en fait d'ennui, l'emportait ſur les *Hercole amante*, & ſur les *Nozze di Peleo*.

En 1669, le même abbé *Perrin* & le même *Cambert* s'aſſocièrent avec un marquis de *Sourdiac*, grand machiniſte, qui n'était pas abſolument fou, mais dont la raiſon était très-particulière, & qui ſe ruina dans cette entrepriſe. Les commencemens en parurent heureux; on joua d'abord Pomone, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauts.

On repréſenta enſuite les peines & les plaiſirs de l'Amour, & enfin *Lulli*, violon de *Mademoiſelle*, devenu ſurintendant de la muſique du roi, s'empara du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable ſe conſola daus Paris à faire des élégies & des ſonnets, & même à traduire l'Enéide de *Virgile* en vers qu'il diſait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Enéide :

Arduus effractoque illiſit in oſſa cerebro,
Sternitur, exanimiſque tremens procumbit humi bos.

Dans ſes os fracaſſés enfonce ſon éteuf,
Et tout tremblant, & mort en bas tombe le bœuf.

On trouve ſon nom ſouvent dans les ſatires de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut ſe moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres ſe croient des génies, & font les importans.

Pour *Cambert*, il quitta la France de dépit, & alla faire exécuter ſa déteſtable muſique chez les Anglais qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monſieur de Lulli*, s'aſſocia très-habilement avec *Quinault*, dont il ſentait tout le mérite, & qu'on n'appela jamais *monſieur de Quinault*. Il donna dans ſon jeu de paume de Belair en 1672, les fêtes de l'Amour & de Bacchus, compoſées par ce poëte aimable ; mais ni les vers, ni la muſique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaiſſeurs ſeulement eſtimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi,
Nec quiſquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Perſarum vigui rege beatior.

. . . .

Cette ode en effet eſt très-gracieuſement rendue en français ; mais la muſique en eſt un peu languiſſante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainſi que dans Cadmus & dans Alceſte. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens

étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

. . . .

Ah! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

. . . .

Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

. . . .

Le dragon ne fait-il point le mort?

Mais dans ces deux opéra d'Alceste & de Cadmus, *Quinault* sut insérer des morceaux admirables de poësie. *Lulli* sut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française; & comme il était d'ailleurs très-plaisant, très-débauché, adroit, intéressé, bon courtisan, & par conséquent aimé des grands, & que *Quinault* n'était que doux & modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte, qu'il dirigeait, & qui sans lui ne serait connu que par les satires de *Boileau*. *Quinault*, avec tout son mérite, resta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans Alceste.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.

De cent maux le trépas délivre :
Qui cherche à vivre,
Cherche à ſouffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout eſt ſans armes
Contre la mort.
. . . .
Eſt-on ſage
De fuir ce paſſage ?
C'eſt un orage
Qui mène au port.

Le diſcours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du ſujet.

Si c'eſt te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'Atis, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves, répandues dans les pièces ſuivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli*, qui fut regardé comme le dieu de la muſique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il ſentit de bonne heure que la langue françaiſe étant la ſeule qui eût l'avantage des rimes feminines & maſculines, il fallait la déclamer en muſique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le ſeul récitatif qui convînt à la nation, & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidellement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma ; c'était *Quinault* qui

ſouvent les exerçait, & leur donnait l'eſprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

> Etaient des lieux communs de morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le ſont : cela eſt ſi vrai qu'à peine, depuis le temps de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'opéra cinq ou ſix ſcènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Veniſe. Il fallait, pour ces petits airs, des chanſonnettes d'amour auſſi molles que les notes. *Lulli* compoſait d'abord les airs de tous ces divertiſſemens ; le poète y aſſujettiſſait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être inſipide ; mais les morceaux vraiment poëtiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières & plus harmonieuſes que ce couplet de l'opéra de Proſerpine ?

> Les ſuperbes géans, armés contre les dieux,
> Ne nous donnent plus d'épouvante ;
> Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
> Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux :
> Nous avons vu tomber leur chef audacieux
> Sous une montagne brûlante.
> Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
> Les reſtes enflammés de ſa rage expirante ;
> Jupiter eſt victorieux ;
> Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
> Chantons dans ces aimables lieux,
> Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat

L'avocat *Broſſette* a beau dire ; l'ode ſur la priſe de Namur, *avec ſes monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, eſt auſſi mauvaiſe que ces vers de *Quinault* ſont bien faits. Le ſévère auteur de l'Art poëtique, ſi ſupérieur dans ſon ſeul genre, devait être plus juſte envers un homme ſupérieur auſſi dans le ſien ; homme d'ailleurs aimable dans la ſociété, homme qui n'offenſa jamais perſonne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatrième acte de Roland, & toute la tragédie d'Armide furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte ; & le récitatif du muſicien ſembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioſte* & pour le *Taſſe*, dont ces deux opéra ſont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

Il faut ſavoir que cette mélodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Cariſſimi* qui ſont préciſément dans ce goût. Telle eſt cette eſpèce de cantate latine qui fut, ſi je ne me trompe, compoſée par le cardinal *Delphini*.

Sunt breves mundi roſæ,
Sunt fugitivæ flores ;
Frondes veluti annoſæ,
Sunt labiles honores.
Velociſſimo curſu
Fluunt anni ;
Sicut celeres venti,
Sicut ſagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant, evaneſcunt.
Nil durat æternum ſub cœlo.

Rapit omnia rigida ſors;
Implacabili, funeſto telo
Ferit omnia livida mors.
Eſt ſola in cœlo quies,
Jucunditas ſincera,
Voluptas pura,
Et ſine nube dies &c.

Beaumaviel chantait ſouvent ce motet, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard;* rien ne me ſemblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli.* Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif eſt une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le ſentiment.

Si une actrice en graſſeyant un peu, en adouciſſant ſa voix, en minaudant, chantait :

Ah ! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.
Ah ! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli;* & elle pourrait, en feſant ralentir un peu la meſure, chanter ſur les mêmes notes :

Ah ! je les vois, je vois vos yeux aimables.
Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèſe a exprimé dans une muſique imitatrice ces beaux vers de l'Artaſerſe de *Metaſtaſio :*

Va ſolcando un mar crudele
Senza vele,
Senza ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar, &c.

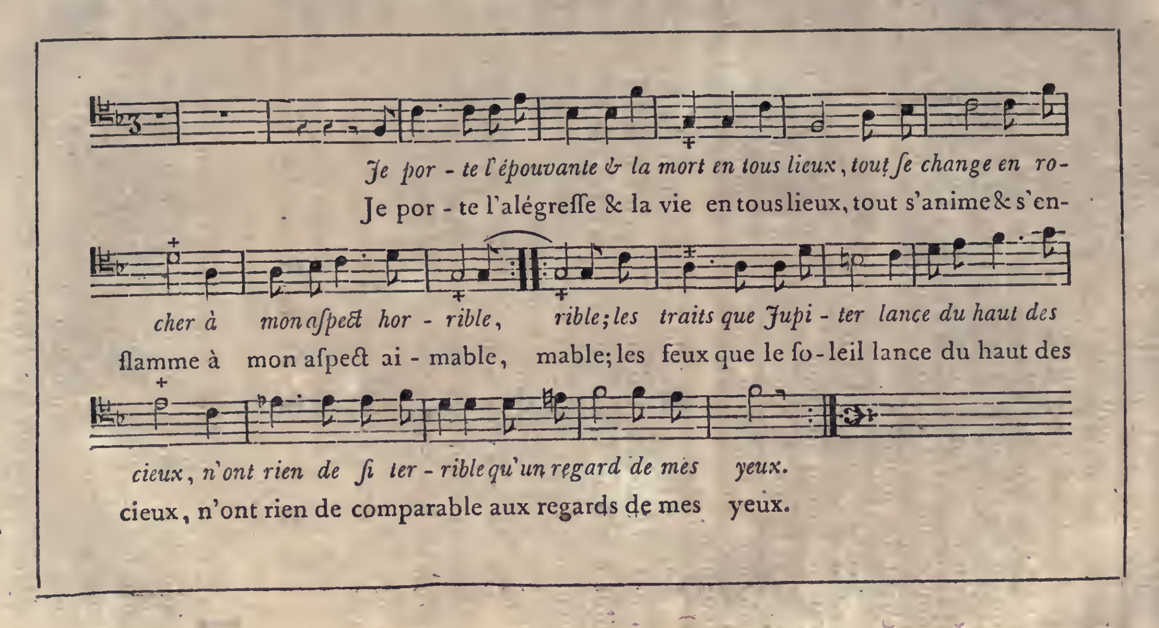
Je priai une des plus célébres virtuoſes de me chanter ce fameux air de *Pergolèſe.* Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *creſce il vento ;* je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyrs.

Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expreſſion*, qui eſt d'un aſſez mauvais auteur de quelques opéra & de quelques comédies, on lit ces étranges paroles : „ En général la muſique vocale de *Lulli* n'eſt autre, „ on le répete, que le pur récitatif, & n'a par elle-même „ aucune expreſſion du ſentiment que les paroles de „ *Quinault* ont peint. Ce fait eſt ſi certain que, ſur le „ même chant qu'on a ſi long-temps cru plein de la „ plus forte expreſſion, on n'a qu'à mettre des paroles „ qui forment un ſens tout-à-fait contraire, & ce „ chant pourra être appliqué à ces nouvelles paroles „ auſſi-bien pour le moins qu'aux anciennes. Sans „ parler ici du premier chœur du prologue d'Amadis, „ où *Lulli* a exprimé *éveillons-nous* comme il aurait „ fallu exprimer *endormons-nous*, on va prendre pour „ exemple & pour preuve un de ſes morceaux de la „ plus grande réputation.

„ Qu'on liſe d'abord les vers admirables que *Quinault* „ met dans la bouche de la cruelle, de la barbare „ *Méduſe :*

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout ſe change en rocher à mon aſpect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de ſi terrible
Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'eſt perſonne qui ne ſente qu'un chant qui „ ſcrait l'expreſſion véritable de ces paroles, ne ſaurait „ ſervir pour d'autres qui préſenteraient un ſens „ abſolument contraire; or le chant que *Lulli* met „ dans la bouche de l'horrible *Méduſe*, dans ce mor- „ ceau, & dans tout cet acte, eſt ſi agréable, par „ conſéquent ſi peu convenable au ſujet, ſi fort en „ contre-ſens, qu'il irait très-bien pour exprimer le „ portrait que l'amour triomphant ferait de lui-même. „ On ne repréſente ici, pour abréger, que la parodie „ de ces cinq vers, avec leur chant. On peut être „ ſûr que la parodie très-aiſée à faire du reſte de la „ ſcène, offrirait par-tout une démonſtration auſſi „ frappante. „


Je por - te l'épouvante & la mort en tous lieux, tout ſe change en ro-
Je por - te l'alégreſſe & la vie en tous lieux, tout s'anime & s'en-
cher à mon aſpect hor - rible, rible; les traits que Jupi - ter lance du haut des
flamme à mon aſpect ai - mable, mable; les feux que le ſo-leil lance du haut des
cieux, n'ont rien de ſi ter - rible qu'un regard de mes yeux.
cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je ſuis ſûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai conſulté des oreilles très-exercées, & je ne vois point du tout qu'on puiſſe mettre *l'alégreſſe & la vie* au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne ralentiſſe la meſure, qu'on n'affaibliſſe, & qu'on ne corrompe cette muſique par une expreſſion doucereuſe, & qu'une mauvaiſe actrice ne gâte le chant des muſiciens.

J'en dis autant des mots *évéillons-nous*, auxquels on ne ſaurait ſubſtituer *endormons-nous*, que par un deſſein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la ſenſation d'un autre contre ma propre ſenſation.

J'ajoute qu'on avait le ſens commun du temps de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impoſſible que toute la nation n'eût pas ſenti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante & la mort* comme *l'alégreſſe & la vie*, & le réveil comme l'aſſoupiſſement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons, dormons tous*, on ſera bientôt convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait. C'eſt bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.

ART POETIQUE.

LE ſavant preſque univerſel, l'homme même de génie, qui joint la philoſophie à l'imagination, dit, dans ſon excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables.... *Si on en excepte ce Perrault, & quelques autres, dont le verſificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite* &c. (feuillet 636.)

Ce philoſophe rend avec raiſon juſtice à *Claude Perrault* ſavant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre, & d'autres grands monumens; mais il faut auſſi rendre juſtice à *Boileau.* S'il n'avait été qu'un verſificateur, il ſerait à peine connu; il ne ſerait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront paſſer le ſiècle de *Louis XIV* à la poſtérité. Ses dernières ſatires, ſes belles épîtres, & ſurtout ſon *Art poëtique*, ſont des chefs-d'œuvre de raiſon autant que de poëſie, *ſapere eſt principium & fons.* L'art du verſificateur eſt, à la vérité, d'une difficulté prodigieuſe, ſurtout en notre langue où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il eſt rare d'éviter la monotonie, où il faut abſolument rimer, où les rimes agréables & nobles ſont en trop petit nombre, où un mot hors de ſa place, une ſyllabe dure gâte une penſée heureuſe. C'eſt danſer ſur la corde avec des entraves; mais le plus grand ſuccès dans cette partie de l'art n'eſt rien s'il eſt ſeul.

L'Art poëtique de *Boileau* eſt admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choſes vraies & utiles, parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple, parce qu'il eſt varié, parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. . . . Sait d'une voix légère
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Ce qui prouve ſon mérite chez tous les gens de goût, c'eſt qu'on ſait ſes vers par cœur; & ce qui doit plaire aux philoſophes, c'eſt qu'il a preſque toujours raiſon.

Puiſque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes ſur les anciens, on oſerait préſumer ici que l'Art poëtique de *Boileau* eſt ſupérieur à celui d'*Horace*. La méthode eſt certainement une beauté dans un poëme didactique ; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en feſons pas un reproche, puiſque ſon poëme eſt une épître familière aux *Piſons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques* ; mais c'eſt un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philoſophes doivent lui tenir compte.

L'Art poëtique latin ne paraît pas à beaucoup près ſi travaillé que le français. *Horace* y parle preſque toujours ſur le ton libre & familier de ſes autres épîtres. C'eſt une extrême juſteſſe dans l'eſprit, c'eſt un goût fin, ce ſont des vers heureux & pleins de ſel, mais ſouvent ſans liaiſon, quelquefois deſtitués d'harmonie ; ce n'eſt pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage eſt très-bon, celui de *Boileau* paraît encore meilleur ; & ſi vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite ſupérieur de traiter les paſſions, & de ſurmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poëtique de *Deſpréaux* eſt ſans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue françaiſe.

Il ſerait triſte que les philoſophes fuſſent les ennemis de la poëſie. Il faut que la littérature ſoit comme la maiſon de *Mécène*..... *eſt locus unicuique ſuus.*

L'auteur des *Lettres perſanes* ſi aiſées à faire, & parmi leſquelles il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles ; cet auteur, dis-je, très-recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination,

& ſouvent du ſtyle, s'en dédommage en diſant que *l'on verſe le mépris ſur la poëſie à pleines mains, & que la poëſie lyrique eſt une harmonieuſe extravagance* &c. Et c'eſt ainſi qu'on cherche ſouvent à rabaiſſer les talens auxquels on ne ſaurait atteindre : Nous ne pouvons y parvenir, dit *Montagne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Monteſquieu* en imagination & en philoſophie, penſait ſur la poëſie bien différemment.

Si *Monteſquieu* avait eu autant de juſtice que d'eſprit, il aurait ſenti malgré lui que pluſieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaiſanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du Siamois de *Dufréni*, & que les détails de ce qui ſe paſſe dans le ſérail d'*Usbeck* à Iſpahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injuſtices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(*Article dédié au roi de Pruſſe.*)

SIRE,

LA petite ſociété d'amateurs dont une partie travaille à ces rapſodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majeſté de l'art de la guerre. C'eſt un art héroïque, ou ſi l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions ſans être contredits que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes ſignalé en étant l'hiſtorien de

votre patrie, & le ſeul hiſtorien brandebourgeois qu'on ait jamais lu; la poëſie, qui a fait vos amuſemens & votre gloire quand vous avez bien voulu compoſer des vers français; la muſique, où vous avez réuſſi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Auletès* eût jamais oſé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Enſuite viennent les arts où l'eſprit & la main ſont preſque également néceſſaires, comme la ſculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du deſſin, & ſurtout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaiſſez, Sire, les quatre ſiècles des arts; preſque tout naquit en France, & ſe perfectionna ſous *Louis XIV;* enſuite pluſieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reſte de l'Europe au temps fatal de la deſtruction du célèbre édit de *Henri IV*, énoncé *irrévocable*, & ſi facilement révoqué. Ainſi le plus grand mal que *Louis XIV* put ſe faire à lui-même, fit le bien des autres princes contre ſon intention; & ce que vous en avez dit dans votre hiſtoire du Brandebourg, en eſt une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le banniſſement de ſix à ſept cents mille citoyens utiles, par ſon irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de ſortir, *par ſa grandeur qui l'attachait au rivage*, (*a*) tandis que ſes troupes paſſaient le Rhin à la nage, ſi on n'avait pour monumens de ſa gloire que les prologues de ſes opéra ſuivis de la bataille d'Hochſtet, ſa perſonne & ſon règne figureraient mal

(*a*) *Boileau*, *Paſſage du Rhin.*

dans la poſtérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par ſon goût & par ſa munificence, ſes bienfaits répandus avec profuſion ſur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naiſſant à ſa voix dans ſon royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables conſtruits, les deux mers unies par des travaux immenſes, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec reſpect *Louis XIV* & ſon ſiècle.

Ce ſont ſurtout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produiſit alors à la fois, qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le ſiècle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en réjaillit ſur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'eſt preſque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établiſſemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévaſté trois empires & vingt royaumes: mais une ſeule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans enſemble.

Voyez ce qui s'eſt fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du ſiècle où nous ſommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils ſont anéantis dans la partie d'*Orphée*, de *Linus*, & d'*Homère*.

La ſtatue que l'impératrice de Ruſſie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit: J'attends celle de *Catherine;* mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre &c.

Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.

TOUS les philosophes crurent la matière éternelle; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité semble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il est; ou suppose de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des sauterelles, des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monoëmugi, les Nosseguais, les Maracates; qu'ils aient traversé l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte, la Syrie, l'Asie mineure, toute notre Europe, qu'ils aient tout renversé, tout saccagé, il restera toujours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques charpentiers; les arts nécessaires subsisteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chute de l'empire romain; l'art de l'écriture même devint très-rare; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-temps après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire & de faire le pain;

fuppofons encore plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre, & du papier; le pays qui a pu fubfifter dix ans fans manger de pain & fans écrire fes penfées, aurait pu paffer un fiècle, & cent mille fiècles fans ces fecours.

Il eft très-clair que l'homme & les autres animaux peuvent très bien fubfifter fans boulangers, fans romanciers, & fans théologiens, témoin toute l'Amérique, témoin les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait *Epicure* l'un de nos prédéceffeurs en rêveries, qui fuppofait que par hafard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* difait: *Se il mondo non è eterno, per tutti fanti è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux arts.

Ceux qui manient le plomb & le mercure font fujets à des coliques dangereufes, & à des tremblemens de nerfs très-fâcheux. Ceux qui fe fervent de plumes & d'encre, font attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement fecouer: cette vermine eft celle de quelques ex-jéfuites qui font des libelles. Vous ne connaiffez pas, Sire, cette race d'animaux; elle eft chaffée de vos Etats, auffi-bien que de ceux de l'impératrice de Ruffie, du roi de Suède, & du roi de Danemarck mes autres protecteurs. L'ex-jéfuite *Paulian* & l'ex-jéfuite *Nonotte*, qui cultivent, comme moi, les beaux-arts, ne ceffent de me perfécuter jufqu'au mont Crapak; ils m'accablent fous le poids de leur crédit, & fous celui de leur génie, qui eft encore plus pefant. Si votre majefté ne daigne pas me fecourir contre ces grands-hommes, je fuis anéanti.

ASMODÉE.

Aucun homme verſé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perſes & les Chaldéens, pendant la captivité. C'eſt là qu'ils apprirent, ſelon dom *Calmet*, qu'il y a ſept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent auſſi les noms des diables. Celui que nous nommons *Aſmodée* s'appelait *Hashmodai*, ou *Chammadai*. ,, On ſait, ,, dit *Calmet*, (*a*) qu'il y a des diables de pluſieurs ,, ſortes; les uns ſont princes & maîtres démons, les ,, autres ſubalternes & ſujets. ,,

Comment cet *Hashmodai* était-il aſſez puiſſant pour tordre le cou à ſept jeunes gens qui épouſèrent ſucceſſivement la belle *Sara*, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Mèdes fuſſent ſept fois plus manichéens que les Perſes. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodai* roi des démons, qui détruit ſept fois de ſuite l'ouvrage du principe bienfeſant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir ſur des corps juifs? c'eſt ce qui a fait penſer qu'*Aſmodée*, *Chammadai* était juif auſſi; que c'était l'ancien ſerpent qui avait ſéduit *Eve*; qu'il aimait paſſionnément les femmes; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalouſie.

(*a*) Dom *Calmet*, diſſertation ſur *Tobie*, page 205.

En effet le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la verſion grecque, qu'*Aſmodée* était amoureux de *Sara : oti daimonion philei autein.* C'eſt l'opinion de toute la ſavante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Ecriture même ſe proportionnant à notre faibleſſe, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, *que les enfans de* DIEU (*b*) *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choiſirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raiſon plus digne de ſon miniſtère, & plus capable d'éclairer celui dont il eſt le guide. Il lui dit que les ſept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Aſmodée* que parce qu'ils l'avaient épouſée uniquement pour leur plaiſir, comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, (*c*) *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux enſemble.*

Il ſemble qu'avec une telle inſtruction on n'ait plus beſoin d'aucun autre ſecours pour chaſſer *Aſmodée*; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poiſſon grillé ſur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce ſecret infaillible pour chaſſer le diable du corps des filles ? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chaſſer les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poiſſon ſur le gril ? Pourquoi ne ſe ſervit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Broſſier*, des religieuſes de Loudun, des maîtreſſes d'*Urbain Grandier*, de la *Cadière*, & du frère *Girard*, & de mille autres poſſédées dans le temps qu'il y avait des poſſédés ?

(*b*) Genèſe, chap. VI. (*c*) Chap. VI, v. 16, 17 & 18.

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour ; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé ; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi! quod nullis amor est medicabilis herbis. (*d*)
D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (*e*)
Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en est fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très-déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressemblaient à une fumée ; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non-seulement *Asmodée* s'enfuit ; mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de

(*d*) *Ov. Met.* liv. I. (*e*) *De Rem. Amor.* liv. I.

Saata

Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu, & lui a parlé. On coupe ce ſerpent par morceaux, & ſur le champ tous les tronçons ſe rejoignent; il n'y paraît pas. Dom *Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas;* il faut bien que je le cite auſſi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

ASPHALTE,

Lac Aſphaltide, Sodome.

MOT chaldéen qui ſignifie une eſpèce de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arroſe l'Euphrate; nos climats en produiſent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suiſſe; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève; cette couverture ne dura pas un an; la mine a été abandonnée; mais on peut garnir de ce bitume le fond des baſſins d'eau, en le mêlant avec de la poix réſine: peut-être un jour en fera-t-on un uſage plus utile.

Le véritable aſphalte eſt celui qu'on tirait des environs de Babylone, & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut compoſé.

Pluſieurs lacs ſont remplis d'aſphalte ou d'un bitume qui lui reſſemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le déſert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris juſqu'à l'entrée du Delta; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Aſphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-temps renommé pour ſon bitume; mais

aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'ufage; foit que la mine, qui eft fous les eaux, ait diminué, foit que la qualité s'en foit altérée, ou bien qu'il foit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileufes, & même de groffes maffes qui furnagent ; on les ramaffe, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il eft peut-être auffi bon; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures font auffi efficaces les uns que les autres, c'eft-à-dire, ne font bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du fang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque, de Judée, & du Pérou, ne fervent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la bleffure, & non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Jofephe, qui était du pays, dit (*a*) que de fon temps le lac de Sodome n'avait aucun poiffon, & que l'eau en était fi légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *fi pefante* au lieu de *fi légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il fe peut, après tout, qu'une eau dormante imprégnée de fels & de matières compactes, étant alors plus pefante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de furnager. L'erreur de *Jofephe* confifte à donner une caufe très-fauffe d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

(*a*) Liv. IV, chap. XXVII.

(1) Depuis l'impreffion de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Afphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la mer qu'en ce qu'elle

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir; cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette rivière; mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josephe ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable, & pourrait faire croire que *Josephe* n'a pas été sur le lieu même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux & salé, tel que celui de Naples, de Catane, & de Sodome.

La sainte écriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome & Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer

est plus pesante, & qu'elle contient les mêmes sels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce, ou même au fond de la mer, pourraient y nager; & c'en était assez pour faire crier au miracle un peuple aussi superstitieux qu'ignorant.

Morte, ſemblable à la mer Caſpienne, doit avoir exiſté tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où eſt ce lac de Sodome. Auſſi l'Ecriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac; elle dit tout le contraire : DIEU *fit pleuvoir du ſoufre & du feu venant du ciel; & Abraham ſe levant matin regarda Sodome & Gomorrhe, & toute la terre d'alentour; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaiſe.* (*b*)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboin, Adama, & Segor, fuſſent ſituées ſur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un déſert auſſi inhabitable qu'il l'eſt aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes aſſez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans des plaiſirs infames qui ſont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richeſſe; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles ſubſiſter à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était aſphalte avant l'embraſement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle, (*c*) *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois; & les rois de Sodome & de Gomorrhe prirent la fuite, & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Iſaïe* & *Jérémie* diſent (*d*) que Sodome & Gomorrhe ne ſeront jamais

(*b*) Genèſe, chap. XIX.

(*c*) Genèſe, chap. XIV, v. 10.

(*d*) *Iſaïe*, chap. XIII. *Jérémie*, chap. II.

rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomorrhe ſur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Hiſtoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables ; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*,

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits ſont ſaumâtres ; on trouve l'aſphalte & un ſel corroſif, dès qu'on creuſe la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaiſe eau ; que Sodome & Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèſe conſiſtait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'aſphalte, & en feſaient un commerce utile.

Ce déſert aride & brûlant qui s'étend de Segor juſqu'au territoire de Jéruſalem, produit du baume & des aromates, par la même raiſon qu'il fournit du naphte, du ſel corroſif, & du ſoufre.

On prétend que les pétrifications ſe font dans ce déſert avec une rapidité ſurprenante. C'eſt ce qui rend très-plauſible, ſelon quelques phyſiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il eſt dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en ſtatue de ſel ;* ce n'eſt donc pas une pétrification naturelle opérée par l'aſphalte & le ſel ; c'eſt un miracle évident. *Flavien Joſephe* dit (*e*) qu'il a vu cette ſtatue. S[t] *Juſtin* & S[t] *Irénée* en parlent

(*e*) Antiq. liv. I, chap. II.

comme d'un prodige qui subsistait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière ; & on aura dit : c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-temps subsister. Mais il faut avouer que S[t] *Irénée* va un peu loin quand il dit : (*f*) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

S[t] *Irénée* ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement :

Dicitur & vivens alio sub corpore sexûs
Mirificè solito dispungere sanguine menses.

C'est ce qu'un poëte du temps de *Henri II* a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est

(*f*) Liv. IV, chap. II.

dans ces déferts que les anciens mythologiftes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une ftatue, s'enfuit après avoir couché avec fon père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphofée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologiftes affurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureufe ; & cette opinion eft auffi foutenable que l'autre.

Quoi qu'il en foit, aucun de nos voyageurs ne s'eft encore avifé d'examiner le terrain de Sodome, fon afphalte, fon fel, fes arbres, & leurs fruits ; de pefer l'eau du lac, de l'analyfer, de voir fi les matières fpécifiquement plus pefantes que l'eau ordinaire y furnagent ; & de nous rendre un compte fidelle de l'hiftoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jérufalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce défert eft devenu infefté par des Arabes vagabonds qui courent jufqu'à Damas, qui fe retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainfi les curieux font fort peu inftruits de tout ce qui concerne le lac Afphaltide.

Il eft bien trifte pour les doctes que parmi tous les fodomites que nous avons, il ne s'en foit pas trouvé un feul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

ASSASSIN, ASSASSINAT.

SECTION PREMIERE.

NOM corrompu du mot *Ehiffeffin*. Rien n'eft plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une

langue abſolument étrangère, & de tromper enſuite leurs compatriotes en ſe trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche, & de plume en plume : il faut des ſiècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croiſades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands éliſaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchaſſiſſin.* On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, ſignifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *ſeigneur* vient de *ſenior* vieillard, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez preſque tous les peuples. Enſuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *ſeigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monſieur le comte*, c'eſt-à-dire, *monſieur le vieux.*

Les croiſés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince, parce qu'il avait fait tuer & voler ſur le grand chemin un comte de *Montferrat*, & quelques autres ſeigneurs croiſés. On nomma ces peuples *les aſſaſſins*, & leur chik *le roi du vaſte pays des aſſaſſins.* Ce vaſte pays contient cinq à ſix lieues de long ſur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, ſemé de rochers, comme l'eſt preſque toute la Paleſtine, mais entre-coupé de prairies aſſez agréables, & qui nourriſſent de nombreux troupeaux, comme l'atteſtent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces aſſaſſins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puiſqu'il y avait alors un ſoudan de Damas qui était très-puiſſant.

Nos romanciers de ce temps-là, auſſi chimériques que les croiſés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des aſſaſſins, en 1236, craignant que le roi de France *Louis IX*, dont il n'avait jamais entendu parler, ne ſe mît à la tête d'une croiſade, & ne vînt lui ravir ſes Etats, envoya deux grands ſeigneurs de ſa cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris, pour aſſaſſiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres ſeigneurs pour contremander l'aſſaſſinat: je dis en pleine mer, car ces deux émires envoyés pour tuer *Louis*, & les deux autres pour lui ſauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croiſés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entrepriſe. Il fallait que les deux premiers euſſent trouvé un vaiſſeau de croiſés tout prêt pour les tranſporter amicalement, & les deux autres encore un autre vaiſſeau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres, quoique *Joinville* contemporain, qui alla ſur les lieux, n'en diſe mot.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Le jéſuite *Maimbourg*, le jéſuite *Daniel*, vingt autres jéſuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne ſoit pas jéſuite, répètent cette abſurdité. L'abbé *Véli*, dans ſon Hiſtoire de France, la redit avec complaiſance, le tout ſans aucune diſcuſſion, ſans aucun examen, & ſur la foi d'un

Guillaume de Nangis qui écrivait environ ſoixante ans après cette belle aventure, dans un temps où l'on ne compilait l'hiſtoire que ſur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choſes vraies & utiles, l'immenſité de nos livres d'hiſtoire ſe réduirait à bien peu de choſe; mais on ſaurait plus & mieux.

On a pendant ſix cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ſes jeunes élus dans ſes jardins délicieux, leur feſait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait enſuite aſſaſſiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau,
Craint n'était-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſédât, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimait des choſes,
Qui de maints faits courageux étaient cauſes.
Il choiſiſſait entre eux les plus hardis,
Et leur feſait donner du paradis
Un avant-goût à leurs ſens perceptible,
(Du paradis de ſon légiſlateur.)
Rien n'en a dit ce prophète menteur,
Qui ne devînt très-croyable & ſenſible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on?
On les feſait boire tous de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient ſens & raiſon.
En cet état, privés de connaiſſance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là ſe trouvaient tendrons en abondance,

Plus que maillés & beaux par excellence;
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boisson cuvée,
S'émerveillaient de voir cette cuvée,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des oiseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goutât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les fesait aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivait-il? ils croyaient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahon,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion,
Déterminés, & qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de *la Fontaine*, aux vers faibles près; & il y a cent anecdotes historiques qui n'auraient été bonnes que là.

SECTION II.

L'ASSASSINAT étant, après l'empoifonnement, le crime le plus lâche & le plus puniffable, il n'eft pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raifon fingulière n'a pas toujours été d'accord avec la raifon des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il fe donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'hiftoire de fon pays; il eft bien éloigné de lui infpirer l'amour de fon roi & de fa patrie, il fe borne à en faire un garçon menuifier. Il veut que ce gentilhomme menuifier, quand il a reçu un démenti ou un foufflet, au lieu de les rendre & de fe battre, *affaffine prudemment fon homme.* Il eft vrai que *Molière*, en plaifantant dans l'Amour peintre, dit qu'*affaffiner eft le plus fûr;* mais l'auteur du roman prétend que c'eft le plus raifonnable & le plus honnête. Il le dit très-férieufement; & dans l'immenfité de fes paradoxes, c'eft une des trois ou quatre chofes qu'il ait dites le premier. Le même efprit de fageffe & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit fouvent accompagner fon difciple dans un lieu de proftitution, (*a*) le fait décider que ce difciple doit être un affaffin. Ainfi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, confifte à manier le rabot, & à mériter le grand remède & la corde.

(*a*) *Emile*, tome III, page 261.

Nous doutons que les pères de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans Télémaque : mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est fort écarté en tout du grand siècle de *Louis XIV*.

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philosophie*, & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

ASSEMBLÉE.

TERME général qui convient également au profane, au sacré, à la politique, à la société, au jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots, & toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes sont dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne sont pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appelait *Eglise*. (*)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans; on disait *une troupe de huguenots :* mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

(*) Voyez *Eglise*.

En Angleterre l'Eglife dominante donne le nom d'affemblée, *Meeting*, aux églifes de tous les non-conformiftes.

Le mot d'*affemblée* eft celui qui convient le mieux, quand plufieurs perfonnes en affez grand nombre font priées de venir perdre leur temps dans une maifon dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on caufe, on foupe, on danfe, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *affemblée;* c'eft un rendez-vous d'amis, & les amis ne font jamais nombreux.

Les affemblées s'appellent en italien *converfatione ridotto*. Ce mot *ridotto* eft proprement ce que nous entendions par *réduit ;* mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lifait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plufieurs feigneurs de la plus grande confidération étaient venus prendre du chocolat chez la princeffe *Borghèfe*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertiffait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi fuivant chez fon excellence la marquife de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui fignifient en effet *redoutables*, & d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici;* on eft revenu au mot *affemblée* qui eft le feul convenable.

On s'eft quelquefois fervi de celui de *rendez-vous :* mais il eft plus fait pour une petite compagnie, & furtout pour deux perfonnes.

ASTROLOGIE.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer ſur de meilleurs fondemens que la magie. Car ſi perſonne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu ſouvent des prédictions d'aſtrologues réuſſir. Que de deux aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant & ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluie, & l'autre le beau temps; il eſt bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des aſtrologues, c'eſt que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le ſoleil, qui à l'équinoxe était dans le bélier du temps des Argonautes, ſe trouve aujourd'hui dans le taureau; & les aſtrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maiſon du ſoleil ce qui appartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas encore une raiſon démonſtrative contre l'aſtrologie. Les maîtres de l'art ſe trompent; mais il n'eſt pas démontré que l'art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire: Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile; ſa conſtitution a été faible, & ſa vie malheureuſe & courte; ce qui eſt le partage ordinaire des mauvais tempéramens: au contraire, celui-ci eſt né quand la lune eſt dans ſon plein, le ſoleil dans ſa force, le temps ſerein, au lever d'une telle étoile; ſa conſtitution a été bonne, ſa vie longue & heureuſe. Si ces obſervations avaient été répétées, ſi elles s'étaient trouvées juſtes, l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de ſiècles former

un art dont il eût été difficile de douter : on aurait penſé, avec quelque vraiſemblance, que les hommes ſont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & ſemer que dans certaines ſaiſons. Il n'eût ſervi de rien contre les aſtrologues de dire : Mon fils eſt né dans un temps heureux, & cependant il eſt mort au berceau : l'aſtrologue aurait répondu : Il arrive ſouvent que les arbres, plantés dans la ſaiſon convenable, périſſent ; je vous ai répondu des aſtres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'aſtrologie n'opère que quand aucune cauſe ne s'oppoſe au bien que les aſtres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réuſſi à décréditer l'aſtrologie en diſant : De deux enfans qui ſont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de ſa paroiſſe ; car on aurait très-bien pu ſe défendre, en feſant voir que le payſan a fait ſa fortune lorſqu'il eſt devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et ſi on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même temps que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les aſtrologues diraient qu'on s'eſt trompé de quelques ſecondes, & qu'il eſt impoſſible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'eſt donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes ſe ſont aperçus à la fin que l'art eſt illuſoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-temps crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui floriſſait aux quinzième & ſeizième ſiècles,

ſiècles, & qui travailla long-temps à la réforme du calendrier propoſée au concile de Conſtance, prédit un déluge univerſel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, & rien n'eſt plus plauſible; car *Saturne*, *Jupiter*, & *Mars*, ſe trouvèrent alors en conjonction dans le ſigne des poiſſons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent conſternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Pluſieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empreſſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe muniſſait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouſe nommé *Auriol* fit faire ſurtout une grande arche pour lui, ſa famille, & ſes amis : on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus ſec, & jamais les aſtrologues ne furent plus embarraſſés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous; preſque tous les princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, & un italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, (*) de quoi je leur demande humblement pardon.

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

ASTRONOMIE,

Et encore quelques réflexions sur l'astrologie.

M. *Duval* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaissant vers le couchant, semblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivants la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encore plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer; c'était beaucoup; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel, & sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune; il l'observa toutes les nuits, elle disparut long-temps à ses yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil, qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui

échappa point ; il marqua les folftices avec deux piquets, fans favoir ce que c'était que les folftices. (1)

Il me femble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enfeigner l'aftronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'eft d'abord un fpectacle très-attachant pour un efprit bien difpofé par la nature, de voir que les différentes phafes de la lune ne font autre chofe que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laiffe voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laiffe invifible quand on met un corps opaque entre elle & le flambeau. C'eft ainfi qu'en ufa *Galilée* lorfqu'il expliqua les véritables principes de l'aftronomie devant le doge & les fénateurs de Venife fur la tour de St Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-feulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les conftellations que fur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de temps les caufes de la courfe apparente du foleil, & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra furtout les conftellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un aftronome il y a environ cinquante ans, & qui ne font pas affez connus.

Delta aries, Perfeum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plauftrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert fcorpius, Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pifces.

(1) Il n'eft peut-être pas inutile de faire obferver ici que cet enfant, qui devint un homme de lettres très-inftruit & d'un efprit original & piquant, n'eut jamais que des connaiffances très-médiocres en aftronomie.

Les ſyſtèmes de *Ptolomée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puiſqu'ils ſont faux ; ils ne peuvent jamais ſervir qu'à expliquer quelques paſſages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité ; par exemple, dans le ſecond livre des Métamorphoſes d'*Ovide*, le ſoleil dit à *Phaéton :*

Adde quod aſſiduâ rapitur vertigine cælum,
Nitor in adverſum, nec me, qui cætera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empyrée,
Je réſiſte moi ſeul, moi ſeul je ſuis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma courſe aſſurée.

Cette idée d'un premier mobile qui feſait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impoſſible, & du ſoleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant inſenſiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a aucune cauſe, ne ferait qu'embarraſſer un jeune commençant.

Il ſuffit qu'il ſache que, ſoit que la terre tourne ſur elle-même & autour du ſoleil, ſoit que le ſoleil achève ſa révolution en une année, les apparences ſont à-peu-près les mêmes, & qu'en aſtronomie on eſt obligé de juger par ſes yeux avant que d'examiner les choſes en phyſicien.

Il connaîtra bien vîte la cauſe des éclipſes de lune & de ſoleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui ſemblera d'abord que le ſoleil ſe trouvant chaque mois en oppoſition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipſe de lune & une de ſoleil. Mais dès qu'il ſaura que ces deux

aſtres ne ſe meuvent point dans un même plan, & ſont rarement ſur la même ligne avec la terre, il ne ſera plus ſurpris.

On lui fera aiſément comprendre comment on a pu prédire les éclipſes en connaiſſant la ligne circulaire dans laquelle s'accompliſſent le mouvement apparent du ſoleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les obſervateurs ont ſu, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux aſtres ſe ſont rencontrés préciſément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures; après quoi, ces aſtres paraiſſent recommencer le même cours; de ſorte qu'en feſant les corrections néceſſaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédiſait au juſte quel jour, quelle heure, & quelle minute, il y aurait une éclipſe de lune ou de ſoleil. Ces premiers élémens entrent aiſément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La préceſſion des équinoxes même ne l'effrayera pas. On ſe contentera de lui dire que le ſoleil a paru avancer continuellement dans ſa courſe annuelle d'un degré en ſoixante & douze ans vers l'Orient, & que c'eſt ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité:

Contrarius evehor orbi.

Ma carrière eſt contraire au mouvement des cieux.

Ainſi le bélier, dans lequel le ſoleil entrait autrefois au commencement du printemps, eſt aujourd'hui à la place où était le taureau; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un reſpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du ſoleil dans le bélier au premier jour du printemps.

Quand on commence à poſſéder quelques principes d'aſtronomie, on ne peut mieux faire que de lire les inſtitutions de M. *le Monnier*, & tous les articles de M. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette ſcience. Si on les raſſemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du ſoleil dans d'autres conſtellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'aſtrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre ſiècle pour détruire cette extravagance univerſelle, qui a ſi long-temps infecté le genre-humain, & qui eſt encore fort en vogue dans la Perſe.

Un homme né, ſelon l'almanach, quand le ſoleil était dans le ſigne du lion, devait être néceſſairement courageux; mais malheureuſement il était né en effet ſous le ſigne de la vierge; ainſi il aurait fallu que *Gauric* & *Michel Morin* euſſent changé toutes les règles de leur art.

Une choſe aſſez plaiſante, c'eſt que toutes les lois de l'aſtrologie étaient contraires à celles de l'aſtronomie. Les miſérables charlatans de l'antiquité & leurs ſots diſciples, qui ont été ſi bien reçus & ſi bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* ſtationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* ſtationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* ſtationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait eſt que les aſtres n'ont jamais été ni rétrogrades ni

ſtationnaires : & il ſuffirait d'une légère connaiſſance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'eſt-il pu faire que malgré la phyſique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'aſtrologie ait dominé juſqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes diſtingués par leurs connaiſſances, & ſurtout très-profonds dans l'hiſtoire, entêtés toute leur vie d'une erreur ſi mépriſable ? Mais cette erreur était ancienne, & cela ſuffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs, avaient predit l'avenir; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les ſerpens, on évoquait des ombres; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des ſerpens. Il n'y a qu'à ſavoir bien préciſément la formule dont on ſe ſervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eſt pas la faute de l'art, c'eſt la faute des artiſtes. *Michel Morin* eſt mort avec ſon ſecret. C'eſt ainſi que les alchimiſtes parlent de la pierre philoſophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, diſent-ils, c'eſt que nous ne ſommes pas encore aſſez au fait; mais il eſt certain qu'elle eſt dans la clavicule de *Salomon ;* & avec cette belle certitude, plus de deux cents familles ſe ſont ruinées en Allemagne & en France.

Ne vous étonnez donc point ſi la terre entière a été la dupe de l'aſtrologie. Ce pauvre raiſonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'eſt ni d'un philoſophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela eſt faux & abſurde, donc cela ſera cru par la multitude; voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très-élevés au-deſſus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés

ſur le moindre de leurs intérêts, aient été ſi ridiculement ſéduits par cette impertinence de l'aſtrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reſte de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne ſe mêlaient pas. Ils reſſemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aiſe, vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valſtein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il ſe diſait prince, & par conſéquent penſait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'aſſiégeait une ville, ne livrait une bataille, qu'après avoir tenu ſon conſeil avec le ciel. Mais comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conſeil un fripon d'italien, nommé *Jean-Baptiſte Séni*, auquel il entretenait un carroſſe à ſix chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de penſion. *Jean-Baptiſte Séni* ne put jamais prévoir que *Valſtein* ſerait aſſaſſiné par les ordres de ſon gracieux ſouverain *Ferdinand II*, & que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il eſt évident qu'on ne peut rien ſavoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être ſi fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon ; vous pourriez parier dix mille contre un qu'il ſera mangé ; mais vous n'en êtes pas abſolument ſûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas*, & de *Roland le ſou*, qui reſtèrent ſi long-temps dans le ventre d'un poiſſon.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal d'*Ailli* ont fait tous deux l'horoſcope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les aſtres

combien de diables il chasserait du corps des possédés, & par quel genre de mort il devait finir ; mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que, dans une secte qui passe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture ;* car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes, de voir présent ce qui n'est pas.

ATHÉE.

SECTION PREMIERE.

IL y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens, il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, & qui à l'examen paraîtra une vérité, c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme, & qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers pères de l'Eglise fesaient presque tous DIEU corporel. Les autres ensuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel ; il avait selon les uns créé le monde dans le temps, & selon les autres il avait créé le temps ; ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui, ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agitait ſi le fils avait été compoſé de deux perſonnes ſur la terre. Ainſi la queſtion était, ſans qu'on s'en aperçût, s'il y avait dans la Divinité cinq perſonnes, en comptant deux pour JESUS-CHRIST ſur la terre & trois dans le ciel; ou quatre perſonnes, en ne comptant le CHRIST en terre que pour une; ou trois perſonnes, en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On diſputait ſur ſa mère, ſur la deſcente dans l'enfer & dans les limbes, ſur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-DIEU, & dont on buvait le ſang de l'homme-DIEU; & ſur ſa grâce, & ſur ſes ſaints, & ſur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité ſi peu d'accord entre eux, & prononçant anathème les uns contre les autres, de ſiècle en ſiècle, mais tous d'accord dans la ſoif immodérée des richeſſes & de la grandeur; lorſque d'un autre côté on arrêtait la vue ſur ce nombre prodigieux de crimes & de malheurs dont la terre était infectée, & dont pluſieurs étaient cauſés par les diſputes mêmes de ces maîtres des ames; il faut l'avouer, il ſemblait permis à l'homme raiſonnable de douter de l'exiſtence d'un être ſi étrangement annoncé, & à l'homme ſenſible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux, n'exiſtait pas.

Suppoſons, par exemple, un phyſicien du quinzième ſiècle qui lit, dans la Somme de *St Thomas*, ces paroles : *Virtus cœli, loco ſpermatis, ſufficit cum elementis & putrefactione ad generationem animalium imperfectorum. La vertu du ciel, au lieu de ſperme, ſuffit avec les élémens & la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits.* Voici comme ce phyſicien aura raiſonné : Si la pourriture ſuffit avec les élémens pour faire des animaux informes,

apparemment qu'un peu plus de pourriture & un peu plus de chaleur fait auſſi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'eſt ici que la vertu de la nature. Je penſerai donc, avec *Epicure* & *St Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre & des rayons du ſoleil : c'eſt encore une origine aſſez noble pour des êtres ſi malheureux & ſi méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me préſente que ſous tant d'idées contradictoires & révoltantes ? Mais enfin la phyſique eſt née, & la philoſophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un ſeul inſecte ni un ſeul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître par-tout des germes, des rapports, des moyens, & une correſpondance étonnante entre tous les êtres. On a ſuivi les traits de lumière qui partent du ſoleil pour aller éclairer les globes & l'anneau de *Saturne* à trois cents millions de lieues, & pour venir ſur la terre former deux angles oppoſés au ſommet dans l'œil d'un ciron, & peindre la nature ſur ſa rétine. Un philoſophe a été donné au monde, qui a découvert par quelles ſimples & ſublimes lois tous les globes céleſtes marchent dans l'abyme de l'eſpace. Ainſi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, & tant de lois toujours conſtantes ont prouvé un légiſlateur. La ſaine philoſophie a donc détruit l'athéiſme à qui l'obſcure théologie prêtait des armes.

Il n'eſt reſté qu'une ſeule reſſource au petit nombre d'eſprits difficiles qui, plus frappés des injuſtices prétendues (*) d'un être ſuprême que de ſa ſageſſe, ſe ſont obſtinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit :

(*) Voyez l'article *du bien & du mal.*

La nature exiſte de toute éternité ; tout eſt en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or ſi tout change à jamais, il faut que toutes les combinaiſons poſſibles arrivent ; donc la combinaiſon préſente de toutes les choſes a pu être le ſeul effet de ce mouvement & de ce changement éternel. Prenez ſix dés, il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de ſix fois ſix ; mais auſſi en 46655 le pari eſt égal. Ainſi, dans l'infinité des ſiècles, une des combinaiſons infinies, telle que l'arrangement préſent de l'univers, n'eſt pas impoſſible.

On a vu des eſprits, d'ailleurs raiſonnables, ſéduits par cet argument ; mais ils ne conſidèrent pas qu'il y a l'infini contre eux, & qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'exiſtence de DIEU. Ils doivent encore conſidérer que ſi tout change, les moindres eſpèces des choſes ne devraient pas être immuables, comme elles le ſont depuis ſi long-temps. Ils n'ont du moins aucune raiſon pour laquelle de nouvelles eſpèces ne ſe formeraient pas tous les jours. Il eſt au contraire très-probable qu'une main puiſſante, ſupérieure à ces changemens continuels, arrête toutes les eſpèces dans les bornes qu'elle leur a preſcrites. Ainſi le philoſophe qui reconnaît un Dieu, a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, & l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruiſent l'athéiſme dans la philoſophie.

Il eſt évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'eſt certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui puniſſe ce que

la justice humaine ne peut réprimer; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu, que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité sera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, sous *Moïse*, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses & des peines purement temporelles; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion, on en massacre vingt-quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays; & douze mille sont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu soutenir l'arche qui était près de tomber. On peut, en respectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes qui ne croyaient pas une autre vie, être absolument athées & vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en jouissant de la douceur de leurs mœurs & de leurs lois, que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de fers dans les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert d'une robe ensoufrée, parsemée de diables, & pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont ſoutenu qu'une ſociété d'athées pouvait ſubſiſter ont donc eu raiſon : car ce ſont les lois qui forment la ſociété, & ces athées étant d'ailleurs philoſophes, peuvent mener une vie très-ſage & très-heureuſe à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en ſociété plus aiſément que des fanatiques ſuperſtitieux. Peuplez une ville d'*Epicures*, de *Simonides*, de *Prothagoras*, de *Des-Barreaux*, de *Spinoſa* ; peuplez une autre ville de janſéniſtes & de moliniſtes, dans laquelle penſez-vous qu'il y aura plus de troubles & de querelles ? L'athéiſme, à ne le conſidérer que par rapport à cette vie, ſerait très-dangereux chez un peuple farouche : des notions fauſſes de la Divinité ne feraient pas moins pernicieuſes. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées. Quiconque a vécu & a vu, ſait que la connaiſſance d'un Dieu, ſa préſence, ſa juſtice, n'ont pas la plus légère influence ſur les guerres, ſur les traités, ſur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaiſirs, qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils bleſſent groſſièrement les règles établies dans la ſociété. Il eſt beaucoup plus agréable de paſſer ſa vie auprès d'eux, qu'avec des ſuperſtitieux & des fanatiques. J'attendrai, il eſt vrai, plus de juſtice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume & perſécution du ſuperſtitieux. L'athéiſme & le fanatiſme ſont deux monſtres qui peuvent dévorer & déchirer la ſociété ; mais l'athée, dans ſon erreur, conſerve ſa raiſon qui lui coupe les griffes, & le fanatique eſt atteint d'une folie continuelle qui aiguiſe les ſiennes. (*)

(*) Voyez *Religion*.

SECTION II.

EN Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu & il y a encore beaucoup d'athées par principes; car il n'y a que de jeunes prédicateurs ſans expérience & très-mal informés de ce qui ſe paſſe au monde, qui aſſurent qu'il ne peut y avoir d'athées; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons phyſiciens; & j'avoue que j'ai été bien ſurpris que des hommes qui démêlent ſi bien les reſſorts de la nature, s'obſtinaſſent à méconnaître la main qui préſide ſi viſiblement au jeu de ces reſſorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduiſent au matérialiſme, c'eſt qu'ils croient le monde infini & plein, & la matière éternelle; il faut bien que ce ſoient ces principes qui les égarent, puiſque preſque tous les newtoniens que j'ai vus admettant le vide & la matière finie, admettent conſéquemment un Dieu.

En effet ſi la matière eſt infinie, comme tant de philoſophes & *Deſcartes* même l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'Etre ſuprême; ſi le vide eſt impoſſible, la matière exiſte néceſſairement; ſi elle exiſte néceſſairement, elle exiſte de toute éternité; donc dans ces principes on peut ſe paſſer d'un Dieu créateur, fabricateur, & conſervateur de la matière.

Je ſais bien que *Deſcartes*, & la plupart des écoles qui ont cru le plein & la matière indéfinie, ont cependant admis un Dieu; mais c'eſt que les hommes ne raiſonnent & ne ſe conduiſent preſque jamais ſelon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, *Epicure* & son apôtre *Lucrèce* auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient; car en admettant le vide & la matière finie, vérité qu'ils ne fesaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie; ils avaient donc dans leur propre philosophie, malgré eux-mêmes, une démonstration qu'il y a un autre être suprême, nécessaire, infini, & qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton*, qui admet & qui prouve la matière finie & le vide, prouve aussi démonstrativement un Dieu.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité; il en faut pour chaque espèce d'homme; un catéchiste de paroisse dit à des enfans qu'il y a un Dieu; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres après les guerres de *Cromwell* sous *Charles II*, comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV*, on se piquait beaucoup d'athéisme; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté à celui des plaisirs, & ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre & dans la mollesse, ne raisonnaient que très-médiocrement; plus on a depuis étudié la nature, plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose, c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers: elle est la religion dominante à la Chine; c'est la secte des sages chez les mahométans; & de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion; elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres,

&

& dans le conclave; c'eſt une eſpèce de ſecte, ſans aſſociation, ſans culte, ſans cérémonies, ſans diſpute & ſans zèle, répandue dans l'univers ſans avoir été prêchée. Le théiſme ſe rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïſme; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'un étant le comble de la ſuperſtition, abhorré des peuples & mépriſé des ſages, eſt toléré par-tout à prix d'argent; & l'autre étant l'oppoſé de la ſuperſtition, inconnu au peuple, & embraſſé par les ſeuls philoſophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théiſtes qu'en Angleterre. Pluſieurs perſonnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux ſortes de théiſtes; ceux qui penſent que DIEU a fait le monde ſans donner à l'homme des règles du bien & du mal. Il eſt clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philoſophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle, & il eſt certain que ceux-là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce ſont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques qu'elle porte dans ſon ſein, & qui renoncent à elle ſans ſonger à la détruire; toutes les autres ſectes veulent dominer, chacune eſt comme les corps politiques qui veulent ſe nourrir de la ſubſtance des autres, & s'élever ſur leur ruine: le théiſme ſeul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théiſtes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une ſociété de théiſtes qui s'aſſemblèrent pendant quelque temps auprès du temple Voer; ils avaient un petit livre de leurs lois; la religion ſur laquelle on a compoſé ailleurs tant de

gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiome était ce principe : La morale eſt la même chez tous les hommes, donc elle vient de DIEU ; le culte eſt différent, donc il eſt l'ouvrage des hommes.

Le ſecond axiome était : Que les hommes étant tous frères & reconnaiſſant le même Dieu, il eſt exécrable que des frères perſécutent leurs frères, parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. En effet, diſaient-ils, quel eſt l'honnête homme qui ira tuer ſon frère aîné ou ſon frère cadet, parce que l'un aura ſalué leur père commun à la chinoiſe & l'autre à la hollandaiſe, ſurtout dès qu'il ne ſera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui faſſe la révérence ? il paraît que celui qui en uſerait ainſi, ſerait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je ſais bien que ces maximes mènent tout droit au *dogme abominable & exécrable de la tolérance ;* auſſi je ne fais que rapporter ſimplement les choſes. Je me donne bien de garde d'être controverſiſte. Il faut convenir cependant que ſi les différentes ſectes qui ont déchiré les chrétiens, avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de déſordres, ſaccagée par moins de révolutions, & inondée par moins de ſang.

Plaignons les théiſtes de combattre notre ſainte révélation. (*) Mais d'où vient que tant de calviniſtes, de luthériens, d'anabaptiſtes, de neſtoriens, d'ariens, de partiſans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été ſi ſanguinaires, ſi barbares, & ſi malheureux, perſécutans

(*) Voyez l'avertiſſement des éditeurs, tome I, *Philoſophie.*

& perſécutés ? c'eſt qu'ils étaient *peuple*. D'où vient que les théiſtes, même en ſe trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'eſt qu'ils ſont *philoſophes*. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-ſept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par ſiècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la juſtice, que ceux qui ſont morts par la main des autres bourreaux ſoudoyés & rangés en bataille, le tout pour le ſalut du prochain & la plus grande gloire de DIEU.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion auſſi modérée que le théiſme, & qui paraît ſi conforme à la raiſon, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire grand & petit, on trouve de pieuſes herbières, de dévotes revendeuſes, de moliniſtes ducheſſes, de ſcrupuleuſes couturières, qui ſe feraient brûler pour l'anabaptiſme, de ſaints cochers de fiacre qui ſont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius;* mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théiſtes. C'eſt que le théiſme doit encore moins s'appeler une religion qu'un ſyſtème de philoſophie, & que le vulgaire des grands & le vulgaire des petits n'eſt point philoſophe.

Locke était un théiſte déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des idées innées de ce grand philoſophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la juſtice. Si cela était, la morale ne ferait plus la même, la voix de DIEU ne ſe ferait plus entendre aux hommes ; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange ſon père, & où l'on rend un ſervice d'ami en couchant avec la femme de ſon voiſin ;

mais ſi cela eſt vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne ſoit une loi générale. Car ſi on mange ſon père, c'eſt quand il eſt vieux, qu'il ne peut plus ſe traîner, & qu'il ſerait mangé par les ennemis; or quel eſt le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à ſon fils, qu'à l'ennemi de ſa nation? De plus, celui qui mange ſon père, eſpère qu'il ſera mangé à ſon tour par ſes enfans.

Si l'on rend ſervice à ſon voiſin en couchant avec ſa femme, c'eſt lorſque ce voiſin ne peut avoir un fils, & en veut avoir un; car autrement il en ſerait fort fâché. Dans l'un & dans l'autre de ces cas, & dans tous les autres, la loi naturelle, *ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fît*, ſubſiſte. Toutes les autres règles ſi diverſes & ſi variées ſe rapportent à celle-là. Lors donc que le ſage métaphyſicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, & qu'ils ont des idées différentes du juſte & de l'injuſte, il ne prétend pas aſſurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet inſtinct d'amour-propre qui les conduit tous néceſſairement. (*)

A T H É I S M E.

SECTION PREMIERE.

De la comparaiſon ſi ſouvent faite entre l'athéiſme & l'idolatrie.

IL me ſemble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas auſſi fortement qu'on l'aurait

(*) Voyez les articles, *Amour-propre*, *Athéiſme* & *Théiſme*; & l'ouvrage intitulé, *Profeſſion de foi des théiſtes*, & les *Lettres de Memmius à Ciceron*, Philoſophie, tome I.

pu le ſentiment du jéſuite *Richeome* ſur les athées & ſur les idolâtres ; ſentiment ſoutenu autrefois par *St Thomas*, *St Grégoire* de Nazianze, *St Cyprien*, & *Tertullien;* ſentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il diſait aux païens : *Ne rougiſſez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux, & n'eſt-il pas beaucoup plus juſte de ne croire aucun Dieu, que de leur imputer des actions infames?* ſentiment établi long-temps auparavant par *Plutarque*, qui dit *qu'il aime beaucoup mieux qu'on diſe qu'il n'y a point de Plutarque que ſi on diſait : Il y a un Plutarque inconſtant, colère, & vindicatif;* ſentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la diſpute, mis dans un jour aſſez éblouiſſant par le jéſuite *Richeome ;* & rendu encore plus ſpécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

„ Il y a deux portiers à la porte d'une maiſon ; „ on leur demande : Peut-on parler à votre maître ? „ il n'y eſt pas, répond l'un ; il y eſt, répond l'autre ; „ mais il eſt occupé à faire de la fauſſe monnaie, de „ faux contrats, des poignards, & des poiſons, pour „ perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ſes deſſeins. „ L'athée reſſemble au premier de ces portiers, le „ païen à l'autre. Il eſt donc viſible que le païen „ offenſe plus griévement la Divinité que ne fait „ l'athée. „

Avec la permiſſion du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Pour que le premier portier reſſemble aux athées, il ne faut pas qu'il diſe : Mon maître n'eſt point ici ; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître; celui que

vous prétendez mon maître n'exiſte point; mon camarade eſt un ſot, qui vous dit que Monſieur eſt occupé à compoſer des poiſons & à aiguiſer des poignards pour aſſaſſiner ceux qui ont exécuté ſes volontés. Un tel être n'exiſte point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raiſonné, & *Bayle*, dans ſes diſcours un peu diffus, s'eſt oublié juſqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque ſemble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui aſſurent qu'il n'y a point de *Plutarque*, à ceux qui prétendent que *Plutarque* eſt un homme inſociable. Que lui importe en effet qu'on diſe qu'il n'eſt pas au monde? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétriſſe pas ſa réputation. Il n'en eſt pas ainſi de l'Etre ſuprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de ſavoir qui offenſe le plus l'Etre ſuprême, de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il eſt impoſſible de ſavoir autrement que par la révélation, ſi DIEU eſt offenſé des vains diſcours que les hommes tiennent de lui.

Les philoſophes, ſans y penſer, tombent preſque toujours dans les idées du vulgaire, en ſuppoſant que DIEU eſt jaloux de ſa gloire, qu'il eſt colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéreſſant pour l'univers entier, eſt de ſavoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, qui récompenſe les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes ſecrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuiſe à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adverſaires lui répondent par des lieux communs qui ne ſignifient rien. Les partiſans de *Bayle* & ſes ennemis ont preſque toujours combattu ſans ſe rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il fallait conſidérer. On devait diſtinguer les métamorphoſes d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il eſt très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*, ni *Céſar* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter très-bon & très-juſte*, & les dieux ſecondaires, puniſſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent-ils très-long-temps les plus religieux obſervateurs des ſermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc long-temps diſputé ſur une chimère; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent.

On demande enſuite ſi un peuple d'athées peut ſubſiſter; il me ſemble qu'il faut diſtinguer entre le peuple proprement dit, & une ſociété de philoſophes au-deſſus du peuple. Il eſt très-vrai que par tout pays la populace a beſoin du plus grand frein; & que ſi *Bayle* avait eu ſeulement cinq ou ſix cents payſans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus ſociales & ſurtout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainſi la diſpute eſt finie quant à ce qui regarde la ſociété & la politique.

Pour les peuples entièrement ſauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théiſtes. Leur demander leur croyance, ce ſerait autant que leur demander s'ils ſont pour *Ariſtote* ou pour *Démocrite;* ils ne connaiſſent rien, ils ne ſont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut inſiſter; on peut dire : Ils vivent en ſociété, & ils ſont ſans Dieu ; donc on peut vivre en ſociété ſans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainſi, & que ce n'eſt pas une ſociété qu'un aſſemblage de barbares anthropophages tels que vous les ſuppoſez. Et je vous demanderai toujours ſi, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre ſociété, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne cruſſent en DIEU.

SECTION II.

Des athées modernes. Raiſons des adorateurs de DIEU.

Nous ſommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de leviers, de poulies, qui agiſſent ſuivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler : & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaiſſait pas une de ces lois, l'éloquent, mais le chimérique *Platon*, qui diſait que la terre était fondée ſur un triangle équilatère, & l'eau ſur un triangle rectangle ; l'étrange *Platon*, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment, dis-je, *Platon* qui ne

ſavait pas ſeulement la trigonométrie ſphérique, a-t-il eu cependant un génie aſſez beau, un inſtinct aſſez heureux, pour appeler DIEU l'*éternel géomètre*, pour ſentir qu'il exiſte une intelligence formatrice? *Spinoſa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous preſſe de tous côtés.

Raiſons des athées.

J'AI cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement ſeul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous ſommes. Ils vous diſent hardiment : La combinaiſon de cet univers était poſſible puiſqu'elle exiſte ; donc il était poſſible que le mouvement ſeul l'arrangeât. Prenez quatre aſtres ſeulement, Mars, Vénus, Mercure, & la Terre ; ne ſongeons d'abord qu'à la place où ils ſont, en feſant abſtraction de tout le reſte, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces aſtres ne ſe trouveront pas où ils ſont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, & notre globe, ne ſeront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cents vingt haſards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles, ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré

qu'en fept cents vingt jets, le feul mouvement a pu mettre ces fix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enfuite tous les aftres fecondaires, toutes leurs combinaifons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui fentent, qui penfent, qui agiffent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jufqu'au nombre que notre faibleffe appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eft, par le feul mouvement; donc il eft poffible que dans toute l'éternité le feul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exifte. Il eft même néceffaire que dans l'éternité cette combinaifon arrive. Ainfi, difent-ils, non-feulement il eft poffible que le monde foit tel qu'il eft par le feul mouvement; mais il était impoffible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaifons infinies.

Réponfe.

TOUTE cette fuppofition me paraît prodigieufement chimérique, pour deux raifons ; la première, c'eft que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne fauriez prouver qu'il foit poffible que le feul mouvement produife l'entendement. La feconde, c'eft que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une caufe intelligente formatrice annonce l'univers. Quand on eft tout feul vis-à-vis l'infini, on eft bien pauvre.

Encore une fois, *Spinofa* lui-même admet cette intelligence ; c'eft la bafe de fon fyftème. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous

aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre? ſentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de ſa diſtance eſt au cube des diſtances des autres au centre commun? Ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aſtres.

Mais, où eſt l'éternel géomètre? eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper d'eſpace? je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes? je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité & ſans qualité? je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer & être juſte.

Nouvelle objection d'un athée moderne.

„ PEUT-ON dire que les parties des animaux ſoient „ conformées ſelon leurs beſoins : quels ſont ces „ beſoins? la conſervation & la propagation. Or faut-il „ s'étonner que des combinaiſons infinies que le „ haſard a produites, il n'ait pu ſubſiſter que celles „ qui avaient des organes propres à la nourriture & „ à la continuation de leur eſpèce? toutes les autres „ n'ont-elles pas dû néceſſairement périr? „

Réponſe.

CE diſcours, rebattu d'après *Lucrèce*, eſt aſſez réfuté par la ſenſation donnée aux animaux, & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaiſons *que le haſard a produites*, produiraient-elles cette ſenſation & cette intelligence? (ainſi qu'on vient

de le lire au paragraphe précédent.) Oui ſans doute, les membres des animaux ſont faits pour tous leurs beſoins avec un art incompréhenſible, & vous n'avez pas même la hardieſſe de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous ſentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La diſpoſition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon ſuffiſent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

„ LES phyſiciens modernes n'ont fait qu'étendre „ ces prétendus argumens, ils les ont ſouvent pouſſés „ juſqu'à la minutie & à l'indécence. On a trouvé „ DIEU dans les plis de la peau du rhinocéros : on „ pouvait, avec le même droit, nier ſon exiſtence „ à cauſe de l'écaille de la tortue. „

Réponſe.

QUEL raiſonnement! La tortue & le rhinocéros, & toutes les différentes eſpèces, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cauſe, le même deſſein, le même but qui ſont la conſervation, la génération, & la mort. L'unité ſe trouve dans cette infinie variété; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi! nier DIEU parce que l'écaille ne reſſemble pas à du cuir! Et des journaliſtes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaiſſance de cauſe.

Objection de Maupertuis.

„ A quoi ſert la beauté & la convenance dans la „ conſtruction du ſerpent? Il peut, dit-on, avoir des

„ uſages que nous ignorons. Taiſons-nous donc au „ moins ; n'admirons pas un animal que nous ne „ connaiſſons que par le mal qu'il fait.

Réponſe.

TAISEZ-VOUS donc auſſi, puiſque vous ne concevez pas ſon utilité plus que moi ; ou avouez que tout eſt admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les ſerpens, les quadrupèdes, les oiſeaux, les poiſſons, & les bipèdes. Cet art eſt aſſez manifeſte. Vous demandez pourquoi le ſerpent nuit ? Et vous, pourquoi avez-vous nui tant de fois ? Pourquoi avez-vous été perſécuteur, ce qui eſt le plus grand des crimes pour un philoſophe ? C'eſt une autre queſtion, c'eſt celle du mal moral & du mal phyſique. Il y a long-temps qu'on demande pourquoi il y a tant de ſerpens & tant de méchans hommes pires que les ſerpens ? Si les mouches pouvaient raiſonner, elles ſe plaindraient à DIEU de l'exiſtence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Arachné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleuſement ſa toile.

Il faut donc abſolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinoſa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil inſecte comme dans les aſtres. Et à l'égard du mal moral & phyſique, que dire & que faire ? ſe conſoler par la jouiſſance du bien phyſique & moral, en adorant l'Etre éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encore un mot ſur cet article. L'athéiſme eſt le vice de quelques gens d'eſprit, & la ſuperſtition le vice des ſots. Mais les fripons ! que ſont-ils ? des fripons.

SECTION III.

Des injuſtes accuſations, & la juſtification de Vanini.

AUTREFOIS quiconque avait un ſecret dans un art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier; toute nouvelle ſecte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères; & tout philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'athéiſme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les ſots.

Anaxagore oſe-t-il prétendre que le ſoleil n'eſt point conduit par *Apollon*, monté ſur un quadrige; on l'appelle athée, & il eſt contraint de fuir.

Ariſtote eſt accuſé d'athéiſme par un prêtre; & ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* eſt ce que l'hiſtoire de la Grèce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était grec, ne ſongeant pas que *Socrate* était grec auſſi) *Ariſtophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire S[t] Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le ſage *Plutarque* dit de ce farceur : ,, Le langage d'*Ariſtophane* ſent ſon miſérable charlatan; ce ,, ſont les pointes les plus baſſes & les plus dégoû- ,, tantes; il n'eſt pas même plaiſant pour le peuple,

„ & il eſt inſupportable aux gens de jugement &
„ d'honneur ; on ne peut ſouffrir ſon arrogance, &
„ les gens de bien déteſtent ſa malignité. „

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le *Tabarin* que madame *Dacier*, admiratrice de *Socrate*, oſe admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers, & les couturières d'Athènes, applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de DIEU, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autoriſait de ſi infames licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Ruſſes que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares*, & qui la protégent aujourd'hui, n'auraient ni empoiſonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchiſſons tout l'eſpace des temps entre la république romaine & nous. Les Romains bien plus ſages que les Grecs, n'ont jamais perſécuté aucun philoſophe pour ſes opinions. Il n'en eſt pas ainſi chez les peuples barbares qui ont ſuccédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Fréderic II* a des querelles avec les papes, on l'accuſe d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois impoſteurs*, conjointement avec ſon chancelier *de Vineis*.

Notre grand chancelier de *l'Hoſpital* ſe déclare-t-il contre les perſécutions ; on l'accuſe auſſitôt d'athéiſme

d'athéïsme. (*a*) *Homo doctus, sed verus atheos.* Un jésuite, autant au-dessous d'*Aristophane* qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère*, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite *Garasse*, en un mot, trouve par-tout des *athéïstes;* c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéïste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, *Vanini* n'était point athée comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur & théologien de son métier; disputeur à outrance sur les quiddités & sur les universaux, *& utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéïsme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine & la plus approuvée: ,, DIEU est son ,, principe & sa fin, père de l'une & de l'autre, & ,, n'ayant besoin ni de l'une ni de l'autre; éternel sans ,, être dans le temps, présent par-tout sans être en ,, aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni futur; il est ,, par-tout & hors de tout; gouvernant tout, & ayant ,, tout créé; immuable, infini sans parties; son pouvoir ,, est sa volonté &c.,, Cela n'est pas bien philosophique, mais cela est de la théologie la plus approuvée.

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de *Platon* embrassé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus

(*a*) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon trône éternel; idée, à la vérité, plus ſublime que vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'athéiſme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavans ou de pédans contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de *Vanini;* ſa chaleur & ſa groſſièreté dans la diſpute lui valurent la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être athée enſeignant l'athéiſme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille: Il ſuffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un être ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le préſident *Grammont*, qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon Hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* diſait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du préſident *Grammont?* Il eſt évident que ſur

la réponſe de *Vanini*, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'athéiſme. Mais qu'arriva-t-il? ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait; on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres, ce qui eſt très-aiſé & très-commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprétant avec malignité quelque phraſe louche, en empoiſonnant une expreſſion innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juſtifier cette mort, il fallait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime *Merſenne* a pouſſé la démence juſqu'à imprimer, que *Vanini était parti de Naples avec douze de ſes apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéiſme*. Quelle pitié! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ſes gages? comment aurait-il pu perſuader douze napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie? Un roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'athéiſme? Perſonne, avant le père *Merſenne*, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques; & le monde, qui aime l'extraordinaire, a cru cette fable ſans examen.

Bayle lui-même, dans ſes Penſées diverſes, parle de *Vanini* comme d'un athée: il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'athées peut*

subsister; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues, faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommé *Isabelle.* Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant *la Crose*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre intitulé *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches;* heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini.*

SECTION IV.

DISONS un mot de la question de morale agitée par *Bayle*, savoir, *si une société d'athées pourrait subsister?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité, que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils ſe ſont aſſurément bien trompés ſur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaſte pays, ils auraient vu que ces édits ſont des ſermons, & que par-tout il y eſt parlé de l'être ſuprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne ſe ſont pas moins trompés ſur l'impoſſibilité d'une ſociété d'athées ; & je ne ſais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre ſa cauſe victorieuſe.

En quoi une ſociété d'athées paraît-elle impoſſible ? C'eſt qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enſemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes ſecrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui puniſſe dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la juſtice humaine.

Les lois de *Moïſe*, il eſt vrai, n'enſeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enſeignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire ſe ſouſtraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-ſeulement ils croyaient l'exiſtence d'un Dieu éternel : mais ils le croyaient toujours préſent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poſtérité, juſqu'à la quatrième génération ; ce frein était très-puiſſant.

Mais, chez les Gentils, pluſieurs ſectes n'avaient aucun frein ; les ſceptiques doutaient de tout ; les

académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout; les épicuriens étaient perſuadés que la Divinité ne pouvait ſe mêler des affaires des hommes; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps; par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les ſénateurs & les chevaliers romains étaient de véritables athées, car les dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le ſénat romain était donc réellement une aſſemblée d'athées du temps de *Céſar* & de *Cicéron*.

Ce grand orateur, dans ſa harangue pour *Cluentius*, dit à tout le ſénat aſſemblé: *Quel mal lui fait la mort? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers; qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté? rien que le ſentiment des douleurs.*

Céſar, l'ami de *Catilina*, voulant ſauver la vie de ſon ami contre ce même *Cicéron*, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal? *Cicéron* & tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons? Les vainqueurs & les légiſlateurs de l'univers connu formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine enſuite ſi l'idolatrie eſt plus dangereuſe que l'athéiſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il eſt en cela du ſentiment de *Plutarque;* il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle

opinion qu'une mauvaiſe opinion : mais n'en déplaiſe à *Plutarque*, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune*, & *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout. Il eſt clair que la ſainteté des ſermens eſt néceſſaire, & qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaiſe, que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel eſt le plus dangereux, du fanatiſme, ou de l'athéiſme. Le fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte ; car l'athéiſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire, mais le fanatiſme en inſpire : l'athéiſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le fanatiſme les fait commettre. Suppoſons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hoſpital* fût athée, il n'a fait que de ſages lois, & n'a conſeillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les maſſacres de la Saint-Barthelemi. *Hobbes* paſſa pour un athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de ſon temps inondèrent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe, & l'Irlande. *Spinoſa* était non-ſeulement athée, mais il enſeigna l'athéiſme ; ce ne fut pas lui aſſurément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de *Barnevelt* ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *With* en morceaux, & qui les mangea ſur le gril.

Les athées ſont pour la plupart des ſavans hardis & égarés qui raiſonnent mal, & qui ne pouvant

comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la néceffité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le temps de raifonner, & d'embraffer un mauvais fyftème; ils ont autre chofe à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'eft ainfi que vont les chofes parmi nous.

Il n'en était pas ainfi du fénat de Rome qui était prefque tout compofé d'athées de théorie & de pratique, c'eft-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future; ce fénat était une affemblée de philofophes, de voluptueux, & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréifme fubfifta fous les empereurs: les athées du fénat avaient été des factieux dans les temps de *Sylla* & de *Céfar*; ils furent fous *Augufte* & *Tibère* des athées efclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée, qui trouverait fon intérêt à me faire piler dans un mortier; je fuis bien fûr que je ferais pilé. Je ne voudrais pas, fi j'étais fouverain, avoir à faire à des courtifans athées, dont l'intérêt ferait de m'empoifonner; il me faudrait prendre au hafard du contre-poifon tous les jours. Il eft donc abfolument néceffaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un être fuprême créateur, gouverneur, rémunérateur, & vengeur, foit profondément gravée dans les efprits.

Il y a des peuples athées, dit *Bayle* dans fes Penfées fur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de DIEU; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en n'ont jamais entendu parler; dites-leur qu'il y

en a un, ils le croiront aisément; dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens, ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni athée, ni déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein &c., & que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent; &, comme on l'a dit déjà, (article *Athée*) un catéchiste annonce DIEU aux enfans, & *Newton* le démontre aux sages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des ames qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le DIEU que ces monstres déshonorent? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi! (*)

(*) Voyez *Fraude*.

Des hommes engraiſſés de notre ſubſtance nous crient : Soyez perſuadés qu'une âneſſe a parlé ; croyez qu'un poiſſon a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours ſain & gaillard ſur le rivage ; ne doutez pas que le DIEU de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif de manger de la merde, (*Ezéchiel*) & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p..... (*Oſée*) Ce ſont les propres mots qu'on fait prononcer au DIEU de vérité & de pureté ; croyez cent choſes ou viſiblement abominables ou mathématiquement impoſſibles ; ſinon le DIEU de miſéricorde vous brûlera, non-ſeulement pendant des millions de milliars de ſiècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, ſoit que vous ayez un corps, ſoit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtiſes révoltent des eſprits faibles & téméraires, auſſi-bien que des eſprits fermes & ſages. Ils diſent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus inſenſé & comme le plus barbare de tous les êtres ; donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à DIEU leurs abſurdités & leurs fureurs, donc DIEU eſt le contraire de ce qu'ils annoncent, donc DIEU eſt auſſi ſage & auſſi bon qu'ils le diſent fou & méchant. C'eſt ainſi que s'expliquent les ſages. Mais ſi un fanatique les entend, il les dénonce à un magiſtrat ſergent de prêtres ; & ce ſergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la majeſté divine qu'il outrage.

ATOMES.

*E*PICURE aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après *Epicure*, *Lucrèce* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers ; *Epicure* & *Lucrèce*, dis-je, admirent les atomes & le vide : *Gassendi* soutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein : en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gassendi*, & de *Newton*, changea d'avis sur le vide, quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*, qui était un homme de très-grand sens, a dit avec beaucoup de raison :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; & ils sont tels en effet. On admet des atomes, des principes insécables, inaltérables, qui constituent l'immutabilité des élémens & des espèces ; qui font que le feu est toujours feu, soit qu'on l'aperçoive, soit qu'on ne l'aperçoive pas ; que l'eau est toujours eau, la terre toujours terre, & que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiseau.

Epicure & *Lucrèce* avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atomes :

Sunt igitur ſolidâ pollentia ſimplicitate.
Le ſoutien de leur être eſt la ſimplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ſerait qu'un chaos ; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires ; ainſi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lorſqu'enſuite *Epicure* nous dit que ſes atomes ont décliné par haſard dans le vide ; que cette déclinaiſon a formé par haſard les hommes & les animaux ; que les yeux par haſard ſe trouvèrent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes ; que les oreilles n'ont point été données pour entendre, mais que la déclinaiſon des atomes ayant fortuitement compoſé des oreilles, alors les hommes s'en ſont ſervi fortuitement pour écouter : cette démence, qu'on appelait *phyſique*, a été traitée de ridicule à très-juſte titre.

Les vrais philoſophes ont donc diſtingué depuis long-temps ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon d'avec leurs chimères fondées ſur l'imagination & l'ignorance. Les eſprits les plus ſoumis ont adopté la création dans le temps, & les plus hardis ont admis la création de tout temps ; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette phyſique, ont cru que tous les êtres étaient

des émanations du grand être, de l'être ſuprême & univerſel : mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes ; tous ont reconnu que le haſard eſt un mot vide de ſens. Ce que nous appelons *haſard* n'eſt & ne peut être que la cauſe ignorée d'un effet connu. Comment donc ſe peut-il faire qu'on accuſe encore les philoſophes de penſer que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers ſoit une production du concours fortuit des atomes, un effet du haſard ? ni *Spinoſa*, ni perſonne n'a dit cette abſurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans ſon Poëme de la religion :

O toi qui follement fais ton Dieu du haſard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de ſon bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi ſon ciment ?

Ces vers ſont aſſurément en pure perte ; perſonne ne fait ſon Dieu du haſard, perſonne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondiſſant ſon ciment, ait élevé ſon hardi bâtiment par haſard.* On dit, au contraire, qu'*elle fait ſon nid par les lois de la néceſſité*, qui eſt l'oppoſé du haſard. Le poëte *Rouſſeau* tombe dans le même défaut dans une épître à ce même *Racine.*

De-là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtèmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers

De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantomes
Que détermine & conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantomes conduits par le hasard?* C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poësie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaisant philosophe! l'auteur des *Epigrammes sur la sodomie & la bestialité* devait-il écrire si magistralement & si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accuser des philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atomes: la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées, pour servir d'élémens inaltérables; ou si tout se divise continuellement & se change en d'autres élémens. Le premier système semble rendre raison de tout, & le second de rien; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles, il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout serait détruit par le feu.

On fait que *Robert Boyle*, à qui la phyfique eut tant d'obligations dans le fiècle paffé, fut trompé par la fauffe expérience d'un chimifte qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abufé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par fon chimifte, avait déjà penfé que les élémens pouvaient fe changer les uns dans les autres ; & c'eft ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de fon humidité, & fefait des progrès en féchereffe ; qu'ainfi DIEU ferait un jour obligé de remettre la main à fon ouvrage, *manum emendatricem defideraret.* (*a*)

Leibnitz fe récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raifon cette fois contre *Newton.* *Mundum tradidit difputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atomes infécables, indeftructibles, ainfi que *Gaffendi* & *Boerhaave*, ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car fi l'eau s'était changée en terre, fes élémens fe feraient divifés & perdus.

Cette queftion rentre dans cette autre queftion fameufe de la matière divifible à l'infini. Le mot d'*atome* fignifie *non partagé*, fans parties. Vous le divifez par la penfée ; car fi vous le divifez réellement, il ne ferait plus atome.

Vous pouvez divifer un grain d'or en dix-huit millions de parties vifibles ; un grain de cuivre diffous dans l'efprit de fel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliars de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atome échappe au

(*a*) Voyez le volume de *Phyfique.*

microſcope, vous ne diviſez plus que par imagination.

Il en eſt de l'atome diviſible à l'infini comme de quelques propoſitions de géométrie. Vous pouvez faire paſſer une infinité de courbes entre le cercle & ſa tangente; oui, dans la ſuppoſition que ce cercle & cette tangente ſont des lignes ſans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établiſſez de même que des aſymptotes s'approcheront ſans jamais ſe toucher; mais c'eſt dans la ſuppoſition que ces lignes ſont des longueurs ſans largeur, des êtres de raiſon.

Ainſi vous repréſentez l'unité par une ligne, enſuite vous diviſez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît; mais cette infinité de fractions ne ſera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'eſt pas démontré en rigueur que l'atome ſoit indiviſible; mais il paraît prouvé qu'il eſt indiviſé par les lois de la nature.

AVARICE.

AVARITIES, *amor habendi*, déſir d'avoir, avidité, convoitiſe.

A proprement parler, l'*avarice* eſt le déſir d'accumuler ſoit en grains, ſoit en meubles, ou en fonds, ou en curioſités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carroſſe, & qui n'en prêtera pas deux à ſon ami; ou bien qui, ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne deſtinées pour ſa table,

ne

ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il ſaura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous aviſez pas d'exiger qu'il vous en préſente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point du tout comme un avare.

Celui qui, dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entrepriſes, gagna deux millions chaque année, & qui ſe trouvant enfin riche de quarante-trois millions, ſans compter ſes maiſons de Paris & ſon mobilier, dépenſa pour ſa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des ſeigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne paſſa point dans l'eſprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute ſa vie de la ſoif d'avoir; le démon de la convoitiſe l'avait perpétuellement tourmenté; il accumula juſqu'au dernier jour de ſa vie. Cette paſſion toujours ſatisfaite ne s'appelle jamais *avarice.* Il ne dépenſait pas la dixième partie de ſon revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faſte.

Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépenſera que cinq ou ſix, & qui accumulera ſes épargnes pour établir ſes enfans, eſt réputé par ſes voiſins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre verd*, *vilain*, *feſſe-Matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-ſou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviſer.

Cependant ce bon bourgeois eſt beaucoup plus honorable que le Créſus dont je viens de parler; il dépenſe trois fois plus à proportion. Mais voici la

raiſon qui établit entre leurs réputations une ſi grande différence.

Les hommes ne haïſſent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le ſellier, & quelques demoiſelles, gagnent beaucoup avec notre Créſus, qui eſt le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ſerré ; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui ſe privent du néceſſaire ſont abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voiſin diſait il n'y a pas longtemps : on en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

AUGURE.

Ne faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire, avec *Pezron* & d'autres, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*? *Au*, selon ces savans, devait signifier *le foie* chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui, disent-ils, signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge*, dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons; on les voit venir par troupes au printemps, & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre

que dans les beaux jours : il ſemble qu'il les appelle ; les hirondelles qui raſent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a ſon oiſeau qui eſt en effet ſon augure.

Parmi les obſervateurs il ſe trouva ſans doute des fripons qui perſuadèrent aux ſots qu'il y avait quelque choſe de divin dans ces animaux, & que leur vol préſageait nos deſtinées, qui étaient écrites ſous les ailes d'un moineau tout auſſi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'hiſtoire allégorique & intéreſſante de *Joſeph* vendu par ſes frères, & devenu premier miniſtre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ſes rêves, infèrent que *Joſeph* était ſavant dans la ſcience des augures, de ce que l'intendant de *Joſeph* eſt chargé de dire à ſes frères : (*a*) *Pourquoi avez-vous volé la taſſe d'argent de mon maître dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures?* *Joſeph* ayant fait revenir ſes frères devant lui, leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainſi? ignorez-vous que perſonne n'eſt ſemblable à moi dans la ſcience des augures?*

Juda convient au nom de ſes frères (*b*) que *Joſeph eſt un grand devin ; que c'eſt* DIEU *qui l'a inſpiré ;* DIEU *a trouvé l'iniquité de vos ſerviteurs.* Ils prenaient alors *Joſeph* pour un ſeigneur égyptien. Il eſt évident, par le texte, qu'ils croyaient que le Dieu des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce miniſtre le vol de ſa taſſe.

(*a*) Gen. chap. XLIV, v. 5 & ſuivans.

(*b*) Gen. chap. XLIV, v. 16.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèse, & si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit: (c) *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang, vous n'observerez ni les augures ni les songes; vous ne couperez point votre chevelure en rond; vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore; cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum;* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'*Orléans*, & encore plus dans les temps précédens.

Pour les augures, ils ont péri avec l'empire romain; les évêques ont seulement conservé le bâton augural qu'on appelle *crosse*, & qui était une marque distinctive de la dignité des augures; & le symbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers temps. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir: car les ames faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui

(c) Chap. XIX, v. 26 & 27.

ſe donnent au diable, font tous ſervir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'eſt une remarque digne des ſages que *Cicéron*, qui était du collége des augures, ait fait un livre exprès pour ſe moquer des augures; mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron*, à la fin de ſon livre, dit qu'il faut *détruire la ſuperſtition & non pas la religion. Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers & l'ordre des choſes céleſtes nous force de reconnaître une nature éternelle & puiſſante. Il faut maintenir la religion qui eſt jointe à la connaiſſance de cette nature, en extirpant toutes les racines de la ſuperſtition; car c'eſt un monſtre qui vous pourſuit, qui vous preſſe de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un préſage, une victime immolée, un oiſeau, un chaldéen, un aruſpice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par haſard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le ſommeil même, qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne ſert qu'à les redoubler par des images funeſtes.*

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains; il parlait à tous les hommes & à tous les ſiècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II*, & *Léon X*, ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au ſang de S[t] *Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* ſurnommé *Auguſte* eut la faibleſſe de croire qu'un poiſſon, qui ſortait hors de la mer ſur le rivage d'Actium, lui préſageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant enſuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de ſon âne, & que l'ânier lui ayant répondu que ſon âne s'appelait *Nicolas*, qui ſignifie

vainqueur des peuples, *Octave* ne douta plus de la victoire; & qu'enſuite il fit ériger des ſtatues d'airain à l'ânier, à l'âne, & au poiſſon ſautant. Il aſſure même que ces ſtatues furent placées dans le Capitole.

Il eſt fort vraiſemblable que ce tyran habile ſe moquait des ſuperſtitions des Romains, & que ſon âne, ſon ânier, & ſon poiſſon, n'étaient qu'une plaiſanterie. Cependant il ſe peut très-bien qu'en mépriſant toutes les ſottiſes du vulgaire, il en eût conſervé quelques-unes pour lui. Le barbare & diſſimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de Saint-Lo. Preſque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire & de bien lire, ont un petit coin de ſuperſtition.

AUGUSTE OCTAVE.

Des mœurs d'Auguste. (*)

ON ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des lois, fut longtemps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie*, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

Quod futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Aut futue aut pugnemus, ait; quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum insectatus est*. *Antoine*, avant le triumvirat, déclara que *César*, grand oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum*.

Lucius César lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable.

(*) Voyez l'article *Veletri*.

Son impudence alla depuis jufqu'à arracher une femme confulaire à fon mari au milieu d'un fouper ; il paffa quelque temps avec elle dans un cabinet voifin, & la ramena enfuite à table, fans que lui, ni elle, ni fon mari, en rougiffent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Augufte* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epiftolam quum leges non inieris Teftullam, aut Terentillam, aut Ruffillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas?* On n'ofe traduire cette lettre licencieufe.

Rien n'eft plus connu que ce fcandaleux feftin de cinq compagnons de fes plaifirs, avec fix des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déeffes, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le défigna publiquement fur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?
Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Prefque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Augufte* n'eut l'infolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été furpris par lui dans un incefte avec fa propre fille *Julie*, & qu'il ne relégua même fa fille que par jaloufie. Cela eft d'autant plus vraifemblable, que *Caligula* publiait hautement que fa mère était née de l'incefte d'*Augufte*

& de *Julie ;* c'eſt ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula.*

On ſait qu'*Auguſte* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle ; & il enleva le même jour *Livie* à ſon mari, groſſe de *Tibère*, autre monſtre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* diſait :

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Il eſt difficile de n'être pas ſaiſi d'indignation en liſant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguſte* eſt un des plus grands dieux, & qu'on ne ſait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel, s'il régnera dans les airs, ou s'il ſera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

An deus immenſi venias maris, ac tua nautæ
Numina ſola colant, tibi ſerviat ultima Thule.

L'*Arioſte* parle bien plus ſenſément, comme auſſi avec plus de grâce, quand il dit dans ſon admirable trente-cinquième chant :

Non fu ſi ſanto ne benigno Auguſto,
Come la tromba di Virgilio ſuona ;
L'aver avuto in poëſia buon guſto,
La proſcriptione iniqua gli perdona, &c.

Tyran de ſon pays, & ſcélérat habile,
Il mit Pérouſe en cendre & Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût, il ſe connut en vers ;
Auguſte au rang des dieux eſt placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguste.

Autant qu'*Auguste* se livra long-temps à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna des proscriptions ; il y eut près de trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, & plus de cent pères de famille obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans foi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguste*, parce que Rome goûta sous lui, la paix, les plaisirs & l'abondance : *Sénèque* dit de lui : *clementiam non voco lassam crudelitatem.* Je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant

maître abfolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître jufte. Mais il me femble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la ftatue de *Céfar*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Céfarion*, fils de *Céfar* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour le roi d'Egypte.

Ayant un jour foupçonné le prêteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard fous fa robe, il le fit appliquer en fa préfence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce fénateur, il lui arracha lui-même les yeux, fi on en croit *Suétone*.

On fait que *Céfar*, fon père adoptif, fut affez grand pour pardonner à prefque tous fes ennemis; mais je ne vois pas qu'*Augufte* ait pardonné à un feul. Je doute fort de fa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne difent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les confpirations faites contre *Augufte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La fingularité d'un confulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les hiftoriens contemporains. *Dion Caffius* n'en parle qu'après *Sénèque*; & ce morceau de *Sénèque* reffemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiftorique. De plus, *Sénèque* met la fcène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraifemblance à cette aventure. Aucune de nos hiftoires romaines, compilées à la hâte & fans choix, n'a difcuté ce fait intéreffant. L'hiftoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés auffi fautive que tronquée; l'efprit d'examen a rarement conduit les écrivains,

Il fe peut que *Cinna* ait été foupçonné ou convaincu par *Augufte* de quelque infidélité, & qu'après l'éclairciffement, *Augufte* lui ait accordé le vain honneur du confulat : mais il n'eft nullement probable que *Cinna* eût voulu par une confpiration s'emparer de la puiffance fuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme confidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un fimple courtifan fubalterne ait eu la folie de vouloir fuccéder à un fouverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers ; & il n'eft nullement probable qu'*Augufte* l'eût fait conful immédiatement après la confpiration.

Si l'aventure de *Cinna* eft vraie, *Augufte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raifons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris fur lui un grand afcendant, & qui lui perfuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ferait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générofité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi, de jouir en paix du fruit de fes rapines, & de ne pas affaffiner tous les jours les fils & les petits-fils des profcrits quand ils font à genoux devant lui & qu'ils l'adorent ? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il eft à remarquer que la poftérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduifit même une coutume dans les complimens qu'on fefait aux empereurs à leur avénement,

c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste*, & meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poësie, qu'*Horace & Virgile gâtèrent Auguste, qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner Auguste par leurs louanges.* Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les lois, la religion & les plaisirs, que pour être le maître, & sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montoron*, & d'avoir dit à ce receveur : *Ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est surtout cette générosité avec laquelle.....* car enfin, quoiqu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant juftement l'abaiffement de *Corneille* & la lâcheté du fiècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleufement un paffage du petit carême de *Maffillon*. *On eft auffi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Maffillon*, je vous demande pardon; mais ce trait eft bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, fi je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Maffillon*, *eft modus in rebus*: & c'eft ce qui manque net à tous les fefeurs de fermons.

AUGUSTIN.

CE n'eſt pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Egliſe que je conſidère ici *St Auguſtin*, natif de Tagaſte; c'eſt en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de phyſique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me ſemble que *St Auguſtin* avait environ quatorze ans lorſque ſon père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'uſage & la bienſéance qu'un père ſe baignât avec ſon fils; (*) & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains ne ſe baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût ſcrupuleux obſervateur des bienſéances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent ſur des tapis de pourpre, ſans draps, avec ſa concubine; ſa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec ſon amant. Les enfans, les précepteurs, les domeſtiques, avaient leurs chambres ſéparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne feſait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaſte en Afrique. Le père d'*Auguſtin* menait ſon fils au bain des pauvres.

Ce ſaint raconte que ſon père le vit dans un état de virilité qui lui cauſa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit eſpérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empreſſa même d'aller conter cette nouvelle à *ſainte Monique* ſa femme.

(*) *Valère Maxime*, liv. 2. *de inſtit. antiq.*

Quant

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération? S[t] *Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait, & dont elle conçut un fils. (épître *ad Vitalem*, tome III.)

S[t] *Augustin*, qui était un enfant très-libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (*a*) qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique, & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous?

Ces avantages précieux de S[t] *Augustin* conduisent à croire qu'*Empedocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé, mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que *Siphax* dit à *Juba*, dans le Caton d'*Addisson*, que le soleil, qui roule son char sur les têtes africaines, met plus de couleur sur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, & que les dames de Zama sont très-supérieures aux pâles beautés de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries?

Où sont à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la musique, sans aucun secours, & qui soient pères à quatorze ans?

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *fils du ciel* par les Grecs, ait

(*a*) *Confession*, liv. IV, chap. XVI.

été un célébre aſtronome, qu'il ait fait conſtruire une ſphère céleſte comme il en eſt à la Chine depuis tant de ſiècles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte ſon nom, parce qu'elle élève ſon ſommet dans les nues; & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choſes que ſur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les ſciences avec ſuccès, & enſeignèrent l'Eſpagne & l'Italie pendant plus de cinq ſiècles. Les choſes ſont bien changées. Le pays de St *Auguſtin* n'eſt plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France, qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde eſt un tableau changeant. *Auguſtin* débauché devient orateur & philoſophe. Il ſe pouſſe dans le monde, il eſt profeſſeur de rhétorique; il ſe fait manichéen; du manichéiſme il paſſe au chriſtianiſme. Il ſe fait baptiſer avec un de ſes bâtards nommé *Deodatus :* il devient évêque : il devient père de l'Egliſe. Son *ſyſtème ſur la grâce* eſt reſpecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans, des jéſuites trouvent moyen de faire anathématiſer le ſyſtème de St *Auguſtin* mot pour mot, ſous le nom de *Janſénius*, de St *Cyran*, d'*Arnaud*, de *Queſnel.* (*) Nous demandons ſi cette révolution dans ſon genre n'eſt pas auſſi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent ſur la terre?

(*) Voyez *Grâce*.

AVIGNON.

AVIGNON & ſon comtat ſont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie, & le fanatiſme. Ce petit pays, après mille viciſſitudes, avait paſſé au douzième ſiècle dans la maiſon des comtes de Toulouſe, deſcendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouſe, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croiſades, fut dépouillé de ſes Etats par une croiſade que les papes ſuſcitèrent contre lui. La cauſe de la croiſade était l'envie d'avoir ſes dépouilles : le prétexte était que dans pluſieurs de ſes villes, les citoyens penſaient à-peu-près comme on penſe depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck, dans les trois quarts de la Suiſſe, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raiſon pour donner au nom de DIEU les Etats du comte de Toulouſe au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ſes ſujets un crucifix à la main, & une croix blanche ſur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus ſauvages n'approche pas des barbaries commiſes dans cette guerre, appelée *ſainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuſes accompagna toujours les excès de ces horreurs. On ſait que *Raimond VI* fut traîné à une égliſe de Saint-Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu juſqu'à la ceinture, ſans bas & ſans ſandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un ſecond diacre le fouettait,

qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses Etats, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges : il vit ses villes en cendre, & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique, il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales ; c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises, les dimanches & les jours de fêtes, au son des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *St Louis*, y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Cîteaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belle-perche, le tout pour le salut de son ame, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Eglise négociait toujours.

Il eſt très-remarquable que, dans l'inſtrument de cette paix, le comte de Toulouſe met toujours le légat avant le roi. „Je jure & promets au légat & au roi „ d'obſerver de bonne foi toutes ces choſes, & de les „ faire obſerver par mes vaſſaux & ſujets &c. „

Ce n'était pas tout; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaiſſin au-delà du Rhône, & la ſuzeraineté de ſoixante & treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un inſtrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner ſans le conſentement de l'empereur *Fréderic II*. Les terres du comte, à la gauche du Rhône, étaient un fief impérial. *Fréderic II* ne ratifia jamais cette extorſion.

Alſonſe, frère de *St Louis*, ayant épouſé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les Etats de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainſi qu'il avait été ſtipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaiſſin, qui eſt dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Fréderic II* au comte de Toulouſe. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait diſpoſé par ſon teſtament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St Louis*, preſſé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaiſſin à l'Egliſe romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette

cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France*, reine de Naples, descendante du frère de *St Louis*, accusée, avec trop de vraisemblance, d'avoir fait étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 14 juin 1348; on y stipula, pour prix de la vente, la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc, Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ses droits, & voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime, mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise, fait par *Louis XIV* en 1664, avec *Alexandre VII*, il est dit, *qu'on levera tous les*

obstacles, afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi, & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes ; & le pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits, mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico*, *Clément XIII*, l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du roi, entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dit : *Monsieur, le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le temps. (1)

(1) *Clément XIII* étant mort, son successeur *Ganganelli* répara ses fautes, promit de détruire les jésuites, & on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au pape, pour se conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs : mais qu'on laisse le peuple s'éclairer, & l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire entendre raison au successeur de *saint Pierre*, ni pour n'en n'avoir rien à craindre.

AVOCATS.

ON fait que *Cicéron* ne fut conful, c'eft-à-dire le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *Céfar* fut avocat. Il n'en eft pas ainfi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré fon difcours *du côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait défendu les comédiens, *par le fecours d'une littérature agréable & intéreffante*. *Céfar* plaida des caufes à Rome dans un autre goût que maître *le Dain*, avant qu'il daignât venir nous fubjuguer, & faire pendre *Ariovifte*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainfi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé : *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageaffions en plufieurs petites portions les talens que les Romains uniffaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, fénateur, & guerrier. Chez nous un fénateur eft un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de confeiller, foit aux enquêtes, foit en cour des aides, foit au grenier à fel, felon fes facultés; le voilà placé pour le refte de fa vie, fe quarrant dans fon cercle dont il ne fort jamais, & croyant jouer un grand rôle fur le globe.

Un avocat eft un homme qui, n'ayant pas affez de fortune pour acheter un de ces brillans offices fur lefquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodofe* & de *Juftinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une caufe, la fomme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat, & pour la caufe; tous les avocats alors allèrent dépofer leur bonnet au greffe, *du côté* duquel maître *le Dain* a fi bien parlé depuis; & cette aventure caufa une confternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Prefque tous les Français étaient Welches, excepté un de *Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui fecondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un welche endiablé du fanatifme des Welches.

Mais lorfqu'avec le temps la raifon a repris fes droits, l'honneur a repris les fiens; plufieurs avocats français font devenus dignes d'être des fénateurs romains. Pourquoi font-ils devenus défintéreffés & patriotes en devenant éloquens? c'eft qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'efprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en eft un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'affemblent plufieurs jours, fans aucun intérêt, pour examiner fi un homme roué à deux cents lieues de là eft mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux confume deux années entières à combattre pour elle, à la fecourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont !* les ſiècles à venir ſauront que le fanatiſme en robe ayant aſſaſſiné juridiquement un père de famille, la philoſophie & l'éloquence ont vengé & honoré ſa mémoire.

AUSTÉRITÉS,

Mortifications, flagellations.

QUE des hommes choiſis, amateurs de l'étude, ſe ſoient unis après mille cataſtrophes arrivées au monde; qu'ils ſe ſoient occupés d'adorer DIEU, & de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes & des mages, il n'eſt rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reſte de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abſtenir de toute liqueur enivrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modeſtie & décence. S'ils furent ſavans, les autres hommes les conſultèrent; s'ils furent juſtes, on les reſpecta & on les aima. Mais la ſuperſtition, la gueuſerie, la vanité, ne ſe mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui ſe fouetta publiquement pour apaiſer les dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déeſſe de Syrie, qui ſe fouettaient en ſon honneur; des prêtres d'*Iſis* qui en feſaient autant à certains jours; des prêtres de Dodone, nommés *Saliens*, qui ſe feſaient des bleſſures; des prêtres de *Bellone* qui ſe donnaient des coups de ſabre; des prêtres de *Diane*, qui s'enſanglantaient à coups de verges; des prêtres de *Cybèle*, qui ſe feſaient eunuques; des faquirs des

Indes, qui ſe chargèrent de chaînes? L'eſpérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs auſtérités?

Les gueux qui ſe font enfler les jambes avec de la tithymale, & qui ſe couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux paſſans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les feſſes, & qui vendaient ces ſaints clous aux dévots du pays?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude? Je me fouette, mais c'eſt pour expier vos fautes; je marche tout nu, mais c'eſt pour vous reprocher le faſte de vos vêtemens; je me nourris d'herbe & de colimaçons, mais c'eſt pour corriger en vous le vice de la gourmandiſe; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre laſciveté. Reſpectez-moi comme un homme cher aux dieux, qui attirera leurs faveurs ſur vous. Quand vous ſerez accoutumés à me reſpecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir; je ſerai votre maître au nom des dieux; & ſi quelqu'un de vous alors tranſgreſſe la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour apaiſer la colère céleſte,

Si les premiers faquirs ne prononcèrent pas ces paroles, il eſt bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces auſtérités affreuſes furent peut-être les origines des ſacrifices de ſang humain. Des gens qui répandaient leur ſang en public à coups de verges, & qui ſe tailladaient les bras & les cuiſſes pour ſe donner de la conſidération, firent aiſément croire à des ſauvages

imbécilles, qu'on devait ſacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il fallait immoler ſa fille pour avoir un bon vent; précipiter ſon fils du haut d'un rocher, pour n'être point attaqué de la peſte; jeter une fille dans le Nil, pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces ſuperſtitions aſiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*) Leurs dévôts ſe fouettaient & ſe fouettent encore les uns les autres, comme feſaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (**)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confeſſeurs fouettèrent leurs pénitens des deux ſexes. *S*[t] *Auguſtin* écrit à *Marcellin* le tribun, *qu'il faut fouetter les donatiſtes comme les maîtres d'école en uſent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'eſt qu'au dixième ſiècle que les moines & les religieuſes commencèrent à ſe fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit ſi bien que le confeſſeur de *S*[t] *Louis* lui donnait très-ſouvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri. (*a*) *Raimond* comte de Toulouſe fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'égliſe de Saint-Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (*b*) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, préſenter des verges aux chanoines pour les

(*) Voyez *Confeſſion.*
(**) Voyez *Apulée.*
(*a*) En 1209.
(*b*) En 1223.

fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre que le pape lui avait ôtée, après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne fesant pas fouetter le roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans Saint-Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes gens presque nus, une poignée de verge dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalousies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne, (*c*) & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seizième siècle, que les confesseurs fouettassent leurs pénitens sur les fesses. Une histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren*, (*d*) rapporte que

(*c*) *Histoire des flagellans*, page 198.

(*d*) Meteren, *historia belgica*, *anno* 1570.

le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ſes pénitentes toutes nues.

Le jéſuite *Edmond Auger*, confeſſeur de *Henri III*, (*e*) engagea ce malheureux prince à ſe mettre à la tête des flagellans.

Dans pluſieurs couvens de moines & de religieuſes on ſe fouette ſur les feſſes. Il en a réſulté quelquefois d'étranges impudicités, ſur leſquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile ſacré, & dont le ſexe & la profeſſion méritent les plus grands égards. (*)

AUTELS,

Temples, rites, ſacrifices, &c.

IL eſt univerſellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des paſteurs inſtitua depuis, ſelon les temps & les lieux, & ſurtout ſelon le beſoin des fidelles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Juſtin*, de *Tertullien*, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples, mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui ſemblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix* qui vivait au troiſième ſiècle. *Vous penſez*,

(*e*) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez *Expiation*.

dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU, *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU? *quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde qui eſt ſon ouvrage ne peut le contenir? comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle majeſté dans une ſeule maiſon? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit & dans notre cœur?*

„ Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi „ delubra & aras non habemus. Quod enim ſimula„ crum DEO fingam, quum, ſi rectè exiſtimes, ſit DEI „ homo ipſe ſimulacrum? templum quod ei extruam, „ quum totus hic mundus ejus opere fabricatus eum „ capere non poſſit; & quum homo latiùs maneam, „ intra unam ædiculam vim tantæ majeſtatis inclu„ dam? nonne meliùs in noſtrâ dedicandus eſt mente; „ in noſtro imo conſecrandus eſt pectore? „

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Egliſe était alors très-nombreuſe. On avait beſoin de décorations & de rites, qui auraient été juſque-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible, long-temps méconnu, & pris ſeulement pour une petite ſecte des juifs diſſidens.

Il eſt manifeſte que, dans le temps où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permiſſion d'avoir des temples. Les Juifs, qui payaient très-chèrement leurs ſynagogues, s'y feraient oppoſés; il étaient mortels ennemis des chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne feſaient ſemblant de mépriſer les temples & les autels, que comme le renard diſait que les raiſins étaient trop verds.

Cette comparaiſon ſemble auſſi injuſte qu'impie, puiſque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à ſoutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La Providence, en feſant agir les cauſes ſecondes, voulut qu'ils bâtiſſent un temple ſuperbe dans Nicomédie, réſidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en conſtruiſirent dans d'autres villes, mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau luſtrale, les habits pontificaux; tout cet appareil impoſant n'était alors à leurs yeux que marque diſtinctive du paganiſme. Ils n'adoptèrent ces uſages que peu-à-peu ſous *Conſtantin* & ſous ſes ſucceſſeurs; & ces uſages ont ſouvent changé.

Aujourd'hui dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une meſſe baſſe en latin, ſervie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été obſervé de tout temps, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'aſſembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun eſt diabolique & toute récente. Une meſſe baſſe eſt ſans contredit quelque choſe de très-reſpectable, puiſque elle a été autoriſée par l'Egliſe. Elle n'eſt point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une ſeule cérémonie qui ait été en uſage du temps des apôtres. Le S[t] Eſprit s'eſt toujours conformé aux temps. Il inſpirait les premiers diſciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ſes inſpirations, dans Saint-Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions; également divin dans le galetas & dans le

ſuperbe

ſuperbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III*, & de *Sixte V.* (*)

AUTEURS.

AUTEUR eſt un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres profeſſions, ſignifier du bon & du mauvais, du reſpectable, ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom eſt tellement commun à des choſes différentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature*, & *l'auteur des chanſons du pont-neuf*, ou *l'auteur de l'Année littéraire.*

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit ſe garder de trois choſes, du titre, de l'épître dédicatoire, & de la préface. Les autres doivent ſe garder d'une quatrième, c'eſt d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre ſon nom, ce qui eſt ſouvent très-dangereux, il faut du moins que ce ſoit ſous une forme modeſte; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Meſſire* ou *Monſeigneur un tel*, *conſeiller du roi en ſes conſeils*, *évêque & comte d'une telle ville.* Le lecteur qui eſt toujours malin, & qui ſouvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faſte. On ſe ſouvient alors que l'auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST n'y a pas mis ſon nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'eſt pas vrai, ils étaient trop modeſtes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula ſon livre,

(*) Voyez *Egliſe primitive.*

Evangile de St Matthieu; c'eſt un hommage qu'on lui rendit depuis. *St Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que *St Jean* qui ſe nomme dans l'Apocalypſe; & c'eſt ce qui fit ſoupçonner que ce livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi qu'il en puiſſe être des ſiècles paſſés, il me paraît bien hardi dans ce ſiècle de mettre ſon nom & ſes titres à la tête de ſes œuvres. Les évêques n'y manquent pas; & dans les gros in-4°. qu'ils nous donnent ſous le titre de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ſes *penſées*, par *Monſeigneur le duc de la Rochefoucauld pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très-beaux morceaux, ſoit annoncée par *Monſieur*, &c. ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de..., membre d'une académie, & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On ſouhaiterait qu'il fût plus court, plus philoſophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, perſonne ne s'en ſoucie.

L'épître dédicatoire n'a été ſouvent préſentée que par la baſſeſſe intéreſſée, à la vanité dédaigneuſe:

De-là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, ſonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros paſſe pour ſans pareil,
Et fut-il louche & borgne, eſt réputé ſoleil.

Qui croirait que *Rohaut* ſoi-diſant phyſicien, dans ſa dédicace au duc de *Guiſe*, lui dit que *ſes ancêtres ont maintenu aux dépens de leur ſang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'Etat, & les droits des ſouverains?* Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* ſeraient un peu ſurpris ſi on leur liſait cette épître. Et que dirait *Henri IV?*

On ne ſait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent préſenter des ſalades, à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux aviliſſement; & jamais ils n'ont eu tant de nobleſſe dans l'eſprit, excepté quelques malheureux qui ſe diſent *gens de lettres*, dans le même ſens que des barbouilleurs ſe vantent d'être de la profeſſion de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces ſont un autre écueil; le *moi* eſt haïſſable, diſait *Paſcal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez; car vous devez ſavoir que l'amour-propre du lecteur eſt auſſi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous eſtimer. C'eſt à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illuſtres ſuffrages dont ma pièce a été honorée devraient me diſpenſer de répondre à mes adverſaires. Les applaudiſſemens du public.... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de ſuffrages illuſtres, votre pièce eſt oubliée pour jamais.

Quelques cenſeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troiſième acte, & que la princeſſe découvre trop tard dans le quatrième les tendres ſentimens de ſon cœur pour ſon amant; à cela je réponds que.... Ne réponds point, mon ami, car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta pièce eſt tombée parce qu'elle eſt ennuyeuſe & écrite en vers plats & barbares; ta préface eſt une prière pour les morts; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur ſyſtème ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires, ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtèmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un in-4°. pour m'apprendre qu'un roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula!* vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une hiftoire de votre temps, ne doutez pas qu'il ne fe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relevera fur une date, fur un nom de baptême, fur un efcadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet pofté. Alors corrigez-vous vîte.

Si un ignorant, un folliculaire fe mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez le confondre; mais nommez-le rarement, de peur de fouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on fur le ftyle, ne répondez jamais; c'eft à votre ouvrage feul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, fans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite fanté. Et furtout fouvenez-vous que le public s'embarraffe fort peu fi vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la fatire de ces compilations, dans l'idée d'avoir auffi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permiffion de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie qui ne les regardent pas, parce qu'elles favent bien que ce font de mauvaifes pratiques. (1)

(1) En France il exifte ce qu'on appelle l'infpection de la librairie: le chancelier en eft chargé en chef; c'eft lui feul qui décide fi les Français doivent lire ou croire telle propofition. Les parlemens ont auffi une jurifdiction fur les livres; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaifent: mais la mode de brûler les auteurs avec les livres commence à paffer. Les cours fouveraines brûlent auffi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec affez de refpect. Le clergé de fon côté tâche,

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de faire vendre & débiter par tout le royaume leurs *hiſtoriettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bien-heureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes ſur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *ſyſtème ſur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuſcules* tout le mal qu'il peut. Les léſés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on ſe bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre*; la ſcène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs*!

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur ſociété ne dure que peu de jours; ils ſe trahiſſent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à eſpérer. Et cela s'appelle *des auteurs*!

autant qu'il peut, de s'établir une petite juriſdiction ſur les penſées. Comment la vérité s'échappera-t-elle des mains des cenſeurs, des exempts de police, des bourreaux, & des docteurs? Elle ira chercher une terre étrangère; & comme il eſt impoſſible que cette tyrannie exercée ſur les eſprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonſpection & plus de violence.

Dans le temps où M. de *Voltaire* a écrit, c'était le lieutenant de police de Paris qui avait, ſous le chancelier, l'inſpection des livres: depuis on lui a ôté une partie de ce département. Il n'a conſervé que l'inſpection des pièces de théâtre, & des ouvrages au-deſſous d'une feuille d'impreſſion. Le détail de cette partie eſt immenſe. Il n'eſt point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu ſon chien, ſans que la police ſe ſoit aſſurée qu'il n'y a dans le ſignalement de cette pauvre bête aucune propoſition contraire aux bonnes mœurs & à la religion.

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profeſſion. C'eſt un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever ſon fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre ſe fait jéſuite à dix-ſept ans. Il eſt chaſſé de la ſociété à vingt-quatre, parce que le déſordre de ſes mœurs a trop éclaté. Le voilà ſans pain; il devient folliculaire; il infecte la baſſe littérature, & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Les auteurs véritables ſont ceux qui ont réuſſi dans un art véritable, ſoit dans l'épopée, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie, ſoit dans l'hiſtoire, ou dans la philoſophie ; qui ont enſeigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé ſont, parmi les gens de lettres, ce que les frelons ſont parmi les oiſeaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais ſurtout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſingulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la Philoſophie de l'hiſtoire de ce bon abbé *Bazin*, que *jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut & mourut du temps de l'empereur Aurélien.* Auſſitôt le zèle de *St François* s'allume : *Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïſe;* que *Joſephe* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* eſt un impie qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, cher

père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'eſt dire : Il a vécu, il a écrit en tel temps. Le citer c'eſt rapporter un de ces paſſages : *Comme Moïſe le dit dans ſon Exode, comme Moïſe a écrit dans ſa Geneſe*. Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité, vous êtes un auteur bien malin, mais on ſaura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* ſeulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propoſitions erronées, des contradictions. Mais où ſont les bons auteurs qui n'aient pas été cenſurés ?

AUTORITÉ.

MISÉRABLES humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire ou en ſurplis, ſoit en manteau & en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon ; ou conſentez à être baſoués dans tous les ſiècles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à ſubir la haine publique comme les plus injuſtes.

On vous a parlé cent fois de l'inſolente abſurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée*, & moi je

vous en parle pour la cent & unième, & je veux que vous en faffiez à jamais l'anniverfaire; je veux qu'on grave à la porte de votre Saint-Office :

Ici fept cardinaux, affiftés de frères mineurs, firent jeter en prifon le maître à penfer de l'Italie, âgé de foixante & dix ans, le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il inftruifait le genre-humain, & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Ariftote*, & on ftatua favamment & équitablement la peine des galères contre quiconque ferait affez ofé pour être d'un autre avis que le ftagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit enfuite un décret pour les idées innées, fans que ladite faculté fût feulement informée pas fes bedeaux de ce que c'eft qu'une idée.

Dans des écoles voifines on a procédé juridiquement contre la circulation du fang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été affignées par exploit.

On a faifi à la douane des penfées vingt & un volumes *in-folio*, dans lefquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles, qu'un père eft plus âgé que fon fils, que *Rhea Silvia* perdit fon pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'eft pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrùm chimera bombinans in vacuo poffit comedere fecundas intentiones*, & on déc da pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline;* & on se pavana dans le quartier de l'université.

AXE.

D'OU vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur ? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, & qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté ? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années; ce n'est point cela qui effraie ; car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la précession des équinoxes; & il est aussi aisé à la nature de produire une rotation de vingt mille siècles, qu'une rotation de deux cents soixante siècles.

On s'est trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, selon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique, c'est tout autre chose.

Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé enſemble, quand toute la terre aurait eu la ſphère droite, & que par-tout les jours euſſent été égaux aux nuits, le ſoleil ne changerait pas pour cela ſon coucher & ſon lever. La terre aurait toujours tourné ſur ſon axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le ſoleil à l'orient, n'eſt qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les ſatyres qui chantaient & danſaient à la ſuite d'*Oſiris;* avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes euſſent parlé; avec le roi *Pſamméticus* qui donna ſa fille à un voleur, pour le récompenſer de lui avoir pris ſon argent très-adroitement &c. &c. &c.

Ancienne hiſtoire, ancienne aſtronomie, ancienne phyſique, ancienne médecine, (à *Hippocrate* près) ancienne géographie, ancienne métaphyſique, tout cela n'eſt qu'ancienne abſurdité, qui doit faire ſentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a, ſans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie, concernant la phyſique, que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

B.

BABEL.

SECTION PREMIERE.

Babel ſignifiait, chez les Orientaux, Dieu *le père la puiſſance de* Dieu, *la porte de* Dieu, ſelon que l'on prononçait ce nom. C'eſt de-là que Babylone fut la ville de Dieu, la ville ſainte. Chaque capitale d'un Etat était la ville de Dieu, la ville ſacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel ſignifiait donc *la tour du père de* Dieu.

Joſephe à la vérité dit que Babel ſignifiait *confuſion. Calmet* dit, après d'autres, que *Bilba*, en chaldéen, ſignifie *confondue ;* mais tous les Orientaux ont été d'un ſentiment contraire. Le mot de *confuſion* ſerait une étrange origine de la capitale d'un vaſte empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce*, à cauſe des blanches cuiſſes des dames.

Quoi qu'il en ſoit, les commentateurs ſe ſont fort tourmentés pour ſavoir juſqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuſe tour de Babel. *St Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé Jacult, lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en avait vu les reſtes, & c'eſt bien voir à lui ; mais ces dimenſions ne ſont pas la ſeule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu ſavoir comment les enfans de Noé, (*a*) *ayant partagé entre eux les îles des nations, s'établiſſant en divers pays, dont chacun eut ſa langue, ſes familles, & ſon peuple particulier;* tous les hommes ſe trouvèrent enſuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour, en diſant:* (*b*) *Rendons notre nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre.*

La Genèſe parle des Etats que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Aſie, vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la conſtruction de la tour de Babel en 1771; c'eſt-à-dire, cent quinze ans après la deſtruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuſe célérité; tous les arts renaquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit au grand nombre de métiers differens qu'il faut employer pour élever une tour ſi haute, on eſt effrayé d'un ſi prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus: *Abraham* était né, ſelon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge; & déjà on voyait une ſuite de rois puiſſans en Egypte & en Aſie. *Bochard* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de ſyſtèmes & de mots phéniciens & chaldéens qu'ils n'entendent point, ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'île de Chypre pour Tyr; ils n'en

(*a*) Genèſe chap. X, v. 5. (*b*) Chap. XI, v. 2 & 4.

nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après plufieurs fiècles, les livres facrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes, & des chronologiftes, & des étymologiftes.

Babel eft Babylone; elle fut fondée, felon les hiftoriens perfans, (c) par un prince nommé *Tâmurath*. La feule connaiffance qu'on ait de fes antiquités confifte dans les obfervations aftronomiques de dix-neuf cents trois années, envoyées par *Calliflhène*, par ordre d'*Alexandre*, à fon précepteur *Ariftote*. A cette certitude fe joint une probabilité extrême qui lui eft prefque égale : c'eft qu'une nation qui avait une fuite d'obfervations céleftes depuis près de deux mille ans, était raffemblée en corps de peuple, & formait une puiffance confidérable plufieurs fiècles avant la première obfervation.

Il eft trifte qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs facrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques affignées au déluge, n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'eft pas moins trifte qu'il ne foit refté fur la terre, chez les auteurs profanes, aucun veftige de la tour de Babel : rien de cette hiftoire de la confufion des langues ne fe trouve dans aucun livre : cette aventure fi mémorable fut auffi inconnue de l'univers entier, que les noms de *Noé*, de *Mathufalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam*, & d'*Eve*.

(c) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

Cet embarras afflige notre curiofité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* eft inconnu à toute l'antiquité profane; il n'y a que quelques Arabes & quelques Perfans modernes qui aient fait mention de *Nembrod*, en falfifiant les livres des Juifs. Il ne nous refte, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de fiècles; mais heureufement c'eft un guide infaillible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de fon temps, qui était celui de la plus grande puiffance des Perfes fouverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immenfe étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déeffe qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour fe proftituer aux étrangers; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut facré qu'on payait à la déeffe.

Ce conte des Mille & une nuits reffemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page fuivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents foixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Cafpienne. Que diriez-vous de *Mézerai*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents foixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de fa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie fe préfenter à l'églife de Sainte-Geneviève, & de fe proftituer à tous les paffans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable eft encore plus abfurde dans le fiècle des *Xerxès*, où vivait

Hérodote, qu'elle ne le ſerait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands ſeigneurs étaient ſoigneuſement gardées par des eunuques. Cet uſage ſubſiſtait de temps immémorial. On voit même dans l'hiſtoire juive, que lorſque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi, (*d*) *Samuel*, pour les en détourner & pour conſerver ſon autorité, dit qu'*un roi les tyranniſera, qu'il prendra la dîme des vignes & des blés pour donner à ſes eunuques.* Les rois accomplirent cette prédiction, car il eſt dit dans le troiſième livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques; & dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim*, & *Sédékias*, en avaient auſſi.

Il eſt parlé long-temps auparavant dans la Genèſe des eunuques du pharaon; (*e*) & il eſt dit que *Putiphar*, à qui *Joſeph* fut vendu, était eunuque du roi. Il eſt donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur feſait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaſte b.... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainſi que tous les autres contes dans ce goût, ſont aujourd'hui ſi décriés par tous les honnêtes gens, la raiſon a fait de ſi grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces ſottiſes : *non eſt vetula quæ credat, nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur.*

(*d*) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. IX, v. 32; chap. XXIV, v. 12; & chap. XXV, v. 19.

(*e*) Chap. XXXVII, v. 36.

Il

Il ne s'eſt trouvé de nos jours qu'un ſeul homme qui, n'étant pas de ſon ſiècle, a voulu juſtifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute ſimple. Il veut prouver que les princeſſes babyloniennes ſe proſtituaient par piété au premier venu, parce qu'il eſt dit, dans la ſainte Ecriture, que les Ammonites feſaient paſſer leurs enfans par le feu, en les préſentant à *Moloc*. Mais cet uſage de quelques hordes barbares, cette ſuperſtition de faire paſſer ſes enfans par les flammes, ou même de les brûler ſur des bûchers en l'honneur de je ne ſais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoiſes d'un petit peuple infame, ont-elles quelque rapport avec une proſtitution ſi incroyable chez la nation la plus jalouſe & la plus policée de tout l'Orient connu? Ce qui ſe paſſe chez les Iroquois ſera-t-il parmi nous une preuve des uſages de la cour d'Eſpagne ou de celle de France?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, *pendant laquelle*, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magiſtrats reſpectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui ſe préſentaient à eux ſans rougir, dans l'eſpérance d'obtenir par-là une plus heureuſe délivrance.*

Premièrement il n'eſt point dit que les Romains de qualité couruſſent tout nus; *Plutarque*, au contraire, dit expreſſément dans ſes Demandes ſur les Romains, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

Secondement, il ſemble, à la manière dont s'exprime le défenſeur des *coutumes infames*, que les dames romaines ſe trouſſaient pour recevoir des coups de fouet ſur leur ventre nu; ce qui eſt abſolument faux.

Troisièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone, qui ordonne aux femmes, & aux filles du roi, des satrapes, & des mages, de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs, qui presque tous se contredisent, il faut alors proposer son sentiment avec modestie; il faut savoir douter, secouer la poussière du collége, & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote, ou *Ctésias*, ou *Diodore* de Sicile, rapportent un fait; vous l'avez lu en grec, donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide*; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons: mais tous les esprits ne se corrigeront pas si tôt; & il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle: nous les croyons d'une foi vive & sincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusque vers le temps des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule

langue. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois ſous leſquelles vivaient cent nations, étaient écrites en latin, & le grec ſervait d'amuſement; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Aſie mineure, ſûr d'être entendu par-tout ſur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On ſe trouvait citoyen de toutes les villes, ſur le Danube comme ſur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamaſque, qui voyage dans les petits cantons ſuiſſes, dont il n'eſt ſéparé que par une montagne, a beſoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'eſt un des plus grands fléaux de la vie.

SECTION II.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel: Allons, élevons une tour dont le ſommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre. L'entrepriſe fut faite du temps d'un nommé *Phaleg* qui comptait le bon homme *Noé* pour ſon cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. S[t] *Jérôme*, le même qui a vu des faunes & des ſatyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel; mais il aſſure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'eſt bien peu de choſe. L'ancien livre *Jalculte*, écrit par un des plus doctes Juifs démontre

que ſa hauteur était de quatre-vingts & un mille pieds juifs. Et il n'y a perſonne qui ne ſache que le pied juif était à-peu-près de la longueur du pied grec. Cette dimenſion eſt bien plus vraiſemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour ſubſiſte encore, mais elle n'eſt plus tout-à-fait ſi haute. Pluſieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converſer ; mais conſultez le révérend père dom *Calmet*. C'eſt un homme d'un eſprit fin & d'une profonde philoſophie, il vous expliquera la choſe. Je ne ſais pas pourquoi il eſt dit dans la Genèſe que Babel ſignifie confuſion, car *Ba* ſignifie père dans les langues orientales, & *Bel* ſignifie DIEU ; Babel ſignifie la ville de DIEU, la ville ſainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il eſt inconteſtable que Babel veut dire confuſion, ſoit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage juſqu'à quatre-vingts & un mille pieds juifs, ſoit parce que les langues ſe confondirent, & c'eſt évidemment depuis ce temps-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il eſt clair, ſelon le ſavant *Bochard*, que le chinois eſt originairement la même langue que le haut allemand.

BACCHUS.

DE tous les perſonnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane, *Bacchus* eſt le plus important pour nous. Je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par

la prodigieuſe reſſemblance de ſon hiſtoire fabuleuſe avec les aventures véritables de *Moïſe*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egypte; il eſt expoſé ſur le Nil; & c'eſt de-là qu'il eſt nommé *Miſes* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *ſauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il eſt élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Niſa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déeſſe lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il paſſa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes, & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte ſuſpendit ſes eaux à droite & à gauche pour le laiſſer paſſer; l'Hidaſpe en fit autant. Il commanda au ſoleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui ſortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de ſon thyrſe; il grava ſes lois ſur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïſe*.

Voſſius eſt, je penſe, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a pouſſé tout auſſi loin; mais il ajoute, dans ſa Démonſtration évangélique, que non-ſeulement *Moïſe* eſt *Bacchus*, mais qu'il eſt encore *Oſiris* & *Typhon*. Il ne s'arrête pas en ſi beau chemin; *Moïſe*, ſelon lui, eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il eſt aſſez plaiſant que *Huet*, pour prouver que *Moïſe* eſt *Adonis*, ſe fonde ſur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Adonis & Moïſe ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il eſt *Priape* eſt qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſſèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'eſt pas canonique, c'eſt que la verge de *Moïſe* pouvait être comparée au ſceptre de *Priape:* (*a*) *ſceptrum tribuitur Priapo, virga Moſi.* Ces démonſtrations ne ſont pas celles d'*Euclide.*

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troye, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans ſa cuiſſe.

Nous nous arrêtons à celui qui paſſa pour être né ſur les confins de l'Egypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre reſpect pour les livres ſacrés juifs, ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, & enſuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'hiſtoire de *Moïſe.* La difficulté conſiſtera ſeulement à ſavoir comment ils auront pu être inſtruits de cette hiſtoire inconteſtable.

A l'égard des Egyptiens, il eſt très-vraiſemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïſe*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'hiſtorien *Joſephe* & *Philon* n'auraient pas manqué de ſe prévaloir de ce mot. *Joſephe* dans ſa réponſe à *Appion*, ſe fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïſe;* & il n'en trouve aucun qui rapporte un ſeul de ces miracles. Aucun Juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du paſſage miraculeux de la mer Rouge &c. Ce ne peut donc être chez

(*a*) *Demonſt. évangel.* pages 79, 87 & 110.

les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle ſcandaleux du divin *Moïſe* avec le profane *Bacchus*.

Il eſt de la plus grande évidence que ſi un ſeul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïſe*, toute la ſynagogue d'Alexandrie, toute l'égliſe diſputante de cette fameuſe ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à ſa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui diſent tant de choſes inutiles, auraient rapporté mille fois ce paſſage néceſſaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond ſilence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais auſſi comment s'eſt-il pu faire qu'aucun Egyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui enſanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée? &c. &c. &c.

Tous nos hiſtoriens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre ſubjugua la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais ſont les premiers à dire que les Saxons, les Danois, & les Normands, vinrent tour-à-tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïſe*, de *Joſué*, de *Gédéon*, de *Samſon*, & de tant de prophètes : l'univers s'eſt tu cependant. O profondeur ! D'un côté il eſt palpable que tout cela eſt vrai, puiſque tout cela ſe trouve dans la ſainte Ecriture approuvée par l'Egliſe ; de l'autre il eſt inconteſtable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence, & ſoumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, ſont probablement les premiers auteurs des fables

inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au temps des *Ptolomées;* ils regardaient cette communication comme un sacrilége; & *Josephe* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours; & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Josephe* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si long-temps inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias;* & cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre des Rois, six cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les temps les plus florissans de la Grèce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante & dix ans; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'hiſtoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéreſſans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathuſalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Caïn*, d'*Eve*, de ſon funeſte ſerpent, de l'arbre de la ſcience, tous ces noms leur ont été de tout temps inconnus: & ils n'eurent une faible connaiſſance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit *Alexandre* en Aſie & en Europe. L'hiſtorien *Joſephe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de ſa réponſe à *Appion* qui (par parenthèſe) était mort quand il lui répondit: car *Appion* mourut ſous l'empereur *Claude;* & *Joſephe* écrivit ſous *Veſpaſien*.

(*b*) „ Comme le pays que nous habitons eſt éloigné „ de la mer, nous ne nous appliquons point au „ commerce, & n'avons point de communication „ avec les autres nations. Nous nous contentons de „ cultiver nos terres qui ſont très-fertiles, & travaillons „ principalement à bien élever nos enfans, parce „ que rien ne nous paraît ſi néceſſaire que de les „ inſtruire dans la connaiſſance de nos ſaintes lois, „ & dans une véritable piété qui leur inſpire le déſir „ de les obſerver. Ces raiſons ajoutées à ce que j'ai „ dit, & à cette manière de vie qui nous eſt particu- „ lière, font voir que dans les ſiècles paſſés nous „ n'avons point eu de communication avec les Grecs, „ comme ont eu les Egyptiens & les Phéniciens.... „ Y a-t-il donc ſujet de s'étonner que notre nation „ n'étant point voiſine de la mer, n'affectant point „ de rien écrire, & vivant en la manière que je l'ai „ dit, elle ait été peu connue? „

(*b*) Réponſe de *Joſephe*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli*, chap. V.

Après un aveu auſſi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de ſa nation qui aît jamais écrit, on voit aſſez qu'il eſt impoſſible que les anciens Grecs euſſent pris la fable de *Bacchus* dans les livres ſacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le ſacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idomenée*, les travaux d'*Hercule*, l'aventure d'*Eurydice*, &c. : la quantité d'anciens récits qui ſe reſſemblent eſt prodigieuſe. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en hiſtoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux eſprits ſe rencontrent ? Enfin, DIEU l'a permis ; cela doit ſuffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient dit les mêmes choſes que les Juifs ? Ne liſons l'ancien Teſtament que pour nous préparer au nouveau, & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfeſance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.

ROGER BACON.

VOUS croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième ſiècle, était un très-grand-homme, & qu'il avait la vraie ſcience, parce qu'il fut perſécuté & condamné dans Rome à la priſon par des ignorans. C'eſt un grand préjugé en ſa faveur, je l'avoue : mais n'arrrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce

monde-ci a été long-temps ſemblable aux petites-maiſons, dans leſquelles celui qui ſe croit le Père éternel anathématiſe celui qui ſe croit le S^t^ Eſprit; & ces aventures ne ſont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choſes qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter ſa priſon, enſuite la noble hardieſſe avec laquelle il dit que tous les livres d'*Ariſtote* n'étaient bons qu'à brûler : & cela dans un temps où les ſcolaſtiques reſpectaient *Ariſtote*, beaucoup plus que les janſéniſtes ne reſpectent *St Auguſtin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque choſe de mieux que la poëtique, la rhétorique, & la logique d'*Ariſtote*? Ces trois ouvrages immortels prouvent aſſurément qu'*Ariſtote* était un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique; & qu'il n'était mauvais phyſicien que parce qu'il était impoſſible de fouiller dans les carrières de la phyſique, lorſqu'on manquait d'inſtrumens.

Roger Bacon dans ſon meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la viſion, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Ariſtote*, quand il dit : *La lumière fait par voie de multiplication ſon eſpèce lumineuſe, & cette action eſt appelée univoque & conforme à l'agent; il y a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre* la chaleur, *& la chaleur la putréfaction*?

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger ſa vie avec du ſperma ceti, & de l'aloès & de la chair de dragon, mais qu'on peut ſe rendre immortel avec la pierre philoſophale. Vous penſez bien qu'avec ces beaux ſecrets il poſſédait encore tous ceux de l'aſtrologie judiciaire ſans exception : auſſi aſſure-t-il bien

positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bélier, son cou à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain que de son temps on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot à mot ce fameux passage de *Roger Bacon* touchant la poudre à canon ; il se trouve dans son *Opus majus* page 474, édition de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la*

terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par-tout le monde. On enfonce du ſalpêtre avec force dans une petite balle de la groſſeur d'un pouce; on la fait crever avec un bruit ſi violent qu'il ſurpaſſe le rugiſſement du tonnerre; & il en ſort une plus grande exhalaiſon de feu que celle de la foudre. Il paraît évident, que *Roger Bacon* ne connaiſſait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de ſalpêtre miſe ſur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une choſe me ſurprend davantage, c'eſt qu'il ne connût pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de ſon temps commençait à être connue en Italie; mais en récompenſe il ſavait très-bien le ſecret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choſes ſemblables, dont il traite dans ſa *Dignité de l'art expérimental.*

Cependant malgré ce nombre effroyable d'abſurdités & de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour ſon ſiècle. Quel ſiècle? me direz-vous; c'était celui du gouvernement féodal & des ſcolaſtiques. Figurez-vous les Samoïèdes & les Oſtiaques, qui auraient lu *Ariſtote* & *Avicenne;* voilà ce que nous étions.

Roger ſavait un peu de géométrie & d'optique, & c'eſt ce qui le fit paſſer à Rome & à Paris pour un ſorcier. Il ne ſavait pourtant que ce qui eſt dans l'Arabe *Alhazen.* Car dans ces temps-là on ne ſavait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les aſtrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation: mais le docteur était Arabe ou Juif.

Tranſportez ce *Bacon* au temps où nous vivons, il ſerait ſans doute un très-grand-homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait : cet or aujourd'hui ſerait épuré.

Pauvres humains que nous ſommes! que de ſiècles il a fallu pour acquérir un peu de raiſon !

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'attraction.

SECTION PREMIERE.

Le plus grand ſervice peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philoſophie a été de deviner l'attraction.

Il diſait ſur la fin du ſeizième ſiècle, dans ſon livre de la Nouvelle méthode de ſavoir :

„ Il faut chercher s'il n'y aurait point une eſpèce „ de force magnétique qui opère entre la terre & „ les choſes peſantes, entre la lune & l'océan ; entre „ les planètes.... Il faut ou que les corps graves „ ſoient pouſſés vers le centre de la terre, ou qu'ils „ en ſoient mutuellement attirés ; &, en ce dernier „ cas, il eſt évident que plus les corps en tombant „ s'approchent de la terre, plus fortement ils s'attirent... „ Il faut expérimenter ſi la même horloge à poids ira „ plus vîte ſur le haut d'une montagne, ou au fond „ d'une mine. Si la force des poids diminue ſur la „ montagne & augmente dans la mine, il y a apparence „ que la terre a une vraie attraction. „

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété univerfelle de la matière, cette caufe qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le foleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée, & démontrée, par le grand *Newton*. Mais quelle fagacité dans *Bacon* de Verulam, de l'avoir foupçonnée lorfque perfonne n'y penfait !

Ce n'eft pas là de la matière fubtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois fur eux-mêmes, quoique tout fût plein ; ce n'eft pas de la matière globuleufe formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces grottefques furent reçus pendant quelques temps chez les curieux : c'était un très-mauvais roman ; non-feulement il réuffit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embraffé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penfer. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli*, & un très-petit nombre de fages, il n'y avait alors que des aveugles en phyfique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorfqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation, & fes lois, on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers refforts de la nature ne font-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les caufes du mouvement, du reffort, de la génération, de l'immutabilité des efpèces, du fentiment, de la mémoire, de la penfée, ne font-elles pas très-occultes ?

Bacon foupçonna, *Newton* démontra l'exiftence d'un principe jufqu'alors inconnu. Il faut que les

hommes s'en tiennent là, jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut assez sage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cause; il ajouta que c'était peut-être une impulsion, peut-être une substance légère prodigieusement élastique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiser par ces *peut-être* les esprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène, s'expliqua ainsi, lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encore fort à la mode.

„ On voit l'or, le plomb, le papier, la plume, „ tomber également vîte, & arriver au fond du réci- „ pient, & en même temps, dans la machine pneu- „ matique. „

„ Ceux qui tiennent encore pour le plein de „ *Descartes*, pour les prétendus effets de la matière „ subtile, ne peuvent rendre aucune bonne raison „ de ce fait; car les faits sont leurs écueils. Si tout „ était plein, quand on leur accorderait qu'il pût y „ avoir alors du mouvement (ce qui est absolument „ impossible) au moins cette prétendue matière „ subtile remplirait exactement le récipient, elle y „ serait en aussi grande quantité que de l'eau ou du „ mercure qu'on y aurait mis : elle s'opposerait au „ moins à cette descente si rapide des corps : elle „ résisterait à ce large morceau de papier selon la „ surface de ce papier, & laisserait tomber la balle

„ d'or

„ d'or ou de plomb beaucoup plus vîte. Mais ces „ chutes se font au même instant; donc il n'y a „ rien dans le récipient qui résiste ; donc cette pré- „ tendue matière subtile ne peut faire aucun effet „ sensible dans ce récipient; donc il y a une autre „ force qui fait la pesanteur.

„ En vain dirait-on qu'il reste une matière „ subtile dans ce récipient, puisque la lumière le „ pénètre. Il y a bien de la différence : la lumière „ qui est dans ce vase de verre n'en occupe certai- „ nement pas la cent millième partie ; mais, selon „ les cartésiens, il faut que leur matière imagi- „ naire remplisse bien plus exactement le récipient, „ que si je le supposais rempli d'or ; car il y a „ beaucoup de vide dans l'or, & ils n'en admettent „ point dans leur matière subtile.

„ Or, par cette expérience, la pièce d'or qui pèse „ cent mille fois plus que le morceau de papier, est „ descendue aussi vîte que le papier ; donc la force „ qui l'a fait descendre a agi cent mille fois plus „ sur lui que sur le papier ; de même qu'il faudra „ cent fois plus de force à mon bras pour remuer „ cent livres, que pour remuer une livre; donc cette „ puissance qui opère la gravitation agit en raison „ directe de la masse des corps. Elle agit en effet „ tellement sur la masse des corps, non selon les sur- „ faces, qu'un morceau d'or, réduit en poudre, „ descend dans la machine pneumatique aussi vîte „ que la même quantité d'or, étendue en feuille. La „ figure du corps ne change ici en rien sa gravité; „ ce pouvoir de gravitation agit donc sur la nature „ interne des corps, & non en raison des superficies,

„ On n'a jamais pu répondre à ces vérités pref-
„ fantes que par une fuppofition auffi chimérique
„ que les tourbillons. On fuppofe que la matière
„ fubtile prétendue, qui remplit tout le récipient,
„ ne pèfe point. Etrange idée, qui devient abfurde
„ ici; car il ne s'agit pas dans le cas préfent d'une
„ matière qui ne pèfe pas, mais d'une matière qui
„ ne réfifte pas. Toute matière réfifte par fa force
„ d'inertie. Donc fi le récipient était plein, la
„ matière quelconque qui le remplirait réfifterait
„ infiniment; cela paraît démontré en rigueur.

„ Ce pouvoir ne réfifte point dans la prétendue
„ matière fubtile. Cette matière ferait un fluide;
„ tout fluide agit fur les folides en raifon de leurs
„ fuperficies; ainfi le vaiffeau préfentant moins de
„ furface par fa proue, fend la mer qui réfifterait
„ à fes flancs. Or fi la fuperficie d'un corps eft comme
„ le quarré de fon diamètre, la folidité de ce corps
„ eft comme le cube de ce même diamètre; le même
„ pouvoir ne peut agir à la fois en raifon du cube
„ & du quarré; donc la pefanteur, la gravitation,
„ n'eft point l'effet de ce fluide. De plus, il eft
„ impoffible que cette prétendue matière fubtile ait
„ d'un côté affez de force pour précipiter un corps
„ de cinquante-quatre mille pieds de haut en une
„ minute, (car telle eft la chute des corps;) & que
„ de l'autre elle foit affez impuiffante pour ne pou-
„ voir empêcher le pendule du bois le plus léger,
„ de remonter de vibration en vibration dans la
„ machine pneumatique, dont cette matière imagi-
„ naire eft fuppofée remplir exactemenr tout l'efpace.
„ Je ne craindrai donc point d'affirmer que fi l'on

„ découvrait jamais une impulſion, qui fût la cauſe de
„ la peſanteur des corps vers un centre, en un mot,
„ la cauſe de la gravitation, de l'attraction univer-
„ ſelle, cette impulſion ſerait d'une toute autre
„ nature que celle qui nous eſt connue. „

Cette philoſophie fut d'abord très-mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aſpect choque & auxquels on s'accoutume.

La contradiction eſt utile ; mais l'auteur du Spectacle de la nature, n'a-t-il pas un peu outré ce ſervice rendu à l'eſprit humain, lorſqu'à la fin de ſon Hiſtoire du ciel il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons ſur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières*?

(*a*) *Il vaudrait mieux*, dit-il, *ſe tenir en repos que d'exercer laborieuſement ſa géométrie à calculer & à meſurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.*

Il eſt pourtant aſſez reconnu que *Galilée*, *Kepler*, & *Newton*, nous ont appris quelque choſe. Ce diſcours de M. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que M. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianiſmo per le dame*, d'un brave Italien qui diſait : *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous inſtruiſe?*

Pluche va plus loin, (*b*) il raille ; il demande comment un homme dans une encoignure de l'égliſe Notre-Dame n'eſt pas attiré & collé à la muraille?

Huyghens & *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes, que la terre eſt un peu applatie vers les pôles? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (*c*) que les

(*a*) Tome II, page 299.
(*b*) Page 300.
(*c*) Page 319.

terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur, qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air*, & *que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitième; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent soixante-dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante-dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collége, dit ces propres paroles : » Si l'attraction a pu élargir » l'équateur.... qui empêchera de demander si ce » n'est pas l'attraction qui a mis en saillie le devant » du globe de l'œil, ou qui a élancé au milieu du » visage de l'homme ce morceau de cartilage qu'on » appelle *le nez*? (*d*)

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'Histoire du ciel & le Spectacle de la nature contiennent de très-bonnes choses pour les commençans; & que les erreurs ridicules, prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encore formés.

(*d*) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé la Vénus physique, avança cette étrange opinion.

SECTION II.

Il n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célébre cette queſtion uſée & frivole : Quel était le plus grand-homme de *Céſar*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan*, ou de *Cromwell* ? Quelqu'un répondit que c'était ſans contredit *Iſaac Newton*. Cet homme avait raiſon ; car ſi la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du ciel un puiſſant génie, & à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même & les autres ; un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix ſiècles, eſt véritablement le grand-homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun ſiècle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres méchans. C'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des eſclaves par violence ; c'eſt à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos reſpects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe ſous le nom de *Bacon*, était fils d'un garde des ſceaux, & fut long-temps chancelier ſous le roi *Jacques I.* Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de ſa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philoſophe, bon hiſtorien, écrivain élégant ; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt qu'il vivait dans un ſiècle où l'on ne connaiſſait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé après ſa mort que de ſon vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres ; ſes admirateurs étaient les

étrangers. Lorſque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princeſſe *Marie* fille de *Henri le grand*, qui devait épouſer le roi *Charles*, ce miniſtre alla viſiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. „Vous reſſemblez aux anges, (lui dit d'*Effiat;*) „ on entend toujours parler d'eux, on „ les croit bien ſupérieurs aux hommes, & on n'a „ jamais la conſolation de les voir. „

On ſait comment *Bacon* fut accuſé d'un crime qui n'eſt guère d'un philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent. On ſait comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie, à perdre ſa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent ſa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en penſe, je me ſervirai, pour répondre, d'un mot que j'ai ouï dire à milord *Bolingbroke.* On parlait en ſa préſence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accuſé, & on en citait des traits, ſur leſquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienſéance dire ce qui en était. C'était un ſi grand-homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices. Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier & le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lu & le plus utile; je veux parler de ſon *Novum Scientiarum Organum*. C'eſt l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philoſophie; & quand cet édifice a été

élevé, au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun ufage. Le chancelier *Bacon* ne connaiffait pas encore la nature; mais il favait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprifé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enfeignaient fous le nom de philofophie, dans les petites maifons appelées *colléges* : & il fefait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies, inftituées pour la perfection de la raifon humaine, ne continuaffent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vide*, leurs *formes fubftantielles ;* & tous ces mots, que non-feulement l'ignorance rendait refpectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendu facrés.

Il eft le père de la philofophie expérimentale. Il eft bien vrai qu'avant lui on avait découvert des fecrets étonnans : on avait inventé la bouffole, l'imprimerie, la gravure des eftampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *befîcles*, la poudre à canon, &c.; on avait cherché, trouvé, & conquis, un nouveau monde. Qui ne croirait que ces fublimes découvertes euffent été faites par les grands philofophes, & dans des temps bien plus éclairés que le nôtre? Point du tout, c'eft dans le temps de la barbarie fcolaftique que ces grands changemens ont été faits fur la terre. Le hafard feul a produit prefque toutes ces inventions; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hafard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique : du moins a-t-on cru que *Chriftophe Colomb* n'entreprit fon voyage que fur la foi d'un

capitaine de vaiſſeau, qu'une tempête avait jeté juſqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en ſoit, les hommes ſavaient aller au bout du monde ; ils ſavaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connaiſſaient pas la circulation du ſang, la peſanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui ſoutenait une thèſe ſur les cathégories d'*Ariſtote*, ſur l'univerſel *à parte rei*, ou telle autre ſottiſe, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne ſont pas celles qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain. C'eſt à un inſtinct mécanique, qui eſt chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la ſaine philoſophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maiſons, l'invention de la navette, ſont d'une toute autre néceſſité que l'imprimerie & la bouſſole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore ſauvages. Quel prodigieux uſage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques ! Cependant on croyait de leur temps, qu'il y avait des cieux de criſtal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer ; & un de leurs plus grands philoſophes, après bien des recherches, avait trouvé que les aſtres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, perſonne, avant le chancelier *Bacon*, n'avait connu la philoſophie expérimentale ; & de toutes les épreuves phyſiques qu'on a faites depuis

lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air ; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur ; il y touchait : cette vérité fut saisie par *Torricelli*. Peu de temps après, la physique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit. Ses Essais de morale sont très-estimés, mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire ; & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucauld*, ni l'école du scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre illustre M. de *Thou* ? en parlant de ce fameux imposteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit si hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, & qui disputa la couronne à *Henri VII* ; voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : » Environ ce » temps le roi *Henri* fut obsédé d'esprits malins par » la magie de la duchesse de Bourgogne, qui évoqua » des enfers l'ombre d'*Edouard IV*, pour venir

„ tourmenter le roi *Henri*. Quand la ducheſſe de „ Bourgogne eut inſtruit *Perkins*, elle commença à „ délibérer par quelle région du ciel elle ferait „ paraître cette comète, & elle réſolut qu'elle „ éclaterait d'abord ſur l'horizon de l'Irlande. „ Il me ſemble que notre ſage de *Thou* ne donne guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour du ſublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon *galimatias*.

BADAUD.

QUAND on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon temps*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux, que *badaud* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs ; & par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui ſe diſent des injures, ou un charretier dont la charrette ſera renverſée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds par-tout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

BAISER.

J'EN demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoifelles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'eft que pour les favans & les gens férieux auxquels il ne convient guère.

Il n'eft que trop queftion de baifer dans les comédies du temps de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baifers à Laurette : elle lui dit :

Tu n'es donc pas content? vraiment c'eft une honte;
Je t'ai baifé deux fois.

Champagne lui répond :

Quoi, tu baifes par compte?

Les valets demandaient toujours des baifers aux foubrettes; on fe baifait fur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-infupportable, furtout dans des acteurs affez vilains, qui fefaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baifers, qu'il en aille chercher dans le *Paftor fido;* il y a un chœur entier où il n'eft parlé que de baifers; (*a*) & la pièce n'eft

(*a*) *Sacci pura bocca curiofa e fcaltra*
O feno, ô fronte, ô mano : unqua non fia
Chè parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice fia
Se non la bocca; ove l'una alma e l'altra
Corre, e fi baccia anche ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel teforo,
Di baccianti rubini &c.

fondée que ſur un baiſer que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin-Maillard, *un baccio molto ſaporito.*

On connaît le chapitre ſur les baiſers, dans lequel *Jean de la Caza*, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut ſe baiſer de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; & il conſeille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiſer était une manière de ſaluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *Céſar*, lui baiſèrent le viſage, la main, & la poitrine. *Tacite* dit que lorſque ſon beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiſer, ne lui dit rien, & le laiſſa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à ſaluer ſon ſupérieur en le baiſant, appliquait ſa bouche à ſa propre main, & lui envoyait ce baiſer qu'on lui rendait de même ſi on voulait.

On employait même ce ſigne pour adorer les Dieux. *Job*, dans ſa *parabole*, (*b*) qui eſt peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit „ qu'il n'a point „ adoré le ſoleil & la lune comme les autres Arabes,

Il y a quelque choſe de ſemblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baiſers, dans votre ardente flamme,
Si vous preſſez belle gorge & beaux bras,
C'eſt vainement; ils ne les rendent pas.
Baiſez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame ſe colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuſe;
Ame contre ame alors eſt fort heureuſe,
Deux n'en ſont qu'une; & c'eſt un paradis.

(*b*) *Job*, chap. XXXI.

„ qu'il n'a point porté ſa main à ſa bouche en regar-
„ dant ces aſtres. „

Il ne nous eſt reſté, dans notre Occident, de cet uſage ſi antique, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enſeigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie.

C'était une choſe horrible de trahir en baiſant; c'eſt ce qui rend l'aſſaſſinat de *Céſar* encore plus odieux. Nous connaiſſons aſſez les baiſers de *Judas ;* ils ſont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit : (*c*) *Bon jour, mon frère; & il prit de ſa main le menton d'Amaza pour le baiſer, & de l'autre main il tira ſa grande épée & l'aſſaſſina d'un ſeul coup ſi terrible, que toutes ſes entrailles lui ſortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiſer dans les autres aſſaſſinats aſſez fréquens qui ſe commirent chez les Juifs, ſi ce n'eſt peut-être les baiſers que donna *Judith* au capitaine *Holopherne*, avant de lui couper la tête dans ſon lit lorſqu'il fut endormi; mais il n'en eſt pas fait mention, & la choſe n'eſt que vraiſemblable.

Dans une tragédie de *Shakeſpeare* nommé *Othello*, cet *Othello* qui eſt un nègre, donne deux baiſers à ſa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens; mais des partiſans de *Shakeſpeare* diſent que c'eſt la belle nature, ſurtout dans un nègre.

Lorſqu'on aſſaſſina *Jean Galeas Sforza*, dans la cathédrale de Milan, le jour de St Etienne; les deux

(*c*) Liv. II des Rois, chap. II.

Médicis, dans l'églife de la Reparata; l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres ; du moins on ne les baifa pas.

Il y avait chez les anciens je ne fais quoi de fymbolique & de facré attaché au baifer, puifqu'on baifait les ftatues des dieux & leurs barbes, quand les fculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés fe baifaient aux myftères de *Cérès*, en figne de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes fe baifaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot fignifiait *repas d'amour*. Ils fe donnaient le faint baifer, le baifer de paix, le baifer de frère & de fœur, *agion philema*. Cet ufage dura plus de quatre fiècles, & fut enfin aboli à caufe des conféquences. Ce furent ces baifers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frère* & de *fœur*, qui attirèrent long-temps aux chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtreffes de *Vefta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone*, & dans d'autres auteurs profanes, que les diffolus fe nommaient *frère* & *fœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms fignifiaient les mêmes infamies. Ils fervirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accufations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-fept fociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux efpèces de Samaritains. Les fociétés qui fe flattaient d'être les plus orthodoxes accufaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnoftique* qui fut

d'abord ſi honorable, & qui ſignifiait *ſavant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'héréſie. *St Epiphane* au troiſième ſiècle prétendait qu'ils ſe chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'enſuite ils ſe donnaient des baiſers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baiſers; que le mari diſait à ſa femme, en lui préſentant un jeune initié: *Fais l'agape avec mon frère;* & qu'ils feſaient l'agape.

Nous n'oſons répéter ici dans la chaſte langue françaiſe ce que *St Epiphane* ajoute en grec. (*d*) Nous dirons ſeulement que peut-être on en impoſa un peu à ce ſaint, qu'il ſe laiſſa trop emporter à ſon zèle;

(*d*) En voici la traduction littérale en latin: (*) *Poſtquam enim inter ſe permixti fuerunt per ſcortationis affectum; inſuper blaſphemiam ſuam in cœlum extendunt. Et ſuſcipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum à maſculo in proprias ſuas manus; & ſtant ad cœlum intuentes; & immunditiam in manibus habentes, precantur nimirum ſtratiotici quidem & gnoſtici appellati, ad patrem, ut aiunt, univerſorum, offerentes ipſum hoc quod in manibus habent & dicunt: Offerimus tibi hoc donum corpus* CHRISTI. *Et ſic ipſum edunt, aſſumentes ſuam ipſorum immunditiam, & dicunt: Hoc eſt corpus* CHRISTI, *& hoc eſt paſcha. Ideò patiuntur corpora noſtra, & coguntur confiteri paſſionem* CHRISTI. *Eodem verò modo etiam de fœminâ, ubi contigerit ipſam in ſanguinis fluxu eſſe, menſtruum collectum ab ipſâ immunditiâ ſanguinem acceptum in communi edunt; & hic eſt (inquiunt) ſanguis* CHRISTI.

Comment *ſaint Epiphane* eût-il reproché des turpitudes ſi exécrables à la plus ſavante des premières ſociétés chrétiennes, ſi elle n'avait pas donné lieu à ces accuſations? comment oſa-t-il les accuſer s'ils étaient innocens? Ou *ſaint Epiphane* était le plus grand extravagant des calomniateurs; ou ces gnoſtiques étaient les diſſolus les plus infâmes, & en même temps les plus déteſtables hypocrites qui fuſſent ſur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment ſauver le berceau de notre Egliſe triomphante des horreurs d'un tel ſcandale? Certes rien n'eſt plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire ſentir notre extrême miſère.

(*) *Epiphane contra hæreſ.* liv. I, tome II.

& que tous les hérétiques ne font pas de vilains débauchés.

La fecte des piétiftes, en voulant imiter les premiers chrétiens, fe donne aujourd'hui des baifers de paix en fortant de l'affemblée, & en s'appelant *mon frère, ma fœur ;* c'eft ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétifte fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume était de baifer fur la bouche ; les piétiftes l'ont foigneufement confervée.

Il n'y avait point d'autre manière de faluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baifer les reines fur la bouche, & même en Efpagne. Ce qui eft fingulier, c'eft qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs ; mais *chaque pays a fes cérémonies*, & il n'y a point d'ufage fi général, que le hafard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première vifite d'un feigneur, ne le baifât pas à la bouche malgré fes mouftaches. *C'eft une déplaifante coutume*, dit Montagne, (*e*) *& injurieufe à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à fa fuite, pour mal plaifant qu'il foit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il eft défagréable à une jeune & jolie bouche de fe coller par politeffe à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; & c'eft ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baifer dans les

(*e*) Liv. III, chap. v.

myftères

myſtères & dans les agapes. C'eſt ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baiſaſſent que leurs pères & leurs frères. Coutume long-temps introduite en Eſpagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, & de là plus bas, tant la nature a tout préparé avec l'induſtrie la plus délicate : les petites glandes des lèvres, leur tiſſu ſpongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuſe, leur donnent un ſentiment exquis & voluptueux, lequel n'eſt pas ſans analogie avec une partie plus cachée & plus ſenſible encore. La pudeur peut ſouffrir d'un baiſer long-temps ſavouré entre deux piétiſtes de dix-huit ans.

Il eſt à remarquer que l'eſpèce humaine, les tourterelles, & les pigeons, ſont les ſeuls qui connaiſſent les baiſers ; de-là eſt venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abuſé. Le baiſer, deſtiné par la nature à la bouche, a été proſtitué ſouvent à des membranes qui ne ſemblaient pas faites pour cet uſage. On ſait de quoi les templiers furent accuſés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce ſujet intéreſſant, quoique *Montagne* diſe : *Il en faut parler ſans vergogne ; nous prononçons hardiment* tuer, dérober, trahir ; *& de cela nous n'oſerions parler qu'entre les dents.*

BALA

BATARDS.

BALA, ſervante de *Rachel*, & *Zelpha* ſervante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob;* & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, auſſi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux ſœurs *Lia* & *Rachel.* Il eſt vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierri, bâtard de *Clovis* hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par ſon père.

Pluſieurs rois d'Eſpagne & de Naples ont été bâtards.

En Eſpagne les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Tranſtamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime; & cette race de bâtards, fondue dans la maiſon d'Autriche, a régné en Eſpagne juſqu'à *Philippe V.*

La race d'*Arragon* qui régnait à Naples du temps de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de *Dunois* ſignait, *le bâtard d'Orléans;* & l'on a conſervé long-temps des lettres du duc de Normandie, roi d'Angleterre, ſignées, *Guillaume le bâtard.*

En Allemagne, il n'en eſt pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, & n'ont point d'Etat. En France, depuis long-temps,

le bâtard d'un roi ne peut être prêtre ſans une diſpenſe de Rome; mais il eſt prince ſans difficulté, dès que le roi le reconnaît pour le fils de ſon péché, fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en eſt de même en Eſpagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres; & la raiſon eſt que leurs pères n'en avaient point; mais on les appela depuis *patriarches*, comme qui dirait archipères.

On a demandé ſi les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il eſt vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* & de la fameuſe *Marozie:* mais un exemple n'eſt pas une loi. (Voyez à l'article *Loi*, comme toutes les lois & tous les uſages ſe contrediſent.)

BANNISSEMENT.

BANNISSEMENT à temps ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire paſſer pour tels.

On banniſſait, il n'y a pas bien long-temps, du reſſort de la juriſdiction, un petit voleur, un petit fauſſaire, un coupable de voie de fait. Le réſultat était qu'il devenait grand voleur, grand fauſſaire, & meurtrier, dans une autre juriſdiction. C'eſt comme ſi nous jetions dans les champs de nos voiſins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

(1) Cet abus ſubſiſte encore. S'il eſt contre le bon ſens de bannir d'une juriſdiction, on peut regarder le banniſſement hors de l'Etat, comme une infraction au droit des gens.

Ceux qui ont écrit ſur le droit des gens, ſe ſont fort tourmentés, pour ſavoir au juſte ſi un homme qu'on a banni de ſa patrie eſt encore de ſa patrie. C'eſt à-peu-près comme ſi on demandait ſi un joueur qu'on a chaſſé de la table du jeu, eſt encore un des joueurs.

S'il eſt permis à tout homme par le droit naturel de ſe choiſir ſa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen, peut à plus forte raiſon ſe choiſir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ſes anciens concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien de proteſtans français naturaliſés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont ſervi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères! Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perſe, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suiſſes au ſervice de la Hollande tirer ſur les Suiſſes au ſervice de la France. C'eſt encore pis que de ſe battre contre ceux qui vous ont banni; car après tout, il ſemble moins malhonnête de tirer l'épée pour ſe venger, que de la tirer pour de l'argent.

BANQUE.

LA banque eſt un trafic d'eſpèces contre du papier &c.

Il y a des banques particulières & des banques publiques.

Les banques particulières conſiſtent en lettres de change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend ½ pour 100, & ſon correſpondant chez qui vous allez

prend auſſi ½ pour 100 quand il vous paye. Ce premier gain eſt convenu entre eux ſans en avertir le porteur. (1)

Le ſecond gain, beaucoup plus conſidérable, ſe fait ſur la valeur des eſpèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier & de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimiſtes; & le paſſant qui n'eſt pas initié à ces myſtères en eſt toujours la dupe. Ils vous diſent, par exemple, nous remettons de Berlin à Amſterdam, l'*incertain* pour le *certain;* le change eſt haut, il eſt a trente-quatre, trente-cinq; & avec ce jargon, il ſe trouve qu'un homme qui croit les entendre perd ſix ou ſept pour cent; de ſorte que s'il fait environ quinze voyages à Amſterdam, en remettant toujours ſon argent par lettres de change, il ſe trouvera que ſes deux banquiers auront eu à la fin tout ſon bien. C'eſt ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'eſt que l'*incertain* pour le *certain;* le voici.

Les écus d'Amſterdam ont un prix fixe en Hollande, & leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou patagons de Hollande, argent de banque, ſont cent écus de ſoixante ſous chacun: il faut partir de là & voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131, ou 132 riſdales &c.; & c'eſt-là l'incertain;

(1) Ce profit eſt ſouvent beaucoup moindre; la manière dont on le fait conſiſte à donner à celui qui vous remet ſon argent comptant des lettres qui ne ſont payables qu'après quelques ſemaines, en proteſtant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

Pourquoi 131 riſdales ou 132? parce que l'argent d'Allemagne paſſe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes cenſé recevoir poids pour poids & titre pour titre ; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puiſque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136 ? C'eſt que l'Allemagne a plus tiré de marchandiſes qu'à l'ordinaire de la Hollande : l'Allemagne eſt débitrice, & alors les banquiers d'Amſterdam exigent un plus grand profit, ils abuſent de la néceſſité où l'on eſt ; & quand on tire ſur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amſterdam diſent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : vous nous devez, & vous tirez encore de l'argent ſur nous : donnez-nous donc cent trente-ſix écus pour cent patagons.

Ce n'eſt-là encore que la moitié du myſtère. J'ai donné à Berlin treize cents ſoixante écus, & je vais à Amſterdam avec une lettre de change de mille écus, ou patagons. Le banquier d'Amſterdam me dit : voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque? je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, & que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je penſe recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin ; je crois, par exemple que ſi je rapportais ſur le champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien ; point du tout, je perds encore ſur cet article, & voici comment. Ce qu'on appelle

argent de banque en Hollande, eſt ſuppoſé l'argent dépoſé en 1609 à la caiſſe publique, à la banque générale. Les patagons dépoſés y furent reçus pour ſoixante ſous de Hollande, & en valaient ſoixante-trois. (2) Tous les gros payemens ſe font en billets ſur la banque d'Amſterdam; ainſi je devais recevoir ſoixante-trois ſous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais, ou bien je négocie mon billet, & je ne reçois que ſoixante-deux ſous & demi, ou ſoixante-deux ſous pour mon patagon de banque; c'eſt pour la peine de ces meſſieurs, ou pour ceux qui m'eſcomptent mon billet; cela s'appelle l'*Agio*, du mot italien aider: on m'aide donc à perdre un ſou par écu, & mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs: il me fait perdre deux ſous, en me diſant que l'*agio* eſt fort haut, que l'argent eſt fort cher; il me vole, & je le remercie. (3)

Voilà comme ſe fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat eſt d'un autre genre: ou c'eſt un argent que les particuliers dépoſent pour leur

(2) Ils ne valent réellement que 60 ſous, mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 ſous ne les vaut pas, à cauſe du faiblage dans la fabrique, & du déchet qu'elle éprouve par l'uſage.

(3) J'ai vu un banquier très-connu à Paris prendre 2 pour 100, pour faire paſſer à Berlin une ſomme d'argent au pair: c'eſt 40 ſous par livre peſant; un chariot de poſte tranſporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 ſous par livre. Un des principaux objets que ſe propoſait le miniſtère de France en 1775, dans l'établiſſement des meſſageries royales, était de diminuer ces profits énormes des banquiers, & de les tenir toujours au-deſſous du prix du tranſport de l'argent; auſſi les banquiers ſe mirent à crier que ce miniſtère n'entendait rien aux finances; & ceux des financiers qui font un commerce de banque entre les caiſſes des provinces & le tréſor royal, ne manquèrent point d'être de l'avis des banquiers.

ſeule ſureté, ſans en tirer de profit, comme on fit à Amſterdam en 1609, & à Roterdam en 1636; ou c'eſt une compagnie autoriſée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à ſon avantage, & qui paye aux dépoſans un intérêt; c'eſt ce qui ſe pratique en Angleterre, où la banque autoriſée par le parlement donne 4 pour 100 aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat ſur ce modèle en 1717. L'objet était de payer avec les billets de cette banque, toutes les dépenſes courantes de l'Etat, de recevoir les impoſitions en même payement, & d'acquitter tous les billets; de donner ſans aucun décompte tout l'argent qui ſerait tiré ſur la banque, ſoit par les regnicoles, ſoit par l'étranger, & par-là de lui aſſurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les eſpèces en ne fabriquant de billets de banque, qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, & le triplait, ſi en feſant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait ſoin de faire les payemens à point nommé; car la caiſſe ayant pris faveur, chacun y eût laiſſé ſon argent, & non-ſeulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût pouſſé encore plus loin, comme en Angleterre. Pluſieurs gens de finance, pluſieurs gros banquiers jaloux du ſieur *Law*, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans ſa naiſſance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, & tirèrent ſur elle tout ſon fonds en huit jours. Le gouvernement au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les payemens, ce qui était le ſeul moyen de ſoutenir la banque, imagina de punir la mauvaiſe volonté de ſes ennemis, en portant par un édit la

monnaie un tiers au-delà de sa valeur ; de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change, mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés, la banque était épuisée, ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de *Law*. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique ; & ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Venise, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les temps les plus désastreux, arriva à la France au milieu de la paix & de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'Etat ; cependant la France & l'Espagne n'en ont point : c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

BANQUEROUTE.

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des Juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays étranger, étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinassent ; mais cela ne s'appellait point *banqueroute ;* on disait *déconfiture ;* ce mot est plus doux à l'oreille. On se

ſervait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne ſonne pas ſi bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancorotto*, *bancarotta*, *gambarotta e la giuſtizia non impicar*. Chaque négociant avait ſon banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ſes affaires, qu'il ſe déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait ſon bien à ſes créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire, ſon banc était caſſé, *banco rotto*, *banca rotta* ; il pouvait même dans certaines villes garder tous ſes biens & fruſtrer ſes créanciers, pourvu qu'il s'aſsît le derrière nu ſur une pierre en préſence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *ſolvere aut in ære aut in cute*, payer de ſon argent ou de ſa peau. Mais cette coutume n'exiſte plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on ſe déclare banqueroutier dans les gazettes. Les aſſociés & les créanciers s'aſſemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a ſouvent de frauduleuſes, il a fallu les punir. Si elles ſon portées en juſtice, elles ſont par-tout regardées comme un vol, & les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuſes.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait ſtatué en France peine de mort contre les banqueroutiers ſans diſtinction. Les ſimples faillites n'emportent aucune peine ; les

banqueroutiers frauduleux furent ſoumis à la peine de mort, aux états d'Orléans ſous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1686 ; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il eſt trop difficile de prouver qu'un homme s'eſt déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ſes biens à ſes créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'eſt contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier ſoit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*, & pendant la régence. Le triſte état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722, & 1726, à faire ſuſpendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les diſcuſſions de ces procès furent renvoyées aux juges conſuls; c'eſt une juriſdiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'Etat feſait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes conſidérables, banqueroutiers frauduleux ; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaiſſance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un

magiſtrat *important*, qui avait eu pluſieurs millions net en partage de la ſucceſſion de monſieur ſon père; & qui, outre l'*importance* de ſa charge & de ſa perſonne, poſſédait encore une dignité aſſez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela; & monſieur ſon fils, qui avait acheté auſſi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de ſa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres, s'enfuit, & ne paya rien.

BAPTEME,

Mot grec qui ſignifie immerſion.

SECTION PREMIERE.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne ſommes que de pauvres gens de lettres qui n'entreront jamais dans le ſanctuaire.

Les Indiens, de temps immémorial, ſe plongeaient & ſe plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

O nimiùm faciles qui triſtia crimina cædis
Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ.

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers.

> C'est une drôle de maxime
> Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine; ils étaient appelés *prosélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision, mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides, & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les prosélytes de justice étaient circoncis & baptisés; on baptisait aussi les femmes prosélytes, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les Juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à *St Jean*, qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même, qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-temps un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous juifs. Les chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-temps la circoncision. Les chrétiens de *St Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées

à cette étonnante opération par ces paroles de *S[t] Jean-Baptiste*, rapportées par *St Luc : Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les seleuciens, les herminiens, & quelques autres, en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *S[t] Luc* & *S[t] Matthieu* parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin à ces superstitions ridicules. (*a*)

(*a*) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie écrit par un initié & inséré dans *Lucien*. *Plutarque*, dans son Traité de la superstition, dit que cette déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille &c., dit : (*) *Si vous n'observez pas ces commandemens vous serez maudits &c. . . . . Le seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans le gras des jambes.* C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.

Le baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates, étaient presque partout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel :* (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypse : (***) *Ne frappez point la terre, la mer, & les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de* DIEU *sur le front. Et le nombre des marques était de cent quarante quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 35.
(**) Chap. IX, v. 9.
(***) Chap. VII, v. 4 & 5.

n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *S[t] Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Du baptême des morts.

ON baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *S[t] Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes; ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ses amis & de ses parens.

S[t] Epiphane & *S[t] Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes, & principalement chez les marcionites, on mettait un vivant sous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptisé; le vivant répondait oui; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : *S[t] Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas; au contraire, il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

Du baptême d'aspersion.

LES Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins, vers la fin du huitième siècle,

ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituèrent la ſimple aſperſion; ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'Egliſe grecque.

On demanda à *St Cyprien*, évêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés, qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps? Il répond dans ſa ſoixante & ſeizième lettre, „ que pluſieurs égliſes „ ne croyaient pas que ces arroſés fuſſent chrétiens; „ que pour lui il penſe qu'ils ſont chrétiens, mais „ qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux „ qui ont été plongés trois fois ſelon l'uſage. „

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Egliſe s'aſſurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les myſtères ne fuſſent point divulgués. C'eſt pourquoi, dans les premiers ſiècles, les gentils furent généralement auſſi mal inſtruits des myſtères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine*.

Cyrille d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainſi : *Je parlerais du baptême, ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvînt à ceux qui ne ſont pas initiés*. Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ſes myſtères, ſes aſſociations, ſes catéchumènes, ſes initiés, ſes profès. Chaque ſecte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ſes pénitens une nouvelle vie: *Initium novæ vitæ;* & de là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes

chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide ; la rémiffion de tous les péchés était attachée à ce figne. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, fyriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le menfonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le fecond fiècle, on commença à baptifer des enfans ; il était naturel que les chrétiens défiraffent que leurs enfans, qui auraient été damnés fans ce facrement, en fuffent pourvus. On conclut enfin, qu'il fallait le leur adminiftrer au bout de huit jours ; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglife grecque eft encore dans cet ufage.

Ceux qui mouraient dans la première femaine étaient damnés, felon les pères de l'Eglife les plus rigoureux. Mais *Pierre Chryfologue* au cinquième fiècle imagina les *limbes*, efpèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfans morts fans baptême, & où les patriarches reftaient avant la defcente de JESUS-CHRIST aux enfers. De forte que l'opinion que JESUS-CHRIST était defcendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité fi un chrétien dans les déferts d'Arabie pouvait être baptifé avec du fable ? On a répondu que non. Si on pouvait baptifer avec de l'eau-rofe ? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait fe fervir d'eau bourbeufe. On voit aifément que toute cette difcipline a dépendu de la prudence des premiers pafteurs qui l'ont établie.

Les anabaptiſtes, & quelques autres communions qui ſont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiſer, initier perſonne qu'en connaiſſance de cauſe. Vous faites promettre, diſent-ils, qu'on ſera de la ſociété chrétienne; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain; mais c'eſt un abus d'un ancien uſage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établiſſement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes, venaient ſe préſenter aux premiers diſciples pour être reçus dans la ſociété, pour avoir part aux aumônes, ils avaient beſoin d'une caution qui répondît de leur fidélité; il fallait s'aſſurer d'eux; ils juraient d'être à vous : mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des Grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des Turcs; chrétien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens de ſon parrain. C'eſt une des raiſons que les anabaptiſtes peuvent alléguer; mais cette raiſon, qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais été admiſe dans des pays chrétiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux lois & aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les Latins qui paſſent d'une de nos communions latines à la communion grecque; l'uſage était dans le ſiècle paſſé que ces catéchumènes prononçaſſent ces paroles : *Je crache ſur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiſer.* Peut-être cette coutume dure encore, & durera long-temps dans les provinces.

Idées des unitaires rigides ſur le baptême.

„ Il eſt évident pour quiconque veut raiſonner „ ſans préjugé, que le baptême n'eſt ni une marque „ de grâce conférée, ni un ſceau d'alliance, mais „ une ſimple marque de profeſſion.

„ Que le baptême n'eſt néceſſaire, ni de néceſſité „ de précepte, ni de néceſſité de moyen.

„ Qu'il n'a point été inſtitué par JESUS-CHRIST, „ & que le chrétien peut s'en paſſer, ſans qu'il puiſſe „ en réſulter pour lui aucun inconvénient.

„ Qu'on ne doit pas baptiſer les enfans ni les „ adultes, ni en général aucun homme.

„ Que le baptême pouvait être d'uſage dans la „ naiſſance du chriſtianiſme à ceux qui ſortaient du „ paganiſme, pour rendre publique leur profeſſion „ de foi, & en être la marque authentique; mais „ qu'à préſent il eſt abſolument inutile & tout-à-fait „ indifférent. „

(*Tiré du Dictionnaire Encyclopédique, à l'article des* Unitaires.)

SECTION II.

LE baptême, l'immerſion dans l'eau, l'abſterſion, la purification par l'eau, eſt de la plus haute antiquité. Etre propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'oſa jamais approcher des autels avec une ſouillure ſur ſon corps. La pente naturelle à tranſporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire

aiſément que les luſtrations, les ablutions, ôtaient les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtemens : & en lavant ſon corps on crut laver ſon ame. De-là cette ancienne coutume de ſe baigner dans le Gange, dont on crut les eaux ſacrées : de-là les luſtrations ſi fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds furent les plus religieuſement attachées à ces coutumes.

On était obligé de ſe baigner chez les Juifs après une pollution, quand on avait touché un animal impur, quand on avait touché un mort, & dans beaucoup d'autres occaſions.

Lorſque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion, ils le baptiſaient après l'avoir circoncis; & ſi c'était une femme, elle était ſimplement baptiſée, c'eſt-à-dire, plongée dans l'eau en préſence de trois témoins. Cette immerſion était réputée donner à la perſonne baptiſée une nouvelle naiſſance, une nouvelle vie : elle devenait à la fois juive & pure ; ſes enfans nés avant ce baptême n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naiſſaient après eux d'un père & d'une mère ainſi régénérés : de ſorte que chez les Juifs, être baptiſé & renaître était la même choſe, & cette idée eſt demeurée attachée au baptême juſqu'à nos jours ; ainſi lorſque *Jean* le précurſeur ſe mit à baptiſer dans le Jourdain, il ne fit que ſuivre un uſage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté ; mais ils l'accuſèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux ; comme les prêtres catholiques romains feraient en droit de ſe plaindre qu'un laïque s'ingérât

de dire la messe. *Jean* fesait une chose légale, mais il ne la fesait pas légalement.

Jean voulut avoir des disciples, & il en eut. Il fut chef de secte dans le bas peuple, & c'est ce qui lui coûta la vie. Il paraît même que JESUS fut d'abord au rang de ses disciples, puisqu'il fut baptisé par lui dans le Jourdain, & que *Jean* lui envoya des gens de son parti quelque temps avant sa mort.

L'historien *Josephe* parle de *Jean*, & ne parle pas de JESUS; c'est une preuve incontestable que *Jean-Baptiste* avait de son temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célébre historien, & les Juifs paraissaient disposés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que *Jean* était non-seulement un chef de secte, mais un chef de parti. *Josephe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il se rendit rédoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir; mais JESUS n'eut à faire qu'aux pharisiens : voilà pourquoi *Josephe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme un homme qui s'était rendu par son zèle criminel d'Etat, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour, fut ignoré de l'historien *Josephe*.

La secte de *Jean-Baptiste* subsista très-différente de la discipline de JESUS. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le supplice de JESUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de *Jean*, & n'avait aucune notion du Saint-Esprit. Plusieurs voyageurs, & entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, disent

qu'il y a encore en Perſe des diſciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui ſe baptiſent en ſon nom, & qui reconnaiſſent à la vérité JESUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JESUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à perſonne: ſes apôtres baptiſaient les cathécumènes ou les circonciſaient, ſelon l'occaſion; c'eſt ce qui eſt évident par l'opération de la circonciſion que *Paul* fit à *Timothée* ſon diſciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptiſèrent, ce fut toujours au ſeul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune perſonne baptiſée au nom du Père, du Fils, & du Saint-Eſprit: c'eſt ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaiſſait pas l'évangile de *Matthieu*, dans lequel il eſt dit: *Allez enſeigner toutes les nations, & baptiſez-les au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Eſprit.* La religion chrétienne n'avait pas encore reçu ſa forme: le ſymbole même qu'on appelle *le ſymbole des apôtres*, ne fut fait qu'après eux; & c'eſt de quoi perſonne ne doute. On voit par l'épître de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort ſingulière qui s'introduiſit alors, c'eſt qu'on baptiſait les morts; mais bientôt l'Egliſe naiſſante réſerva le baptême pour les ſeuls vivans: on ne baptiſa d'abord que les adultes, ſouvent même on attendait juſqu'à cinquante ans, & juſqu'à ſa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptiſe tous les enſans: il n'y a que les anabaptiſtes qui réſervent cette cérémonie pour l'âge où l'on eſt adulte; ils ſe plongent tout le

corps dans l'eau. Pour les quakers qui compofent une fociété fort nombreufe en Angleterre & en Amérique, ils ne font point ufage du baptême : ils fe fondent fur ce que JESUS-CHRIST ne baptifa aucun de fes difciples, & ils fe piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de JESUS-CHRIST ; ce qui met entre eux & les autres communions une prodigieufe différence.

Addition de M. l'abbé Nicaife à l'article Baptême.

L'EMPEREUR *Julien le philofophe*, dans fon immortelle fatire des Céfars, met ces paroles dans la bouche de *Conftance*, fils de *Conftantin :* „ Quiconque fe fent „ coupable de viol, de meurtre, de rapine, de „ facrilége, & de tous les crimes les plus abomi„ nables, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il „ fera net & pur. „

C'eft en effet cette fatale doctrine qui engagea les empereurs chrétiens & les grands de l'empire à différer leur baptême jufqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le fecret de vivre criminel, & de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la leffive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! aujourd'hui qu'on baptife tous les enfans, parce qu'une idée non moins abfurde les fuppofa tous criminels, les voilà tous fauvés jufqu'à qu'ils aient l'âge de raifon, & qu'ils puiffent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vîte pour leur affurer le paradis. Cette conféquence eft fi jufte qu'il y a eu une fecte dévote qui s'en allait empoifonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptifés. Ces dévots raifonnaient parfaitement.

Ils disaient : Nous fesons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

BARAC ET DEBORA,

Et par occasion des chars de guerre.

NOUS ne prétendons point discuter ici en quel temps *Barac* fut chef du peuple juif, pourquoi étant chef, il laissa commander son armée par une femme ; si cette femme nommée *Débora* avait épousé *Lapidoth ;* si elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même sa fille ou sa mère ; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Gallilée, entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara*, général des armées du roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers la Gallilée une armée de trois cents mille fantassins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien *Josephe.* (*a*)

Nous laisserons même ce *Jabin*, roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand-turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir *Sizara*, qui ayant perdu la bataille en Gallilée, sauta de son chariot à quatre chevaux, & s'enfuit à pied pour courir plus vîte. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête, quand il fut endormi. Nous en sommes

(*a*) Antiq. jud. liv. V.

très-fâchés ; mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

C'eſt au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Ciſon, que ſe donna la bataille. Le mont Thabor eſt une montagne eſcarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Gallilée. Entre cette montagne & les rochers voiſins eſt une petite plaine ſemée de gros cailloux, & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine eſt de quatre à cinq cents pas. Il eſt à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ſes trois cents mille hommes en bataille; ſes trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il eſt à croire que les Hébreux n'avaient point de chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Aſiatiques s'en ſervaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confutzé* dit poſitivement (*b*) que de temps immémorial, les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur, chacun mille chariots de guerre, attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en uſage long-temps avant la guerre de Troye, puiſqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone ; les roues ni l'eſſieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, ſurtout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec impétuoſité, garnis de longues piques & de faux :

(*b*) Liv. III.

mais quand on y fut accoutumé, il parut ſi aiſé d'éviter leur choc, qu'ils ceſſèrent d'être en uſage par toute la terre.

On propoſa, dans la guerre de 1741, de renouveler cette ancienne invention & de la rectifier.

Un miniſtre d'Etat fit conſtruire un de ces chariots qu'on eſſaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen, on pourrait s'en ſervir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les eſcadrons s'ouvriraient pour les laiſſer paſſer, & les ſuivraient enſuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre ſerait inutile & même dangereuſe, dans un temps où le canon ſeul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre, autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracaſſer. On ajouta que ces chars ſeraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou eſcadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laiſſer courir ces chars avec impétuoſité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'oppoſèrent rien à ces raiſons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perſes.

BARBE.

TOUS les naturaliſtes nous aſſurent que la ſécrétion qui produit la barbe, eſt la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point de barbe, parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans leſquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes, & de

la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuiſſans n'ont point de barbe, par la raiſon qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaiſſeaux abſorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils ſous le menton, ſur les joues &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les ſinges ; on prétend que ce ſont les plus dignes de propager leur eſpèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout ; & on leur fait ſouvent beaucoup trop d'honneur, ainſi qu'à certaines dames qui ſont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine.* Le fait eſt que les hommes & les femmes ſont tous velus de la tête aux pieds ; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela eſt égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui ſoient abſolument ſans poil. La ſeule différence, ſurtout dans nos climats froids, c'eſt que les poils des dames, & ſurtout des blondes, ſont plus folets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a auſſi beaucoup d'hommes dont la peau ſemble très-unie ; mais il en eſt d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité conſtante entre le poil & la liqueur ſéminale, ne peut guère ſe conteſter dans notre hémiſphère. On peut ſeulement demander pourquoi les eunuques & les impuiſſans étant ſans barbe ont pourtant des cheveux ? La chevelure ſerait-elle d'un autre genre que la barbe & que les autres poils ? n'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur ſéminale ? Les eunuques ont des ſourcils & des cils aux paupières ; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait

nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe eſt dans les teſticules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les ſuppoſitions les mieux établies. Les ſyſtèmes ſont comme les rats qui peuvent paſſer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémiſphère entier qui ſemble dépoſer contre l'union fraternelle de la barbe & de la ſemence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque ſtature qu'ils ſoient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil ſur le corps, excepté les ſourcils & les cheveux. J'ai des atteſtations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, converſé, combattu avec trente nations de l'Amérique ſeptentrionale ; ils atteſtent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil ſur le corps, & ils ſe moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, ſe copiant les uns les autres, diſent que les Américains ne ſont ſans poil que parce qu'ils ſe l'arrachent avec des pinces ; comme ſi *Chriſtophe Colomb*, *Fernand Cortez*, & les autres conquérans, avaient chargé leurs vaiſſeaux de ces petites pincettes avec leſquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient diſtribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-temps que les Eſquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde ; mais on m'aſſure qu'ils ſont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainſi que dans notre continent barbu. La virilité n'eſt point attachée en Amérique à des poils tirant ſur le noir ou ſur le jaune. Il y a donc une différence ſpécifique entre ces bipèdes & nous, de même

que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, &, si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV* jusque vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis long-temps passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs pères, se fesaient raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau, portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade, priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe, sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.

BATAILLON.

Ordonnance militaire.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé, a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie, & on changera encore les calculs

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui est déjà à l'article *Bataillon*, dans l'Encyclopédie, & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés, ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur trois hommes de hauteur, leur donne, selon plusieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très-faibles : le flottement, suite nécessaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légérement sur l'ennemi ; & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés; alors il est obligé de se mettre en quarré, & il devient presque immobile : voilà, dit-on, ses défauts.

Ses avantages, ou plutôt son seul avantage, c'est de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts, surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour donner & recevoir des coups de fusil, & l'armée qui la première s'ennuye de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne, mais le feu de son infanterie est rarement supérieur, & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut

dire avec autant de vérité que la nation françaiſe attaque avec la plus grande impétuoſité, & qu'il eſt très-difficile de réſiſter à ſon choc : le même homme qui ne peut pas ſouffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il eſt immobile, & qui aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer, ou enclouera le canon; c'eſt ce qu'on a vu pluſieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce ferait augmenter inutilement cet article, que de citer des faits connus; on ſait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poſte. Pour cette même raiſon *les Français l'emporteront ſur les ennemis*, dit Folard, *ſi on les abandonne deſſus; mais ils ne valent rien ſi on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiſer la baïonnette avec l'ennemi, &, pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons ſur un front moins étendu, & en augmenter la profondeur; ſes flancs feraient plus ſurs, ſa marche plus prompte, & ſon attaque plus forte.

(*Cet article eſt de M.* D. P. *officier de l'état-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre, la marche, les évolutions, des bataillons, tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en uſage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel*, ſecrétaire de Florence. Bataillons ſur trois, ſur quatre, ſur cinq de hauteur; bataillons marchans à l'ennemi; bataillons quarrés pour n'être point

entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur ſoutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie, tout eſt de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la feſait depuis long-temps, mais on ne la ſavait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ſes troupes, ſelon ſa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les ſoldats ſe moquaſſent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en ſa préſence, & il ſe réſerva pour le conſeil.

C'eſt une choſe ſingulière que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un ſoldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardiſe ſignifie *vigueur alerte ;* il veut des yeux vifs & aſſurés dans leſquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux, la poitrine large, le bras muſculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds ſecs, tous ſignes d'agilité & de force.

Mais il veut ſurtout que le ſoldat ait de l'honneur, & que ce ſoit par honneur qu'on le mène. „ La „ guerre, dit-il, ne corrompt que trop les mœurs ; „ & il rappelle le proverbe italien, qui dit : *La guerre forme les voleurs, & la paix leur dreſſe des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie françaiſe ; & il faut avouer que juſqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaiſe. C'était un étrange homme que ce *Machiavel ;* il s'amuſait à faire des vers, des comédies, à montrer de ſon cabinet l'art de ſe tuer régulièrement, & à enſeigner aux princes l'art de ſe parjurer, d'aſſaſſiner, & d'empoiſonner, dans l'occaſion :

grand

grand art que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard *César Borgia*, pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, sur tant de différens sujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme nécessaire.

BAYLE.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de *cœur cruel & d'homme affreux* dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoiqu'imprimée ?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content, Marius dans sa fuite,
Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit *Pope*, *simile unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir; au contraire, pénétré d'une douleur sombre & noble, en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse : *Dis au proconsul*

d'Afrique que tu as vu Marius ſur les ruines de Carthage. (*a*)

Nous demandons en quoi *Marius* peut reſſembler à *Bayle ?*

On conſent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs &c. &c. &c. Mais à *Bayle ! déteſtable plaiſir*, *cœur cruel*, *homme affreux !* il ne fallait pas mettre ces mots dans la ſentence portée par *Louis Racine* contre un philoſophe qui n'eſt convaincu que d'avoir peſé les raiſons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutychiens, & celles de leurs adverſaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait ſe ſouvenir que *Bayle* combattait *Spinoſa* trop philoſophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait reſpecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raiſonner. Mais il était janſéniſte, c'eſt-à-dire, il ſavait les mots de la langue du janſéniſme & les employait au haſard.

Vous appelleriez avec raiſon *cruel & affreux*, un homme puiſſant qui commanderait à ſes eſclaves ſous peine de mort, d'aller faire une moiſſon de froment où il aurait ſemé des chardons ; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laiſſerait mourir de faim les autres ; qui tuerait ſon fils aîné pour laiſſer un gros héritage au cadet. C'eſt-là ce qui eſt affreux

(*a*) Il ſemble que ce grand mot ſoit au-deſſus de la penſée de *Lucain*.

> . . . . *Solatia fati*
> *Carthago Mariuſque tulit, pariterque jacentes,*
> *Ignovere Deis.*

Carthage & *Marius*, couchés ſur le même ſable, ſe conſolèrent & pardonnèrent aux Dieux ; mais ils ne ſont contens ni dans *Lucain*, ni dans la réponſe du romain.

& cruel, *Louis Racine!* On prétend que c'eſt-là le Dieu de tes janſéniſtes : mais je ne le crois pas.

O gens de parti! gens attaqués de la jauniſſe, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penſeur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philoſophie, adreſſait-il ſa malheureuſe épître dévote contre le vertueux *Bayle?* A *Rouſſeau*, à un poëte qui penſait encore moins, à un homme dont le principal mérite avait conſiſté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la ſodomie & la beſtialité, qui traduiſait tantôt un pſeaume, & tantôt une ordure du *Moyen de parvenir*, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton.* Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un ſcélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un ſi prodigieux travers? Le voici; *Rouſſeau* avait fait des vers pour les janſéniſtes, qu'il croyait alors en crédit.

C'eſt tellement la rage de la faction qui s'eſt déchaînée ſur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philoſophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle;* il eſt leur concitoyen, il eſt de leur ſiècle; ſa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole;* c'eſt la ſource de la haine janſéniſte. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiſet* ni le révérend père *Cauſſin;* c'eſt la ſource de la haine jéſuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant ſon teſtament valide

malgré la févérité de la loi. (1) La démence de parti ne connaît ni honneur ni juftice. Je n'ai donc point inféré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires, éloge qui fied pourtant fi bien dans celui-ci, mais dont *Bayle* n'a pas befoin. Je l'ai écrit pour rendre, fi je puis, l'efprit de parti odieux & ridicule.

BDELLIUM.

ON s'eft fort tourmenté pour favoir ce que c'eft que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phifon, fleuve du paradis terreftre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or*. *Calmet* en compilant rapporte que, (*a*) felon plufieurs compilateurs, le bdellium eft l'efcarboucle, mais que ce pourrait bien être auffi du criftal; enfuite que c'eft la gomme d'un arbre d'Arabie; puis il nous avertit que ce font des câpres. Beaucoup d'autres affurent que ce font des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochard* qui puiffent éclaircir cette queftion. J'aurais voulu que tous ces commentateurs euffent été fur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fait voir évidemment, dit *Calmet*, que c'eft le pays de Colchos: la toifon d'or en eft une preuve. C'eft dommage que les chofes aient fi fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays fi fameux par les amours de *Médée* & de

(1) L'académie de Touloufe propofa il y a quelques années, l'éloge de *Bayle* pour fujet d'un prix, mais les prêtres touloufains écrivirent en cour, & obtinrent une lettre de cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'académie changea donc le fujet de fon prix, & demanda l'éloge de *faint Exupère*, évêque de Touloufe.

(*a*) Notes fur le chap. II de la Genèfe.

Jafon, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toifons : tout change dans ce monde; & fi nous ne cultivons pas bien nos terres, & fi l'Etat eft toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

BEAU.

PUISQUE nous avons cité *Platon* fur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas fur le beau, puifque le beau fe fait aimer? On fera peut-être curieux de favoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

„ L'homme expié dans les myftères facrés, quand „ il voit un beau vifage décoré d'une forme divine, „ ou bien quelque efpèce incorporelle, fent d'abord „ un frémiffement fecret, & je ne fais quelle crainte „ refpectueufe; il regarde cette figure comme une „ divinité......... quand l'influence de la beauté „ entre dans fon ame par les yeux, il s'échauffe; les „ ailes de fon ame font arrofées, elles perdent leur „ dureté qui retenait leur germe, elles fe liquéfient; „ ces germes enflés dans les racines de fes ailes „ s'efforcent de fortir par toute l'efpèce de l'ame, „ (car l'ame avait des ailes autrefois) &c.

Je veux croire que rien n'eft plus beau que ce difcours de *Platon;* mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'eft que la beauté, le grand beau, le *to kalon :* il vous répondra que c'eft fa crapaude avec deux gros yeux ronds fortans

de ſa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau eſt pour lui une peau noire, huileuſe, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable, il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes, & une queue. Conſultez enfin les philoſophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archétype du beau en eſſence, au *to kalon*.

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un philoſophe; que cela eſt beau! diſait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je. C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint ſon but, lui dis-je; voilà une belle médecine! Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentimens, & que c'était-là le *to kalon*, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les ſpectateurs. Oh oh! dit-il, le *to kalon* n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau eſt ſouvent très-rélatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome, & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *Céſar*, ennemis mortels l'un

de l'autre, ſe portent un défi, non à qui répandra le ſang l'un de l'autre derrière un buiſſon en tierce & en quarte comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repouſſé les ennemis, eſt près de ſuccomber; l'autre vole à ſon ſecours, lui ſauve la vie, & achève la victoire.

Un ami ſe dévoue à la mort pour ſon ami; un fils pour ſon père; ...... l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela eſt fort *beau*, que ces actions leur ſont plaiſir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de *Zoroaſtre : Dans le doute ſi une action eſt juſte, abſtiens-toi .....*; de celle-ci de *Confucius : Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera ſans héſiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'oſe imiter. Le beau qui ne frappe que les ſens, l'imagination, & ce qu'on appelle l'*eſprit*, eſt donc ſouvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'eſt pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade; mais perſonne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour ſon peuple ne ſoit fort beau, ſuppoſé qu'il ſoit vrai.

Le frère *Attiret*, jéſuite, natif de Dijon, était employé comme deſſinateur dans la maiſon de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maiſon des champs, dit-il dans une de ſes lettres à M. *Daſſaut*, eſt plus grande que la ville de

Dijon. Elle eſt partagée en mille corps de logis, ſur une même ligne; chacun de ces palais a ſes cours, ſes partèrres, ſes jardins & ſes eaux; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis, & de peintures. Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs & des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toiſes de long ſur quatre de large. Ces barques portent des ſallons magnifiques; & les bords de ces canaux, de ces mers, & de ces étangs, ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins & de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'eſt ſemblable; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonnade, derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors; tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & ſur ce rocher un pavillon quarré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête, tous ces bâtimens ſont illuminés en un inſtant; & de chaque maiſon on voit un feu d'artifice.

Ce n'eſt pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, eſt une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaiſſeaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtiſans ſe déguiſent en marchands, en ouvriers de toute eſpèce ; l'un tient un café, l'autre un cabaret, l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur diſent qu'il eſt honteux de tant diſputer ſur le prix, qu'ils ſont de mauvaiſes pratiques. Leurs majeſtés répondent qu'ils ont à faire à des fripons ; les marchands ſe fâchent & veulent s'en aller ; on les apaiſe : l'empereur achète tout, & en fait des loteries pour toute ſa cour. Plus loin ſont des ſpectacles de toute eſpèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Verſailles, il le trouva petit & triſte. Des Allemands qui s'extaſiaient en parcourant les boſquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût ſi difficile. C'eſt encore une raiſon qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

BEKER,

Ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch, & des ſorciers.

CE *Balthazar Béker*, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, & encore plus de la préciſion, fit beaucoup de bruit en ſon temps par ſon gros livre du Monde enchanté.

Un *Jacques-George de Chaufepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, assure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croire que ce fut à Franeker. On est fort en doute & fort en peine à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que du temps de *Béker*, ministre du saint Evangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les espèces au milieu du dix-septième siècle, malgré les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La sorcellerie, les possessions, & tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siècle que le roi *Jacques* lui-même, surnommé par Henri IV, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine, & du pouvoir papal, avait fait imprimer sa Démonologie (quel livre pour un roi!) & dans cette Démonologie; *Jacques* reconnaît des ensorcellemens, des incubes, des succubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, selon lui, a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon sens, dans quel horrible cloaque de barbarie stupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un présidial, qui ne fût occupé à juger des sorciers; point de grave jurisconsulte qui n'écrivît de savans mémoires sur les possessions du diable. La France retentissait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on fesait accroire qu'elles avaient été au sabbat,

& qu'on fesait mourir sans pitié dans des supplices épouvantables. Catholiques & protestans étaient également infectés de cette absurde & horrible superstition, sous prétexte que dans un des évangiles des chrétiens, il est dit que des disciples furent envoyés pour chasser les diables. C'était un devoir sacré de donner la question à des filles, pour leur faire avouer qu'elles avaient couché avec *Satan ;* que ce *Satan* s'en était fait aimer sous la forme d'un bouc, qui avait sa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles, étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureuses. On finissait par les brûler, soit qu'elles avouassent, soit qu'elles niassent ; & la France n'était qu'un vaste théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales, fait par un conseiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux, nommé de *Langre*, imprimé en 1612, & adressé à *Monseigneur Silleri, chancelier de France*, sans que monseigneur *Silleri* ait jamais pensé à éclairer ces infames magistrats. Il eût fallu commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors ? une Saint-Barthelemi continuelle depuis le massacre de Vassy, jusqu'à l'assassinat du maréchal d'*Ancre* & de son innocente épouse.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652, du temps de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron*, à qui on persuada qu'elle était sorcière ?

Voici la substance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette sottise affreuse, qui n'est pas le dernier monument de cette espèce.

„ *Michelle* ayant rencontré le diable en ſortant de „ la ville, le diable lui donna un baiſer, reçut ſon „ hommage, & imprima ſur ſa lèvre ſupérieure & à „ ſon teton droit, la marque qu'il a coutume d'ap- „ pliquer à toutes les perſonnes qu'il reconnaît pour „ ſes favorites. Ce ſceau du diable eſt un petit ſeing „ qui rend la peau inſenſible, comme l'affirment tous „ les juriſconſultes démonographes.

„ Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'enſor- „ celer deux filles. Elle obéit à ſon ſeigneur ponc- „ tuellement. Les parens des filles l'accuſèrent juri- „ diquement de diablerie ; les filles furent interrogées „ & confrontées avec la coupable. Elles atteſtèrent „ qu'elles ſentaient continuellement une fourmillière „ dans certaines parties de leurs corps, & qu'elles „ étaient poſſédées. On appela les médecins, ou du „ moins ceux qui paſſaient alors pour médecins. „ Ils viſitèrent les filles ; ils cherchèrent ſur le corps „ de *Michelle* le ſceau du diable, que le procès- „ verbal appelle les *marques ſataniques*. Ils y enfon- „ cèrent une longue aiguille, ce qui était déjà une „ torture douloureuſe. Il en ſortit du ſang, & *Michelle* „ fit connaître par ſes cris que les marques ſataniques „ ne rendent point inſenſible. Les juges ne voyant „ pas de preuve complète que *Michelle Chaudron* fût „ ſorcière, lui firent donner la queſtion, qui produit „ infailliblement ces preuves : cette malheureuſe, „ cédant à la violence des tourmens, confeſſa enfin „ tout ce qu'on voulut.

„ Les médecins cherchèrent encore la marque „ ſatanique. Ils la trouvèrent à un petit ſeing noir ſur „ une de ſes cuiſſes. Ils y enfoncèrent l'aiguille ; les

„ tourmens de la queſtion avaient été ſi horribles, „ que cette pauvre créature expirante ſentit à peine „ l'aiguille; elle ne cria point: ainſi le crime fut avéré. „ Mais comme les mœurs commençaient à s'adoucir, „ elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue & „ étranglée. „

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentiſſaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré ſi long-temps, que de nos jours, à Vurtzbourg en Franconie, on a encore brûlé une ſorcière en 1750. Et qu'elle ſorcière! une jeune dame de qualité, abbeſſe d'un couvent; & c'eſt de nos jours, c'eſt ſous l'empire de *Marie-Thérèſe* d'Autriche!

De telles horreurs dont l'Europe a été ſi long-temps pleine, déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en proſe & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui reſſemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible; rien ne l'arrêta; il commença par nier abſolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même juſqu'à ſoutenir qu'il n'exiſte pas. „ S'il y avait un diable, diſait-il, „ il ſe vengerait de la guerre que je lui fais. „

Béker ne raiſonnait que trop bien, en diſant que le diable le punirait s'il exiſtait. Les miniſtres ſes confrères prirent le parti de *Satan*, & dépoſèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunie auſſi
Au nom de DIEU. Genève imite Rome,
Comme le ſinge eſt copiſte de l'homme.

Béker entre en matière dès le ſecond tome. Selon lui, le ſerpent qui ſéduiſit nos premiers parens n'était

point un diable, mais un vrai ſerpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était ſi bien un vrai ſerpent, que toute ſon eſpèce, qui marchait auparavant ſur ſes pieds, fut condamnée à ramper ſur le ventre. Jamais ni ſerpent, ni autre bête n'eſt appelée *Satan*, ou *Belzébuth*, ou *Diable*, dans le Pentateuque. Jamais il n'y eſt queſtion de *Satan*.

Le Hollandais deſtructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même temps il aſſure qu'on ne peut prouver par la raiſon qu'il y en ait; *& s'il y en a*, dit-il dans ſon chapitre huitième du tome ſecond, *il eſt difficile de dire ce que c'eſt. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'eſt, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi conſiſte la nature d'un eſprit...... La Bible n'eſt pas faite pour les anges, mais pour les hommes.* JESUS *n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de ſcrupule ſur les anges, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait ſur les diables; & c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir toutes les contorſions où il met ſon eſprit pour ſe prévaloir des textes qui lui ſemblent favorables, & pour éluder ceux qui lui ſont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il eſt plus prolixe que les amis mêmes de ce ſaint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu ſon temps à le lire: & je ſuis perſuadé que ſi le diable lui-même avait été forcé de lire le Monde enchanté de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir ſi prodigieuſement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien hollandais, eſt d'expliquer ces paroles : JESUS *fut tranſporté par l'eſprit au déſert pour être tenté par le diable, par le Knathbull.* Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de néceſſité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que ſi on veut ſavoir préciſément ce que c'eſt que le diable, il faut s'en informer chez le jéſuite *Schotus;* perſonne n'en a parlé plus au long. C'eſt bien pis que *Béker.*

En ne conſultant que l'hiſtoire, l'ancienne origine du diable eſt dans la doctrine des Perſes. *Hariman* ou *Arimane*, le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de ſalutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshiret*, que nous nommons *Oſiris*, fait avec *Ishet* ou *Iſis*, tout le bien dont il eſt capable.

Avant les Egyptiens & les Perſes, (*) *Mozazor* chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le diable ; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les ſociniens avaient ſu cette anecdote de la chute des anges indiens & de leur rétabliſſement, ils en auraient bien profité pour ſoutenir leur opinion que l'enfer n'eſt pas perpétuel, & pour faire eſpérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On eſt obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Teſtament ; mais il en eſt queſtion dans le nouveau.

(*) Voyez *Brachmanes.*

On attribua vers le temps de l'établiſſement du chriſtianiſme, un livre à *Enoch*, *ſeptième homme après Adam*, concernant le diable & ſes aſſociés. *Enoch* dit que le chef des anges rebelles, était *Semiaxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampſifer* étaient ſes lieutenans; que les capitaines des anges fidelles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. : mais il ne dit point que la guerre ſe fit dans le ciel; au contraire, on ſe battit ſur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *S*^t^ *Jude* cite ce livre dans ſon épître : DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres enchaînés juſqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn, deſquels Enoch ſeptième homme après Adam a prophétiſé.*

St *Pierre*, dans ſa ſeconde épître, fait alluſion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainſi : DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché; mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.*

Il était difficile que *Béker* réſiſtât à des paſſages ſi formels. Cependant il fut encore plus inflexible ſur les diables que ſur les anges : il ne ſe laiſſa point ſubjuguer par le livre d'*Enoch*, ſeptième homme après *Adam*; il ſoutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'eſt qu'un réchauffé, & que nous ne ſommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer* l'*eſprit malin*, que la traduction hébraïque, & le livre attribué à *Enoch*, appellent

Semiaxah

Semiaxah ou, ſi on veut, *Semexiah* ? C'eſt que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Iſaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Iſaïe* lui-même l'appelle *parabole.* Il dit dans ſon quatorzième chapitre au roi de Babylone : *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les ſapins ſe ſont réjouis; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hauteſſe eſt-elle deſcendue au tombeau malgré les ſons de tes muſettes? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine? Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Helel? toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre!*

On traduiſit ce mot chaldéen hébraïſé *Helel*, par *Lucifer.* Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'eſt ainſi que les opinions s'établiſſent, & que ſouvent un ſeul mot, une ſeule ſyllabe mal entendus, une lettre changée ou ſupprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracté* on a fait *St Oreſte;* du mot *Rabboni* on a fait *St Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année; de *Semo ſancus* on a fait *St Simon* le magicien. Ces exemples ſont innombrables.

Mais que le diable ſoit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxah* d'*Enoch*, ou le *Satan* des Babyloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raiſon de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une ſi énorme puiſſance que celle dont nous l'avons cru revêtu juſqu'à nos derniers temps. C'eſt trop que de lui avoir immolé une femme de qualité de Vurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le curé *Gaufredi*, la maréchale d'*Ancre*, & plus de cent mille ſorciers

en treize cents années dans les Etats chrétiens. Si *Balthazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très-bien reçu ; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd ſa cure.

BETES.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes ſont des machines, privées de connaiſſance & de ſentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c. !

Quoi, cet oiſeau qui fait ſon nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il eſt dans un angle, & en cercle ſur un arbre ; cet oiſeau fait tout de la même façon ? Ce chien de chaſſe que tu as diſcipliné pendant trois mois, n'en ſait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en ſavait avant tes leçons ? Le ſerin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'inſtant ? n'emploies-tu pas un temps conſidérable à l'enſeigner ? n'as-tu pas vu qu'il ſe méprend & qu'il ſe corrige ?

Eſt-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du ſentiment, de la mémoire, des idées ? Hé bien, je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me ſouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le ſentiment de l'affliction & celui du plaiſir, que j'ai de la mémoire & de la connaiſſance.

Porte donc le même jugement ſur ce chien qui a perdu ſon maître, qui l'a cherché dans tous les chemins

avec des cris douloureux, qui entre dans la maifon agité, inquiet, qui defcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans fon cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne fa joie par la douceur de fes cris, par fes fauts, par fes careffes.

Des barbares faififfent ce chien, qui l'emporte fi prodigieufement fur l'homme en amitié; ils le clouent fur une table, & ils le diffèquent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de fentiment qui font dans toi. Réponds-moi, machinifte; la nature a-t-elle arrangé tous les refforts du fentiment dans cet animal, afin qu'il ne fente pas? a-t-il des nerfs pour être impaffible? Ne fuppofe point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'eft que l'ame des bêtes? Je n'entends pas cette queftion. Un arbre a la faculté de recevoir dans fes fibres fa fève qui circule, de déployer les boutons de fes feuilles & de fes fruits; me demanderez-vous ce que c'eft que l'ame de cet arbre? il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du fentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le foleil.

Les ames des bêtes font des formes fubftantielles, a dit *Ariftote*; & après *Ariftote*, l'école arabe; & après l'école arabe, l'école angélique; & après l'école angélique, la forbonne; & après la forbonne, perfonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation : mais qui lui a donné cette ſenſation? c'eſt une ame matérielle, c'eſt-à-dire que c'eſt de la matière qui donne de la ſenſation à la matière; ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raiſonnant ſur les bêtes; leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous? quelle idée avez-vous de cet être ſpirituel, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, & ſa meſure d'idées & de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſavoir ce que ſait un enfant de ſix ans? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'eſt pas corps, périt avec le corps? Les plus grandes bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſyſtème. Nous ne pouvons entendre par eſprit, que quelque choſe d'inconnu qui n'eſt pas corps. Ainſi le ſyſtème de ces meſſieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance qui n'eſt ni corps ni quelque choſe qui n'eſt point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſoufflet, l'ame du ſoufflet. Qu'eſt-ce que cette ame? c'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe relève, & le pouſſe par un tuyau, quand je fais mouvoir le ſoufflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le ſoufflet des animaux? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les aſtres. Le philoſophe qui a dit, *Deus eſt anima brutorum*, avait raiſon : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH.

Des cinquante mille & ſoixante & dix Juifs morts de mort ſubite, pour avoir regardé l'arche; des cinq trous du cul d'or payés par les Philiſtins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.

Les gens du monde ſeront peut-être étonnés que ce mot ſoit le ſujet d'un article; mais on ne s'adreſſe qu'aux ſavans, & on leur demande des inſtructions.

Bethshemesh ou Bethſamès était un village appartenant au peuple de Dieu, ſitué à deux milles au nord de Jéruſalem, ſelon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du temps de *Samuel*, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent ſévèrement punis par le Seigneur. (*a*) *Percuſſit eos in ſecretiori parte natium, & ebullierunt villæ & agri..... & nati ſunt mures, & facta eſt confuſio mortis magna in civitate.* Mot à mot : *Il les frappa dans la plus ſecrète partie des feſſes, & les granges & les champs bouillirent, & il naquit des rats, & une grande confuſion de mort ſe fit dans la cité.*

(*a*) Livre de *Samuel*, ou I des Rois, chap. V & VI.

Les prophètes des Phéniciens ou Philiſtins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient ſe délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, ſelon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats & les cinq anus, ſur une charrette attelée de deux vaches qui nourriſſaient chacune leur veau, & que perſonne ne conduiſait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes l'arche & les préſens droit à Bethſamès; les Bethſamites s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encore plus ſévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort ſubite ſoixante & dix perſonnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott*, irlandais, a fait imprimer en 1768 un commentaire français ſur cette aventure, & l'a dédié à ſa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la ſociété royale de Londres, de l'académie palatine, de celle de Gottingue, & de l'académie des inſcriptions de Paris.* Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il n'eſt pas de l'académie des inſcriptions de Paris. Peut-être en eſt-il correſpondant. Sa vaſte érudition a pu le tromper; mais les titres ne font rien à la choſe.

Il avertit le public que ſa brochure ſe vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini;* à Rome chez *Monaldini*, à Veniſe chez *Paſquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amſterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Goſſe*, à Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les ſouſcriptions.

Il prétend prouver dans ſa brochure appelée en anglais *Pamphlet*, que le texte de l'Ecriture eſt corrompu. Il nous permettra de n'être pas de ſon avis. Preſque toutes les bibles s'accordent dans ces expreſſions : Soixante & dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace, *de populo ſeptuaginta viros, & quinquagenta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend milord évêque d'Oxford, *qu'autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque, mais que, depuis dix-ſept ans, ſa grandeur & lui ſont bien revenus de leurs préjugés, après la lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne reſſemblons point au docteur *Kennicott ;* & plus nous liſons ce chapitre, plus nous reſpectons les voies du Seigneur qui ne ſont pas nos voies.

Il eſt impoſſible, dit Kennicott, *à un lecteur de bonne foi, de ne ſe pas ſentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un ſeul village, & encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moiſſon.*

Nous avouons que cela ſuppoſerait environ cent mille perſonnes au moins dans ce village. Mais monſieur le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que ſa poſtérité ſe multiplierait comme le ſable de la mer ?

Les Juifs & les chrétiens, ajoute-t-il, *ne ſe ſont point fait de ſcrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette deſtruction de cinquante mille ſoixante & dix hommes.*

Nous répondons que nous ſommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui eſt dans les ſaintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*, que s'il fallait *rejeter tout ce qui eſt extraordinaire & hors de la*

portée de notre eſprit, il faudrait rejeter toute la Bible. Nous ſommes perſuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au ſceau de la Divinité, & abſolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous oſons même avancer que la mort de ces cinquante mille ſoixante & dix hommes eſt une des choſes des moins ſurprenantes qui ſoient dans l'ancien Teſtament.

On eſt ſaiſi d'un étonnement encore plus reſpectueux, quand le ſerpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-deſſus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Egypte, & ſix cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & ſuſpendue, quand *Joſué* arrête le ſoleil & la lune à midi, quand *Samſon* tue mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne... tout eſt miracle ſans exception dans ces temps divins; & nous avons le plus profond reſpect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'eſt pas notre monde, pour cette nature qui n'eſt pas notre nature, pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'eſt la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeler *déiſtes* & *athées* ceux qui, en révérant la Bible plus que lui, ſont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées ſoit de l'académie des inſcriptions & médailles. Peut-être eſt-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuſe de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHEQUE.

UNE grande bibliothèque a cela de bon, qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même: On ne lit point la plupart de ces livres-là ; & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan; un génie eut pitié d'elle; il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phrases, critiques à la petite semaine; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié, resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage, pour quiconque veut s'instruire, de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche, sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le

nombre & la rareté des volumes, que par la facilité, & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'instruire un peu de son être, & qui n'a pas de temps à perdre, est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinosa*, *Bayle* qui a écrit contre eux, *Leibnitz* qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq *Kings* des Chinois, le *Shastabah* des brames dont M. *Holwell* nous a fait connaître les passages admirables, ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Eusèbe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante récitait dans les anciens myſtères des Grecs. *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers. Il eſt un; il eſt ſeul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur exiſtence, il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

S[t] Clément d'Alexandrie, le plus ſavant des pères de l'Egliſe, ou plutôt le ſeul ſavant dans l'antiquité profane, lui donne preſque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace, d'*Orphée* le théologien, pour le diſtinguer de ceux qui ont écrit depuis ſous ſon nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des myſtères : (*a*)

Lui ſeul il eſt parfait; tout eſt ſous ſon pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Muſée*, ni de *Linus*. Quelques petits paſſages de ces prédéceſſeurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

Auguſte avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La ſtatue d'*Apollon* y préſidait. L'empereur l'orna des buſtes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques conſidérables en Europe. Choiſiſſez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

(*a*) *Strom.* liv. V.

(*) Voyez *Livres*.

BIEN, SOUVERAIN BIEN,

Chimère.

SECTION PREMIERE.

LE bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques ſenſations de plaiſir. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde archétype*, c'eſt-à-dire, ſon monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont dérivaſſent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas, juſte, beau, & bon.

C'eſt donc d'après lui que les philoſophes ont recherché le ſouverain bien, comme les chimiſtes cherchent la pierre philoſophale : mais le ſouverain bien n'exiſte pas plus que le ſouverain quarré ou le ſouverain cramoiſi ; il y a des couleurs cramoiſies, il y a des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté long-temps la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non interrompue de plaiſirs : une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec notre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire, un plus grand plaiſir eſt dans l'union des deux ſexes : mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extaſe de la jouiſſance, ſes organes n'y pourraient ſuffire : il

eſt encore évident qu'il ne pourrait remplir les deſtinations de la vie, & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre; ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaiſirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraqué: cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une ſituation de l'homme; comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation &c., on ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel ſouverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur, que quand il allait au cabaret dans ſa jeuneſſe, il répondra probablement que le temps de ſa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaiſirs. Combien de laides bourgeoiſes ſont plus ſatisfaites qu'*Hélène*, & que *Cléopâtre !*

Mais il y a une petite obſervation à faire ici; c'eſt que quand nous diſons, il eſt probable qu'un tel homme eſt plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages ſur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes eſt plus ſatisfaite qu'une princeſſe; nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier ſe portant bien

a plus de plaiſir que *Charles-Quint* mangé de goutte ; mais il ſe peut bien faire auſſi que *Charles-Quint* avec des bequilles repaſſe dans ſa tête avec tant de plaiſir, qu'il a tenu un roi de France & un pape priſonniers, que ſon ſort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel eſt l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un ſeul cas où un homme puiſſe affirmer que ſon état actuel eſt pire ou meilleur que celui de ſon voiſin ; ce cas eſt celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je ſuppoſe qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec ſa maîtreſſe. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* ſe préſente à la porte; on la lui ferme au nez; & on l'ouvre à ſon rival, qui fait un excellent ſouper, pendant lequel il ne manque pas de ſe moquer d'*Archimède*, & jouit enſuite de ſa maîtreſſe, tandis que l'autre reſte dans la rue expoſé au froid, à la pluie, & à la grêle. Il eſt certain que *Nomentanus* eſt en droit de dire : Je ſuis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaiſir que lui ; mais il faut qu'il ajoute : ſuppoſé qu'*Archimède* ne ſoit occupé que du chagrin de ne point faire un bon ſouper, d'être mépriſé & trompé par une belle femme, d'être ſupplanté par ſon rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle, & le froid. Car ſi le philoſophe de la rue fait réflexion que ni une catin ni la pluie ne doivent troubler ſon ame ; s'il s'occupe d'un beau problème, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la ſphère, il peut éprouver un plaiſir cent fois au-deſſus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le ſeul cas du plaiſir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puiſſe comparer le ſort de deux hommes, en feſant abſtraction de tout le reſte. Il eſt indubitable que celui qui jouit de ſa maîtreſſe eſt plus heureux dans ce moment que ſon rival mépriſé qui gémit. Un homme ſain qui mange une bonne perdrix, a ſans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au-delà avec ſureté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peſer les déſirs & les ſenſations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & ſon ſouverain bien ; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune : *Il ne faut appeler perſonne heureux avant ſa mort.* Cet axiome n'eſt au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophthegmes conſacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le ſort qu'on a éprouvé dans la vie ; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté juſque-là tous les plaiſirs dont la nature humaine eſt ſuſceptible. Il eſt très-poſſible & très-ordinaire, qu'un homme heureux ceſſe de l'être : qui en doute ? mais il n'a pas moins eu ſes momens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon* ? qu'il n'eſt pas ſûr qu'un homme qui a du plaiſir aujourd'hui, en ait demain ? en ce cas, c'eſt une vérité ſi inconteſtable & ſi triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION II.

LE bien-être eſt rare. Le ſouverain bien en ce monde ne pourrait il pas être regardé comme ſouverainement chimérique? Les philoſophes grecs diſcutèrent longuement à leur ordinaire cette queſtion. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendians qui raiſonnent ſur la pierre philoſophale?

Le ſouverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'eſt que le ſouverain bleu, ou le ſouverain ragoût, le ſouverain marcher, le ſouverain lire, &c.

Chacun met ſon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à ſa façon, & à bien petite meſure.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, &c.

Caſtor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs?

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe, comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puiſſent durer toute la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous

Nous avons la belle fable de *Crantor ;* il fait comparaître aux jeux olympiques la Richeſſe, la Volupté, la Santé, la Vertu ; chacune demande la pomme : la Richeſſe dit, c'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la Volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir : la Santé aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile : enfin la Vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs, & de la ſanté, on peut ſe rendre très-mépriſable ſi on ſe conduit mal. La Vertu eut la pomme.

La fable eſt très-ingénieuſe ; elle le ſerait encore plus ſi *Crantor* avait dit que le ſouverain bien eſt l'aſſemblage des quatre rivales réunies, vertu, ſanté, richeſſe, volupté : mais cette fable ne réſout ni ne peut réſoudre la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien : c'eſt un devoir ; elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur. Elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui ſe porte bien, eſt très-malheureux ; & le perſécuteur inſolent qui careſſe une nouvelle maîtreſſe ſur ſon lit de pourpre eſt très-heureux. Dites que le ſage perſécuté eſt préférable à ſon indigne perſécuteur ; dites que vous aimez l'un, & que vous déteſtez l'autre ; mais avouez que le ſage dans les fers enrage. Si le ſage n'en convient pas, il vous trompe, c'eſt un charlatan.

BIEN,

Du bien & du mal, physique & moral.

VOICI une queſtion des plus difficiles & des plus importantes. Il s'agit de toute la vie humaine. Il ſerait bien plus important de trouver un remède à nos maux, mais il n'y en a point; & nous ſommes réduits à rechercher triſtement leur origine. C'eſt ſur cette origine qu'on diſpute depuis *Zoroaſtre*, & qu'on a, ſelon les apparences, diſputé avant lui. C'eſt pour expliquer ce mélange de bien & de mal qu'on a imaginé les deux principes; *Oromaſe* l'auteur de la lumière, & *Arimane* l'auteur des ténèbres; la boîte de *Pandore*, les deux tonneaux de *Jupiter*, la pomme mangée par *Eve;* & tant d'autres ſyſtèmes. Le premier des dialecticiens, non pas le premier des philoſophes, l'illuſtre *Bayle* a fait aſſez voir comment il eſt difficile aux chrétiens qui admettent un ſeul DIEU, bon & juſte, de répondre aux objections des manichéens qui reconnaiſſent deux Dieux, dont l'un eſt bon, & l'autre méchant.

Le fond du ſyſtème des manichéens, tout ancien qu'il eſt, n'en était pas plus raiſonnable. Il faudrait avoir établi des lemmes géométriques pour oſer en venir à ce théorème. *Il y a deux êtres néceſſaires, tous deux ſuprêmes, tous deux infinis, tous deux également puiſſans, tous deux s'étant fait la guerre, & s'accordant enfin pour verſer ſur cette petite planète, l'un tous les tréſors de ſa bénéficence, & l'autre tout l'abyme de ſa malice.* En vain, par cette hypothèſe, expliquent-ils

la cauſe du bien & du mal ; la fable de *Prométhée* l'explique encore mieux ; mais toute hypothèſe qui ne ſert qu'à rendre raiſon des choſes , & qui n'eſt pas d'ailleurs fondée ſur des principes certains, doit être rejetée.

Des docteurs chrétiens (en feſant abſtraction de la révélation qui fait tout croire) n'expliquent pas mieux l'origine du bien & du mal, que les sectateurs de *Zoroaſtre*.

Dès qu'ils diſent : DIEU eſt un père tendre, DIEU eſt un roi juſte ; dès qu'ils ajoutent l'idée de l'infini à cet amour, à cette bonté, à cette juſtice humaine qu'ils connaiſſent ; ils tombent bientôt dans la plus horrible des contradictions. Comment ce ſouverain qui a la plénitude infinie de cette juſtice que nous connaiſſons ; comment un père qui a une tendreſſe infinie pour ſes enfans ; comment cet être infiniment puiſſant, a-t-il pu former des créatures à ſon image, pour les faire l'inſtant d'après tenter par un être malin, pour les faire ſuccomber, pour faire mourir ceux qu'il avait créés immortels, pour inonder leur poſtérité de malheurs & de crimes ? On ne parle pas ici d'une contradiction qui paraît encore bien plus révoltante à notre faible raiſon. Comment DIEU rachetant enſuite le genre-humain par la mort de ſon fils unique, ou plutôt, comment DIEU lui-même fait homme, & mourant pour les hommes, livre-t-il à l'horreur des tortures éternelles preſque tout ce genre-humain pour lequel il eſt mort ? Certes, à ne regarder ce ſyſtème qu'en philoſophe, (ſans le ſecours de la foi,) il eſt monſtrueux, il eſt abominable. Il fait de DIEU ou la malice même, & la

malice infinie, qui a fait des êtres penſans pour les rendre éternellement malheureux, ou l'impuiſſance & l'imbécillité même, qui n'a pu ni prévoir ni empêcher les malheurs de ſes créatures. Mais il n'eſt pas queſtion dans cet article du malheur éternel, il ne s'agit que des biens & des maux que nous éprouvons dans cette vie. Aucun des docteurs de tant d'Egliſes qui ſe combattent tous ſur cet article n'a pu perſuader aucun ſage.

On ne conçoit pas comment *Bayle*, qui maniait avec tant de force & de fineſſe les armes de la dialectique, s'eſt contenté de faire argumenter (*a*) un manichéen, un calviniſte, un moliniſte, un ſocinien ; que n'a-t-il fait parler un homme raiſonnable ? que *Bayle* n'a-t-il parlé lui-même ? il aurait dit bien mieux que nous ce que nous allons haſarder.

Un père qui tue ſes enfans eſt un monſtre ; un roi qui fait tomber dans le piége ſes ſujets pour avoir un prétexte de les livrer à des ſupplices, eſt un tyran exécrable. Si vous concevez dans DIEU la même bonté que vous exigez d'un père, la même juſtice que vous exigez d'un roi, plus de reſſource pour diſculper DIEU : & en lui donnant une ſageſſe & une bonté infinies, vous le rendez infiniment odieux ; vous faites ſouhaiter qu'il n'exiſte pas, vous donnez des armes à l'athée, & l'athée ſera toujours en droit de vous dire : Il vaut mieux ne point reconnaître de divinité que de lui imputer préciſément ce que vous puniriez dans les hommes.

Commençons donc par dire : ce n'eſt pas à nous à donner à DIEU les attributs humains, ce n'eſt pas à nous à faire DIEU à notre image. Juſtice humaine,

(*a*) Voyez les articles *Manichéens*, *Marcionites*, *Pauliciens*, dans *Bayle*.

bonté humaine, sagesse humaine, rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités, ce ne seront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes ; c'est comme si nous donnions à DIEU la solidité infinie, le mouvement infini, la rondeur, la divisibilité, infinie. Ces attributs ne peuvent être les siens.

La philosophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un être incompréhensible, éternel, existant par sa nature; mais, encore une fois, la philosophie ne nous apprend pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas, & non ce qu'il est.

Point de bien ni de mal pour DIEU, ni en physique ni en morale.

Qu'est-ce que le mal physique? De tous les maux le plus grand sans doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble, impérissable, il faudrait qu'il ne fût point composé de parties; il faudrait qu'il ne naquît point, qu'il ne prît ni nourriture ni accroissement, qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions que chaque lecteur peut étendre à son gré, & l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel, celui des animaux le serait aussi; or il est clair qu'en peu de temps le globe ne pourrait suffire à nourrir tant d'animaux; ces êtres immortels, qui ne subsistent qu'en renouvelant leur corps par la nourriture, périraient donc faute de pouvoir se renouveler; tout cela est

contradictoire. On en pourrait dire beaucoup davantage, mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de DIEU, ni un mal, ni une injustice, ni un châtiment de l'homme.

L'homme né pour mourir ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée & douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature changeassent, que la matière ne fût plus divisible, qu'il n'y eût plus ni pesanteur, ni action, ni force, qu'un rocher pût tomber sur un animal sans l'écraser, que l'eau ne pût le suffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impassible est donc aussi contradictoire que l'homme immortel.

Ce sentiment de douleur était nécessaire pour nous avertir de nous conserver, & pour nous donner des plaisirs autant que le comportent les lois générales auxquelles tout est soumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous blesserions à tout moment sans le sentir. Sans le commencement de la douleur nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaisir. La faim est un commencement de douleur qui nous avertit de prendre de la nourriture, l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper, l'amour un besoin qui devient douloureux quand il n'est pas satisfait. Tout désir, en un mot, est un besoin, une douleur commencée. La douleur est donc le premier ressort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de sentiment, doit être sujet à la douleur si la matière est

divisible; la douleur était donc aussi nécessaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence, ni une malice, ni une opinion. Si nous n'avions vu souffrir que les brutes, nous n'accuserions pas la nature; si dans un état impassible nous étions témoins de la mort lente & douloureuse des colombes, sur lesquelles fond un épervier qui dévore à loisir leurs entrailles, & qui ne fait que ce que nous fesons, nous serions loin de murmurer; mais de quel droit nos corps seront-ils moins sujets à être déchirés que ceux des brutes? Est-ce parce que nous avons une intelligence supérieure à la leur? Mais qu'a de commun ici l'intelligence avec une matière divisible? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau, doivent-elles, peuvent-elles, empêcher que le feu ne nous brûle, & qu'un rocher ne nous écrase?

Le mal moral, sur lequel on a écrit tant de volumes, n'est au fond que le mal physique. Ce mal moral n'est qu'un sentiment douloureux, qu'un être organisé cause à un autre être organisé. Les rapines, les outrages, &c. ne sont un mal qu'autant qu'ils en causent. Or comme nous ne pouvons assurément faire aucun mal à DIEU, il est clair par les lumières de la raison (indépendamment de la foi qui est tout autre chose,) qu'il n'y a point de mal moral par rapport à l'Etre suprême.

Comme le plus grand des maux physiques est la mort, le plus grand des maux en morale est assurément la guerre: elle traîne après elle tous les crimes; calomnies dans les déclarations, perfidies dans les traités; la rapine, la dévastation, la douleur, & la mort, sous toutes les formes.

Tout cela eſt un mal phyſique pour l'homme, & n'eſt pas plus mal moral par rapport à DIEU, que la rage des chiens qui ſe mordent. C'eſt un lieu commun, auſſi faux que faible, de dire qu'il n'y a que les hommes qui s'entr'égorgent; les loups, les chiens, les chats, les coqs, les cailles, &c. ſe battent entre eux, eſpèce contre eſpèce; les araignées de bois ſe dévorent les unes les autres : tous les mâles ſe battent pour les femelles. Cette guerre eſt la ſuite des lois de la nature, des principes qui ſont dans leur ſang; tout eſt lié, tout eſt néceſſaire.

La nature a donné à l'homme environ vingt-deux ans de vie l'un portant l'autre, c'eſt-à-dire, que de mille enfans nés dans un mois, les uns étant morts au berceau, les autres ayant vécu juſqu'à trente ans, d'autres juſqu'à cinquante, quelques-uns juſqu'à quatre-vingt; faites enſuite une règle de compagnie, vous trouverez environ vingt-deux ans pour chacun.

Qu'importe à DIEU qu'on meure à la guerre, ou qu'on meure de la fièvre? La guerre emporte moins de mortels que la petite vérole. Le fléau de la guerre eſt paſſager, & celui de la petite vérole règne toujours dans toute la terre à la ſuite de tant d'autres; & tous les fléaux ſont tellement combinés que la règle des vingt-deux ans de vie eſt toujours conſtante en général.

L'homme offenſe DIEU en tuant ſon prochain, dites-vous. Si cela eſt, les conducteurs des nations ſont d'horribles criminels; car ils font égorger, en invoquant DIEU même, une foule prodigieuſe de leurs ſemblables, pour de vils intérêts, qu'il vaudrait

mieux abandonner. Mais comment offenſent-ils DIEU? (à ne raiſonner qu'en philoſophes) comme les tigres & les crocodiles l'offenſent; ce n'eſt pas DIEU aſſurément qu'ils tourmentent, c'eſt leur prochain; ce n'eſt qu'envers l'homme que l'homme peut être coupable. Un voleur de grand chemin ne ſaurait voler DIEU. Qu'importe à l'Etre éternel qu'un peu de métal jaune ſoit entre les mains de *Jérôme* ou de *Bonaventure*? Nous avons des déſirs néceſſaires, des paſſions néceſſaires, des lois néceſſaires pour les réprimer; & tandis que ſur notre fourmilière nous nous diſputons un brin de paille pour un jour, l'univers marche à jamais par des lois éternelles & immuables, ſous leſquelles eſt rangé l'atome qu'on nomme la terre.

BIEN, TOUT EST BIEN.

JE vous prie, Meſſieurs, de m'expliquer le *tout eſt bien*, car je ne l'entends pas.

Cela ſignifie-t-il, *tout eſt arrangé*, *tout eſt ordonné*, ſuivant la théorie des forces mouvantes? Je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun ſe porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que perſonne ne ſouffre? vous ſavez combien cela eſt faux.

Votre idée eſt-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre ſont *bien* par rapport à DIEU & le réjouiſſent? Je ne crois point cette horreur, ni vous non plus.

De grâce, expliquez-moi le *tout eſt bien*. *Platon* le raiſonneur daigna laiſſer à DIEU la liberté de faire

cinq mondes, par la raifon, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps folides réguliers en géométrie, le tétraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icofaèdre. Mais pourquoi refferrer ainfi la puiffance divine? pourquoi ne lui pas permettre la fphère, qui eft encore plus régulière, & même le cône, la pyramide à plufieurs faces, le cylindre? &c.

DIEU choifit, felon lui, néceffairement le meilleur des mondes poffibles; ce fyftème a été embraffé par plufieurs philofophes chrétiens, quoiqu'il femble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette tranfgreffion, n'eft plus le meilleur des globes : il l'était auparavant; il pourrait donc l'être encore; & bien des gens croient qu'il eft le pire des globes, au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans fa Théodicée, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'eft plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, felon notre coutume: & puifque l'Evangile ne nous a rien révélé fur cette queftion, nous demeurons fans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz, qui parle de tout, a parlé du péché originel auffi; & comme tout homme à fyftème fait entrer dans fon plan tout ce qui peut le contredire, il imagina que la défobéiffance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont fuivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédiens néceffaires de toute la félicité poffible. *Calla calla feñor don Carlos : todo che fe haze e por fu ben.*

Quoi! être chaffé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, fi on n'avait pas mangé une

pomme! Quoi! faire dans la misère, des enfans misérables & criminels, qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres! Quoi! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchissement être brûlé dans l'éternité des siècles! ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur? Cela n'est pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut-être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien, & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'*Apollon;* mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux; qu'il ait la fièvre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer; c'est d'ordinaire une besogne épineuse; on néglige ce qui précède, & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance*, père de l'Eglise, qui dans son chapitre XIII de *la colère de* DIEU, fait parler ainsi *Epicure:* „ Ou DIEU veut ôter le mal de „ ce monde, & ne le peut; ou il le peut, & ne le veut „ pas; ou il ne le peut, ni ne le veut; ou enfin il „ le veut, & le peut. S'il le veut, & ne le peut pas, „ c'est impuissance; ce qui est contraire à la nature „ de DIEU; s'il le peut, & ne le veut pas, c'est „ méchanceté, & cela est non moins contraire à sa „ nature; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à la fois „ méchanceté & impuissance; s'il le veut, & le peut,

„ (ce qui ſeul de ces parties convient à DIEU) d'où „ vient donc le mal ſur la terre ? „

L'argument eſt preſſant, auſſi *Lactance* y répond fort mal, en diſant que DIEU veut le mal, mais qu'il nous a donné la ſageſſe avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponſe eſt bien faible en comparaiſon de l'objection ; car elle ſuppoſe que DIEU ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal ; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont perſonne n'a pu voir le fond. C'eſt ce qui réduiſit tant d'anciens philoſophes, & de légiſlateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perſes. Les manichéens adoptèrent, comme on ſait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légère, que d'avoir ſuppoſé deux êtres tout-puiſſans, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & feſant un traité comme les deux médecins de *Molière :* paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les platoniciens, prétendit, dès le premier ſiècle de l'Egliſe, que DIEU avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſière par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un DIEU tout-puiſſant, & tout ſage, de faire bâtir

un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a senti l'objection, la prévient en disant que l'ange qui présidait à l'attelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré; DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroisie qui était leur mets naturel. L'ambroisie s'exhalait par les pores; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vîte: ils y allèrent, on les y laissa; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette, &

qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vîte de ce quatrième ciel à milord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de milord *Bolingbroke*, & que milord *Shaftesbury* avait auparavant inséré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftesbury* le chapitre *des moralistes*, vous y verrez ces paroles :

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes des „ défauts de la nature. Comment est-elle sortie si „ impuissante & si défectueuse des mains d'un être „ parfait? mais je nie qu'elle soit défectueuse..... sa „ beauté résulte des contrariétés, & la concorde „ universelle naît d'un combat perpétuel.... Il faut „ que chaque être soit immolé à d'autres; les végé- „ taux aux animaux, les animaux à la terre.... & „ les lois du pouvoir central, & de la gravitation qui „ donnent aux corps célestes leur poids & leur mou- „ vement, ne seront point dérangées pour l'amour „ d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il est par „ ces mêmes lois, sera bientôt par elles réduit en „ poussière. „

Bolingbroke, *Shaftesbury*, & *Pope*, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des lois immuables ; qui ne le sait pas? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez, après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par des hirondelles, les hirondelles

par les pie-grièches, les pie-grièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour ſe tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de toute eſpèce; il y a de l'ordre par-tout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une mécanique admirable : des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang; ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les uretères, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction newtonienne; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubalcain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un mécaniſme néceſſaire; & par le même mécaniſme je meurs dans des tourmens affreux; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit *Pope*, dans ſa quatrième épître ſur le *tout eſt bien; s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général.*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chute de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *ſanté générale;* mais *Shaftesbury*, & *Bolingbroke* ont oſé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point; il eſt clair que leur ſyſtème ſape la religion chrétienne pas ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtème a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtème eſt conſolant. DIEU, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atome ou mille planètes précipités dans la ruine, une boule de ſavon ou un monde ſe former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaiſante conſolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de milord *Shaftesbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ſes lois éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces lois éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce ſyſtème du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & malfeſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans

dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal, demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême, aussi ne savons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, cela n'est pas clair. Imposons surtout silence aux scélérats, qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures, en recourant à la foi & à la Providence. (*a*)

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'être des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont. C'est un rude système, je n'en sais pas assez pour oser seulement l'examiner.

(*a*) Voyez le poëme sur le *désastre de Lisbonne*; volume de *Poëmes*,

» Mon malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être, &c.

BIENS D'EGLISE.

SECTION PREMIERE.

L'EVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amaſſer des tréſors, & de conſerver leurs biens temporels. (*a*) *Nolite theſauriſare vobis theſauros in terra.* — (*b*) *Si vis perfectus eſſe, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* — (*c*) *Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut ſorores, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.*

Les apôtres & leurs premiers ſucceſſeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était néceſſaire pour leur ſubſiſtance, ils diſtribuaient le reſte aux pauvres. *Saphire* & *Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à S[t] *Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix: *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'Egliſe poſſédait déjà des biens-fonds conſidérables ſur la fin du troiſième ſiècle, puiſque *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent la confiſcation en 302.

Dès que *Conſtantin* fut ſur le trône des Céſars, il permit de doter les égliſes comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'Egliſe acquit de riches terres. S[t] *Jérôme* s'en plaignit dans une de ſes lettres à *Euſtochie.* „ Quand vous les voyez, dit-il, „ aborder d'un air doux & ſanctifié, les riches veuves „ qu'ils rencontrent, vous croiriez que leur main

(*a*) *Matth.* chap. VI, v. 19. (*c*) ibid. v. 29.
(*b*) ibid. v. 25.

„ ne s'étend que pour leur donner des bénédictions, „ mais c'eſt au contraire pour recevoir le prix de „ leur hypocriſie. „

Les ſaints prêtres recevaient ſans demander. *Valentinien I* crut devoir défendre aux eccléſiaſtiques de rien recevoir des veuves & des femmes par teſtament, ni autrement. Cette loi que l'on trouve au *Code Théodoſien*, fut révoquée par *Martien*, & par *Juſtinien.*

Juſtinien, pour favoriſer les eccléſiaſtiques, défendit aux juges par ſa novelle XVIII, chap. II, d'annuller les teſtamens faits en faveur de l'Egliſe, quand même ils ne ſeraient pas revêtus des formalités preſcrites par les lois.

Anaſtaſe avait ſtatué en 491, que les biens d'Egliſe ſe preſcriraient par quarante ans. *Juſtinien* inſéra cette loi dans ſon code; (*d*) mais ce prince qui changea continuellement la juriſprudence, étendit cette preſcription à cent ans. Alors quelques eccléſiaſtiques, indignes de leur profeſſion, ſuppoſèrent de faux titres; (*e*) ils tirèrent de la pouſſière de vieux teſtamens, nuls ſelon les anciennes lois, mais valables ſuivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les poſſeſſions qui juſque-là avaient été regardées comme ſacrées, furent envahies par l'Egliſe. Enfin, l'abus fut ſi criant, que *Juſtinien* lui-même fut obligé de rétablir les diſpoſitions de la loi d'*Anaſtaſe*, par ſa novelle CXXXI, chap. VI.

(*d*) Cod. tit. *de fund. patrimon.*

(*e*) Cod. leg. XXIV. *de ſacro ſanctis eccleſiis.*

Les tribunaux français ont long-temps adopté le chap. XI de la novelle XVIII, quand les legs faits à l'Eglise n'avaient pour objet que des sommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilége en France.

Pour les immeubles, presque tous les rois de France depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux églises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les lois, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Aguesseau*. Depuis cet édit, l'Eglise ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par échange, sans lettres-patentes du roi enregistrées au parlement.

SECTION II.

LES biens d'Eglise pendant les cinq premiers siècles de notre ère, furent régis par des diacres qui en fesaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle; on partagea les biens de l'Eglise en quatre parts; on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques se chargèrent seuls des quatre portions; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 18 avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel temps, saisie serait faite du sixième

de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort &c.

En France l'Eglise n'aliéne pas valablement ses biens sans de grandes formalités, & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation : on juge que l'on peut prescrire sans titre, par une possession de quarante ans, les biens d'Eglise; mais s'il paraît un titre, & qu'il soit défectueux, c'est-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et de-là cette maxime, *melius est non habere titulum, quàm habere vitiosum.* On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur dont le titre n'est pas en forme est de mauvaise foi, & que suivant les canons, un possesseur de mauvaise foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée, soit une présomption de mauvaise foi ? Doit-on dépouiller le possesseur sur cette présomption? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de son père, le possède avec mauvaise foi, parce que celui de ses ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité ?

Les biens de l'Eglise nécessaires au maintien d'un ordre respectable, ne sont point d'une autre nature que ceux de la noblesse & du tiers-état, les uns & les autres devraient être assujettis aux mêmes règles. On se rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette jurisprudence équitable.

Il semble que les prêtres & les moines qui aspirent à la perfection évangélique, ne devraient jamais avoir

de procès; (*f*) *& ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

St Basile entend sans doute parler de ce passage, lorsqu'il dit (*g*) qu'il y a dans l'évangile une loi expresse, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Salvien* a entendu de même ce passage. (*h*) *Jubet Christus ne litigemus, nec solum jubet, sed in tantum hoc jubet ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Le quatrième concile de Carthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un évêque abandonne ses droits; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

(*Ces deux sections sont de M. Christin, célèbre avocat au parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.*)

SECTION III.

De la pluralité des bénéfices, des abbayes en commende, & des moines qui ont des esclaves.

IL en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'Empire, comme

(*f*) *Matth.* chap. V, v. 40.
(*g*) Homel. *de legend. græc.*
(*h*) *De gubern. Dei*, l. III, chap. 47, édit. de Paris 1645.

de la pluralité des femmes ; c'eſt un droit qui n'appartient qu'aux hommes puiſſans.

Un prince de l'Empire, cadet de ſa maiſon, ſerait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un ſeul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour conſtater ſa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guère parvenir à deux bénéfices, du moins rien n'eſt plus rare.

Le pape qui diſait qu'il était dans la règle, qu'il n'avait qu'un ſeul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très-grande raiſon.

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin*, évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le chauve* lui fit ces deux préſens. L'abbaye était celle de Saint-Germain-des-Prés-lès-Paris. C'était un gros morceau, mais pas ſi gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyons force gens d'égliſe poſſéder pluſieurs abbayes.

Alcuin diacre, favori de *Charlemagne*, poſſédait à la fois celles de Saint-Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri, & quelques autres. On ne ſaurait trop en avoir ; car ſi on eſt un ſaint, on édifie plus d'ames ; & ſi on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il ſe pourrait bien que dès ce temps-là ces abbés fuſſent commendataires ; car ils ne pouvaient réciter l'office dans ſept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel*, & *Pepin* ſon fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle eſt la différence entre un abbé commendataire, & un abbé qu'on appelle *régulier* ? la même

qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour se réjouir, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible aux abbés réguliers de se réjouir aussi. Voici comme s'exprimait sur leur douce joie *Jean Trithême* dans une de ses harangues, en présence d'une convocation d'abbés bénédictins.

Neglecto superûm cultu, spretoque tonantis
Imperio, Baccho indulgent Venerique nefandæ, &c.

En voici une traduction, ou plutôt une imitation faite par une bonne ame, quelque temps après *Jean Trithême.*

» Ils se moquent du ciel, & de la providence;
» Ils aiment mieux Bacchus, & la mère d'amour;
» Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
» Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.
» Ils s'abreuvent dans l'or, l'or est sur leurs lambris;
» L'or est sur leurs catins qu'on paye au plus haut prix:
» Et passant mollement de leur lit à la table,
» Ils ne craignent ni lois, ni rois, ni dieu, ni diable.

Jean Trithême, comme on voit, était de très-méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars: *Ce ne sont pas ces voluptueux que je crains, ce sont ces raisonneurs maigres & pâles.* Les moines qui chantent le *Pervigilium veneris* pour matines, ne sont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithême.*

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai*, qu'ils l'avaient été par l'abbé

Trithême. Il leur applique, dans ſon apocalypſe de *Méliton*, ces paroles d'*Ozée : Vaches graſſes qui fruſtrez les pauvres, qui dites ſans ceſſe, Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par ſon ſaint nom que voici les jours qui viendront ſur vous ; vous aurez agacement de dents, & diſette de pain en toutes vos maiſons.*

La prédiction ne s'eſt pas accomplie ; mais l'eſprit de police qui s'eſt répandu dans toute l'Europe, en mettant des bornes à la cupidité des moines, leur a inſpiré plus de décence.

Il faut convenir, malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus, qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminens en ſcience & en vertu ; que s'ils ont fait de grands maux ils ont rendu de grands ſervices, & qu'en général on doit les plaindre encore plus que les condamner.

SECTION IV.

TOUS les abus groſſiers qui durèrent dans la diſtribution des bénéfices, depuis le dixième ſiècle juſqu'au ſeizième, ne ſubſiſtent plus aujourd'hui ; & s'ils ſont inſéparables de la nature humaine, ils ſont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un *Maillard* ne dirait plus aujourd'hui en chaire : *O domina, quæ facitis placitum domini epiſcopi &c.* „ O Madame, qui faites le plaiſir de monſieur l'évêque, ſi vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame ſa mère était fort privée de monſieur l'évêque. „

On n'entend plus en chaire un cordelier *Menot* criant : „ Deux croſſes, deux mitres, „ *& adhuc non ſunt*

contenti. ,, Entre vous, Mefdames, qui faites à monfieur l'évêque le plaifir que favez, & puis dites : Oh, oh ! il fera du bien à mon fils, ce fera un des mieux pourvus en l'Eglife. ,, *Isti protonotarii qui habent illas difpenfas ad tria, immò in quindecim beneficia, & funt fimoniaci & facrilegi : & non ceffant arripere beneficia incompatibilia : idem eft eis. Si vacet epifcopatus, pro eo habendo dabitur unus groffus fafciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabuntur archidiaconatus, abbatiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro compenfatione.*

,, Si ces protonotaires, qui ont des difpenfes pour ,, trois ou même quinze bénéfices, font fimoniaques & ,, facriléges, & fi on ne ceffe d'accrocher des bénéfices ,, incompatibles, c'eft même chofe pour eux. Il vaque ,, un bénéfice ; pour l'avoir, on vous donnera une ,, poignée d'autres bénéfices, un archidiaconat, des ,, abbayes, deux prieurés, quatre ou cinq prébendes, ,, & tout cela pour faire la compenfation. ,,

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainfi : ,, Dans quatre plaideurs qu'on ,, rencontre au palais, il y a toujours un moine ; ,, & fi on leur demande ce qu'ils font là, un *cléri-* ,, *cus* répondra, notre chapitre eft bandé contre le ,, doyen, contre l'évêque, & contre les autres officiers, ,, & je vais après les queues de ces meffieurs pour ,, cette affaire. Et toi, maître moine, que fais-tu ,, ici ? Je plaide une abbaye de huit cents livres ,, de rente pour mon maître. Et toi, moine blanc ? ,, Je plaide un petit prioré pour moi. Et vous, ,, mendians, qui n'avez terre, ni fillon, que battez- ,, vous ici le pavé ? Le roi nous a octroyé du fel, ,, du bois, & autres chofes : mais fes officiers nous

„ les dénient. Ou bien, un tel curé par son avarice „ & envie nous veut empêcher la sépulture, & la „ dernière volonté d'un qui est mort ces jours passés, „ tellement qu'il nous est force d'en venir à la „ cour. „

Il est vrai que ce dernier abus, dont retentissent tous les tribunaux de l'Eglise catholique romaine, n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encore, c'est celui d'avoir permis aux bénédictins, aux bernardins, aux chartreux même, d'avoir des main-mortables, des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne,

Esclavage de la personne,

Esclavage des biens,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son père a bâtie; & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une

partie de ſa dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'eſclavage réel eſt celui qui eſt affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maiſon dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur ſerf pour jamais. Il eſt arrivé quelquefois qu'un négociant français, père de famille, attiré par ſes affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maiſon à loyer pendant une année, & étant mort enſuite dans ſa patrie, dans une autre province de France; ſa veuve, ſes enfans, ont été tout étonnés de voir des huiſſiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de *St Claude*, & chaſſer une famille entière de la maiſon de ſon père.

L'eſclavage mixte eſt celui qui étant composé des deux, eſt ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oſeraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémiſſans dans un triple eſclavage, ſous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté! Chacun demande comment les gouvernemens ſouffrent ces fatales contradictions? C'eſt que les moines ſont riches, & leurs eſclaves ſont pauvres. C'eſt que les moines, pour conſerver leur droit d'*Attila*, font des préſens aux commis, aux maîtreſſes de ceux qui pourraient interpoſer leur autorité pour réprimer une telle oppreſſion. Le fort écraſe toujours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines ſoient les plus forts?

Quel horrible état que celui d'un moine dont le couvent eſt riche! la comparaiſon continuelle qu'il fait de ſa ſervitude & de ſa miſère avec l'empire & l'opulence de l'abbé, du prieur, du procureur, du ſecrétaire, du maître des bois &c, lui déchire l'ame à l'égliſe & au réfectoire. Il maudit le jour où il prononça ſes vœux imprudens & abſurdes: il ſe déſeſpère; il voudrait que tous les hommes fuſſent auſſi malheureux que lui. S'il a quelque talent pour contrefaire les écritures, il l'emploie en feſant de fauſſes chartes pour plaire au ſous-prieur, il accable les payſans qui ont le malheur inexprimable d'être vaſſaux d'un couvent: étant devenu bon fauſſaire, il parvient aux charges: & comme il eſt fort ignorant, il meurt dans le doute & dans la rage.

BLASPHEME.

C'EST un mot grec qui ſignifie, *atteinte à la réputation*. *Blaſphemia* ſe trouve dans *Démoſthènes*. De-là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâmer*. *Blaſphème* ne fut employé dans l'Egliſe grecque que pour ſignifier *injure faite à* DIEU. Les Romains n'employèrent jamais cette expreſſion, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenſer l'honneur de DIEU comme on offenſe celui des hommes.

Il n'y a preſque point de ſynonyme. *Blaſphème* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *ſacrilége*. On dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain, qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on

appelle *juré le nom de* DIEU, c'eſt un blaſphémateur; mais on ne dira pas, c'eſt un ſacrilége. L'homme ſacrilége eſt celui qui ſe parjure ſur l'Evangile, qui étend ſa rapacité ſur les choſes ſacrées, qui détruit les autels, qui trempe ſa main dans le ſang des prêtres.

Les grands ſacriléges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & ſurtout les ſacriléges avec effuſion de ſang.

L'auteur des *Inſtituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèſe-majeſté divine au ſecond chef, l'inobſervation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobſervation accompagnée d'un mépris marqué; car la ſimple négligence eſt un péché, mais non pas un ſacrilége, comme il le dit. Il eſt abſurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la ſimonie, l'enlèvement d'une religieuſe, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'eſt un grand exemple des erreurs où tombent les juriſconſultes, qui n'ayant pas été appelés à faire des lois, ſe mêlent d'interpréter celles de l'Etat.

Les blaſphèmes prononcés dans l'ivreſſe, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une converſation indiſcrète, ont été ſoumis par les légiſlateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déjà cité, dit que les lois de France condamnent les ſimples blaſphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la ſeconde, triple pour la troiſième, quadruple pour la quatrième. Le coupable eſt mis au carcan pour la cinquième récidive, au carcan encore pour la ſixième, & la lèvre ſupérieure eſt

coupée avec un fer chaud ; & pour la feptième fois on lui coupe la langue. Il fallait ajouter que c'eft l'ordonnance de 1666.

Les peines font prefque toujours arbitraires ; c'eft un grand défaut dans la jurifprudence. Mais auffi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compaffion ; & cette compaffion eft d'une juftice étroite : car il ferait horrible de punir un emportement de jeuneffe, comme on punit des empoifonneurs & des parricides. Une fentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'eft qu'un affaffinat commis avec le glaive de la juftice.

N'eft-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blafphème dans un pays, fut fouvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être fcandalifé de voir porter en cérémonie un oignon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Isheth*, d'*Oshireth*, & d'*Horeth ;* il aura peut-être détourné la tête, & ne fe fera point mis à genoux en voyant paffer en proceffion les parties génitales du genre-humain plus grandes que nature. Il en aura dit fon fentiment à fouper, il aura même chanté une chanfon dans laquelle les matelots tyriens fe moquaient des abfurdités égyptiaques. Une fervante de cabaret l'aura entendu ; fa confcience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité fur la poitrine ; & on fait comment l'image de la vérité eft faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blafphémateur tyrien à une mort affreufe, & confifque fon vaiffeau. Ce

marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux perſonnages de la Phénicie.

Numa voit que ſa petite horde de Romains eſt un ramas de flibuſtiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des lois de la part de *Jupiter*. Les ſénateurs le traitent d'abord de blaſphémateur, & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* ſe fait un parti puiſſant. Il gagne des ſénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle; elle les convertit. Ils convertiſſent le ſénat & le peuple. Bientôt ce n'eſt plus *Numa* qui eſt un blaſphémateur. Ce nom n'eſt plus donné qu'à ceux qui doutent de l'exiſtence de la nymphe.

Il eſt triſte parmi nous que ce qui eſt blaſphème à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San-Gennaro; ſoit piété dans Londres, dans Amſterdam, dans Stockholm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Baſle, dans Hambourg. Il eſt encore plus triſte que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on ſe traite réciproquement de blaſphémateur.

Que dis-je? des dix mille Juifs qui ſont à Rome, il n'y en a pas un ſeul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blaſphèment; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (*a*) qui la rempliſſaient du temps de *Trajan*, croient fermement que les Juifs

(*a*) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

s'aſſemblent

s'aſſemblent les ſamedis dans leurs ſynagogues pour blaſphémer.

Un cordelier accorde ſans difficulté le titre de blaſphémateur au dominicain, qui dit que la ſainte Vierge eſt née dans le péché originel, quoique les dominicains aient une bulle du pape qui leur permet d'enſeigner dans leurs couvens la conception maculée, & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expreſſe de *St Thomas* d'Aquin.

La première origine de la ſciſſion faite dans les trois quarts de la Suiſſe, & dans une partie de la Baſſe-Allemagne, fut une querelle dans l'égliſe cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom, & un dominicain nommé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres, ſelon l'uſage de ce temps-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans ſon ſermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il fallait exterminer les jacobins blaſphémateurs qui croyaient la ſainte Vierge née en péché mortel, & délivrée du péché par les ſeuls mérites de ſon fils : l'ivrogne jacobin lui dit tout haut, vous en avez menti, blaſphémateur vous-même. Le cordelier deſcend de chaire un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à ſon adverſaire, & le laiſſe preſque mort ſur la place.

Ce fut pour venger cet outrage, que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne & en Suiſſe. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire imprimer dans Berne les ſtigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères lais nommé *Jetzer;*

ce fut la ſainte Vierge elle-même qui lui fit cette opération ; mais elle emprunta la main du ſous-prieur qui avait pris un habit de femme, & entouré ſa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère lai, expoſé tout en ſang ſur l'autel des dominicains de Berne à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au ſacrilége : les moines, pour l'apaiſer, le communièrent au plus vîte avec une hoſtie ſaupoudrée de ſublimé corroſif ; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hoſtie. (*b*)

Les moines alors l'accuſèrent devant l'évêque de Lauſane d'un ſacrilége horrible. Les Bernois indignés accuſèrent eux-mêmes les moines, quatre d'entre eux furent brûlés à Berne le 31 mai 1509 à la porte de Marſilly.

C'eſt ainſi que finit cette abominable hiſtoire qui détermina enfin les Bernois à choiſir une religion mauvaiſe à la vérité à nos yeux catholiques, mais dans laquelle ils feraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de ſemblables ſacriléges eſt incroyable. C'eſt à quoi l'eſprit de parti conduit.

Les jéſuites ont ſoutenu pendant cent ans que les janſéniſtes étaient des blaſphémateurs, & l'ont prouvé par mille lettres de cachet. Les janſéniſtes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'était les jéſuites qui blaſphémaient. L'écrivain des

(*b*) Voyez les *Voyages de Burnet* évêque de Salisbury ; l'*Hiſtoire des dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat* profeſſeur à Lauſane ; *le procès verbal de la condamnation des dominicains* ; & l'*original du procès* conſervé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait eſt rapporté dans l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*. Puiſſe-t-il être par-tout ! Perſonne ne le connaiſſait en France il y a vingt ans.

gazettes eccléſiaſtiques prétend que tous les honnêtes gens blaſphèment contre lui ; & il blaſphème du haut de ſon grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blaſphème contre lui, & ſe plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une choſe auſſi remarquable que conſolante, c'eſt que jamais, en aucun pays de la terre, chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blaſphémateur pour avoir reconnu un DIEU ſuprême, éternel, & tout-puiſſant. Ce n'eſt pas ſans doute pour avoir reconnu cette vérité, qu'on fit boire la ciguë à *Socrate*, puiſque le dogme d'un DIEU ſuprême était annoncé dans tous les myſtères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accuſa au haſard de ne pas reconnaître les dieux ſecondaires; ce fut ſur cet article qu'on le traita de blaſphémateur.

On accuſa de blaſphème les premiers chrétiens par la même raiſon ; mais les partiſans de l'ancienne religion de l'empire, les joviens qui reprochaient le blaſphème aux premiers chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blaſphémateurs ſous *Théodoſe II. Dryden* a dit :

This ſide to day and the other to morrow burns,
And they are all gods almighty in their turns.
Tel eſt chaque parti, dans ſa rage obſtiné,
Aujourd'hui condamnant, & demain condamné

BLED OU BLÉ.

SECTION PREMIERE.

Origine du mot & de la chose.

Il faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du temps de *César*; où avaient-ils pris ce mot de *blé*? On prétend que c'est de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen âge, par le chancelier *Desvignes*, *de Vineis*, à qui l'empereur *Fréderic II* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudesques latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead*; & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disaient *biada*; & les pays où l'ancienne langue romance s'est conservée, disent encore *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile : mais on serait curieux de savoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé? Chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs? C'était autrefois *Cérès* sans doute; & quand on a remonté à *Cérès*, on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès*

ſoit deſcendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du ſeigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Ishet* ou *Iſis* qui en gratifia l'Egypte, eſt fort déchu aujourd'hui, nous reſtons dans l'incertitude ſur l'origine du blé.

Sanchoniathon aſſure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Thaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or ſon *Thaut* eſt à-peu-près du temps de notre *Jared*. Il réſulte de-là que le blé eſt fort ancien, & qu'il eſt de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain, mais cela n'eſt pas démontré.

Choſe étrange! nous ſavons poſitivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne ſavons pas à qui nous devons le pain. Et, choſe encore plus étrange, nous ſommes ſi ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chanſons en l'honneur de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons-nous une ſeule en l'honneur de *Noé*, notre bienſaiteur.

Un Juif m'a aſſuré que le blé venait de lui-même en Méſopotamie, comme les pommes, les poires ſauvages, les châtaignes, les nèfles dans l'Occident. Je le veux croire juſqu'à ce que je ſois ſûr du contraire; car enfin il faut bien que le blé croiſſe quelque part. Il eſt devenu la nourriture ordinaire & indiſpenſable dans les plus beaux climats, & dans tout le Nord.

De grands philoſophes dont nous eſtimons les talens, & dont nous ne ſuivons point les ſyſtèmes, ont prétendu, dans l'*Hiſtoire naturelle du chien*, pag. 195, que les hommes ont fait le blé; que nos pères, à force de ſemer de l'yvraie & du gramen, les ont

changés en froment. Comme ces philoſophes ne ſont pas de notre avis ſur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur ſur le blé. Nous ne penſons pas qu'avec du jaſmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé eſt tout différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune tranſmutation. Quand on nous en montrera nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens ſe moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puiſque c'eſt notre nourriture principale, le blé eſt devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit ſur cette matière, que ſi un laboureur ſemait autant de blé peſant que nous avons de volumes ſur cette denrée, il pourrait eſpérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs ſallons vernis & dorés ignorent l'excès de ſa peine & de ſa miſère.

SECTION II.

Richeſſe du blé.

DÈS qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous les voiſins & les voiſines qui demandent : Combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien ſa fille aura-t-elle en mariage, &c. ? On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle)

de plus belles moiſſons que l'Eſpagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande queſtion eſt de ſavoir ſi un pays purement agricole eſt plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La ſupériorité du pays de blé eſt démontrée par le livre, auſſi petit que plein, de M. *Melon*, le premier homme qui ait raiſonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraiſon univerſelle du ſyſtème de *Laſs*. M. *Melon* a pu tomber dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains inſtruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Egypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorſqu'après pluſieurs ſiècles qu'il eſt difficile de compter au juſte, les habitans eurent trouvé le ſecret de faire ſervir à la fécondité du ſol un fleuve deſtructeur, qui avait toujours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Egypte, aux inſectes, aux reptiles, & aux crocodiles. Son eau même, mêlée d'une bourbe noire, ne pouvait déſaltérer ni laver les habitans. Il fallut des travaux immenſes, un temps prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en canaux, fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant, & changer les cavernes des rochers en vaſtes bâtimens.

Tout cela eſt plus étonnant que des pyramides; tout cela fait, voilà un peuple ſûr de ſa nourriture avec le meilleur blé du monde, ſans même avoir preſque beſoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraiſſe de la volaille ſupérieure à celle de Caux. Il eſt vêtu du plus beau lin dans le climat le plus

tempéré. Il n'a donc aucun besoin réel des autres peuples.

Les Arabes ses voisins au contraire ne recueillent pas un setier de blé depuis le désert qui entoure le lac de Sodome, & qui va jusqu'à Jérusalem, jusqu'au voisinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad; ce qui compose un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils disent : Nous avons des voisins qui ont tout le nécessaire; allons dans l'Inde leur chercher du superflu; portons-leur du sucre, des aromates, des épiceries, des curiosités; soyons les pourvoyeurs de leurs fantaisies; & ils nous donneront de la farine. Ils en disent autant des Babyloniens; ils s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé; & en étant toujours leurs serviteurs, ils restent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouissent; & les Arabes les servent; la terre à blé demeure toujours la seule riche; le superflu de son froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'industrie. Le possesseur du blé impose donc toujours la loi à celui qui a besoin de pain; & *Midas* aurait donné tout son or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé, que les habitans d'un marais, persécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquisition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produisent des épiceries devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume, & des perles, à Memphis & à Babylone : les Hollandais

vendent de tout à l'Europe & à l'Afie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui eft réellement poffeffeur du blé ? C'eft le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le fimple agriculteur de Chaldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de fon froment. C'était le marchand chaldéen ou l'égyptien adroit qui en fefait des amas, & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel eft le Hollandais ; il achète par-tout & revend par-tout ; il n'y a point pour lui de mauvaife récolte ; il eft toujours prêt à fecourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, fobres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute crainte, s'établiffent dans un port ; que leurs vaiffeaux foient bons, que leur équipage fache vivre de gros fromage & de petite bière, qu'ils faffent acheter à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils fachent le conferver, qu'ils fachent attendre ; & ils feront précifément ce que font les Hollandais.

SECTION III.

Hiftoire du blé en France.

DANS les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne fais quel feigneur ou roi de Soiffons qui mit tant d'impôts fur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que

tout le monde s'enfuit, & le laiſſa ſans pain régner tout ſeul à ſon aiſe. (*a*)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorſque les Normands, qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre; lorſque les guerres féodales achevèrent de tout détruire; lorſque ces brigandages féodaux ſe mêlèrent aux irruptions des Anglais; quand *Edouard III* détruiſit les moiſſons de *Philippe de Valois*, & *Henri V* celles de *Charles VI*; quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII* mangeaient la Picardie; enfin tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe, égorgeaient pères, mères, & enfans, pour ſavoir ſi on devait ſe ſervir de pain fermenté ou de pain azyme les dimanches?

Comment on feſait? Le peuple ne mangeait pas la moitié de ſon beſoin; on ſe nourriſſait très-mal; on périſſait de miſère; la population était très-médiocre; des cités étaient déſertes.

Cependant vous voyez encore de prétendus hiſtoriens qui vous répètent que la France poſſédait vingt-neuf millions d'habitans du temps de la Saint-Barthelemi.

C'eſt apparemment ſur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la Saint-Barthelemi; il a prétendu que le maſſacre de ſoixante & dix mille hommes, plus ou moins, était une bagatelle dans un royaume alors floriſſant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes, qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité eſt que la France avait peu d'hommes & peu de blé; & qu'elle était exceſſivement miſérable, ainſi que l'Allemagne.

(*a*) C'était un *Chilpéric*. La choſe arriva l'an 562.

Dans le court eſpace du règne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'adminiſtration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Auſſitôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de ſi heureuſes moiſſons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encore meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaiſe, le peuple alors fut dans le cas de mademoiſelle *Bernard*, qui avait vendu ſes chemiſes & ſes draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre ſon collier à perte pour avoir des draps & des chemiſes. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le miniſtère défendit l'exportation ; & cette loi ne fut point révoquée. Mais ſous *Henri IV*, ſous *Louis XIII*, & ſous *Louis XIV*, non-ſeulement la loi fut ſouvent éludée ; mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient biens fournis, il expédiait des permiſſions particulières ſur le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permiſſions firent ſouvent murmurer le peuple ; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une diſette, elle était toujours ſuivie de quelque ſédition. On accuſait le miniſtère plutôt que la ſéchereſſe ou la pluie. (1)

(1) Mais cela n'eſt arrivé que par la faute du miniſtère, qui ſe mêlant de faire des réglemens ſur le commerce des blés, donnait droit au peuple de lui imputer les diſettes qu'il éprouvait. Le ſeul moyen d'empêcher ces diſettes eſt d'encourager par la liberté la plus abſolue le commerce & les emmagaſinemens de blé, de chercher à éclairer le peuple, & à détruire le préjugé qui lui fait déteſter les marchands de blé.

Cependant, année commune, la France avait de quoi ſe nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On ſe plaignit toujours, (& il faut ſe plaindre pour qu'on vous ſuce un peu moins;) mais la France depuis 1661 juſqu'au commencement du dix-huitième ſiècle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de ſon blé qui la rendait ſi puiſſante; c'était ſon excellent vin de Bourgogne, de Champagne, & de Bordeaux; le débit de ſes eaux-de-vie dans tout le Nord, de ſon huile, de ſes fruits, de ſon ſel, de ſes toiles, de ſes draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même de Tours, de ſes rubans, de ſes modes de toute eſpèce; enfin les progrès de l'induſtrie. Le pays eſt ſi bon, le peuple ſi laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'Etat. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de ſa force.

Le blé reſta toujours à vil prix : la main-d'œuvre par conſéquent ne fut pas chère; le commerce proſpéra; & on cria toujours contre la dureté du temps.

La nation ne mourut pas de la diſette horrible de 1709; elle fut très-malade, mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua abſolument; il fallut que les Français en achetaſſent de leurs ennemis même; les Hollandais en fournirent ſeuls autant que les Turcs.

Quelques déſaſtres que la France ait éprouvés; quelques ſuccès qu'elle ait eus; que les vignes aient gelé, ou qu'elles aient produit autant de grappes que dans la Jéruſalem céleſte, le prix du blé a toujours été aſſez uniforme; &, année commune, un ſetier

de blé a toujours payé quatre paires de ſouliers depuis *Charlemagne.* (2)

Vers l'an 1750 la nation raſſaſiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéra, de romans, d'hiſtoires romaneſques, de réflexions morales plus romaneſques encore, & de diſputes théologiques ſur la grâce & ſur les convulſions, ſe mit enfin à raiſonner ſur les blés.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de ſeigle. On écrivit des choſes utiles ſur l'agriculture : tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On ſuppoſa, au ſortir de l'opéra comique, que la France avait prodigieuſement de blé à vendre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation. (3)

Auſſitôt on exporta. Il arriva préciſément ce qu'on avait éprouvé du temps de *Henri IV;* on vendit un peu trop; une année ſtérile ſurvint; il fallut pour la ſeconde fois que mademoiſelle *Bernard* revendît ſon collier pour ravoir ſes draps & ſes chemiſes. Alors quelques plaignans paſſèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait voir combien il eſt difficile de contenter tout le monde & ſon père.

Des gens de beaucoup d'eſprit, & d'une bonne volonté ſans intérêt, avaient écrit avec autant de

(2) Mais il y a eu ſouvent d'énormes différences d'une année à l'autre, & c'eſt ce qui cauſe la miſère du peuple parce que les ſalaires n'augmentent pas à proportion.

(3) Cette liberté fut limitée ; il ne ſortit que très-peu de blé, & bientôt les mauvaiſes récoltes rendirent toute exportation impoſſible. Il réſulterait deux grands biens d'une liberté abſolue de l'exportation ; l'encouragement de l'agriculture, & une plus grande conſtance dans le prix du grain.

ſagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'eſprit & des vues auſſi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; & M. l'abbé *Gagliani* napolitain réjouit la nation françaiſe ſur l'exportation des blés; il trouva le ſecret de faire, même en français, des dialogues auſſi amuſans que nos meilleurs romans, & auſſi inſtructifs que nos meilleurs livres ſérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaiſir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partiſans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le réſultat fut que les lecteurs ne ſurent plus où ils en étaient: la plupart ſe mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de ſuite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne ſurent pas diſtinguer davantage le froment du ſeigle. Les habitués de paroiſſe continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

SECTION IV.

Des blés d'Angleterre.

LES Anglais, juſqu'au dix-ſeptième ſiècle, furent des peuples chaſſeurs & paſteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en ſelle raſe avec un bridon: l'autre moitié nourriſſait des moutons & préparait les laines. Les ſiéges des pairs ne ſont encore que de gros ſacs de laine, pour les faire ſouvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'apercevoir,

au temps de la reſtauration, qu'ils avaient auſſi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère juſqu'alors labouré que pour leurs beſoins. Les trois quarts de l'Irlande ſe nourriſſaient de pommes de terre, appelées alors *potâtôs*, & par les Français, *topinambous*, & enſuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecoſſe ne connaiſſait point le blé. Il courait une eſpèce de proverbe en vers anglais aſſez plaiſans, dont voici le ſens :

Si l'époux d'Eve la féconde
Au pays d'Ecoſſe était né,
A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le ſeul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il eſt vrai que ces inſulaires mangent le plus de viande, le plus de légumes, & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre auvergnac & limouſin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre anglais en mange à peine une avec du fromage; & boit d'une bière auſſi nourriſſante que dégoûtante, qui l'engraiſſe.

On peut encore, ſans raillerie, ajouter à ces raiſons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé long-temps leur tête. Ils portaient des perruques volumineuſes hautes d'un demi-pied ſur le front, & qui deſcendaient juſqu'aux hanches. Seize onces d'amidon ſaupoudraient ſeize onces de cheveux étrangers, qui cachaient dans leur épaiſſeur le buſte d'un petit homme; de ſorte que dans une farce, où un maître à chanter du bel air, nommé M. *des Soupirs*,

secouait sa perruque sur le théâtre, on était inondé pendant un quart-d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre, mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'essentiel, il faut savoir qu'en 1689, la première année du règne de *Guillaume* & de *Marie*, un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé, & même de mauvaises eaux-de-vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte, favorable à la navigation & à la culture, fut conçu. (4)

Quand une mesure nommée *quarter*, égale à vingt-quatre boisseaux de Paris, n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit schellings au marché, le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq schellings = 5 liv. 10 s. de France; à l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une livre sterling & douze schellings, on donnait de récompense trois schellings & six sous = 3 liv. 12 s. de France. Le reste dans une proportion assez exacte.

Quand le prix des grains haussait, la gratification n'avait plus lieu; quand ils étaient plus chers, l'exportation n'était plus permise. Ce réglement a éprouvé quelques variations, mais enfin le résultat a été un profit

(4) Cette prime ne pouvait avoir d'autre effet que de tenir le blé en Angleterre au-dessus du taux naturel. En la considérant relativement à la culture, elle a pour objet de faire cultiver plus de terres en blé qu'on n'en cultiverait sans cela, ce qui est une perte réelle parce que on ferait rapporter à ces mêmes terres des productions d'une valeur plus grande. Il n'est juste d'encourager la culture du blé aux dépens d'une autre culture que dans les pays où la récolte ne suffit pas année commune à la subsistance du peuple, parce que ce serait un mal pour une nation de ne pas être indépendante des autres pour la denrée de nécessité première, du moins tant que les prejugés mercantilles subsisteront.

profit immenſe. On a vu par un extrait de l'exportation des grains, préſenté à la chambre des communes en 1751, que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. ſterling, qui ſont cent ſoixante & dix millions trois cents trente-trois mille ſoixante & dix-huit livres de France. Et ſur cette ſomme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années, la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait ſa fortune à ſa culture qu'elle avait trop long-temps négligée; mais auſſi elle la devait à ſon terrain. Plus ſa terre a valu, plus elle s'eſt encore améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs, & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais auſſi la France a preſque le double d'habitans; & en ce cas l'Angleterre n'eſt que d'un cinquième plus riche en blés, pour nourrir la moitié moins d'hommes: ce qui eſt bien compenſé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

SECTION V.

Mémoire court ſur les autres pays.

L'ALLEMAGNE eſt comme la France; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres ſtériles; les pays voiſins du Rhin & du Danube, la Bohème, ſont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grain que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'Espagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en est toujours bien fournie & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en regorgent; on le transporte à celles du Nord avec beaucoup de peine; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie; le reste ne produit que du seigle; les provinces septentrionales rien.

Le Danemarck peu.

L'Ecosse encore moins.

La Flandre autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe jusqu'à Terracine, sont stériles. Le Bolonais, dont les papes se sont emparé, parce qu'il était à leur bienséance, est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin, & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople, c'est-à-dire, des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre promise, en supposant que la *terre promise* avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de *Cérès;* mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi-bien la terre que du temps d'*Hiéron*, qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro.*

Le Piémont eſt un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre, & le ſera.

La Suiſſe n'eſt guère plus riche ; elle a peu de froment ; il y a des cantons qui en manquent abſolument.

Un marchand de blé peut ſe régler ſur ce petit mémoire ; & il ſera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juſte de la récolte de l'année & du beſoin du moment.

Réſumé.

Suivez le précepte d'*Horace :* ayez toujours une année de blé par devers vous ; *proviſæ frugis in annum.*

SECTION VI.

Blé, grammaire, morale.

ON dit proverbialement, *manger ſon blé en herbe ; être pris comme dans un blé ; crier famine ſur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos ſoins a fournis, il n'en eſt point qui mérite plus l'attention des légiſlateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela ſignifie une infinité de bonnes choſes, comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième ſiècle comme on gouvernait du temps d'*Albouin*, de *Gondebald*, de *Clodevick*, nommé en latin *Clodovæus.*

Ne parle plus des lois de *Dagobert*, quand nous avons les œuvres du chancelier d'*Agueſſeau*, les diſcours de MM. les gens du roi, *Montclar*, *Servant*, *Caſtillon*, *la Chalotais*, *du Paty*, &c.

Ne nous cite plus les miracles de St *Amable*, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laiſſe pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, ſonge dans quel ſiècle nous vivons.

Si jamais on aſſaſſine à coups de piſtolet un maréchal d'*Ancre*, ne fais point brûler ſa femme en qualité de ſorcière, ſous prétexte que ſon médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guériſon de ſes vapeurs.

Diſtingue toujours les honnêtes gens qui penſent, de la populace qui n'eſt pas faite pour penſer.

Si l'uſage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & ſi en chemin tu rencontres quelques gens d'eſprit; avertis-les par un ſigne de tête, par un coup d'œil, que tu penſes comme eux, mais qu'il ne faut pas rire.

Affaiblis peu-à-peu toutes les ſuperſtitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

Les lois doivent être pour tout le monde; mais laiſſe chacun ſuivre ou rejeter à ſon gré ce qui ne peut être fondé que ſur un uſage indifférent.

Si la ſervante de *Bayle* meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à *Bayle*, ni à *Bayle* comme à ſa ſervante.

Si les imbécilles veulent encore du gland, laiſſe-les en manger; mais trouve bon qu'on leur préſente du pain.

En un mot, ce proverbe eſt excellent en mille occaſions.

BOEUF APIS. (PRETRES DU)

HÉRODOTE raconte que *Cambyſe*, après avoir tué de ſa main le dieu-bœuf, fit bien fouetter les prêtres; il avait tort, ſi ces prêtres avaient été de bonnes gens qui ſe fuſſent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, ſans moleſter les citoyens. Mais s'ils avaient été perſécuteurs, s'ils avaient forcé les conſciences, s'ils avaient établi une eſpèce d'inquiſition & violé le droit naturel, *Cambyſe* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre. (*)

BOIRE A LA SANTÉ.

D'OU vient cette coutume? eſt-ce depuis le temps qu'on boit? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour ſa propre ſanté, mais non pas pour la ſanté d'un autre.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne ſignifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien; mais je bois avant vous pour que vous buviez; je vous invite à boire.

(*) Voyez *Apis*.

Dans la joie d'un feſtin on buvait pour célébrer ſa maîtreſſe, & non pas pour qu'elle eût une bonne ſanté. Voyez dans *Martial :*

Nævia ſex cyathis, ſeptem Juſtina bibatur.
Six coups pour Nevia, ſept au moins pour Juſtine.

Les Anglais, qui ſe ſont piqués de renouveler pluſieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames; c'eſt ce qu'ils appellent *toſter ;* & c'eſt parmi eux un grand ſujet de diſpute ſi une femme eſt toſtable ou non, ſi elle eſt digne qu'on la toſte.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguſte*, pour le retour de ſa ſanté. *Dion Caſſius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le ſénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au ſecond ſervice. C'eſt un étrange décret. Il eſt plus vraiſemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette baſſeſſe. Quoi qu'il en ſoit, vous liſez dans *Horace :*

Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te menſis adhibet Deum.
Te multâ prece, te proſequitur mero
Defuſo pateris; & laribus tuum
Miſcet numen, uti Græcia Caſtoris,
Et magni memor Herculis.
Longas ô utinam, dux bone, ferias
Præſtes Heſperiæ : dicimus integro
Sicci mane die, dicimus uvidi
Quum ſol oceano ſubeſt.

Sois le Dieu des feſtins, le Dieu de l'alégreſſe ;
Que nos tables ſoient tes autels.
Préſide à nos jeux ſolemnels,
Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
Seul tu fais les beaux jours ; que tes jours ſoient ſans fin.
C'eſt ce que nous diſons en revoyant l'aurore,
Ce qu'en nos douces nuits nous rediſons encore,
Entre les bras du Dieu du vin. (*a*)

On ne peut, ce me ſemble, faire entendre plus expreſſément ce que nous entendons par ces mots : *Nous avons bu à la ſanté de votre majeſté.*

C'eſt de-là probablement que vint, parmi nos nations barbares, l'uſage de boire à la ſanté de ſes convives ; uſage abſurde, puiſque vous videriez quatre bouteilles ſans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la ſanté du roi*, s'il ne ſignifie pas ce que nous venons de voir ?

Le dictionnaire de Trévoux nous avertit qu'on *ne boit pas à la ſanté de ſes ſupérieurs en leur préſence.* Paſſe pour la France & pour l'Allemagne ; mais en Angleterre c'eſt un uſage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londres qu'à Vienne.

On ſait de quelle importance il eſt en Angleterre de boire à la ſanté d'un prince qui prétend au trône ; c'eſt ſe déclarer ſon partiſan. Il en a coûté cher à plus d'un écoſſais & d'un irlandais pour avoir bu à la ſanté des *Stuarts.*

Tous les whigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à ſa ſanté, mais à ſa mémoire. Un tori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande,

(*a*) *Dacier* a traduit *ſicci* & *uvidi* dans nos prières du ſoir & du matin.

grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que *cork* en anglais ſignifie *bouchon.* Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots ; il écrivit en 1702 une brochure (ce ſont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'eſt une impiété atroce de boire à la ſanté des rois, & ſurtout à leur *mémoire ;* que c'eſt une profanation de ces paroles de JESUS-CHRIST : *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui étonnera, c'eſt que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'uſage impie de boire à la ſanté des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré* curé de la paroiſſe de Sainte-Foi, qui publia *la divine potion pour conſerver la ſanté ſpirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la ſanté, avec des argumens clairs & ſolides contre cette coutume criminelle, le tout pour la ſatisfaction du public ; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre ſalut* 1648.

Notre révérend père *Garaſſe*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père *Nonotte*, n'ont rien de ſupérieur à ces profondeurs anglaiſes. Nous avons long-temps lutté, nos voiſins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie? & comment son bras & sa main se remuaient à sa volonté? Il répondit bravement qu'il n'en savait rien. Mais du moins, lui dit-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre; & il avoua encore qu'il n'en savait rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Muschembroek* lui-même est tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une bûche se change dans son foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu? sait-on bien nettement comment la génération s'opère? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jetons en terre se relève pour produire

un tuyau chargé d'un épi, & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin? Plusieurs docteurs ont dit: Que ne sais-je pas? *Montagne* disait: Que sais-je?

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

> Parle: m'apprendras-tu par quels subtils ressorts
> L'éternel artisan fait végéter les corps? &c. (*)

BOUC.

Bestialité, sorcellerie.

LES honneurs de toute espèce que l'antiquité a rendus aux boucs seraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot *bouc*. Vous trouvez dans *Zacharie*: (*a*) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs; elle les visitera: il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

(*b*) *Sortez de Babylone*, dit *Jérémie* aux chefs du peuple; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeler leurs rois *boucs*; ils consacrèrent un bouc dans Mendès,

(*) Voyez les *Discours en vers sur l'homme*, volume de *Poëmes*.

(*a*) Chap. X, v. 3. (*b*) Chap. L, v. 8.

& l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il ſe peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblême pour une divinité ; c'eſt ce qui ne lui arrive que trop ſouvent.

Il n'eſt pas vraiſemblable que les shoen ou shotim d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, aient à la fois immolé & adoré des boucs. On ſait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple, & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie, & juſqu'au nom même d'*Hazazel*, ainſi qu'ils adoptèrent pluſieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encore un honneur plus ſingulier ; il eſt conſtant qu'en Egypte pluſieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Paſiphaé* avec ſon taureau. *Hérodote* raconte que lorſqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très-étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que *Plutarque*, & *Pindare*, qui vivaient dans des ſiècles ſi éloignés l'un de l'autre, s'accordent tous deux à dire qu'on préſentait des femmes au bouc conſacré. (*c*) Cela fait frémir la nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

Charmantes filles de Mendès,
Quels amans cueillent ſur vos lèvres
Les doux baiſers que je prendrais ?
Quoi ! ce ſont les maris des chèvres !

(*c*) M. *Larcher* du collége Mazarin, a fort approfondi cette matière.

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (*d*) *Jéroboam* inſtitua des prêtres pour le ſervice de ſes veaux & de ſes boucs. Le texte hébreu porte expreſſément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent paſſionnées pour des boucs, & des Juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il fallut une loi expreſſe pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique, (*e*) & y eſt exprimée à pluſieurs repriſes. D'abord c'eſt une défenſe éternelle de ſacrifier aux velus avec leſquels on a forniqué. (*f*) Enſuite une autre défenſe aux femmes de ſe proſtituer aux bêtes, & aux hommes de ſe ſouiller du même crime. Enfin, il eſt ordonné (*g*) que quiconque ſe ſera rendu coupable de cette turpitude, ſera mis à mort avec l'animal dont il aura abuſé. L'animal eſt réputé auſſi criminel que l'homme & la femme; il eſt dit que le ſang retombera ſur eux tous.

C'eſt principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces lois, devenues malheureuſement néceſſaires au peuple hébreu. C'eſt aux boucs & aux chèvres, aux aſirim, qu'il eſt dit que les Juifs ſe ſont proſtitués; *aſiri*, un bouc & une chèvre; *aſirim*, des boucs & des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans pluſieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un déſert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne ſait que trop

(*d*) Liv. II. Paralip. chap. XI, v. 15.

(*e*) Lévit. chap. XVII, v. 7.

(*f*) Chap. XVIII, v. 23.

(*g*) Chap. XX, v. 15 & 16.

combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre, & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue : le *novimus & qui te transversa tuentibus hircis* n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte, & dans les sables d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égypans, & de quelques autres monstres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie, la sorcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appelait *sabbatum* chez les Romains l'espèce de sorcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infames. C'est de-là qu'enfin être sorcier & aller au sabbat, fut la même chose chez les nations modernes.

De misérables femmes de village trompées par des fripons, & encore plus par la faiblesse de leur imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de bouse de vache, & de poil de chèvre, elles allaient au sabbat sur un manche à balai pendant leur sommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouissance.

Cette opinion était universelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui se métamorphosait en bouc. C'est ce qu'on peut voir dans les *Disquisitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs

de l'inquisition, cité par *Del Rio*, (*h*) dit que les sorciers appellent le bouc *Martinet.* Il assure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet*, montait sur son dos, & était transportée en un instant dans les airs à un endroit nommé *la noix de Benevent.*

Il y eut des livres où les mystères des sorciers étaient écrits. J'en ai vu un à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs l'*alphabet du diable.* Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presque indéchiffrables, tels à-peu-près que ceux de l'Almanach du berger.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus sorciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des sorciers. Le jésuite *Del Rio*, docteur de Louvain, fit imprimer ses *Disquisitions magiques* en l'an 1599 : il assure que tous les hérétiques sont magiciens ; & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le diable ne se transforme en bouc & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (*i*) Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes*, (*k*) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait, déguisé en bouc, & qu'elle fut punie ; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la sorcellerie, est un nommé *Boguet*, grand juge en

(*h*) *Del Rio* page 190. (*i*) Page 180. (*k*) Page 181.

dernier reſſort d'une abbaye de Saint-Claude en Franche-Comté. Il rend raiſon de tous les ſupplices auxquels il a condamné des ſorcières & des ſorciers : le nombre en eſt très conſidérable. Preſque toutes ces ſorcières ſont ſuppoſées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus ſorciers ont été exécutés à mort en Europe. La ſeule philoſophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enſeigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles. (*)

BOUFFON, BURLESQUE,

Bas comique.

Il était bien ſubtil ce ſcoliaſte qui a dit le premier que l'origine de *bouffon* eſt due à un petit ſacrificateur d'Athènes, nommé *Bupho*, qui laſſé de ſon métier s'enfuit, & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir, fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appela *bouffonnerie*. Cette hiſtoriette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre, *bouphonos* ſignifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaiſanterie chez les Grecs ne fut appelée *bouphonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine ſage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le ſacrificateur ſubalterne, ou plutôt le boucher ſacré, prêt à immoler un bœuf,

(*) Voyez *Béker*.

s'enfuyait comme saisi d'horreur, pour faire souvenir les hommes que, dans des temps plus sages & plus heureux, on ne présentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles, ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisser de ce sang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* est reçu depuis long-temps chez les Italiens, & chez les Espagnols; il signifiait *mimus*, *scurra*, *joculator;* mime, farceur, jongleur. *Ménage* après *Saumaise* le dérive de *bocca infiata*, boursoufflé; & en effet on veut dans un bouffon un visage rond & la joue rebondie. Les Italiens disent *buso magro*, maigre bouffon, pour exprimer un mauvais plaisant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon, *bouffonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuser la populace. C'est par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'esprit humain. *Thespis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux seizième & dix-septième siècles, les tragédies espagnoles & anglaises furent toutes avilies par des bouffonneries dégoûtantes. (*)

Les cours furent encore plus déshonorées par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte, que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière*:

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix,

(*) Voyez *Art dramatique*.

Si

Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnais plus l'auteur du Miſanthrope.

Mais il faut conſidérer que *Raphaël* a daigné peindre des groteſques. *Molière* ne ſerait point deſcendu ſi bas s'il n'eût eu pour ſpectateurs que des *Louis XIV*, des *Condés*, des *Turenne*, des ducs de *la Rochefoucauld*, de *Montauſier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Monteſpan*, & de *Thiange*; mais il travaillait auſſi pour le peuple de Paris, qui n'était pas encore décraſſé; le bourgeois aimait la groſſe farce, & la payait. Les *Jodelets* de *Scarron* étaient à la mode. On eſt obligé de ſe mettre au niveau de ſon ſiècle avant d'être ſupérieur à ſon ſiècle; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'eſt-ce que la *Batrachomiomachie* attribuée à *Homère*, ſinon une bouffonnerie, un poëme burleſque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'eſt pas toujours dans le ſtyle burleſque. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin, ne ſont point dans le ſtyle des *Jodelets* de *Scarron*. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scarron*. Ses perſonnages les plus bas n'affectent point des plaiſanteries de Gilles. La bouffonnerie eſt dans la choſe, & non dans l'expreſſion. Le ſtyle burleſque eſt celui de Dom Japhet d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de deſcendre,
Noé qui ſur les eaux fit flotter ſa maiſon,
Quand tout le genre-humain but plus que de raiſon.

Vous voyez qu'il n'eſt rien de plus net que ma race,
Et qu'un criſtal auprès paraîtrait plein de craſſe.

Pour dire qu'il veut ſe promener, il dit qu'*il va exercer ſa vertu caminante.* Pour faire entendre qu'on ne pourra lui parler, il dit:

Vous aurez avec moi diſette de loquelle.

C'eſt preſque par-tout le jargon des gueux, le langage des halles; même il eſt inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compiſſé, piſſeuſe abominable.

Enfin, la groſſièreté de ſa baſſeſſe eſt pouſſée juſqu'à chanter ſur le théâtre:

Amour nabo
Qui du jabo
De dom Japhet
A fait
Une ardente fournaiſe;
Et dans mon pis
A mis
Une eſſence de braiſe.

Et ce ſont ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un ſiècle alternativement avec le Miſanthrope; ainſi qu'on voit paſſer dans une rue indifféremment un magiſtrat & un chiffonnier.

Le Virgile traveſti eſt à-peu-près dans ce goût; mais rien n'eſt plus abominable que ſa Mazarinade.

Notre Jules n'eſt pas Céſar,
C'eſt un caprice du haſard,

Qui naquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ses desseins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'Etat.
Singe du prélat de sorbonne,
Ma foi tu nous la bailles bonne.
Tu n'es à ce cardinal duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illustre en ta partie honteuse,
Ta seule braguette est fameuse.

. . . .

Va rendre compte au vatican
De tes meules mis à l'encan ;
D'être cause que tout se perde,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces saletés font vomir, & le reste est si exécrable qu'on n'ose le copier. Cet homme était digne du temps de la fronde. Rien n'est peut-être plus extraordinaire que l'espèce de considération qu'il eut pendant sa vie, si ce n'est ce qui arriva dans sa maison après sa mort.

On commença par donner d'abord le nom de poëme burlesque au Lutrin de *Boileau;* mais le sujet seul était burlesque ; le style fut agréable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre sorte de burlesque qui était bien supérieur au nôtre, c'est celui de l'*Arétin*, de l'archevêque *la Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce*. La décence y est souvent sacrifiée à la plaisanterie; mais les mots déshonnêtes en sont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque

la Caza roule à la vérité ſur un ſujet qui fait enfermer à Bicêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Déchaufours;* cependant il n'y a pas un mot qui offenſe les oreilles chaſtes; il faut deviner.

Trois ou quatre anglais ont excellé dans ce genre. *Butler* dans ſon *Hudibras*, qui eſt la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule; le docteur *Garth* dans la querelle des apothicaires & des médecins; *Prior* dans ſon hiſtoire de l'ame, où il ſe moque fort plaiſamment de ſon ſujet; *Philippe* dans ſa pièce du Brillant Schelling.

Hudibras eſt autant au-deſſus de *Scarron* qu'un homme de bonne compagnie eſt au-deſſus d'un chanſonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un perſonnage très-réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax*, & de *Cromwell;* il s'appelait le *chevalier Samuel Luke.* (Voyez le commencement de ce poëme aſſez fidellement traduit à l'article PRIOR, BUTLER, & SWIFT.)

Le poëme de *Garth* ſur les médecins & les apothicaires, eſt moins dans le ſtyle burleſque que dans celui du Lutrin de *Boileau;* on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté &c., que dans le Lutrin; & ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'une profonde érudition y eſt embellie par la fineſſe & par les grâces: il commence à-peu-près ainſi:

Muſe, raconte-moi les débats ſalutaires
Des médecins de Londre, & des apothicaires,
Contre le genre-humain ſi long-temps réunis.
Quel Dieu pour nous ſauver les rendit ennemis?

Comment laissèrent-ils respirer leurs malades
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pillule en boulet?
Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie, & nous laissaient la nôtre.

Prior, que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poëme est dans le style d'*Hudibras* qu'on appelle *Doggerel rhumes;* c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier système, *Prior* la compare au pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systèmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds, nouveau né, remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmaillotter; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête; & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle :*

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour ſa vieilleſſe.

Give us play-things for our old age.

Et il eſt bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* eſt antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme eſt terminé par cette concluſion.

Je n'aurai point la fantaiſie
D'imiter ce pauvre Caton,
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car entre nous, Platon m'ennuie.
La triſteſſe eſt une folie;
Etre gai c'eſt avoir raiſon.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Ariſtote la rapſodie,
De René la philoſophie;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Diſtinguons bien dans tous ces poëmes le plaiſant, le léger, le naturel, le familier; du groteſque, du bouffon, du bas, & ſurtout du forcé. Ces nuances ſont démêlées par les connaiſſeurs, qui ſeuls à la longue font le deſtin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois deſcendre au ſtyle burleſque.

Autrefois carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.

Il appelle les louvetaux, *meſſieurs les louvats. Phèdre* ne ſe ſert jamais de ce ſtyle dans ſes fables; mais auſſi il n'a pas la grâce & la naïve molleſſe de *la Fontaine*, quoiqu'il ait plus de préciſion & de pureté.

BOULEVERD, OU BOULEVART.

BOULEVART, fortification, rempart. Belgrade eſt le boulevart de l'empire ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne ſignifie dans ſon origine qu'un jeu de boule? Le peuple de Paris jouait à la boule ſur le gazon du rempart; ce gazon s'appelait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On boulait ſur le verd.* De-là vient que les Anglais, dont la langue eſt une copie de la nôtre preſque dans tous ſes mots qui ne ſont pas ſaxons, ont appelé leur jeu de boule *boulin-gréen*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, ſans ſavoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoiſes qui s'allaient promener ſur le *Bouleverd*, & non pas ſur le *Boulevard*. On ſe moquait d'elles, & on avait tort. Mais en tout genre l'uſage l'emporte; & tous ceux qui ont raiſon contre l'uſage ſont ſifflés ou condamnés.

BOURGES.

Nos questions ne roulent guère sur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement sur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le siége de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des rois ? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas sitôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord, n'ont rien d'antique que le sol, les arbres, & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie, & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens & les monumens nouveaux ; c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il serait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au temps de la guerre des géans : mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges*.

BOURREAU.

Il ſemble que ce mot n'aurait point dû ſouiller un dictionnaire des arts & des ſciences ; cependant il tient à la juriſprudence & à l'hiſtoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de ſe ſervir fort ſouvent de ce mot dans les tragédies ; *Clytemneſtre* dans *Iphigénie* dit à *Agamemnon :*

„ Bourreau de votre fille, il ne vous reſte enfin
„ Que d'en faire à ſa mère un horrible feſtin.

On emploie gaiement ce mot en comédie : *Mercure* dit dans l'Amphitrion :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau !

Et les Romains ſe permettaient de dire :

Quorſum vadis, carnifex ?

Le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur*, détaille tous les priviléges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. (*a*) Dans un roman d'éducation, qui n'eſt ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le monarque doit donner ſans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier préſomptif de la couronne, ſi cette fille eſt bien élevée, & ſi elle a *beaucoup de convenance avec le jeune prince.* C'eſt dommage qu'il n'ait

(*a*) Roman intitulé *Emile*, tome IV, pages 177 & 178.

pas ſtipulé la dot qu'on devait donner à la fille, & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par *convenance* on ne pouvait guère pouſſer plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines, dont cet auteur a régalé notre ſiècle. Il aurait été ſans doute par *convenance* un des garçons... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la princeſſe, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de ſon père. C'eſt pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baiſers âcres; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïſe*, un jeune Suiſſe qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas; & qui dit à ſa ſuiſſeſſe, *garde tes baiſers, ils ſont trop âcres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une eſpèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre ſiècle ſi elle avait duré. Les pères de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût apercevoir entre le pourſuivant & la pourſuivie.

Eſt modus in rebus ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

BRACHMANES, BRAMES.

AMI lecteur, obſervez d'abord que le père *Thomaſſin*, l'un des plus ſavans hommes de notre Europe, dérive les brachmanes d'un mot juif *barac* par un C, ſuppoſé que les juifs euſſent un C. Ce *barac* ſignifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les brachmanes s'enfuyaient des villes, ſuppoſé qu'alors il y eût des villes.

Ou, ſi vous l'aimez mieux, brachmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biſcayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran*, qui exprimait quelque choſe que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement on ſaurait moins, & on ſaurait mieux.

N'eſt-il pas vraiſemblable que les brachmanes ſont les premiers légiſlateurs de la terre, les premiers philoſophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous reſtent de l'ancienne hiſtoire, ne forment-ils pas une grande préſomption en leur faveur, puiſque les premiers philoſophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curioſités les plus antiques, recueillies par les empereurs de la Chine, ſont toutes indiennes, ainſi que les relations l'atteſtent dans la collection de *du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du Shaſta; c'eſt le premier livre de théologie des brachmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur Veidam, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprife par eux en aucun temps. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler*, ne fe trouvent ni dans les fragmens du Shafta, que nous avons, ni dans l'Ezourveidam, ni dans le Cormoveidam. Je puis du moins affurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus fingulier, c'eft que le Shafta qui parle d'une confpiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande prefqu'île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux, qui furent connus fi tard, ne nomment jamais les brachmanes; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre*, & leurs établiffemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Efther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (*) On voit un fingulier contrafte entre les livres facrés des Hébreux, & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer, de maffacrer hommes & bêtes; on y égorge tout au nom du Seigneur; c'eft tout un autre ordre de chofes.

C'eft inconteftablement des brachmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres céleftes révoltés contre le fouverain de la nature; & c'eft-là probablement que les Grecs ont puifé la fable des Titans. C'eft auffi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer*, dans le premier fiècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils fuppofer une révolte dans le ciel fans en avoir vu fur la terre?

(*) Voyez *Job*.

Un tel ſaut de la nature humaine à la nature divine ne ſe conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans qu'après avoir vu quelques hommes plus robuſtes que les autres tyranniſer leurs ſemblables. Il fallait ou que les premiers brachmanes euſſent éprouvé des diſcordes violentes, ou qu'ils en euſſent vu du moins chez leurs voiſins pour en imaginer dans le ciel.

C'eſt toujours un très-étonnant phénomène qu'une ſociété d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une eſpèce de guerre faite dans les eſpaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empyrée.* (*) Mais il faut bien ſoigneuſement remarquer que dans cette révolte des êtres céleſtes contre leur ſouverain, il n'y eut point de coups donnés, point de ſang céleſte répandu, point de montagnes jetées à la tête, point d'anges coupés en deux, ainſi que dans le poëme ſublime & groteſque de *Milton.*

Ce n'eſt, ſelon le Shaſta, qu'une déſobéiſſance formelle aux ordres du Très-Haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges rebelles dans un vaſte lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le temps d'un mononthour entier. Un mononthour eſt de quatre cents vingt-ſix millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point

(*) Voyez *Ciel matériel.*

avec les mâles de leur nouvelle eſpèce, ſous peine de retourner à l'ondéra.

Ce ſont-là les principaux articles de la foi des brachmanes, qui a duré ſans interruption de temps immémorial juſqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché auſſi grave de manger un poulet que d'exercer la ſodomie.

Ce n'eſt-là qu'une petite partie de l'ancienne coſmogonie des brachmanes. Leurs rites, leurs pagodes, prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils repréſentent encore la vertu ſous l'emblème d'une femme qui a dix bras, & qui combat dix péchés mortels figurés par des monſtres. Nos miſſionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'aſſurer que le diable eſt adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

De la métempſycoſe des brachmanes.

La doctrine de la métempſycoſe vient d'une ancienne loi de ſe nourrir de lait de vaches ainſi que de légumes, de fruits, & de riz. Il parut horrible aux brachmanes de tuer & de manger ſa nourrice : on eut bientôt le même reſpect pour les chèvres, les brebis, & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de ſe purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainſi que dans ceux des hommes. La nature du climat ſeconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmoſphère brûlante exige une nourriture rafraîchiſſante, & inſpire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des veſtiges dans les anciens livres ſacrés. DIEU, dans la Genèſe, (*a*) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur ſang & leur ame.* C'eſt ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai*, dit-il, (*b*) *le ſang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes.* Il dit dans le Lévitique, (*c*) *l'ame de la chair eſt dans le ſang.* Il fait plus ; il fait un pacte ſolemnel avec les hommes & avec tous les animaux, (*d*) ce qui ſuppoſe dans les animaux une intelligence.

Dans des temps très-poſtérieurs, l'Eccléſiaſte dit formellement : (*e*) DIEU *fait voir que l'homme eſt ſemblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition eſt égale ; comme l'homme meurt, la bête meurt auſſi. Les uns & les autres reſpirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaiſſance aux bêtes, les livres ſacrés comme les profanes ; & pluſieurs les font parler. Il n'eſt donc pas étonnant que les brachmanes, & les pythagoriciens après eux, aient cru que les ames paſſaient ſucceſſivement dans les corps des bêtes & des hommes. En conſéquence ils ſe perſuadèrent, ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'eſt une partie du roman

(*a*) Genèſe chap. IX, v. 4.
(*b*) v. 5.
(*c*) Lév. chap. XVII, v. 14.
(*d*) Genèſe chap. IX, v. 10.
(*e*) Eccléſ. chap. XVIII, v. 19.

du jéſuite *Bougeant*, qui imagina que les diables ſont des eſprits envoyés dans le corps des animaux. Ainſi de nos jours, au bord de l'Occident, un jéſuite renouvelle ſans le ſavoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

Des hommes & des femmes qui ſe brûlent chez les brachmanes.

LES brames ou bramins d'aujourd'hui, qui ſont les mêmes que les anciens brachmanes, ont conſervé, comme on ſait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandait jamais le ſang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & eſt-il encore de ſe brûler publiquement? La ſuperſtition, qui allie tous les contraires, eſt l'unique ſource de cet affreux ſacrifice; coutume beaucoup plus ancienne que les lois d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophète, fils de DIEU, deſcendit parmi eux, & eut pluſieurs femmes; qu'étant mort, celle de ſes femmes qui l'aimait le plus, ſe brûla ſur ſon bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme ſe brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia*, femme de *Brutus*, avala des charbons ardens pour rejoindre ſon mari? ou eſt-ce une fable inventée par les prêtres? Y eut-il un *Brama*, qui ſe donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU? Il eſt à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la ſuite on vit des *Zoroaſtres*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur hiſtoire, ce qu'elle a toujours continué de faire par-tout.

Dès

Dès que la femme du fils de DIEU ſe brûle, il faut bien que des dames de moindre condition ſe brûlent auſſi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris qui ſont devenus chevaux, éléphans, ou éperviers? comment démêler préciſément la bête que le défunt anime? comment le reconnaître & être encore ſa femme? Cette difficulté n'embarraſſe point les théologiens indous; ils trouvent aiſément des diſtinguo, des ſolutions, *in ſenſu compoſito*, *in ſenſu diviſo*. La métempſycoſe n'eſt que pour les perſonnes du commun; ils ont pour les autres ames une doctrine plus ſublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles, vont ſe purifiant; celles des femmes qui s'immolent ſont béatifiées, & retrouvent leurs maris tout purifiés: enfin les prêtres ont raiſon, & les femmes ſe brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatiſme eſt établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à ſe brûler; car la loi invariable eſt que ce dévouement ſoit abſolument volontaire. L'honneur eſt d'abord déféré à la plus ancienne mariée des femmes du mort: c'eſt à elle de deſcendre au bûcher; ſi elle ne s'en ſoucie pas, la ſeconde ſe préſente; ainſi du reſte. On prétend qu'il y en eut une fois dix-ſept qui ſe brûlèrent à la fois ſur le bûcher d'un raïa; mais ces ſacrifices ſont devenus aſſez rares: la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guère de gouverneurs de Madraſs & de Pondichéri qui n'ait vu quelque indienne périr volontairement dans les flammes. M. *Holwell* rapporte

qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté ſingulière, mère de trois enfans, ſe brûla en préſence de madame *Rouſſel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madraſs : elle réſiſta aux prières, aux larmes, de tous les aſſiſtans. Madame *Rouſſel* la conjura au nom de ſes enfans, de ne les pas laiſſer orphelins : l'indienne lui répondit : DIEU *qui les a fait naître aura ſoin d'eux;* enſuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de ſa main le feu au bûcher, & conſomma ſon ſacrifice avec la ſérénité d'une de nos religieuſes qui allume des cierges.

M. *Shernoc* négociant anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable, qui deſcendait dans le bûcher, l'en arracha de force lorſqu'elle allait y mettre le feu; &, ſecondé de quelques anglais, l'enleva & l'épouſa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible ſacrilége.

Pourquoi les maris ne ſe ſont-ils jamais brûlés pour aller trouver leurs femmes? Pourquoi un ſexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique? eſt-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épouſé une fille de *Brama*, au lieu qu'elle aſſure qu'une indienne fut mariée avec le fils de ce dieu? eſt-ce parce que les femmes ſont plus ſuperſtitieuſes que les hommes? eſt-ce parce que leur imagination eſt plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée?

Les anciens brachmanes ſe brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieilleſſe, & ſurtout pour ſe faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne ſe ſerait peut-être pas mis ſur un bûcher ſans le plaiſir d'être regardé par *Alexandre.* Le chrétien renégat

Pellegrinus ſe brûla en public, par la même raiſon qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas auſſi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable ſacrifice des femmes indiennes? Peut-être, ſi on portait une loi de ne ſe brûler qu'en préſence d'une ſeule femme de chambre, cette abominable coutume ſerait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot; une centaine d'indiennes, tout au plus, a donné ce terrible ſpectacle: & nos inquiſitions, nos fous atroces qui ſe ſont dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choſes que perſonne n'entendait. Plaignons & condamnons les brames: mais rentrons en nous-mêmes, miſérables que nous ſommes.

Vraiment nous avons oublié une choſe fort eſſentielle dans ce petit article de brachmanes; c'eſt que leurs livres ſacrés ſont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas, & les docteurs ont des ſolutions prêtes, des ſens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expreſſes de *Birma*, de *Brama*, & de *Vitſnou*, qui fermeraient la bouche à tout raiſonneur.

BULGARES, OU BOULGARES.

PUISQU'ON a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aise de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes, qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent; de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant *l* & *a*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgares*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga; & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie; & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769, sous l'empire de *Catherine II.*

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encore *Bulgarie*. Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* fucceffeur d'*Irène*, du temps de *Charlemagne*, fut affez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut auffi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom* lui coupa la tête, & fit de fon crâne une coupe dont il fe fervait dans fes repas, felon la coutume de fes peuples, & de prefque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième fiècle, un *Bogoris* qui fefait la guerre à la princeffe *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut fi charmé de la noble réponfe de cette impératrice à fa déclaration de guerre, qu'il fe fit chrétien.

Les Boulgares, qui n'étaient pas fi complaifans, fe révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils fe firent tous baptifer fur le champ. C'eft ainfi que s'en expliquent les auteurs grecs du bas empire; & c'eft ainfi que le difent après eux nos compilateurs.

Et voilà juftement comme on écrit l'hiftoire.

Théodora était, difent-ils, une princeffe très-religieufe, & qui même paffa fes dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir par divers fupplices, cent mille hommes qu'on accufait d'être manichéens. (*a*) „ C'était, dit le modefte continuateur „ d'*Echard*, la plus impie, la plus déteftable, la plus „ dangereufe, la plus abominable, de toutes les héréfies. „ Les cenfures eccléfiaftiques étaient des armes trop „ faibles contre des hommes qui ne reconnaiffaient „ point l'Eglife. „

(*a*) Hiftoire romaine prétendue traduite de *Laurent Echard*, tome II, page 242.

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure puisqu'elle était persécutée; mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce temps-là plus que jamais entre l'Eglise grecque, sous le patriarche *Photius*, & l'Eglise latine sous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'Eglise grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques*, & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préserver de l'hérésie du manichéisme; & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté, ils se firent manichéens. Il se peut très-bien que ces Bulgares, qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares, qui ne savaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très-déliés, contre lesquels il était très-dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant quatre siècles de suite, & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle, l'empereur *Alexis* voulant se faire reconnaître par les Bulgares, leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher

le royaume de Bulgarie. Il envoyâ au roi *Joannic* un légat pour le facrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du Saint-Siége.

C'était le temps le plus violent des croifades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à fes croifés, prit le prétendu empereur *Baudoin* prifonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête, & fe fit une coupe de fon crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien affez pour que les Bulgares fuffent en horreur à toute l'Europe: on n'avait pas befoin de les appeler *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques, car manichéens, patarins, & vaudois, c'était la même chofe. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas fe foumettre à l'Eglife romaine.

Le mot de *Boulgare*, tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'eft pourquoi, fous *St Louis*, frère *Robert*, grand inquifiteur, qui était un fcélérat, fut accufé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie. *Philippe le bel* donna cette épithète à *Boniface VIII.* (*)

Ce terme changea enfuite de fignification vers les frontières de France; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre il y a quarante ans, que de dire d'un jeune homme bien fait, c'eft un joli *boulgare;* un bon homme était un bon *boulgare*.

(*) Voyez *Bulle*.

Lorſque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands diſaient en le voyant ; *Notre gouverneur eſt un bien plat boulgare en comparaiſon de celui-ci.*

En voilà aſſez pour l'étymologie de ce beau nom.

BULLE.

Ce mot déſigne la boule ou le ſceau d'or, d'argent, de cire, ou de plomb, attaché à un inſtrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux reſcrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *St Pierre* à droite, & de *St Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, & l'an de ſon pontificat. La bulle eſt écrite ſur parchemin. Dans la ſalutation le pape ne prend que le titre de *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, ſuivant cette ſainte parole de JESUS à ſes diſciples : (*a*) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous ſera votre ſerviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une eſpèce de ſyſtème féodal, par lequel la chrétienté eſt ſoumiſe à un chef qui eſt DIEU, dont les grands vaſſaux *St Pierre* & *St Paul* ſont repréſentés par le pontiſe leur ſerviteur ; & les arrière-vaſſaux ſont tous les princes ſéculiers, ſoit empereurs, rois, ou ducs.

Ils ſe fondent, ſans doute, ſur la fameuſe bulle *in Cœnâ Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi ſaint, en préſence du pape accompagné

(*a*) *Matthieu*, chap. XX, v. 27.

des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, sa sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathème.

Cette bulle se trouve page 714, tome I du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & page 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1636. *Paul III*, sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint, pour conserver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fidelles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce pape excommunie :

1°. Les hérétiques, leurs fauteurs, & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates, & surtout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des grâces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront ou publieront des édits, règlemens, pragmatiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du Saint-Siége seront blessés, ou restreints, en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14°. Les chanceliers, conſeillers ordinaires ou extraordinaires, de quelque roi ou prince que ce puiſſe être, les préſidens des chancelleries, conſeils, ou parlemens, comme auſſi les procureurs-généraux, qui évoquent à eux les cauſes eccléſiaſtiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apoſtoliques, même quand ce ſerait ſous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape ſe réſerve à lui ſeul d'abſoudre leſdits chanceliers, conſeillers, procureurs-généraux, & autres excommuniés, leſquels ne pourront être abſous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des regiſtres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la préſomption de donner l'abſolution aux excommuniés ci-deſſus; & afin qu'on n'en puiſſe prétendre cauſe d'ignorance, il ordonne,

21°. Que cette bulle ſera publiée & affichée à la porte de la baſilique du prince des apôtres, & à celle de Saint-Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, archevêques, & évêques, en vertu de la ſainte obédience, aient à publier ſolemnellement cette bulle, au moins une fois l'an.

24°. Il déclare que ſi quelqu'un oſe aller contre la diſpoſition de cette bulle, il doit ſavoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puiſſant, & celle des bienheureux apôtres *St Pierre* & *St Paul*.

Les autres bulles poſtérieures, appelées auſſi *in Cœnâ Domini*, ne ſont qu'ampliatives. L'article 21,

par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs Etats de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du Saint-Siége, sont excommuniés *ipso facto*.

La troisième bulle *in Cœnâ Domini* de 1610, contient trente paragraphes, dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *in Cœnâ Domini*, qu'on trouve dans le Bullaire, est du 1 avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la justice, & la tranquillité publique, il se sert du glaive spirituel de la discipline ecclésiastique pour excommunier en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du Seigneur.

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile; & le reste comme dans les trois premières.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraîche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Histoire de Naples* par *Giannone* fait voir quels désordres les ecclésiastiques ont causés dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacremens, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrite solemnellement, ainsi que dans la Lombardie autrichienne, dans les

Etats de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme, & ailleurs. (*b*)

L'an 1580, le clergé de France avait pris le temps des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cœnâ Domini.* Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célébre & malheureux *Brisson*, rendit le 4 octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires, qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre : *Litteræ processûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier ; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encore faite ; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre ; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques, ou leurs grands-vicaires, à comparaître devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général ; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi ; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt, sous peine d'être puni comme ennemi de l'Etat & criminel de lèse-majesté ; avec ordre d'imprimer cet arrêt, & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne fesait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le Bel.* La bulle *Ausculta Fili* du 5 décembre 1301 lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec

(*b*) Le pape *Ganganelli* informé des résolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse bulle le jeudi de l'absoute l'an 1770.

docilité, lui difait : ›› DIEU nous a établi fur les rois ›› & les royaumes pour arracher, détruire, perdre, ›› diffiper, édifier, & planter, en fon nom & par fa ›› doctrine. Ne vous laiffez donc pas perfuader que ›› vous n'ayez point de fupérieur, & que vous ne ›› foyez pas foumis au chef de la hiérarchie ecclélefiaf- ›› tique. Qui penfe ainfi eft infenfé; & qui le foutient ›› opiniâtrement eft un infidelle, féparé du troupeau ›› du bon pafteur. ›› Enfuite ce pape entrait dans le plus grand détail fur le gouvernement de France, jufqu'à faire des reproches au roi fur le changement de la monnaie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle, & publier à fon de trompe cette exécution par toute la ville le dimanche 11 février 1302. Le pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le bel*, mais fans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameufe décrétale *Unam fanctam* dont voici la fubftance.

›› Nous croyons & confeffons une Eglife fainte, ›› catholique, & apoftolique, hors laquelle il n'y a ›› point de falut; nous reconnaiffons auffi qu'elle eft ›› unique, que c'eft un feul corps qui n'a qu'un chef, ›› & non pas deux comme un monftre. Ce feul ›› chef eft JESUS-CHRIST, & S[t] *Pierre* fon vicaire, & ›› le fucceffeur de S[t] *Pierre*. Soit donc les Grecs, ›› foit d'autres, qui difent qu'ils ne font pas foumis ›› à ce fucceffeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne font ›› pas des ouailles de JESUS-CHRIST; puifqu'il a dit ›› lui-même, (*Jean*, chap. X, v. 16.) qu'*il n'y a qu'un* ›› *troupeau & un pafteur*.

„ Nous apprenons que dans cette Eglise & sous „ sa puissance sont deux glaives, le spirituel & le „ temporel; mais l'un doit être employé par l'Eglise „ & par la main du pontife, l'autre pour l'Eglise & „ par la main des rois & des guerriers, suivant „ l'ordre ou la permission du pontife. Or il faut „ qu'un glaive soit soumis à l'autre, c'est-à-dire, la „ puissance temporelle à la spirituelle; autrement elles „ ne seraient point ordonnées, & elles doivent l'être „ selon l'apôtre, (Rom. chap. XIII, v. 1.) Suivant „ le témoignage de la vérité, la puissance spirituelle „ doit instituer & juger la temporelle, & ainsi se „ vérifie à l'égard de l'Eglise la prophétie de *Jérémie :* „ (chap. I, v. 10.) *Je t'ai établi sur les nations & les* „ *royaumes, & le reste.* „

Philippe le bel de son côté assembla les états-généraux; & les communes, dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque, disaient en propres termes : C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme *Boulgare* (en retranchant *l* & *a*) cette parole d'esperitualité; (en S[t] *Matthieu* chap. XVI, v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel;* comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle, DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

Clément V, successeur de *Boniface VIII*, révoqua & annulla l'odieuse décision de la bulle *Unam sanctam*, qui étend le pouvoir des papes sur le temporel des rois, & condamne, comme hérétiques, ceux qui ne reconnaissent point cette puissance chimérique. C'est en effet la prétention de *Boniface* que l'on doit regarder comme une héréfie, d'après ce principe des

théologiens : „ on péche contre la règle de la foi, „ & on est hérétique, non-seulement en niant ce „ que la foi nous enseigne, mais aussi lorsqu'on „ établit comme de foi ce qui n'en est pas. „ (*Joan.* maj. m. 3. sent. dist. 37. q. 26.)

Avant *Boniface VIII* d'autres papes s'étaient déjà arrogé dans des bulles les droits de propriété sur différens royaumes. On connaît celle où *Grégoire VII* dit à un roi d'Espagne : *Je veux que vous sachiez que le royaume d'Espagne, par les anciennes ordonnances ecclésiastiques, a été donné en propriété à St Pierre & à la sainte Eglise romaine.*

Le roi d'Angleterre *Henri II*, ayant aussi demandé au pape *Adrien IV*, la permission d'envahir l'Irlande, ce pontife le lui permit, à condition qu'il imposât à chaque famille d'Irlande, une taxe d'un *carolus* pour le Saint-Siége, & qu'il tînt ce royaume comme un chef de l'Eglise romaine : *car*, lui écrit-il, *on ne doit point douter que toutes les îles auxquelles* JESUS-CHRIST, *le soleil de justice, s'est levé, & qui ont reçu les enseignemens de la foi chrétienne, ne soient de droit à St Pierre, & n'appartiennent à la sacrée & sainte Eglise romaine.*

Bulles de la croisade & de la composition.

SI l'on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé, que, dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le samedi, le pape donne la permission d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Asiatique & cet Africain ? Ils

conviendraient du moins que chaque pays a ſes uſages, & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choſes, & quelque déguiſement qu'on y apporte, tout ſe fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles ſous le nom de la *Cruzada*, la croiſade; l'une du temps d'*Iſabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V*. La première vend la permiſſion de manger les ſamedis ce qu'on appelle la *groſſura*, les *iſſues*, les *foies*, les *rognons*, les *animellés*, les *géſiers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *freſſures*, les *fraiſes*, les *têtes*, les *cous*, les *haut-d'ailes*, les *pieds*.

La ſeconde bulle, accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permiſſion de manger gras pendant tout le carême, & abſout de tout crime, excepté celui d'héréſie.

Non-ſeulement on vend ces bulles, mais il eſt ordonné de les acheter; & elles coûtent plus cher, comme de raiſon, au Pérou & au Mexique qu'en Eſpagne. On les y vend une piaſtre. Il eſt juſte que les pays qui produiſent l'or & l'argent payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles eſt de faire la guerre aux Maures. Les eſprits difficiles ne voient pas quel eſt le rapport entre des freſſures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans ſous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui eſt appelée la *bulle de la compoſition*. Elle eſt affermée & a rendu long-temps des ſommes honnêtes dans toute l'Eſpagne, dans le Milanais, en Sicile, & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens

de

de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'Etat, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, se confessent à eux, leur exposent combien il serait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq, six, & quelquefois sept pour cent aux moines, pour garder le reste en sureté de conscience; & la composition faite, ils reçoivent l'absolution.

Le frére prêcheur auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilége, chez *Jean-Baptiste de l'Epine*, s'exprime ainsi sur cette bulle. (*c*) *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme?*

Bulle Unigenitus.

LA bulle *in Cænâ Domini* indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs Etats; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans, & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-

(*c*) Tome V, page 210.

Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le ſuffrage de tous ceux qui liſent ces ſortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jéſuite, confeſſeur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en feſant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il feſait un très-grand cas.

Ce jéſuite, fils d'un procureur de Vire en baſſe Normandie, avait dans l'eſprit toutes les reſſources de la profeſſion de ſon père. Ce n'était pas aſſez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire diſgracier par le roi ſon maître. Pour réuſſir dans ce deſſein, il fit compoſer par ſes émiſſaires des mandemens contre lui, qu'il fit ſigner par quatre évêques. Il minuta encore des lettres au roi qu'il leur fit ſigner.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réuſſirent à la cour; le roi s'aigrit contre le cardinal, madame de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une ſuite d'intrigues dont tout le monde voulut ſe mêler d'un bout du royaume à l'autre; & plus la France était malheureuſe alors dans une guerre funeſte, plus les eſprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Queſnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier*, & deux autres jéſuites nommés *Doucin*, & *Lallemant*, extrairent cent trois propoſitions que le pape *Clément XI* devait condamner; la cour de Rome en retrancha deux, pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, & livré aux jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé frère *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait long-temps indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI ne se fit pas prier, il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des sifflets & des huées. *Comment donc*, disait-il au cardinal *Carpegne*, *on me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque!*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal sonnante, & offensant les oreilles pieuses, cette proposition: *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, surtout la sainte Ecriture.* Et cette autre: *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partisans des jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & désintéressés criaient au scandale, & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de *Louis XIV;* il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tenta pour faire déposer le cardinal de *Noailles;* mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent.

Le duc d'*Orléans*, dans sa régence, apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles sont oubliées & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus d'un demi-siècle. Heureux encore les hommes s'ils n'étaient divisés que pour des sottises qui ne font point verser le sang humain !

C.

CALEBASSE.

CE fruit, gros comme nos citrouilles, croît en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chènes.

Ainsi *Matthieu Garo* (*) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre, & ne soient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encore raison dans l'Inde où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. DIEU *fait bien ce qu'il fait*, sans doute; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrasent le nez de *Matthieu Garo*.

La calebasse ne servira ici qu'à faire voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est verd que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant

(*) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *la Fontaine*.

feraient que l'herbe eſt plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramen & le trefle ſont aſſez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque eſpèce, il eſt difficile de dire à qui elle a donné la préférence ; les feuilles, & même l'écorce, nourriſſent une multitude prodigieuſe d'inſectes : les oiſeaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y compoſent l'induſtrieux artifice de leurs nids, & les troupeaux ſe repoſent ſous leurs ombres.

L'auteur du Spectacle de la nature prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaiſſeaux. Il paraît que *Matthieu Garo* raiſonnait encore mieux : la Méditerranée ſur laquelle on a tant de vaiſſeaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philoſophe.

Jouiſſons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici ſur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma préſence : ils ne ſont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point.
Tu te fais centre : encor ſi c'était ligne !
Mais dans l'eſpace à grand'peine es-tu *point*.
Va, ſois *zéro* : ta ſottiſe en eſt digne.

CARACTERE.

Du mot grec impreſſion, gravure. C'eſt ce que la nature a gravé dans nous.

PEUT-ON changer de caractère? Oui, ſi on change de corps. Il ſe peut qu'un homme né brouillon, inflexible & violent, étant tombé dans ſa vieilleſſe en apoplexie, devienne un ſot enfant pleureur, timide, & paiſible. Son corps n'eſt plus le même. Mais tant que ſes nerfs, ſon ſang, & ſa moële alongée, ſeront dans le même état, ſon naturel ne changera pas plus que l'inſtinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur anglais du *diſpenſari*, petit poëme très-ſupérieur aux *capitoli* italiens, & peut-être même au Lutrin de *Boileau*, a très-bien dit, ce me ſemble :

Un mélange ſecret de feu, de terre, & d'eau,
Fit le cœur de Céſar, & celui de Naſſau.
D'un reſſort inconnu le pouvoir invincible
Rendit Slone impudent & ſa femme ſenſible.

Le caractère eſt formé de nos idées & de nos ſentimens: or il eſt très-prouvé qu'on ne ſe donne ni ſentimens ni idées; donc notre caractère ne peut dépendre de nous.

S'il en dépendait, il n'y a perſonne qui ne fût parfait.

Nous ne pouvons nous donner des goûts, des talens; pourquoi nous donnerions-nous des qualités?

Quand on ne réfléchit pas, on fe croit le maître de tout; quand on y réfléchit, on voit qu'on n'eft maître de rien.

Voulez-vous changer abfolument le caractère d'un homme, purgez-le tous les jours avec des délayans jufqu'à ce que vous l'ayez tué. *Charles XII*, dans fa fièvre de fuppuration fur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On difpofait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un mafque. Puis-je davantage fur le caractère que m'a donné la nature ?

Un homme né violent, emporté, fe préfente devant *François I* roi de France, pour fe plaindre d'un paffe-droit; le vifage du prince, le maintien refpectueux des courtifans, le lieu même où il eft, font une impreffion puiffante fur cet homme ; il baiffe machinalement les yeux, fa voix rude s'adoucit, il préfente humblement fa requête, on le croirait né auffi doux que le font (dans ce moment au moins) les courtifans, au milieu defquels il eft même déconcerté; mais fi *François I* fe connaît en phyfionomies, il découvre aifément dans fes yeux baiffés, mais allumés d'un feu fombre, dans les mufcles tendus de fon vifage, dans fes lèvres ferrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eft pas fi doux qu'il eft forcé de paraître. Cet homme le fuit à Pavie, eft pris avec lui, mené avec lui en prifon à Madrid ; la majefté de *François I* ne fait plus fur lui la même impreffion; il fe familiarife avec l'objet de fon refpect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par fon malheur fe fâche; mon homme envoie promener le roi, & jette fes bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre? il s'emporte contre un gardien, & l'assomme à coups de poing: est-il inquisiteur à Venise? il exerce sa charge avec insolence: le voilà cardinal, il est possédé *dalla rabbia papale:* cette rage l'emporte sur son naturel; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit pape; ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité long-temps retenue; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

> *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*
> Chassez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître, réduit à un demi-setier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? ne recevons-nous pas tout? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poësie à celui qui manque de goût & d'oreille;

vous n'y parviendrez pas plus que ſi vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur : Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons; le reſte engraiſſe. S'applaudira-t-il de ſon économie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui feſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère : Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que que je vous donne ?

CAREME.

SECTION PREMIERE.

Nos queſtions ſur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un temps dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encore de jeunes poulets ni de pigeons en février & en mars, temps auquel le carême arrive. Il eſt bon de faire ceſſer le carnage quelques ſemaines dans les pays où les pâturages ne ſont pas auſſi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magiſtrats de la police ont très-ſagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce temps, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'eſt un tribut preſque inſenſible que payent alors le luxe & la gourmandiſe à l'indigence : car ce ſont les riches qui n'ont pas la force de faire carême; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il eſt très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeaſſent tous les jours, il n'y en aurait pas aſſez pour le plus floriſſant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient ſept milliars trois cents millions de livres par année. Ce calcul eſt effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magiſtrats, grands ſeigneurs, grandes dames, qui daignent faire ſervir du maigre (*a*) à leurs

(*a*) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poiſſons plus gras que les poulardes, & qui donnent de ſi terribles indigeſtions ?

tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des saumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des courriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense fesait vivre les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets, (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*,) les constructeurs de bateaux &c., les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues rafinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encore remarquer que la marée, en entrant dans Paris, paye à l'Etat un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, ses valets-de-chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office, &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriasse, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs châtaignes, leur pain de seigle, les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres, ou de leurs brebis, & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des Eglises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger? rien. Ils consentent à jeûner; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour

labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magiſtrats de la police du royaume, chargés de veiller à la ſanté des habitans, de leur donner la permiſſion de manger les fromages que leurs mains ont pétris, & les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, ſont du reſſort de la police, & non pas une cérémonie religieuſe.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ſes apôtres ; au contraire, il leur a dit : (*b*) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

La ſainte Egliſe a ordonné le carême ; mais en qualité d'Egliſe elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines ſpirituelles ; elle ne peut faire brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard ſur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magiſtrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergiſtes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorſque les œufs ſont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux qui ne ſavent pas que c'eſt à la ſeule magiſtrature qu'il appartient de faire la police. C'eſt une inquiſition odieuſe & puniſſable.

(*b*) *Saint Luc*, chap. X, v. 8.

Il n'y a que les magiſtrats qui puiſſent être informés au juſte des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus ſublimes. Ne ſerait-ce donc pas aux magiſtrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême ? Qui aura l'inſpection ſur le comeſtible d'un pays, ſinon la police du pays ?

SECTION II.

LES premiers qui s'aviſèrent de jeûner ſe mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin pour avoir eu des indigeſtions ?

Le défaut d'appétit qu'on ſe ſent dans la triſteſſe, fut-il la première origine des jours de jeûne preſcrits dans les religions triſtes ?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner, des Egyptiens dont ils imitèrent tous les rites, juſqu'à la flagellation & au bouc émiſſaire ?

Pourquoi JESUS jeûna-t-il quarante jours dans le déſert où il fut emporté par le diable, par le *Chathbull*? *St Matthieu* remarque qu'après ce carême il eut faim ; il n'avait donc pas faim dans ce carême.

Pourquoi dans les jours d'abſtinence l'Egliſe romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terreſtres, & comme une bonne œuvre de ſe faire ſervir des ſoles & des ſaumons ? Le riche papiſte qui aura eu ſur ſa table pour cinq cents francs de poiſſon ſera ſauvé ; & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre ſous de petit ſalé, ſera damné !

Pourquoi faut-il demander permiſſion à ſon évêque de manger des œufs ? Si un roi ordonnait à ſon peuple de ne jamais manger d'œufs, ne paſſerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans ? Quelle étrange averſion les évêques ont-ils pour les omelettes ?

Croirait-on que chez les papiſtes il y ait eu des tribunaux aſſez imbécilles, aſſez lâches, aſſez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême ? le fait n'eſt que trop vrai : j'ai entre les mains un arrêt de cette eſpèce. Ce qu'il y a d'étrange c'eſt que les juges qui ont rendu de pareilles ſentences ſe ſont crus ſupérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels ! à qui ordonnez-vous le carême ? Eſt-ce aux riches ? ils ſe gardent bien de l'obſerver. Eſt-ce aux pauvres ? ils font le carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange preſque jamais de viande & n'a pas de quoi acheter du poiſſon. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos lois abſurdes ?

CARTESIANISME.

ON a pu voir à l'article *Ariſtote* que ce philoſophe & ſes ſectateurs ſe ſont ſervis de mots qu'on n'entend point, pour ſignifier des choſes qu'on ne conçoit pas. *Entélechies*, *formes ſubſtantielles*, *eſpèces intentionnelles.*

Ces mots, après tout, ne ſignifiaient que l'exiſtence des choſes dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un roſier produit une roſe & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui conſtitue les propriétés de chaque être, a été appelé *forme ſubſtantielle ;* ce qui fait que nous penſons a été nommé *entélechie ;* ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *eſpèce intentionnelle ;* nous n'en ſavons pas plus aujourd'hui ſur le fond des choſes. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même, ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaiſſons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là, tant que nous ne ſerons que des hommes.

L'eſſentiel eſt de nous ſervir avec avantage des inſtrumens que la nature nous a donnés, ſans pénétrer jamais dans la ſtructure intime du principe de ces inſtrumens. *Archimède* ſe ſervait admirablement du reſſort, & ne ſavait pas ce que c'eſt que le reſſort.

La véritable phyſique conſiſte donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaîtrons les cauſes premières quand nous ſerons des dieux. Il nous eſt donné de calculer, de peſer, de meſurer, d'obſerver ;

voilà la philoſophie naturelle ; preſque tout le reſte eſt chimère.

Le malheur de *Deſcartes* fut de n'avoir pas, dans ſon voyage d'Italie, conſulté *Galilée* qui calculait, peſait, meſurait, obſervait ; qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la peſanteur de l'atmoſphère, découvert les ſatellites de Jupiter, & la rotation du ſoleil ſur ſon axe.

Ce qui eſt ſurtout bien étrange, c'eſt qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jéſuite *Scheiner* plagiaire & ennemi de *Galilée*, (*a*) qui déféra ce grand-homme à l'inquiſition, & qui par-là couvrit l'Italie d'opprobre lorſque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Deſcartes* ſont :

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne fallait rien croire ſans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également de mouvement dans la nature, ce qui eſt démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du ſoleil, & qu'elle eſt tranſmiſe à nos yeux en un inſtant, démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Molineux*, & de *Bradley*, & même par la ſimple expérience du priſme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il eſt démontré que tout mouvement ſerait impoſſible, & qu'un pied cube d'air peſerait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir ſuppoſé un tournoiement imaginaire

(*a*) *Principes* de *Deſcartes*, troiſième partie, page 159.

dans

dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière ſubtile qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il eſt démontré que dans l'hypothèſe de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient ſuivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir ſuppoſé que des comètes qui ſe meuvent d'orient en occident, & du nord au ſud, ſont pouſſées par des tourbillons qui ſe meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir ſuppoſé que dans le mouvement de rotation les corps les plus denſes allaient au centre, & les plus ſubtils à la circonférence, ce qui eſt contre toutes les lois de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des ſuppoſitions encore plus chimériques que le roman même; d'avoir ſuppoſé contre toutes les lois de la nature que ces tourbillons ne ſe confondraient pas enſemble.

10°. D'avoir donné ces tourbillons pour la cauſe des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir ſuppoſé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de ſon premier élément, mêlée avec celle du ſecond, forme le mercure qui, par le moyen de ces deux élémens, eſt coulant comme l'eau, & compact comme la terre.

13°. Que la terre eſt un ſoleil encroûté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités ſous toutes les montagnes, qui reçoivent l'eau de la mer & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de ſel viennent de la mer.

16°. Que les parties de ſon troiſième élément compoſent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu eſt produit par un combat du premier & du ſecond élément.

18°. Que les pores de l'aimant ſont remplis de la matière cannelée, enfilée par la matière ſubtile qui vient du pôle boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorſqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chaſſe le ſecond élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'eſtomac paſſent par une infinité de trous dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui eſt entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chyle, dès qu'il eſt formé, acquiert dans le foie la forme du ſang, ce qui n'eſt pas moins faux.

22°. Que le ſang ſe dilate dans le cœur par un feu ſans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaiſſeaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie eſt preſſé par ſes nerfs, les plus ſubtiles parties du ſang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réſide dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutiſſent à cette glande, & qu'on a diſſéqué des ſujets dans qui elle manquait abſolument,

on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *natès*, les *testes*, l'*infundibulum*, dans tout le cervelet. Ensuite *Lancisi*, & après lui *la Peyronie* lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & savant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *Ame* marqué d'une étoile, dit avec raison qu'on ne sait plus où la mettre.

26°. Que le cœur se forme des parties de la semence qui se dilate, c'est assurément plus que les hommes n'en peuvent savoir; il faudrait avoir vu la semence se dilater, & le cœur se former.

27°. Enfin, sans aller plus loin, il suffira de remarquer que son système sur les bêtes n'étant fondé ni sur aucune raison physique, ni sur aucune raison morale, ni sur rien de vraisemblable, a été justement rejeté de tous ceux qui raisonnent & de tous ceux qui n'ont que du sentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de *Descartes* qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie; au contraire, c'est parce qu'il ne consulta que ce génie, sans consulter l'expérience & les mathématiques; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, & il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'*Aristote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. (1) Ses erreurs étaient

(1) On ne peut nier que malgré ses erreurs *Descartes* n'ait contribué aux progrès de l'esprit humain. 1°. Par ses découvertes mathématiques qui changèrent la face de ces sciences. 2°. Par ses discours sur la méthode où il donne le précepte & l'exemple. 3°. Parce qu'il apprit à tous les savans à secouer en philosophie le joug de l'autorité, en ne reconnaissant pour maîtres que la raison, le calcul, & l'expérience.

d'autant plus condamnables qu'il avait pour se conduire dans le labyrinthe de la physique, un fil qu'*Aristote* ne pouvait avoir, celui des expériences, les découvertes de *Galilée*, de *Toricelli*, de *Guéric* &c. & surtout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systèmes & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encore quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi ni expliqué, ni même réfuté; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été long-temps entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de *Newton* sur la lumière, & ses principes mathématiques ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai; il faut être juste; le philosophe n'est ni français, ni anglais, ni florentin; il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de

Marlborough qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina, parce qu'on l'appelait en Angleterre *la poudre des jéſuites*.

Le philoſophe, en rendant hommage au génie de *Deſcartes*, foule aux pieds les ruines de ſes ſyſtèmes.

Le philoſophe ſurtout dévoue à l'exécration publique & au mépris éternel, les perſécuteurs de *Deſcartes*, qui oſèrent l'accuſer d'athéiſme, lui qui avait épuiſé toute la ſagacité de ſon eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſtence de DIEU. Liſez le morceau de M. *Thomas* dans l'éloge de *Deſcartes*, où il peint d'une manière ſi énergique l'infame théologien nommé *Voëtius* qui calomnia *Deſcartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle*, &c. &c. &c.; comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philoſophe; comme le vinaigrier *Chaumeix*, & *Fréron*, ont calomnié l'Encyclopédie; comme on calomnie tous les jours. Et plût à DIEU qu'on ne pût que calomnier !

DE CATON, DU SUICIDE,

Et du livre de l'abbé de Saint-Cyran qui légitime le ſuicide.

L'INGENIEUX *la Motte* s'eſt exprimé ainſi ſur *Caton* dans une de ſes odes plus philoſophiques que poëtiques :

Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharſale,
Eût ſouffert que Rome pliât;
Mais incapable de ſe rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'eſt, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale, & qu'elle conſerva juſqu'au dernier moment le même amour pour les lois & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elle que de ramper ſous un tyran; il finit comme il avait vécu.

Incapable de ſe rendre! Et à qui? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le tréſor public pour faire la guerre à ſes concitoyens, & les aſſervir avec leur argent même.

Un pardon! il ſemble que *la Motte Houdart* parle d'un ſujet révolté qui pouvait obtenir ſa grâce de ſa majeſté, avec des lettres en chancellerie.

Malgré ſa grandeur uſurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée

Ne put triompher de Caton.
C'eſt à ce juge inébranlable
Que Céſar, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* ſe tua par *faibleſſe.* Il faut une ame forte pour ſurmonter ainſi l'inſtinct le plus puiſſant de la nature. Cette force eſt quelquefois celle d'un frénétique ; mais un frénétique n'eſt pas faible.

Le ſuicide eſt défendu chez nous par le droit canon. Mais les décrétales, qui ſont la juriſprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Caſſius*, à la ſublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-Antoine*, & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuſe.

Nous nous tuons auſſi nous autres ; mais c'eſt quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très-rare d'une folle paſſion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui ſe ſont tuées pour les plus ſots hommes du monde. On ſe tue auſſi quelquefois parce qu'on eſt malade, & c'eſt en cela qu'il y a de la faibleſſe.

Le dégoût de ſon exiſtence, l'ennui de ſoi-même, eſt encore une maladie qui cauſe des ſuicides. Le remède ſerait un peu d'exercice, de la muſique, la chaſſe, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie ſe tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai preſque vu de mes yeux un ſuicide qui mérite l'attention de tous les phyſiciens. Un homme d'une profeſſion ſérieuſe, d'un âge mur, d'une conduite régulière, n'ayant point de paſſions, étant au-deſſus de l'indigence, s'eſt tué le 17 octobre 1769, & a laiſſé au conſeil de la ville où il était né, l'apologie par écrit de ſa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Juſque-là il n'y a rien de bien extraordinaire; on voit par-tout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frère & ſon père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle diſpoſition ſecrète d'organes, quelle ſympathie, quel concours de lois phyſiques, fait périr le père & les deux enfans de leur propre main, & du même genre de mort, préciſément quand ils ont atteint la même année? Eſt-ce une maladie qui ſe développe à la longue dans une famille, comme on voit ſouvent les pères & les enfans mourir de la petite vérole, de la pulmonie, ou d'un autre mal? Trois, quatre générations ſont devenues ſourdes, aveugles, ou goutteuſes, ou ſcorbutiques, dans un temps préfix.

Le phyſique, ce père du moral, tranſmet le même caractère de père en fils pendant des ſiècles. Les *Appius* furent toujours fiers & inflexibles; les *Catons* toujours ſévères. Toute la lignée des *Guiſes* fut audacieuſe, téméraire, factieuſe, pétrie du plus inſolent orgueil & de la politeſſe la plus ſéduiſante. Depuis *François de Guiſe*, juſqu'à celui qui ſeul & ſans être entendu alla ſe mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage,

& d'un tour d'efprit, au-deffus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guife*, du *Balafré*, & de fon fils ; leur taille eft de fix pieds ; mêmes traits, même courage, même audace fur le front, dans les yeux, & dans l'attitude.

Cette continuité, cette férie d'êtres femblables eft bien plus remarquable encore dans les animaux ; & fi l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que plufieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens de chaffe, les généalogies feraient écrites fur les vifages, & fe manifefteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de boffus, de fix-digitaires, comme nous en voyons de rouffeaux, de lippus, de longs nez, & de nez plats.

Mais que la nature difpofe tellement les organes de toute une race, qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la paffion de fe tuer, c'eft un problème que toute la fagacité des anatomiftes les plus attentifs ne peut réfoudre. L'effet eft certainement tout phyfique ; mais c'eft de la phyfique occulte. Eh quel eft le fecret principe qui ne foit pas occulte ?

On ne nous dit point, & il n'eft pas vraifemblable que du temps de *Jules-Céfar* & des empereurs, les habitans de la grande Bretagne fe tuaffent auffi délibérément qu'ils le font aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *fpleen*, & que nous prononçons le *fpline*.

Au contraire, les Romains, qui n'avaient point le fpline, ne fefaient aucune difficulté de fe donner

la mort. C'eſt qu'ils raiſonnaient ; ils étaient philoſophes, & les ſauvages de l'île *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens anglais ſont philoſophes, & les citoyens romains ne ſont rien. Auſſi les Anglais quittent la vie fièrement quand il leur en prend fantaiſie. Mais il faut à un citoyen romain une *indulgentia in articulo mortis*; ils ne ſavent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit qu'il faut partir quand il n'y a plus d'eſpérance de reſter agréablement. C'eſt ainſi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui ſe noient & qui ſe pendent par amour, ont donc tort ; elles devraient écouter l'eſpérance du changement qui eſt auſſi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen preſque ſûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'eſt d'avoir toujours quelque choſe à faire. *Crech*, le commentateur de Lucrèce, mit ſur ſon manuſcrit : NB. *Qu'il faudra que je me pende quand j'aurai fini mon commentaire.* Il ſe tint parole pour avoir le plaiſir de finir comme ſon auteur. S'il avait entrepris un commentaire ſur *Ovide*, il aurait vécu plus long-temps.

Pourquoi avons-nous moins de ſuicides dans les campagnes que dans les villes ? C'eſt que dans les champs il n'y a que le corps qui ſouffre ; à la ville c'eſt l'eſprit. Le laboureur n'a pas le temps d'être mélancolique. Ce ſont les oiſifs qui ſe tuent ; ce ſont ces gens ſi heureux aux yeux du peuple.

Je réſumerai ici quelques ſuicides arrivés de mon temps, & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres ouvrages. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

Précis de quelques ſuicides ſinguliers.

Philippe Mordant, couſin germain de ce fameux comte de *Peterboroug* ſi connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui ſe vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu le plus de poſtillons & le plus de rois, *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-ſept ans, beau, bien fait, riche, né d'un ſang illuſtre, pouvant prétendre à tout, & ce qui vaut encore mieux, paſſionnément aimé de ſa maîtreſſe. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie; il paya ſes dettes, écrivit à ſes amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traduits en français :

L'opium peut aider le ſage ;
Mais, ſelon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opium
Un piſtolet & du courage.

Il ſe conduiſit ſelon ſes principes, & ſe dépêcha d'un coup de piſtolet, ſans en avoir donné d'autre raiſon, ſinon que ſon ame était laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut en ſortir. Il ſemblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de ſon bonheur.

Richard Smith en 1726 donna un étrange ſpectacle au monde pour une cauſe fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre ; il avait eu de la ſanté, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que ſa miſère : un enfant au berceau était le ſeul bien qui lui reſtât. *Richard Smith*

& *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. *Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. „ Nous croyons, „ disent-ils, que DIEU nous pardonnera &c. Nous „ avons quitté la vie, parce que nous étions mal- „ heureux sans ressource; & nous avons rendu à „ notre fils unique le service de le tuer, de peur „ qu'il ne devienne aussi malheureux que nous &c. „ Il est à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru, apparemment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Scarborough* quitta la vie en 1727, avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. „ Messieurs, dit-il, pour vous „ prouver que mon opinion ne dépend pas de ma „ place, je m'en démets dans l'instant. „ Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces hiſtoires tragiques, dont les gazettes anglaiſes fourmillent, ont fait penſer à l'Europe qu'on ſe tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne ſais pourtant ſi à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que ſi nos gazettes tenaient un regiſtre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir ſe tuer & le triſte courage de le faire, nous pourrions, ſur ce point, avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes ſont plus diſcrètes : les aventures des particuliers ne ſont jamais expoſées à la médiſance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'oſe dire avec aſſurance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique : la nature y a trop bien pourvu; l'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont elle ſe ſert pour arrêter très-ſouvent la main du malheureux prêt à ſe frapper.

On entendit un jour le cardinal *du Bois* ſe dire à lui-même : Tue-toi donc! lâche, tu n'oſerais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conſeil était établi pour permettre aux citoyens de ſe tuer quand ils en avaient des raiſons valables. Je réponds, ou que cela n'eſt pas, ou que ces magiſtrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un ſérieux examen, c'eſt que les anciens héros romains ſe tuaient preſque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du temps de la ligue, ni de celui de la fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de

mourir de ſa propre main. Il eſt vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien, & ceux d'un héros païen; cependant pourquoi ces hommes, que le chriſtianiſme retenait quand ils voulaient ſe procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien quand ils ont voulu empoiſonner, aſſaſſiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus ſur des échafauds, &c.? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de ſoi-même, dont le nouveau Teſtament n'a jamais parlé?

Les apôtres du ſuicide nous diſent qu'il eſt très-permis de quitter ſa maiſon quand on en eſt las. D'accord; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maiſon que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un anglais une lettre circulaire, par laquelle il propoſait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut ſe tuer dans l'occaſion. Je ne lui répondis point: je n'avais rien à lui prouver; il n'avait qu'à examiner s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre anglais, nommé *Bacon Moris*, vint me trouver à Paris en 1724; il était malade, & me promit qu'il ſe tuerait s'il n'était pas guéri au 20 juillet. En conſéquence il me donna ſon épitaphe conçue en ces mots: *Valete, curæ;* adieu les ſoucis. Il me chargea auſſi de vingt-cinq louis pour lui dreſſer un petit monument au bout du faubourg Saint-Martin. Je lui rendis ſon argent le 20 juillet, & je gardai ſon épitaphe.

De mon temps, le dernier prince de la maiſon de *Courtenai*, très-vieux, & le dernier prince de la branche

de *Lorraine-Harcourt*, très-jeune, se sont donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés, on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il vient de s'exécuter à Lyon au mois de juin 1770.

Un jeune homme très-connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, est amoureux d'une jeune fille que les parens ne veulent point lui donner. Jusqu'ici ce n'est que la première scène d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va suivre.

L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède; sa maîtresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets & deux poignards, afin que si les pistolets manquent leur coup, les deux poignards servent à leur percer le cœur en même temps. Ils s'embrassent pour la dernière fois; les détentes des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maîtresse, elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné, tous deux tombent au même instant.

La ville entière de Lyon en est témoin. *Arrie* & *Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran, & l'amour seul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe :

A votre sang mêlons nos pleurs :
Attendrissons-nous d'âge en âge
Sur vos amours & vos malheurs;
Mais admirons votre courage.

Des lois contre le ſuicide.

Y a-t-il une loi civile ou religieuſe qui ait prononcé défenſe de ſe tuer ſous peine d'être pendu après ſa mort, ou ſous peine d'être damné ?

Il eſt vrai que *Virgile* a dit :

Proxima deinde tenent mæſti loca, qui ſibi lethum
Inſontes peperere manu, lucemque peroſi
Projecere animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obſtant, triſtique palus innabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfuſa coërcet.
Virg. Æneïd. lib. VI, v. 434, & ſeq.

Là ſont ces inſenſés, qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire,
Qui n'ont pu ſupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les dieux.
Hélas ! ils voudraient tous ſe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abyme du Cocyte, & l'Achéron terrible,
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.

Telle était la religion de quelques païens ; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de ſe tuer, tant les mœurs des hommes ſont contradictoires. Parmi nous le duel n'eſt-il pas encore malheureuſement honorable, quoique défendu par la raiſon, par la religion, & par toutes les lois ? Si *Caton* & *Céſar*, *Antoine* & *Auguſte*, ne

ne ſe ſont pas battus en duel, ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent auſſi braves que nos français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars*, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier ſupplice dans une charrette, comme des voleurs de grand chemin, que de ſe tuer comme *Caton* & *Brutus*, ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raiſon, c'eſt que la mode n'était pas alors à Paris de ſe tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bûcher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie* ? non; mais la coutume eſt dans ce pays-là, que les femmes ſe brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon, la coutume eſt que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en préſence de ſon ennemi, & lui dit: Fais-en autant ſi tu as du cœur. L'agreſſeur eſt déshonoré à jamais s'il ne ſe plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

Le ſeule religion dans laquelle le ſuicide ſoit défendu par une loi claire & poſitive, eſt le mahométiſme. Il eſt dit dans le ſura IV : *Ne vous tuez pas vous-même, car* DIEU *eſt miſéricordieux envers vous; & quiconque ſe tue par malice & par méchanceté, ſera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduiſons mot à mot. Le texte ſemble n'avoir pas le ſens commun; ce qui n'eſt pas rare dans les

textes. Que veut dire, *ne vous tuez point vous-même, car* DIEU *eſt miſéricordieux* ? Peut-être faut-il entendre, ne ſuccombez pas à vos malheurs que DIEU peut adoucir ; ne ſoyez pas aſſez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

Et quiconque ſe tue par malice & par méchanceté. Cela eſt plus difficile à expliquer. Il n'eſt peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la *Phèdre* d'*Euripide*, de ſe pendre exprès pour faire accroire à *Théſée* qu'*Hippolyte* l'avait violée. De nos jours, un homme s'eſt tiré un coup de piſtolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire jeter le ſoupçon ſur un autre.

Dans la comédie de George Dandin, la coquine de femme qu'il a épouſée le menace de ſe tuer pour le faire pendre. Ces cas ſont rares ; ſi *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger de Haurane*, abbé de Saint-Cyran, regardé comme le fondateur de Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un traité ſur le ſuicide, (*a*) qui eſt devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

» Le Décalogue, dit-il, ordonne de ne point tuer. » L'homicide de ſoi-même ne ſemble pas moins com- » pris dans ce précepte que le meurtre du prochain. » Or, s'il eſt des cas où il eſt permis de tuer ſon » prochain, il eſt auſſi des cas où il eſt permis de ſe » tuer ſoi-même.

» On ne doit attenter ſur ſa vie qu'après avoir » conſulté la raiſon. L'autorité publique, qui tient la » place de DIEU, peut diſpoſer de notre vie. La raiſon

(*a*) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Touſſaints du Brai* en 1609, avec privilege du roi : il doit être dans la bibliothèque de S. M.

„ de l'homme peut auſſi tenir lieu de la raiſon de „ DIEU, c'eſt un rayon de la lumière éternelle. „

St Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il eſt plus difficile de lui répondre. „ On peut, dit-il, ſe tuer pour le bien „ de ſon prince, pour celui de ſa patrie, pour celui de „ ſes parens. „

Nous ne voyons pas en effet qu'on puiſſe condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de ſouverain qui oſât punir la famille d'un homme qui ſe ſerait dévoué pour lui ; que dis-je? il n'en eſt point qui oſât ne la pas récompenſer. *St Thomas*, avant *Saint-Cyran*, avait dit la même choſe. Mais on n'a beſoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Duverger de Haurane*, pour ſavoir qu'un homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne de nos éloges.

L'abbé de *St Cyran* conclut qu'il eſt permis de faire pour ſoi-même ce qu'il eſt beau de faire pour un autre. On ſait aſſez tout ce qui eſt allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne*, & dans cent autres philoſophes, en faveur du ſuicide. C'eſt un lieu commun épuiſé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les lois condamnent; mais ni l'ancien Teſtament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de ſortir de la vie quand il ne peut plus la ſupporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de ſoi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin*, qui ne fut jamais révoquée.

„ (*b*) Si votre père ou votre frère, n'étant prévenu „ d'aucun crime, ſe tue ou pour ſe ſouſtraire aux

(*b*) Premier Cod. *De bonis eorum qui ſibi mortem. leg.* 3, *ff. eod.*

„ douleurs, ou par ennui de la vie, ou par déſeſpoir, „ ou par démence, que ſon teſtament ſoit valable, ou „ que ſes héritiers ſuccèdent par inteſtat. „

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encore ſur la claie, nous traverſons d'un pieu le cadavre d'un homme qui eſt mort volontairement, nous rendons ſa mémoire infame autant qu'on le peut. Nous déshonorons ſa famille autant qu'il eſt en nous. Nous puniſſons le fils d'avoir perdu ſon père, & la veuve d'être privée de ſon mari. On confiſque même le bien du mort; ce qui eſt en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme pluſieurs autres, eſt dérivée de notre droit canon, qui prive de la ſépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui eſt cenſé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre *de pœnitentia*, aſſure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

SECTION PREMIERE.

VIRGILE dit :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.
L'esprit régit le monde ; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit : & *Benoit Spinosa* (*a*) qui n'a pas la clarté de *Virgile*, & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit : *Benoit*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies. & à qui la nies-tu ?

Il vient en 1770 un homme très-supérieur à *Spinosa* à quelques égards, aussi éloquent que le juif hollandois est sec ; moins méthodique, mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du Système de la nature : il a pris le nom de *Mirabeau*, secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon *Mirabeau* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du Système de la nature, chapitre V, pag. 153 & suivantes.

(*a*) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appelait *Baruch*, comme on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinosa*. Quelques chrétiens fort mal instruits, & qui ne savaient pas que *Spinosa* avait quitté le judaïsme sans embrasser le christianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Benedictus*, *Benoit*.

„ On prétend que les animaux nous fournissent „ une preuve convaincante d'une cause puissante de „ leur existence; on nous dit que l'accord admirable „ de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours „ mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble nous annoncent un ouvrier „ qui réunit la puissance à la sagesse. Nous ne pouvons douter de la puissance de la nature; elle produit tous les animaux à l'aide des combinaisons „ de la matière qui est dans une action continuelle; „ l'accord des parties de ces mêmes animaux est une „ suite des lois nécessaires de leur nature & de leur „ combinaison; dès que cet accord cesse, l'animal „ se détruit nécessairement. Que deviennent alors la „ sagesse, l'intelligence (*b*) ou la bonté de la cause „ prétendue à qui l'on fesait honneur d'un accord „ si vanté? Ces animaux si merveilleux que l'on dit „ être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'altèrent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toujours „ par se détruire? Où est la sagesse, la bonté, la „ prévoyance, l'immutabilité, (*c*) d'un ouvrier qui „ ne paraît occupé qu'à déranger & briser les ressorts „ des machines qu'on nous annonce comme les „ chefs-d'œuvre de sa puissance & de son habileté? „ Si ce Dieu ne peut faire autrement, (*d*) il n'est „ ni libre ni tout-puissant. S'il change de volonté, „ il n'est point immuable. S'il permet que des

(*b*) Y a-t-il moins d'intelligence, parce que les générations se succèdent?

(*c*) Il y a immutabilité de dessein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez DIEU.

(*d*) Etre libre, c'est faire sa volonté. S'il l'opère, il est libre.

» machines qu'il a rendues ſenſibles éprouvent de la » douleur, il manque de bonté. (*e*) S'il n'a pu rendre » ſes ouvrages plus ſolides, c'eſt qu'il a manqué » d'habileté. En voyant que les animaux, ainſi que » tous les autres ouvrages de la Divinité, ſe détruiſent, » nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou » que tout ce que la nature fait eſt néceſſaire & n'eſt » qu'une ſuite de ſes lois, ou que l'ouvrier qui la » fait agir eſt dépourvu de plan, de puiſſance, de » conſtance, d'habileté, de bonté.

» L'homme, qui ſe regarde lui-même comme le » chef-d'œuvre de la Divinité, nous fournirait plus » que toute autre production la preuve de l'incapacité » ou de la malice (*f*) de ſon auteur prétendu. Dans » cet être ſenſible, intelligent, penſant, qui ſe croit » l'objet conſtant de la prédilection divine, & qui » fait ſon Dieu d'après ſon propre modèle, nous » ne voyons qu'une machine plus mobile, plus » frêle, plus ſujette à ſe déranger par ſa grande com- » plication que celle des êtres les plus groſſiers. Les » bêtes dépourvues de nos connaiſſances, les plantes » qui végètent, les pierres privées de ſentiment, ſont » à bien des égards des êtres plus favoriſés que l'hom- » me; ils ſont au moins exempts des peines d'eſprit, » des tourmens de la penſée, des chagrins dévorans, » dont celui ci eſt ſi ſouvent la proie. Qui eſt-ce qui » ne voudrait point être un animal ou une pierre » toutes les fois qu'il ſe rappelle la perte irréparable

(*e*) Voyez la *réponſe* dans les articles *Athéïſme* & DIEU.

(*f*) S'il eſt malin, il n'eſt point capable; & s'il eſt capable, ce qui comprend pouvoir & ſageſſe, il n'eſt pas malin.

„ d'un objet aimé? (*g*) Ne vaudrait-il pas mieux être „ une maſſe inanimée qu'un ſuperſtitieux inquiet „ qui ne fait que trembler ici-bas ſous le joug de ſon „ Dieu, & qui prévoit encore des tourmens infinis „ dans une vie future? Les êtres privés de ſentiment, „ de vie, de mémoire, & de penſée, ne ſont point „ affligés par l'idée du paſſé, du préſent, & de l'avenir; „ ils ne ſe croient pas en danger de devenir éternelle- „ ment malheureux pour avoir mal raiſonné, comme „ tant d'êtres favoriſés, qui prétendent que c'eſt „ pour eux que l'architecte du monde a conſtruit „ l'univers.

„ Que l'on ne nous diſe point que nous ne pouvons „ avoir l'idée d'un ouvrage, ſans avoir celle d'un „ ouvrier diſtingué de ſon ouvrage. La nature n'eſt „ point un ouvrage: elle a toujours exiſté par elle- „ même, (*h*) c'eſt dans ſon ſein que tout ſe fait; elle „ eſt un atelier immenſe pourvu de matériaux, & qui „ fait les inſtrumens dont elle ſe ſert pour agir: tous ſes „ ouvrages ſont des effets de ſon énergie & des agens „ ou cauſes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle met „ en action. Des élémens éternels, incréés, indeſtruc- „ tibles, toujours en mouvement, en ſe combinant „ diverſement, font éclore tous les êtres, & les „ phénomènes que nous voyons, tous les effets bons „ ou mauvais que nous ſentons, l'ordre ou le déſordre,

(*g*) L'auteur tombe ici dans une inadvertance à laquelle nous ſommes tous ſujets. Nous diſons ſouvent: j'aimerais mieux être oiſeau, quadrupède, que d'être homme, avec les chagrins que j'eſſuie. Mais quand on tient ce diſcours on ne ſonge pas qu'on ſouhaite d'être anéanti; car ſi vous êtes autre que vous-même, vous n'avez plus rien de vous-même.

(*h*) Vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion, & cela n'eſt que trop ordinaire à ceux qui font des ſyſtèmes.

„ que nous ne diſtinguons jamais que par les diffé-
„ rentes façons dont nous ſommes affectés, en un mot
„ toutes les merveilles ſur leſquelles nous méditons &
„ raiſonnons. Ces élémens n'ont beſoin pour cela que
„ de leurs propriétés, ſoit particulières, ſoit réunies,
„ & du mouvement qui leur eſt eſſentiel, ſans qu'il
„ ſoit néceſſaire de recourir à un ouvrier inconnu
„ pour les arranger, les façonner, les combiner, les
„ conſerver, & les diſſoudre.

„ Mais en ſuppoſant pour un inſtant qu'il ſoit
„ impoſſible de concevoir l'univers ſans un ouvrier
„ qui l'ait formé & qui veille à ſon ouvrage, où
„ placerons-nous cet ouvrier? (*i*) ſera-t-il dedans ou
„ hors de l'univers? eſt-il matière ou mouvement?
„ ou bien n'eſt-il que l'eſpace, le néant ou le vide?
„ Dans tous ces cas, ou il ne ſerait rien, ou il
„ ſerait contenu dans la nature & ſoumis à ſes lois.
„ S'il eſt dans la nature, je n'y penſe voir que de la
„ matière en mouvement, & je dois en conclure que
„ l'agent qui la meut eſt corporel & matériel, & que
„ par conſéquent il eſt ſujet à ſe diſſoudre. Si cet
„ agent eſt hors de la nature, je n'ai plus aucune
„ idée (*k*) du lieu qu'il occupe, ni d'un être imma-
„ tériel, ni de la façon dont un eſprit ſans étendue
„ peut agir ſur la matière dont il eſt ſéparé. Ces
„ eſpaces ignorés, que l'imagination a placés au-delà
„ du monde viſible, n'exiſtent point pour un être
„ qui voit à peine à ſes pieds: (*l*) la puiſſance idéale

(*i*) Eſt-ce à nous à lui trouver ſa place? C'eſt à lui de nous donner la nôtre. Voyez la *réponſe*.

(*k*) Etes-vous fait pour avoir des idées de tout, & ne voyez-vous pas dans cette nature une intelligence admirable?

(*l*) Ou le monde eſt infini, ou l'eſpace eſt infini; choiſiſſez.

„ qui les habite, ne peut ſe peindre à mon eſprit „ que lorſque mon imagination combinera au haſard „ les couleurs fantaſtiques qu'elle eſt toujours forcée „ de prendre dans le monde où je ſuis; dans ce cas „ je ne ferai que reproduire en idée ce que mes ſens „ auront réellement aperçu ; & ce Dieu , que je „ m'efforce de diſtinguer de la nature & de placer „ hors de ſon enceinte, y rentrera toujours néceſ- „ ſairement & malgré moi.

„ L'on inſiſtera, & l'on dira que ſi l'on portait une „ ſtatue ou une montre à un ſauvage qui n'en aurait „ jamais vu, il ne pourrait s'empêcher de reconnaître „ que ces choſes ſont des ouvrages de quelque agent „ intelligent, plus habile & plus induſtrieux que „ lui-même : l'on conclura de-là que nous ſommes „ pareillement forcés de reconnaître que la machine „ de l'univers, que l'homme, que les phénomènes „ de la nature, ſont des ouvrages d'un agent dont „ l'intelligence & le pouvoir ſurpaſſent de beaucoup „ les nôtres.

„ Je réponds, en premier lieu, que nous ne pouvons „ douter que la nature ne ſoit très-puiſſante & très- „ induſtrieuſe ; (*m*) nous admirons ſon induſtrie „ toutes les fois que nous ſommes ſurpris des effets „ étendus, variés, & compliqués, que nous trouvons „ dans ceux de ces ouvrages que nous prenons la „ peine de méditer : cependant elle n'eſt ni plus ni „ moins induſtrieuſe dans l'un de ſes ouvrages que „ dans les autres. Nous ne comprenons pas plus

(*m*) *Puiſſante & induſtrieuſe ;* je m'en tiens là. Celui qui eſt aſſez puiſſant pour former l'homme & le monde eſt Dieu. Vous admettez Dieu malgré vous.

„ comment elle a pu produire une pierre ou un métal „ qu'une tête organifée comme celle de *Newton:* „ nous appelons *induftrieux* un homme qui peut faire „ des chofes que nous ne pouvons pas faire nous-„ mêmes. La nature peut tout ; & dès qu'une chofe „ exifte, c'eft une preuve qu'elle a pu la faire. Ainfi „ ce n'eft jamais que relativement à nous-mêmes „ que nous jugeons la nature induftrieufe ; nous la „ comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous „ jouiffons d'une qualité que nous nommons *intelli-„ gence*, à l'aide de laquelle nous produifons des „ ouvrages où nous montrons notre induftrie, nous „ en concluons que les ouvrages de la nature qui „ nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point, „ mais font dus à un ouvrier intelligent comme nous, „ dont nous proportionnons l'intelligence à l'éton-„ nement que fes œuvres produifent en nous ; „ c'eft-à-dire à notre faibleffe & à notre propre „ ignorance. „ (*n*)

Voyez la réponfe à ces argumens aux articles *Athéifme* & DIEU, & à la fection fuivante, écrite long-temps avant le Syftème de la nature.

SECTION II.

SI une horloge n'eft pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les caufes finales font des chimères ; & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *caufe finalier*, c'eft-à-dire un imbécille.

(*n*) Si nous fommes fi ignorans, comment oferons-nous affirmer que tout fe fait fans Dieu ?

Toutes les pièces de la machine de ce monde ſemblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philoſophes affectent de ſe moquer des cauſes finales rejetées par *Epicure*, & par *Lucrèce*. C'eſt plutôt, ce me ſemble, d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait ſe moquer. Ils vous diſent que l'œil n'eſt point fait pour voir, mais qu'on s'en eſt ſervi pour cet uſage, quand on s'eſt aperçu que les yeux y pouvaient ſervir. Selon eux, la bouche n'eſt point faite pour parler, pour manger, l'eſtomac pour digérer, le cœur pour recevoir le ſang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur feſaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maiſons pour les loger; & ils oſaient nier à la nature, au grand être, à l'intelligence univerſelle, ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas ſans doute abuſer des cauſes finales; nous avons remarqué qu'en vain M. *le Prieur*, dans le Spectacle de la nature, prétend que les marées ſont données à l'Océan pour que les vaiſſeaux entrent plus aiſément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne ſe corrompe. En vain dirait-il que les jambes ſont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puiſſe s'aſſurer de la fin véritable pour laquelle une cauſe agit, il faut que cet effet ſoit de tous les temps & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaiſſeaux en tout temps & ſur toutes les mers; ainſi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaiſſeaux. On ſent combien il ſerait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout temps

pour s'ajufter aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru fi tard; mais il eft bien évident que fi les nez n'ont pas été faits pour les béficles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles font vifiblement deftinées à tous les ufages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du mufcle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des caufes finales.

Il paraît bien difficile furtout, que les organes de la génération ne foient pas deftinés à perpétuer les efpèces. Ce mécanifme eft bien admirable, mais la fenfation que la nature a jointe à ce mécanifme eft plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaifir eft divin, & que ce plaifir eft une caufe finale, par laquelle font produits fans ceffe ces êtres fenfibles qui n'ont pu fe donner la fenfation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour fon temps; il vit ce que *Defcartes* a nié, ce que *Gaffendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement fans vide. Il conçut la néceffité des atomes pour fervir de parties conftituantes aux efpèces invariables. Ce font-là des idées très-philofophiques. Rien n'était furtout plus refpectable que la morale des vrais épicuriens; elle confiftait dans l'éloignement des affaires publiques, incompatibles avec la fageffe, & dans l'amitié, fans laquelle la vie eft un fardeau. Mais pour le refte de la phyfique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admiffible que la matière cannelée de *Defcartes*. C'eft, ce me femble, fe boucher

les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun dessein dans la nature; &, s'il y a du dessein, il y a une cause intelligente, il existe un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de sables mouvans, quelques petites montagnes abymées & d'autres formées par des tremblemens de terre &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carrosse auront pris feu, s'ensuit-il que votre carrosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves, après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal; tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille, qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la systole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

SECTION III.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée

pour bâtir des maiſons, & que les vers à ſoie ſont nés à la Chine afin que nous ayons du ſatin en Europe.

Mais, dit-on, ſi DIEU a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne réſulte de cette objection, rien autre, ce me ſemble, ſinon que tout eſt l'effet prochain ou éloigné d'une cauſe finale générale; que tout eſt la ſuite des lois éternelles.

Quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tout lieu, & en tout temps; quand ces effets uniformes ſont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent; alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, ils voient; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un eſtomac, ou quelque choſe d'approchant, par lequel ils digèrent; tous un orifice qui expulſe les excrémens; tous un inſtrument de la génération: & ces dons de la nature opèrent en eux ſans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des cauſes finales clairement établies, & c'eſt pervertir notre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle.

Mais les pierres en tout lieu, & en tout temps, ne compofent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne font pas couvertes de bas de foie. Un ver à foie n'eft donc pas fait pour couvrir mes jambes, précifément comme votre bouche eft faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets immédiats produits par les caufes finales, & des effets en très-grand nombre qui font des produits éloignés de ces caufes.

Tout ce qui appartient à la nature eft uniforme, immuable, eft l'ouvrage immédiat du maître ; c'eft lui qui a créé les lois par lefquelles la lune entre pour les trois quarts dans la caufe du flux & du reflux de l'Océan, & le foleil pour fon quart : c'eft lui qui a donné un mouvement de rotation au foleil, par lequel cet aftre envoie en fept minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles, & des chats.

Mais, fi après bien des fiècles nous nous fommes avifés d'inventer des cifeaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chofe, finon que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions néceffairement induftrieux & carnaffiers ?

Les moutons n'ont pas fans doute été faits abfolument pour être cuits & mangés, puifque plufieurs nations s'abftiennent de cette horreur. Les hommes ne font pas créés effentiellement pour fe maffacrer, puifque les brames, & les refpectables primitifs qu'on nomme *quakers* ne tuent perfonne : mais la pâte

dont

dont nous ſommes pétris produit ſouvent des maſſacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perſécutions, & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſottiſes; car une cauſe finale eſt univerſelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpèce humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons notre blé, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain. Mais ſi ce fléau, en battant mon grain, écraſe mille inſectes, ce n'eſt point par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par haſard; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu; mais jamais on ne pourra dire: L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les inſtrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des cauſes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toujours ouverts; chaque ſens a ſes temps de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille, enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins; elle agira dès qu'elle ſera libre.

CELTES.

PARMI ceux qui ont eu aſſez de loiſir, de ſecours, & de courage, pour rechercher l'origine des peuples, il y en a eu qui ont cru trouver celle de nos Celtes, ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée: cette illuſion était le ſeul prix de leurs travaux immenſes; il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque choſe des Huns, (quoiqu'ils ne méritent guère d'être connus, puiſqu'ils n'ont rendu aucun ſervice au genre-humain,) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues, après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains temps, comme des loups affamés, ravager des pays regardés encore aujourd'hui comme des lieux d'exil & d'horreur. C'eſt une bien triſte & bien miſérable ſcience. Il vaut mieux ſans doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon, & à Bordeaux, que d'étudier ſérieuſement l'hiſtoire des Huns & des ours; mais enfin on eſt aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes, point d'archives; on ne connaît pas plus leurs antiquités que celles des Samoïèdes & des terres auſtrales.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres que par le peu de mots que *Jules-Céſar* leur conquérant a daigné en dire. Il commence ſes commentaires par

diſtinguer toutes les Gaules en Belges, Aquitainiens, & Celtes.

De-là quelques fiers ſavans ont conclu que les Celtes étaient les Scythes, & dans ces Scythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre? pourquoi s'arrêter en ſi beau chemin?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet*, fils de *Noé*, vint au plus vîte au ſortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vaſtes contrées, qu'il gouverna merveilleuſement bien. Mais des auteurs plus modeſtes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confuſion des langues, à *Gomer* dont jamais perſonne n'entendit parler, juſqu'au temps très-récent où quelques occidentaux lurent le nom de *Gomer* dans une mauvaiſe traduction des Septante.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Bochart dans ſa chronologie ſacrée (quelle chronologie!) prend un tour fort différent; il fait de ces hordes innombrables de Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par *Hercule* dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où ſans doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne, & les myſtères d'*Iſis*, ſans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encore mieux rencontré, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appelés Cottiens, de leur roi *Cottius;* les Bérichons de leur roi *Betrich*, les Welches ou Gaulois de leur roi *Wallus*, les Belges de *Balgen*, qui veut dire *hargneux*.

Une origine encore plus belle, c'eſt celle des Celtes-Pannoniens, du mot latin *Pannus*, drap; attendu, nous dit-on, qu'ils ſe vêtiſſaient de vieux morceaux de drap mal couſus, aſſez reſſemblans à l'habit d'*Arlequin*. Mais la meilleure origine eſt ſans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs, qui avez tant écrit ſur des hordes de ſauvages, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, j'admire votre laborieuſe opiniâtreté! Et vous pauvres Celtes-Welches, permettez-moi de vous dire auſſi-bien qu'aux Huns, que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez anthropophages; mais qui ne l'a pas été?

On me parle de vos druides qui étaient de très-ſavans prêtres. Allons donc à l'article *Druide*.

CEREMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

TOUTES ces choſes qui ſeraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, ſont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois ſont de tous les peuples celui qui a pouſſé le plus loin l'uſage des cérémonies: il eſt certain qu'elles ſervent à calmer l'eſprit autant qu'à l ennuyer. Les porte-faix, les charretiers chinois, ſont obligés, au moindre embarras qu'ils cauſent dans les rues,

de ſe mettre à genoux l'un devant l'autre, & de ſe demander mutuellement pardon ſelon la formule preſcrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres ; ils ont le temps de s'apaiſer, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple eſt libre, moins il a de cérémonies ; moins de titres faſtueux ; moins de démonſtrations d'anéantiſſement devant ſon ſupérieur. On diſait à *Scipion*, *Scipion ;* & à *Céſar*, *Céſar :* & dans la ſuite des temps on dit aux empereurs, *Votre majeſté*, *votre divinité.*

Les titres de *S*[t] *Pierre* & de *S*[t] *Paul* étaient *Pierre* & *Paul.* Leurs ſucceſſeurs ſe donnèrent réciproquement le titre de *votre ſainteté*, que l'on ne voit jamais dans les Actes des apôtres ni dans les écrits des diſciples.

Nous liſons dans l'*Hiſtoire d'Allemagne* que le dauphin de France, qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il paſſa après le cardinal de *Périgord.*

Il fut enſuite un temps où les chanceliers eurent la préſéance ſur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent ſur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du ſang, & ils marchèrent tous en ordre de pairie juſqu'au ſacre de *Henri III.*

La dignité de la pairie était avant ce temps ſi éminente, qu'à la cérémonie du ſacre d'*Eliſabeth* épouſe de *Charles IX*, en 1571, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il eſt dit que *les dames & damoiſelles de la reine ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin, & le cierge avec l'argent, pour l'offerte, pour être préſentés à la reine par la dite dame d'honneur, cette*

dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses, &c. Cette dame d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite & la main gauche, ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encore des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaise de doléance*.

Long-temps après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret, ou même ne point s'asseoir? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies; les canapés & les chaises longues sont employées par les dames, sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I*, avec les ambassadeurs

d'Angleterre, l'affaire fut fur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les ambaffadeurs exigeaient auprès d'une porte; & le cardinal fe mit au lit pour trancher toute difficulté. L'hiftoire a foigneufement confervé cette précieufe circonftance. Je crois que fi on avait propofé à *Scipion* de fe mettre nu entre deux draps pour recevoir la vifite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaifante.

La marche des carroffes, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encore des témoignages de grandeur, des fources de prétentions, de difputes, & de combats, pendant un fiècle entier. On a regardé comme une fignalée victoire de faire paffer un carroffe devant un autre carroffe. Il femblait, à voir les ambaffadeurs fe promener dans les rues, qu'ils difputaffent le prix dans des cirques; & quand un miniftre d'Efpagne avait pu faire reculer un cocher portugais, il envoyait un courrier à Madrid informer le roi fon maître de ce grand avantage.

Nos hiftoires nous réjouiffent par vingt combats à coups de poing pour la préféance; le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funèbre de *Henri IV;* la chambre des comptes contre le parlement dans la cathédrale, quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge; le duc d'*Epernon* dans l'églife de Saint-Germain contre le garde-des-fceaux du *Vair*. Les préfidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des confeillers de grand'chambre, *Savare*, pour le faire fortir de fa place d'honneur; (tant l'honneur eft l'ame des gouvernemens monarchiques;) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le préfident *Barillon* qui frappait comme un fourd fur ce pauvre doyen.

Nous ne voyons point de telles conteſtations dans l'aréopage ni dans le ſénat romain.

A meſure que les pays ſont barbares, ou que les cours ſont faibles, le cérémonial eſt plus en vogue. La vraie puiſſance & la vraie politeſſe dédaignent la vanité.

Il eſt à croire qu'à la fin on ſe défera de cette coutume qu'ont encore quelquefois les ambaſſadeurs, de ſe ruiner pour aller en proceſſion par les rues avec quelques carroſſes de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire ſon entrée;* & il eſt aſſez plaiſant de faire ſon entrée dans une ville ſept ou huit mois après qu'on y eſt arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui conſtitue la grandeur des Romains modernes; cette ſcience du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monſignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de ſe promener dans une chambre à droite ou à gauche; (1) ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baiſſer: & les caudataires des cardinaux ſe plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel français était dans Bruxelles un an après la priſe de cette ville par le maréchal de *Saxe;* & ne ſachant que faire, il voulut aller à l'aſſemblée de la ville. Elle ſe tient chez une princeſſe, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe? Mais il n'y a

(1) Ce fut une querelle de ce genre qui brouilla le cardinal de *Bouillon* avec la fameuſe princeſſe des *Urſins* ſon intime amie; & la haine de cette femme auſſi vaine que lui, mais plus habile en intrigue, fut une des principales cauſes de ſa perte.

que des princes qui aillent là ; êtes-vous prince ? Va, va, dit le colonel, ce ſont de bons princes ; j'en avais l'année paſſée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville ; ils étaient tous fort polis.

En reliſant *Horace* j'ai remarqué ce vers dans une épître à *Mécène : Te, dulcis amice, reviſam.* J'irai vous voir, mon bon ami. Ce *Mécène* était la ſeconde perſonne de l'empire romain, c'eſt-à-dire, un homme plus conſidérable & plus puiſſant que ne l'eſt aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En reliſant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scudéri* gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainſi au ſujet du cardinal de *Richelieu : Monſieur le cardinal votre maître & le mien.* C'eſt peut-être la première fois qu'on a parlé ainſi d'un miniſtre, depuis qu'il y a dans le monde des miniſtres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de Cinna, dédie humblement ce Cinna au ſieur de *Montauron*, tréſorier de l'épargne, qu'il compare ſans façon à *Auguſte.* Je ſuis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron* monſeigneur.

On conte qu'un vieil officier qui ſavait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de *Louvois*, *Monſieur*, & n'ayant point eu de réponſe, lui écrivit *Monſeigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le miniſtre avait encore le *Monſieur* ſur le cœur. Enfin il lui écrivit, *à mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois ;* & au commencement de la lettre il mit, *Mon* DIEU *mon* CRÉATEUR. (2) Tout cela ne prouve-t-il pas que les

(2) Le *Monſeigneur* des miniſtres eſt preſque tombé en déſuétude, depuis que les places de ſecrétaires d'Etat ont été occupées par des grands, qui ſe feraient crus humiliés de n'être *monſeigneurs* que depuis qu'ils étaient devenus miniſtres.

Romains du bon temps étaient grands & modeſtes, & que nous ſommes petits & vains?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? diſait un duc & pair à un gentilhomme. A votre ſervice, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut ſon *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Eſpagne, & lui diſait à tout moment, *Votre excellence.* Le Caſtillan lui répondait, Votre courtoiſie, *Vueſtra merced;* c'eſt le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le portugais piqué appela l'eſpagnol à ſon tour, *Votre courtoiſie;* l'autre lui donna alors de l'*excellence.* A la fin le partugais laſſé lui dit: Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoiſie, quand je vous donne de l'excellence? & pourquoi m'appelez-vous votre excellence, quand je vous dis votre courtoiſie? C'eſt que tous les titres me ſont égaux, répondit humblement le Caſtillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduiſit dans nos climats ſeptentrionaux de l'Europe, que quand les Romains eurent fait connaiſſance avec la ſublimité aſiatique. La plupart des rois de l'Aſie étaient, & ſont encore couſins germains du ſoleil & de la lune: leurs ſujets n'oſent jamais prétendre à cette alliance; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muſcade de conſolation* & *Roſe de plaiſir*, ſerait empalé, s'il ſe diſait parent le moins du monde de la lune & du ſoleil.

Conſtantin fut, je penſe, le premier empereur romain qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms faſtueux. Il eſt vrai qu'avant lui on donnait du *dieu* aux empereurs. Mais ce mot *dieu* ne ſignifiait

rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *S*[t] *Auguste*, *S*[t] *Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort; & souvent même on accordait le titre de *saint*, de *divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison que les premiers patriarches de l'Eglise chrétienne s'appelaient tous *votre sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait appeler *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de* DIEU. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape *Pie IV* : *A Pie IV serviteur des serviteurs de* DIEU. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire; & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres rois s'appelaient *votre altesse*, *votre sérénité*, *votre grâce*. *Louis XI* fut le premier en France qu'on appela communément *majesté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les rois de France long-temps après lui; & on voit encore des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté*. Mais peu-à-peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toujours invariable dans ſes nobles uſages, a prétendu juſqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *ſérénité*. Dans le fameux traité de Veſtphalie, où la France & la Suède donnèrent des lois au ſaint empire romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne préſentèrent de mémoires latins où ſa *ſacrée majeſté impériale* ne traitât avec les *ſéréniſſimes rois de France & de Suède;* mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'aſſurer que leurs *ſacrées majeſtées de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *ſéréniſſime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands ſouverains ont depuis ce temps paſſé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ſes voiſins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majeſté* en Eſpagne; car la *ſérénité* de *Charles V* ne devint *majeſté* qu'à cauſe de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *alteſſes*, & enſuite ils furent *alteſſes royales*. Le duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*alteſſe royale :* alors le prince de *Condé* prit celui d'*alteſſe ſéréniſſime*, que n'oſèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *alteſſe royale*, & devint enſuite *majeſté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majeſté* près; & enfin le czar, qui n'était connu en Europe que ſous le nom de grand-duc, s'eſt déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg eſt devenu *roi*, & *grand roi;* mais aujourd'hui nos marquis italiens & français ſont d'une eſpèce un peu différente.

Qu'un bourgeois italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que ce légat en buvant lui dise : *Monsieur le marquis, à votre santé*, le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possédera pour tout bien dans son village la quatrième partie d'une petite châtellenie ruinée, arrive à Paris ; qu'il y fasse un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & puissant seigneur, marquis & comte ;* & son fils sera chez son notaire, *Très-haut & très-puissant seigneur ;* & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement, ni à la société civile, on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs français se vantent d'avoir des *barons* allemands dans leurs écuries : quelques seigneurs allemands disent qu'ils ont des *marquis* français dans leurs cuisines : il n'y a pas long-temps qu'un étranger étant à Naples, fit son cocher *duc*. La coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y serez *comte* ou *marquis* tant qu'il vous plaira ; soyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquisat bien réel, vous ne serez jamais pour cela *monsieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cents *comtes* que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre ; le roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait annoncer dans une visite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le roi lui-même,

l'appellent, *milord*, *monſeigneur*. Il en eſt de même en Italie : il y a le protocole des *monſignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin eſt *monſignor*, & perſonne n'y trouve à redire.

En France le *monſeigneur* eſt une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que mon *révérendiſſime père en* DIEU.

Avant l'année 1635, non-ſeulement les évêques ne ſe monſeigneuriſaient pas, mais ils ne donnaient point du *monſeigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduiſirent par un évêque de Chartres qui alla en camail & en rochet appeler *monſeigneur* le cardinal de *Richelieu ;* ſur quoi *Louis XIII* dit, ſi l'on en croit les mémoires de l'archevêque de Toulouſe *Montchal : Ce chartrain irait baiſer le derrière du cardinal, & pouſſerait ſon nez dedans juſqu'à ce que l'autre lui dît, c'eſt aſſez.*

Ce n'eſt que depuis ce temps que les évêques ſe donnèrent réciproquement du *monſeigneur*.

Cette entrepriſe n'eſſuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *ſieurs :* & meſſieurs du conſeil n'écrivent jamais à un évêque que *monſieur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à ſe mettre en poſſeſſion du *monſeigneur*. La grande nobleſſe, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refuſent tout net cette diſtinction. Le comble des ſuccès de l'orgueil humain, eſt de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux ; mais il eſt bien difficile

d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil. (2)

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écriviſſent *monſeigneur*, les préſidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un préſident qui ne voulut pas ſe faire ſaigner, parce que ſon chirurgien lui avait dit : „ Monſieur, de quel bras voulez-vous que „ je vous ſaigne ? „ Il y eut un vieux conſeiller de

(2) *Louis XIV* a décidé que la nobleſſe non titrée donnerait le *monſeigneur* aux maréchaux de France, & elle s'y eſt ſoumiſe ſans beaucoup de peine. Chacun eſpère devenir monſeigneur à ſon tour.

Le même prince a donné des prérogatives particulières à quelques familles. Celles de la maiſon de Lorraine ont excité peu de réclamations ; & maintenant il eſt aſſez difficile à l'orgueil d'un gentilhomme de ſe croire abſolument l'égal d'hommes ſortis d'une maiſon inconteſtablement ſouveraine depuis ſept ſiècles, qui a donné deux reines à la France, qui enfin eſt montée ſur le trône impérial.

Les honneurs des maiſons de *Bouillon* & de *Rohan* ont ſouffert plus de difficultés. On ne peut nier qu'elles n'aient exiſté pendant longtemps ſans être diſtinguees du reſte de la nobleſſe. D'autres familles ſont parvenues à poſſéder de petites ſouverainetés comme celle de Bouillon. Un grand nombre pourrait également citer de grandes alliances ; & ſi on donnait un rang diſtingué à tous ceux que les généalogiſtes font deſcendre des anciens ſouverains de nos provinces, il y aurait preſque autant d'alteſſes que de marquis ou de comtes.

Louis XIV avait ordonné aux ſecrétaires d'Etat de donner le *monſeigneur* & l'*alteſſe* aux gentilshommes de ces deux maiſons ; mais ceux des ſecrétaires d'Etat qui ont été tirés du corps de la nobleſſe, ſe ſont crus diſpenſés de cette loi en qualité de gentilshommes. *Louvois* s'y ſoumit, & il écrivit un jour au chevalier de *Bouillon :*

Monſeigneur, ſi votre alteſſe ne change pas de conduite, je la ferai mettre dans un cachot. Je ſuis avec reſpect, &c.

Maintenant ces princes ne répondent point aux lettres où l'on ne leur donne pas le *monſeigneur* & l'*alteſſe*, à moins qu'ils n'aient beſoin de vous ; & la nobleſſe leur refuſe l'un & l'autre, à moins qu'elle n'ait beſoin d'eux. Quand un gentilhomme qui a un peu de vanité paſſe un acte avec eux, il leur laiſſe prendre tous les titres qu'ils veulent, mais il ne manque pas de proteſter contre ces titres chez ſon notaire. La vanité a deux tonneaux comme *Jupiter*, mais le bon eſt ſouvent bien vide.

la grand'chambre qui en ufa plus franchement. Un plaideur lui dit : *Monſeigneur*, *monſieur votre ſecrétaire...* Le conſeiller l'arrêta tout court : Vous avez dit trois ſottiſes en trois paroles : je ne ſuis point *monſeigneur*, mon ſecrétaire n'eſt point *monſieur*, c'eſt mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde ſoit *monſeigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes qui étaient autrefois *mademoiſelle*, ſont actuellement *madame*. Lorſqu'en Eſpagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit : „ Seigneur, *votre courtoiſie* a-t-elle „ pris ſon chocolat ? „ Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conſerve la dignité de l'eſpèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choſes. Il eſt bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'inde qui paſſent leur vie à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

JE ſuis certain ; j'ai des amis, ma fortune eſt ſûre ; mes parens ne m'abandonneront jamais ; on me rendra juſtice ; mon ouvrage eſt bon, il ſera bien reçu ; on me doit, on me payera ; mon amant ſera fidelle, il l'a juré ; le miniſtre m'avancera, il l'a promis en paſſant : toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de ſon dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Langlade*, *le Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, *Montbailli*, & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains,

ou

ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils se trompèrent.

Il y a deux manières de se tromper, de mal juger, de s'aveugler; celle d'errer en homme d'esprit, & celle de décider comme un sot.

Les juges se trompèrent en gens d'esprit dans l'affaire de *Langlade;* ils s'aveuglèrent sur les apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinèrent point assez les apparences contraires; ils se servirent de leur esprit pour se croire certains que *Langlade* avait commis un vol qu'il n'avait certainement pas commis: & sur cette pauvre certitude incertaine de l'esprit humain, un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire; de-là replongé sans secours dans un cachot, & condamné aux galères où il mourut; sa femme renfermée dans un autre cachot avec sa fille âgée de sept ans, laquelle depuis épousa un conseiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères, & la mère au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt, s'ils n'avaient été *certains*. Cependant, dès le temps même de cet arrêt, plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat* associé avec un voleur de grand chemin: & l'innocence de *Langlade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certains*, lorsque par une sentence en première instance, ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun;* qui par arrêt rendu sur son appel fut brisé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* est assez connu; celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur

d'auprès de Bar en Lorraine. Un ſcélérat lui dérobe ſon habit, & va, ſous cet habit, aſſaſſiner ſur le grand chemin un voyageur qu'il ſavait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* eſt accuſé; ſon habit dépoſe contre lui; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite paſſée du priſonnier, ni une nombreuſe famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnaie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort; rien ne peut le ſauver. Le juge ſubalterne ſe fait un mérite de ſa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué; & par une fatalité malheureuſe, la ſentence eſt confirmée à la tournelle. Le vieillard *Martin* eſt rompu vif en atteſtant DIEU de ſon innocence juſqu'au dernier ſoupir. Sa famille ſe diſperſe; ſon petit bien eſt confiſqué. A peine ſes membres rompus ſont-ils expoſés ſur le grand chemin, que l'aſſaſſin qui avait commis le meurtre & le vol eſt mis en priſon pour un autre crime; il avoue ſur la roue à laquelle il eſt condamné à ſon tour, que c'eſt lui ſeul qui eſt coupable du crime pour lequel *Martin* a ſouffert la torture & la mort.

Montbailli, qui dormait avec ſa femme, eſt accuſé d'avoir de concert avec elle tué ſa mère, morte évidemment d'apoplexie: le conſeil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer ſur la roue, & ſa femme à être brûlée. Leur innocence eſt reconnue, mais après que *Montbailli* a été roué.

Ecartons ici la foule de ces aventures funeſtes qui font gémir ſur la condition humaine; mais gémiſſons du moins ſur la *certitude* prétendue que les juges croient avoir quand ils rendent de pareilles ſentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il eſt phyſiquement ou moralement poſſible que la choſe ſoit autrement. Quoi ! il faut une démonſtration pour oſer aſſurer que la ſurface d'une ſphère eſt égale à quatre fois l'aire de ſon grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un ſupplice affreux !

Si tel eſt le malheur de l'humanité, qu'on ſoit obligé de ſe contenter d'extrêmes probabilités ; il faut du moins conſulter l'âge, le rang, la conduite de l'accuſé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ſes ennemis à le perdre ; il faut que chaque juge ſe diſe : La poſtérité, l'Europe entière ne condamnera-t elle pas ma ſentence ? dormirai-je tranquille, les mains teintes du ſang innocent ?

Paſſons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux Santon ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? C'eſt que je ſuis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voiſinage au mont Athos ; & tu verras trois mille gueux qui ſont certains que tu iras dans le gouffre qui eſt ſous le pont aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, miſérable veuve Malabare ; ne crois point ce fou qui te perſuade que tu ſeras réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde ſi tu te brûles ſur ſon bûcher. Non, je me brûlerai ; je ſuis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuſes, & qui aient un peu plus de vraiſemblance.

Quel âge a votre ami *Chriſtophe?* Vingt-huit ans ; j'ai vu ſon contrat de mariage, ſon extrait-baptiſtère, je le connais dès ſon enfance ; il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe, que j'apprends qu'on a antidaté par des raiſons ſecrètes, & par un manége ſingulier, l'extrait-baptiſtère de *Chriſtophe.* Ceux à qui j'avais parlé n'en ſavent encore rien ; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le temps de *Copernic :* Le ſoleil eſt-il levé ? s'eſt-il couché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu : nous en avons une certitude entière. Ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortiléges, les divinations, les obſeſſions, ont été long-temps la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choſes, qui ont été certains ! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver ; il n'en eſt encore qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ? Il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition : je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres : elles n'étaient que des probabilités ; & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur ; tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui ; tout douteur que je suis, je l'avoue. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même temps. Je ne peux en même temps exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même temps avoir cent quatre-vingts degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique, sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin ? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres, en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin ; mais je ne voudrais point parier ma vie que cette ville existe ; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le maréchal de *Saxe* est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (*)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des questions, nous sommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

CESAR.

ON n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes; le vainqueur de *Pompée* & des *Scipions*; l'écrivain satirique qui tourne *Caton* en ridicule; le voleur du trésor public qui se servit de l'argent des Romains pour asservir les Romains; le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus; le savant qui réforma le calendrier; le tyran & le père de sa patrie, assassiné par ses amis & par son bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant

(*) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire encyclopédique.

des pauvres barbares, ſubjugués par lui, que je conſidère cet homme unique.

Vous ne paſſez point par une ſeule ville de France, ou d'Eſpagne, ou des bords du Rhin, ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes gens qui ſe vantent d'avoir eu *Céſar* chez eux. Des bourgeois de Douvre ſont perſuadés que *Céſar* a bâti leur château; & des bourgeois de Paris croient que le grand châtelét eſt un de ſes beaux ouvrages. Plus d'un ſeigneur de paroiſſe en France montre une vieille tour qui lui ſert de colombier, & dit que c'eſt *Céſar* qui a pourvu au logement de ſes pigeons. Chaque province diſpute à ſa voiſine l'honneur d'être la première en date à qui *Céſar* donna les étrivières: c'eſt par ce chemin, non par cet autre, qu'il paſſa pour venir nous égorger, & pour careſſer nos femmes & nos filles, pour nous impoſer des lois par interprètes, & pour nous prendre le très-peu d'argent que nous avions.

Les Indiens ſont plus ſages: nous avons vu qu'ils ſavent confuſément qu'un grand brigand, nommé *Alexandre*, paſſa chez eux après d'autres brigands; & ils n'en parlent preſque jamais.

Un antiquaire italien, en paſſant il y a quelques années par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé d'entendre les ſavans de Vannes s'énorgueillir du ſéjour de *Céſar* dans leur ville. Vous avez ſans doute, leur dit-il, quelques monumens de ce grand-homme? Oui, répondit le plus notable; nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le ſénat de notre province au nombre de ſix cents.

Des ignorans, qui trouvèrent dans le chenal de Kerantrait une centaine de poutres en 1755, avancèrent dans les journaux que c'étaient des reſtes d'un pont de *Céſar ;* mais je leur ai prouvé, dans ma diſſertation de 1756, que c'étaient les potences où ce héros avait fait attacher notre parlement. Où ſont les villes en Gaule qui puiſſent en dire autant? Nous avons le témoignage du grand *Céſar* lui-même; il dit dans ſes commentaires, que *nous ſommes inconſtans, & que nous préférons la liberté à la ſervitude.* Il nous accuſe (*a*) d'avoir été aſſez inſolens pour prendre des otages des Romains à qui nous en avions donné, & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remît les nôtres. Il nous apprit à vivre.

Il fit fort bien, répliqua le virtuoſe, ſon droit était inconteſtable. On le lui diſputait pourtant. Car lorſqu'il eut vaincu les Suiſſes émigrans, au nombre de trois cents ſoixante & huit mille, & qu'il n'en reſta plus que cent dix mille, vous ſavez qu'il eut une conférence en Alſace avec *Arioviſte*, roi germain ou allemand, & que cet *Arioviſte* lui dit : Je viens piller les Gaules, & je ne ſouffrirai pas qu'un autre que moi les pille. Après quoi ces bons Germains, qui étaient venus pour dévaſter le pays, mirent entre les mains de leurs ſorcières deux chevaliers romains ambaſſadeurs de *Céſar;* & ces ſorcières allaient les brûler & les ſacrifier à leurs dieux, lorſque *Céſar* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés; & *Tacite* a bien raiſon de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemands.

(*a*) *De bello gallico*, lib. III.

Cette converſation fit naître une diſpute aſſez vive entre les ſavans de Vannes & l'antiquaire. Pluſieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre, de s'être ſervi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine, d'en avoir maſſacré un quart, & d'avoir réduit les trois autres quarts en ſervitude.

Ah ! rien n'eſt plus beau, répliqua l'antiquaire ; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin, qui repréſente le triomphe de *Céſar* au capitole : c'eſt une des mieux conſervées. Il montra ſa médaille. Un breton un peu bruſque la prit & la jeta dans la rivière. Que ne puis-je, dit-il, y noyer tous ceux qui ſe ſervent de leur puiſſance & de leur adreſſe pour opprimer les autres hommes ? Rome autrefois nous trompa, nous déſunit, nous maſſacra, nous enchaîna. Et Rome aujourd'hui diſpoſe encore de pluſieurs de nos bénéfices. Eſt-il poſſible que nous ayons été ſi long-temps & en tant de façons pays d'obédience ?

Je n'ajouterai qu'un mot à la converſation de l'antiquaire italien & du breton ; c'eſt que *Perrot d'Ablancourt*, le traducteur des commentaires de *Céſar*, dans ſon épître dédicatoire au grand *Condé*, lui dit ces propres mots : *Ne vous ſemble-t-il pas, Monſeigneur, que vous liſiez la vie d'un philoſophe chrétien ?* Quel philoſophe chrétien que *Céſar !* je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un ſaint. Les feſeurs d'épîtres dédicatoires diſent de belles choſes, & fort à propos.

CHAINE DES ETRES CRÉÉS.

CETTE gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atome juſqu'à l'Etre ſuprême; cette échelle de l'infini frappe d'admiration. Mais quand on la regarde attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination ſe complaît d'abord à voir le paſſage imperceptible de la matière brute à la matière organiſée, des plantes aux zoophytes, de ces zoophytes aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des ſubſtances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces ſubſtances, qui de beautés en perfections s'élèvent juſqu'à DIEU même. Cette hiérarchie plaît beaucoup aux jeunes gens, qui croient voir le pape & ſes cardinaux ſuivis des archevêques, des évêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les ſimples prêtres, les diacres, les ſous-diacres; puis paraiſſent les moines, & la marche eſt fermée par les capucins.

Mais il y a peut-être un peu plus de diſtance entre DIEU & ſes plus parfaites créatures, qu'entre le ſaint père & le doyen du ſacré collége : ce doyen peut devenir pape; mais le plus parfait des génies créés par l'Etre ſuprême peut-il devenir DIEU? n'y a-t-il pas l'infini entre DIEU & lui?

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'exiſte pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en eſt qu'il y a des eſpèces de plantes & d'animaux

qui ſont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu aux Juifs de manger du griffon & de l'ixion ; ces deux eſpèces ont probablement diſparu de ce monde, quoi qu'en diſe *Bochart :* où donc eſt la chaîne ?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques eſpèces, il eſt viſible qu'on en peut détruire. Les lions, les rhinocéros commencent à devenir ſort rares. Si le reſte du monde avait imité les Anglais, il n'y aurait plus de loups ſur la terre.

Il eſt probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus. Mais je veux qu'elles aient toutes ſubſiſté, ainſi que les blancs, les nègres ; les cafres, à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuiſſes ; & les ſamoïèdes dont les femmes ont un mamelon d'un bel ébène ; &c.

N'y a-t-il pas viſiblement un vide entre le ſinge & l'homme ? n'eſt-il pas aiſé d'imaginer un animal à deux pieds ſans plumes, qui ſerait intelligent ſans avoir ni l'uſage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiſer, qui répondrait à nos ſignes, & qui nous ſervirait ? & entre cette nouvelle eſpèce & celle de l'homme, n'en pourrrait-on pas imaginer d'autres ?

Par-delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin *Platon*, une file de ſubſtances céleſtes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces ſubſtances, parce que la foi nous l'enſeigne. Mais vous, quelle raiſon avez-vous d'y croire ? vous n'aviez point parlé apparemment au génie de *Socrate ;* & le bon homme *Hérès*, qui reſſuſcita exprès pour vous apprendre les

ſecrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces ſubſtances.

La prétendue chaîne n'eſt pas moins interrompue dans l'univers ſenſible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes! la Lune eſt quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la lune dans le vide, vous trouvez Vénus; elle eſt environ auſſi groſſe que la Terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Vénus; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter ſon voiſin en douze, Saturne en trente; & encore Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendue?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que *Newton* a découverte; c'eſt elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vide immenſe.

O *Platon* tant admiré! j'ai peur que vous ne nous ayez conté que des fables, & que vous n'ayez jamais parlé qu'en ſophiſte. O *Platon!* vous avez fait bien plus de mal que vous ne croyez. Comment cela? me demandera-t-on: je ne le dirai pas.

CHAINE OU GENERATION DES EVENEMENS.

LE préfent accouche, dit-on, de l'avenir. Les événemens font enchaînés les uns aux autres par une fatalité invincible; c'eft le deftin qui, dans *Homère*, eft fupérieur à *Jupiter* même. Ce maître des dieux & des hommes déclare net, qu'il ne peut empêcher *Sarpédon* fon fils de mourir dans le temps marqué. *Sarpédon* était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquît, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; fon corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient fe changer dans la fubftance de quelques Lyciens; fes héritiers devaient établir un nouvel ordre dans fes Etats; ce nouvel ordre devait influer fur les royaumes voifins; il en réfultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voifins des voifins de la Lycie : ainfi de proche en proche la deftinée de toute la terre a dépendu de la mort de *Sarpédon*, laquelle dépendait de l'enlèvement d'*Hélène;* & cet enlèvement était néceffairement lié au mariage d'*Hécube*, qui en remontant à d'autres événemens était lié à l'origine des chofes.

Si un feul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait réfulté un autre univers : or il n'était pas poffible que l'univers actuel n'exiftât pas; donc il n'était pas poffible à *Jupiter* de fauver la vie à fon fils, tout *Jupiter* qu'il était.

Ce ſyſtème de la néceſſité & de la fatalité a été inventé de nos jours par *Leibnitz*, à ce qu'on dit, ſous le nom de *raiſon ſuffiſante;* il eſt pourtant fort ancien : ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que ſouvent la plus petite cauſe produit les plus grands effets.

Milord *Bolingbroke* avoue que les petites querelles de madame *Marlborough*, & de madame *Masham*, lui firent naître l'occaſion de faire le traité particulier de la reine *Anne* avec *Louis XIV;* ce traité amena la paix d'Utrecht; cette paix d'Utrecht affermit *Philippe V* ſur le trône d'Eſpagne. *Philippe V* prit Naples & la Sicile ſur la maiſon d'Autriche; le prince eſpagnol qui eſt aujourd'hui roi de Naples, doit évidemment ſon royaume à miladi *Masham :* & il ne l'aurait pas eu, il ne ſerait peut-être même pas né, ſi la ducheſſe de *Marlborough* avait été plus complaiſante envers la reine d'Angleterre. Son exiſtence à Naples dépendait d'une ſottiſe de plus ou de moins à la cour de Londres.

Examinez les ſituations de tous les peuples de l'univers; elles ſont ainſi établies ſur une ſuite de faits qui paraiſſent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout eſt rouage, poulie, corde, reſſort, dans cette immenſe machine.

Il en eſt de même dans l'ordre phyſique. Un vent qui ſouffle du fond de l'Afrique & des mers auſtrales, amène une partie de l'atmoſphère africaine, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du nord à ſon tour envoie nos vapeurs chez les Nègres; nous feſons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me ſemble qu'on abuſe étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a ſi petit atome dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a ſi petit accident, ſoit parmi les hommes, ſoit parmi les animaux, qui ne ſoit un chaînon eſſentiel de la grande chaîne du deſtin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment ſa cauſe, à remonter de cauſe en cauſe dans l'abyme de l'éternité ; mais toute cauſe n'a pas ſon effet, à deſcendre juſqu'à la fin des ſiècles. Tous les événemens ſont produits les uns par les autres, je l'avoue ; ſi le paſſé eſt accouché du préſent, le préſent accouche du futur ; tout a des pères, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en eſt ici préciſément comme d'un arbre généalogique ; chaque maiſon remonte, comme on ſait, à *Adam ;* mais dans la famille il y a bien des gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de *Gomer ;* & les Ruſſes de *Magog* ſon frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! Sur ce pied-là on ne peut nier que le grand-turc, qui deſcend auſſi de *Magog*, ne lui ait l'obligation d'avoir été bien battu en 1769 par l'impératrice de Ruſſie *Catherine II.* Cette aventure tient évidemment à d'autres grandes aventures; mais que *Magog* ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur les affaires préſentes.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, comme *Newton* l'a démontré, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde, comme il l'a démontré encore. Jetez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis; le mouvement ſe perd & ſe répare; donc le mouvement que put produire *Magog* en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Moldavie & en Valachie; donc les événemens préſens ne ſont pas les enfans de tous les événemens paſſés : ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encore une fois, tout être a ſon père, mais tout être n'a pas des enfans. (*)

CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.

QUAND on a vu de ſes yeux une montagne s'avancer dans une plaine, c'eſt-à-dire un immenſe rocher de cette montagne ſe détacher & couvrir des champs, un château tout entier enfoncé dans la terre, un fleuve englouti qui ſort enſuite de ſon abyme, des marques indubitables qu'un vaſte amas d'eaux inondait autrefois un pays habité aujourd'hui, & cent veſtiges d'autres révolutions; on eſt alors plus diſpoſé à croire les grands changemens qui ont altéré la face du monde,

(*) Voyez *Deſtin*.

monde, que ne l'eſt une dame de Paris qui ſait ſeulement que la place où eſt bâtie ſa maiſon était autrefois un champ labourable. Mais une dame de Naples, qui a vu ſous terre les ruines d'Herculanum, eſt encore moins aſſervie au préjugé qui nous fait croire que tout a toujours été comme il eſt aujourd'hui.

Y a-t-il eu un grand embraſement du temps d'un *Phaéton*? Rien n'eſt plus vraiſemblable; mais ce ne fut ni l'ambition de *Phaéton*, ni la colère de *Jupiter* foudroyant, qui cauſèrent cette cataſtrophe; de même qu'en 1755 ce ne furent point les feux allumés ſi ſouvent dans Lisbonne par l'inquiſition qui ont attiré la vengeance divine, qui ont allumé les feux ſouterrains, & qui ont détruit la moitié de la ville. Car Mequinès, Tétuan, & des hordes conſidérables d'Arabes, furent encore plus maltraitées que Lisbonne; & il n'y avait point d'inquiſition dans ces contrées.

L'île de Saint-Domingue, toute bouleverſée depuis peu, n'avait pas déplu au grand-être plus que l'île de Corſe. Tout eſt ſoumis aux lois phyſiques éternelles.

Le ſoufre, le bitume, le nitre, le fer, renfermés dans la terre, ont par leurs mélanges & par leurs exploſions renverſé mille cités, ouvert & fermé mille gouffres; & nous ſommes menacés tous les jours de ces accidens attachés à la manière dont ce monde eſt fabriqué, comme nous ſommes menacés dans pluſieurs contrées des loups & des tigres affamés pendant l'hiver.

Si le feu, qu'*Héraclite* croyait le principe de tout, a bouleverſé une partie de la terre, le premier

principe de *Thalès*, l'eau, a caufé d'auffi grands changemens.

La moitié de l'Amérique eft encore inondée par les anciens débordemens du Maragnon, de Rio de la Plata, du fleuve Saint-Laurent, du Miffiffipi, & de toutes les rivières perpétuellement augmentées par les neiges éternelles des montagnes les plus hautes de la terre, qui traverfent ce continent d'un bout à l'autre. Ces déluges accumulés ont produit prefque par-tout de vaftes marais. Les terres voifines font devenues inhabitables; & la terre, que les mains des hommes auraient dû fertilifer, a produit des poifons.

La même chofe était arrivée à la Chine & à l'Egypte; il fallut une multitude de fiècles pour creufer des canaux & pour deffécher les terres. Joignez à ces longs défaftres les irruptions de la mer, les terrains qu'elle a envahis, & qu'elle a défertés, les îles qu'elle a détachées du continent, vous trouverez qu'elle a dévafté plus de quatre-vingts mille lieues quarrées d'orient en occident, depuis le Japon jufqu'au mont Atlas.

L'engloutiffement de l'île Atlantide par l'Océan, peut être regardé avec autant de raifon comme un point d'hiftoire, que comme une fable. Le peu de profondeur de la mer Atlantique jufqu'aux Canaries, pourrait être une preuve de ce grand événement; & les îles Canaries pourraient bien être des reftes de l'Atlantide.

Platon prétend dans fon *Timée*, que les prêtres d'Egypte, chez lefquels il a voyagé, confervaient d'anciens regiftres qui fefaient foi de la deftruction de cette île abymée dans la mer. Cette cataftrophe, dit *Platon*, arriva neuf mille ans avant lui. Perfonne

ne croira cette chronologie ſur la foi ſeule de *Platon ;* mais auſſi perſonne ne peut apporter contre elle aucune preuve phyſique, ni même aucun témoignage hiſtorique tiré des écrivains profanes.

Pline, dans ſon livre III, dit que de tout temps les peuples des côtes eſpagnoles méridionales ont cru que la mer s'était fait un paſſage entre Calpé & Abila : *Indigenæ columnas Herculis vocant, creduntque perfoſſas excluſa anteà admiſiſſe maria & rerum naturæ mutaſſe faciem.*

Un voyageur attentif peut ſe convaincre par ſes yeux que les Cyclades, les Sporades, feſaient autrefois une partie du continent de la Grèce, & ſurtout que la Sicile était jointe à l'Appulie. Les deux volcans de l'Etna & du Véſuve qui ont les mêmes fondemens ſous la mer, le petit gouffre de Carybde, ſeul endroit profond de cette mer, la parfaite reſſemblance des deux terrains, ſont des témoignages non récuſables : les déluges de *Deucalion* & d'*Ogygès* ſont aſſez connus ; & les fables inventées d'après cette vérité ſont encore l'entretien de tout l'Occident.

Les anciens ont fait mention de pluſieurs autres déluges en Aſie. Celui dont parle *Béroſe* arriva, ſelon lui, en Chaldée environ quatre mille trois ou quatre cents ans avant notre ère vulgaire ; & l'Aſie fut inondée de fables au ſujet de ce déluge, autant qu'elle le fut des débordemens du Tigre & de l'Euphrate, & de tous les fleuves qui tombent dans le Pont-Euxin. (*)

Il eſt vrai que ces débordemens ne peuvent couvrir les campagnes que de quelques pieds d'eau ; mais la ſtérilité qu'ils apportent, la deſtruction des maiſons & des ponts, la mort des beſtiaux, ſont des pertes

(*) Voyez *Déluge*.

qui demandent près d'un siècle pour être réparées. On sait ce qu'il en a coûté à la Hollande; elle a perdu plus de la moitié d'elle-même depuis l'an 1050. Il faut encore qu'elle combatte tous les jours contre la mer qui la menace; & elle n'a jamais employé tant de soldats pour résister à ses ennemis, qu'elle emploie de travailleurs à se défendre continuellement des assauts d'une mer toujours prête à l'engloutir.

Le chemin par terre d'Egypte en Phénicie, en côtoyant le lac Sirbon, était autrefois très-praticable; il ne l'est plus depuis très-long-temps. Ce n'est plus qu'un sable mouvant abreuvé d'une eau croupissante. En un mot, une grande partie de la terre ne serait qu'un vaste marais empoisonné & habité par des monstres, sans le travail assidu de la race humaine.

On ne parlera point ici du déluge universel de *Noé*. Il suffit de lire la sainte écriture avec soumission. Le déluge de *Noé* est un miracle incompréhensible, opéré surnaturellement par la justice & la bonté d'une providence ineffable, qui voulait détruire tout le genre-humain coupable, & former un nouveau genre-humain innocent. Si la race humaine nouvelle fut plus méchante que la première, & si elle devint plus criminelle de siècle en siècle, & de réforme en réforme; c'est encore un effet de cette providence dont il est impossible de sonder les profondeurs, les inconcevables mystères transmis aux peuples d'Occident depuis quelques siècles par la traduction latine des Septante. Nous n'entrons jamais dans ces sanctuaires redoutables; nous n'examinons dans nos questions que la simple nature. (*)

(*) Voyez la dissertation sur le même sujet, dans le volume de *Physique*.

CHANT, MUSIQUE, MELOPÉE, GESTICULATION, SALTATION.

Queſtions ſur ces objets.

UN turc pourra-t-il concevoir que nous ayons une eſpèce de chant pour le premier de nos myſtères, quand nous le célébrons en muſique; une autre eſpèce que nous appelons *des motets* dans le même temple; une troiſième eſpèce à l'opéra; une quatrième à l'opéra comique?

De même pouvons-nous imaginer comment les anciens ſoufflaient dans leurs flûtes, récitaient ſur leurs théâtres la tête couverte d'un énorme maſque; & comment leur déclamation était notée?

On promulgait les lois dans Athènes à-peu-près comme on chante dans Paris un air du pont-neuf. Le crieur public chantait un édit en ſe feſant accompagner d'une lyre.

C'eſt ainſi qu'on crie dans Paris, *la roſe & le bouton* ſur un ton, *vieux paſſemens d'argent à vendre* ſur un autre; mais dans les rues de Paris on ſe paſſe de lyre.

Après la victoire de Chéronée, *Philippe*, père d'*Alexandre*, ſe mit à chanter le décret par lequel *Démoſthènes* lui avait fait déclarer la guerre, & battit du pied la meſure. Nous ſommes fort loin de chanter dans nos carrefours nos édits ſur les finances, & ſur les deux ſous pour livre.

Il eſt très-vraiſemblable que la *mélopée*, regardée par *Ariſtote* dans ſa *poëtique* comme une partie eſſentielle de la tragédie, était un chant uni & ſimple comme celui de ce qu'on nomme la *préface à la meſſe*, qui eſt, à mon avis, le chant grégorien, & non l'ambroſien, mais qui eſt une vraie mélopée.

Quand les Italiens firent revivre la tragédie au ſeizième ſiècle, le récit était une mélopée, mais qu'on ne pouvait noter; car qui peut noter des inflexions de voix qui ſont des huitièmes, des ſeizièmes de ton? on les apprenait par cœur. Cet uſage fut reçu en France quand les Français commencèrent à former un théâtre plus d'un ſiècle après les Italiens. La Sophonisbe de *Mairet* ſe chantait comme celle du *Triſſin*, mais plus groſſièrement; car on avait alors le goſier un peu rude à Paris, ainſi que l'eſprit. Tous les rôles des acteurs, mais ſurtout des actrices, étaient notés de mémoire par tradition. Mademoiſelle *Bauval* actrice du temps de *Corneille*, de *Racine*, & de *Molière*, me récita, il y a quelque ſoixante ans & plus, le commencement du rôle d'*Emilie* dans Cinna, tel qu'il avait été débité dans les premières repréſentations par la *Beaupré*.

Cette mélopée reſſemblait à la déclamation d'aujourd'hui, beaucoup moins que notre récit moderne ne reſſemble à la manière dont on lit la gazette.

Je ne puis mieux comparer cette eſpèce de chant, cette mélopée, qu'à l'admirable récitatif de *Lulli*, critiqué par les adorateurs des doubles croches, qui n'ont aucune connaiſſance du génie de notre langue, & qui veulent ignorer combien cette mélodie fournit de ſecours à un acteur ingénieux & ſenſible.

La mélopée théâtrale périt avec la comédienne *Duclos*, qui n'ayant pour tout mérite qu'une belle voix, ſans eſprit & ſans ame, rendit enfin ridicule ce qui avait été admiré dans la *des Œuillets* & dans la *Champmêlé.*

Aujourd'hui on joue la tragédie ſéchement; ſi on ne la réchauffait point par le pathétique du ſpectacle & de l'action, elle ſerait très-inſipide. Notre ſiècle, recommandable par d'autres endroits, eſt le ſiècle de la ſéchereſſe.

Eſt-il vrai que chez les Romains un acteur récitait, & un autre feſait les geſtes?

Ce n'eſt point par mépriſe que l'abbé *Dubos* imagina cette plaiſante façon de déclamer. *Tite-Live* qui ne néglige jamais de nous inſtruire des mœurs & des uſages des Romains, & qui en cela eſt plus utile que l'ingénieux & ſatirique *Tacite;* (*a*) *Tite-Live*, dis-je, nous apprend qu'*Andronicus* s'étant enroué en chantant dans les intermèdes, obtint qu'un autre chantât pour lui tandis qu'ils exécuterait la danſe, & que de-là vint la coutume de partager les intermèdes entre les danſeurs & les chanteurs. *Dicitur cantum egiſſe magis vigente motu quum nihil vocis uſus impediebat.* Il exprima le chant par la danſe. *Cantum egiſſe magis vigente motu*, avec des mouvemens plus vigoureux.

Mais on ne partagea point le récit de la pièce entre un acteur qui n'eût fait que geſticuler, & un autre qui n'eût que déclamé. La choſe aurait été auſſi ridicule qu'impraticable.

L'art des pantomimes qui jouent ſans parler, eſt tout différent, & nous en avons vu des exemples

(*a*) Livre VII.

très-frappans ; mais cet art ne peut plaire que lorſqu'on repréſente une action marquée, un événement théâtral qui ſe deſſine aiſément dans l'imagination du ſpectateur. On peut repréſenter *Oroſmane* tuant *Zaïre*, & ſe tuant lui-même ; *Sémiramis* ſe traînant bleſſée ſur les marches du tombeau de *Ninus*, & tendant les bras à ſon fils. On n'a pas beſoin de vers pour exprimer ces ſituations par des geſtes, aux ſons d'une ſymphonie lugubre & terrible. Mais comment deux pantomimes peindront-ils la diſſertation de *Maxime* & de *Cinna* ſur les gouvernemens monarchiques & populaires ?

A propos de l'exécution théâtrale chez les Romains, l'abbé *Dubos* dit que les danſeurs dans les intermèdes étaient toujours en robe. La danſe exige un habit plus leſte. On conſerve précieuſement dans le pays de Vaud une grande ſalle de bains bâtie par les Romains, dont le pavé eſt en moſaïque. Cette moſaïque, qui n'eſt point dégradée, repréſente des danſeurs vêtus préciſément comme les danſeurs de l'opéra. On ne fait pas ces obſervations pour relever des erreurs dans *Dubos;* il n'y a nul mérite dans le haſard d'avoir vu ce monument antique qu'il n'avait point vu ; & on peut d'ailleurs être un eſprit très-ſolide & très-juſte, en ſe trompant ſur un paſſage de *Tite-Live*.

CHARITÉ,

Maiſons de charité, de bienfeſance, hôpitaux, hôtels-dieu &c.

CICERON parle en pluſieurs endroits de la charité univerſelle : *charitas humani generis ;* mais on ne voit point que la police & la bienfeſance des Romains aient établi de ces maiſons de charité, où les pauvres & les malades fuſſent ſoulagés aux dépens du public. Il y avait une maiſon pour les étrangers au port d'Oſtia, qu'on appelait *Xenodokium.* S[t] *Jérôme* rend aux Romains cette juſtice. Les hôpitaux pour les pauvres ſemblent avoir été inconnus dans l'ancienne Rome. Elle avait un uſage plus noble, celui de fournir des blés au peuple. Trois cents vingt-ſept greniers immenſes étaient établis à Rome. Avec cette libéralité continuelle, on n'avait pas beſoin d'hôpital ; il n'y avait point de néceſſiteux.

On ne pouvait fonder des maiſons de charité pour les enfans trouvés ; perſonne n'expoſait ſes enfans ; les maîtres prenaient ſoin de ceux de leurs eſclaves. Ce n'était point une honte à une fille du peuple d'accoucher. Les plus pauvres familles nourries par la république, & enſuite par les empereurs, voyaient la ſubſiſtance de leurs enfans aſſurée.

Le mot de *maiſon de charité* ſuppoſe, chez nos nations modernes, une indigence que la forme de nos gouvernemens n'a pu prévenir.

Le mot d'*hôpital*, qui rappelle celui d'*hoſpitalité*, fait ſouvenir d'une vertu célébre chez les Grecs qui n'exiſte

plus ; mais aussi il exprime une vertu bien supérieure. La différence est grande entre loger, nourrir, guérir, tous les malheureux qui se présentent, & recevoir chez vous deux ou trois voyageurs chez qui vous aviez aussi le droit d'être reçu. L'hospitalité, après tout, n'était qu'un échange. Les hôpitaux sont des monumens de bienfesance.

Il est vrai que les Grecs connaissaient les hôpitaux sous le nom de *Xenodokia* pour les étrangers, *Nozocomeia* pour les malades, & de *Ptokia* pour les pauvres. On lit dans Diogène de Laërce concernant *Bion* ce passage : *Il souffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étaient chargés du soin des malades.*

L'hospitalité entre particuliers s'appelait *Idioxenia*, & entre les étrangers *Proxenia*. De-là on appelait *Proxenos* celui qui recevait & entretenait chez lui les étrangers au nom de toute la ville ; mais cette institution paraît avoir été fort rare.

Il n'est guère aujourd'hui de ville en Europe sans hôpitaux. Les Turcs en ont, & même pour les bêtes, ce qui semble outrer la charité. Il vaudrait mieux oublier les bêtes & songer davantage aux hommes.

Cette prodigieuse multitude de maisons de charité prouve évidemment une vérité, à laquelle on ne fait pas assez d'attention ; c'est que l'homme n'est pas si méchant qu'on le dit ; & que malgré toutes ses fausses opinions, malgré les horreurs de la guerre, qui le changent en bête féroce, on peut croire que cet animal est bon, & qu'il n'est méchant que quand il est effarouché, ainsi que les autres animaux : le mal est qu'on l'agace trop souvent.

Rome moderne a prefque autant de maifons de charité que Rome antique avait d'arcs-de-triomphe, & d'autres monumens de conquête. La plus confidérable de ces maifons eft une banque qui prête fur gages à deux pour cent, & qui vend les effets, fi l'emprunteur ne les retire pas dans le temps marqué. On appelle cette maifon l'*archiofpedale*, l'archi-hôpital. Il eft dit qu'il y a prefque toujours deux mille malades, ce qui ferait la cinquantième partie des habitans de Rome pour cette feule maifon, fans compter les enfans qu'on y élève, & les pélerins qu'on y héberge. De quels calculs ne faut-il pas rabattre !

N'a-t-on pas imprimé dans Rome que l'hôpital de la Trinité avait couché & nourri pendant trois jours quatre cents quarante mille cinq cents pélerins, & vingt-cinq mille cinq cents pélerines au jubilé de l'an 1600? *Miffon* lui-même n'a-t-il pas dit que l'hôpital de l'Annonciade à Naples poffède deux de nos millions de rente ?

Peut-être enfin qu'une maifon de charité, fondée pour recevoir des pélerins qui font d'ordinaire des vagabonds, eft plutôt un encouragement à la fainéantife qu'un acte d'humanité. Mais ce qui eft véritablement humain, c'eft qu'il y a dans Rome cinquante maifons de charité de toutes les efpèces. Ces maifons de charité, de bienfefance, font auffi utiles & auffi refpectables, que les richeffes de quelques monaftères & de quelques chapelles font inutiles & ridicules.

Il eft beau de donner du pain, des vêtemens, des remèdes, des fecours en tout genre à fes frères, mais quel befoin un faint a-t-il d'or & de diamans? quel

bien revient-il aux hommes que Notre-Dame de Lorette ait un plus beau trésor que le sultan des Turcs? Lorette est une maison de vanité & non de charité.

Londres, en comptant les écoles de charité, a autant de maisons de bienfesance que Rome.

Le plus beau monument de bienfesance qu'on ait jamais élevé, est l'hôtel des invalides fondé par *Louis XIV*.

De tous les hôpitaux, celui où l'on reçoit journellement le plus de pauvres malades, est l'hôtel-dieu de Paris. Il y en a eu souvent entre quatre à cinq mille à la fois. Dans ce cas, la multitude nuit à la charité même. C'est en même temps le réceptacle de toutes les horribles misères humaines, & le temple de la vraie vertu qui consiste à les secourir.

Il faudrait avoir souvent dans l'esprit le contraste d'une fête de Versailles, d'un opéra de Paris, où tous les plaisirs & toutes les magnificences sont réunis avec tant d'art; & d'un hôtel-dieu où toutes les douleurs, tous les dégoûts, & la mort, sont entassés avec tant d'horreur. C'est ainsi que sont composées les grandes villes.

Par une police admirable, les voluptés mêmes & le luxe servent la misère & la douleur. Les spectacles de Paris ont payé année commune un tribut de plus de cent mille écus à l'hôpital.

Dans ces établissemens de charité, les inconvéniens ont souvent surpassé les avantages. Une preuve des abus attachés à ces maisons, c'est que les malheureux qu'on y transporte craignent d'y être.

L'hôtel-dieu, par exemple, était très-bien placé autrefois dans le milieu de la ville auprès de l'évêché.

Il l'eſt très-mal quand la ville eſt trop grande, quand quatre ou cinq malades ſont entaſſés dans chaque lit, quand un malheureux donne le ſcorbut à ſon voiſin dont il reçoit la vérole; & qu'une atmoſphère empeſtée répand les maladies incurables & la mort, non-ſeulement dans cet hoſpice deſtiné pour rendre les hommes à la vie, mais dans une grande partie de la ville à la ronde.

L'inutilité, le danger même de la médecine en ce cas, ſont démontrés. S'il eſt ſi difficile qu'un médecin connaiſſe & guériſſe une maladie d'un citoyen bien ſoigné dans ſa maiſon, que ſera-ce de cette multitude de maux compliqués, accumulés les uns ſur les autres dans un lieu peſtiféré?

En tout genre ſouvent plus le nombre eſt grand, plus mal on eſt.

M. de *Chamouſſet*, l'un des meilleurs citoyens & des plus attentifs au bien public, a calculé par des relevés fidelles, qu'il meurt un quart des malades à l'hôtel-dieu, un huitième à l'hôpital de la charité, un neuvième dans les hôpitaux de Londres, un trentième dans ceux de Verſailles.

Dans le grand & célébre hôpital de Lyon, qui a été long-temps un des mieux adminiſtrés de l'Europe, il ne mourait qu'un quinzième des malades, année commune.

On a propoſé ſouvent de partager l'hôtel-dieu de Paris en pluſieurs hoſpices mieux ſitués, plus aérés, plus ſalutaires; l'argent a manqué pour cette entrepriſe.

Curtæ neſcio quid ſemper abeſt rei.

On en trouve toujours quand il s'agit d'aller faire tuer des hommes ſur la frontière; il n'y en a plus quand il faut les ſauver. Cependant l'hôtel-dieu de Paris poſſède plus d'un million de revenu qui augmente chaque année; & les Pariſiens l'ont doté à l'envi.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que *Germain Brice*, dans ſa *Deſcription de Paris*, en parlant de quelques legs faits par le premier-préſident de *Bellièvre*, à la ſalle de l'hôtel-dieu, nommée *ſaint-Charles*, dit „ qu'il faut lire cette belle inſcription „ gravée en lettres d'or dans une grande table de „ marbre, de la compoſition d'*Olivier Patru* de „ l'académie françaiſe, un des plus beaux eſprits „ de ſon temps, dont on a des plaidoyers fort „ eſtimés. „

Qui que tu ſois qui entres dans ce ſaint lieu, tu n'y verras preſque par-tout que des fruits de la charité du grand Pomponne. Les brocards d'or & d'argent, & les beaux meubles qui paraient autrefois ſa chambre, par une heureuſe métamorphoſe, ſervent maintenant aux néceſſités des malades. Cet homme divin qui fut l'ornement & les délices de ſon ſiècle, dans le combat même de la mort, a penſé au ſoulagement des affligés. Le ſang de Bellièvre s'eſt montré dans toutes les actions de ſa vie. La gloire de ſes ambaſſades n'eſt que trop connue, &c.

L'utile *Chamouſſet* fit mieux que *Germain Brice*, & *Olivier Patru* l'un des plus beaux eſprits du temps; voici le plan dont il propoſa de ſe charger à ſes frais, avec une compagnie ſolvable.

Les adminiſtrateurs de l'hôtel-dieu portaient en compte la valeur de cinquante livres pour chaque

malade, ou mort, ou guéri. M. de *Chamouſſet* & ſa compagnie offraient de gérer pour cinquante livres ſeulement par guériſon. Les morts allaient par-deſſus le marché, & étaient à ſa charge.

La propoſition était ſi belle, qu'elle ne fut point acceptée. On craignit qu'il ne pût la remplir. Tout abus qu'on veut réformer eſt le patrimoine de ceux qui ont plus de crédit que les réformateurs.

Une choſe non moins ſingulière, eſt que l'hôtel-dieu a ſeul le privilége de vendre la chair en carême à ſon profit; & il y perd. M. de *Chamouſſet* offrit de faire un marché où l'hôtel-dieu gagnerait; on le refuſa, & on chaſſa le boucher qu'on ſoupçonna de lui avoir donné l'avis. (1)

Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

(1) En 1775, ſous l'adminiſtration de M. *Turgot*, ce privilége ridicule de l'hôtel-dieu fut détruit & remplacé par un impôt ſur l'entrée de la viande. Le peuple de Paris était réduit auparavant à n'avoir pendant tout le carême qu'une nourriture mal-ſaine & très-chère. Cependant quelques hommes ont oſé regretter cet ancien uſage, non qu'ils le cruſſent utile, mais parce qu'il était un monument du pouvoir que le clergé avait eu trop long-temps ſur l'ordre public, & que ſa deſtruction avançait la décadence de ce pouvoir. En 1629 on tuait ſix bœufs à l'hôtel-dieu pendant le carême, deux cents en 1665, cinq cents en 1708, quinze cents en 1750; on en conſomme aujourd'hui près de neuf mille.

CHARLATAN.

L'ARTICLE *Charlatan* du Dictionnaire encyclopédique, eſt rempli de vérités utiles, agréablement énoncées. M. le chevalier de *Jaucour* y a développé le charlataniſme de la médecine.

On prendra ici la liberté d'y ajouter quelques réflexions. Le ſéjour des médecins eſt dans les grandes villes; il n'y en a preſque point dans les campagnes. C'eſt dans les grandes villes que ſont les riches malades; la débauche, les excès de table, les paſſions, cauſent leurs maladies. *Dumoulin*, non pas le juriſconſulte, mais le médecin, qui était auſſi bon praticien que l'autre, a dit en mourant, qu'il laiſſait deux grands médecins après lui, la diète & l'eau de la rivière.

En 1728, du temps de *Laſs* le plus fameux des charlatans de la première eſpèce; un autre, nommé *Villars*, confia à quelques amis que ſon oncle qui avait vécu près de cent ans, & qui n'était mort que par accident, lui avait laiſſé le ſecret d'une eau qui pouvait aiſément prolonger la vie juſqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût ſobre. Lorſqu'il voyait paſſer un enterrement, il levait les épaules de pitié; ſi le défunt, diſait-il, avait bu de mon eau, il ne ſerait pas où il eſt. Ses amis auxquels il en donna généreuſement, & qui obſervèrent un peu le régime preſcrit, s'en trouvèrent bien, & le prônèrent. Alors il vendit la bouteille ſix francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'aſtreignirent à un

un peu de régime, ſurtout qui étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de jours une ſanté parfaite. Il diſait aux autres : C'eſt votre faute ſi vous n'êtes pas entièrement guéris. Vous avez été intempérans & incontinens : corrigez-vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns ſe corrigèrent ; la fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme ſa réputation. L'abbé de *Pons*, l'enthouſiaſte, le mettait fort au-deſſus du maréchal de *Villars :* il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On ſut enfin que l'eau de *Villars* n'était que de l'eau de rivière ; on n'en voulut plus : & on alla à d'autres charlatans.

Il eſt certain qu'il avait fait du bien, & qu'on ne pouvait lui reprocher que d'avoir vendu l'eau de la Seine un peu trop cher. Il portait les hommes à la tempérance, & par-là il était ſupérieur à l'apothicaire *Arnoud*, qui a farci l'Europe de ſes ſachets contre l'apoplexie, ſans recommander aucune vertu.

J'ai connu un médecin de Londres nommé *Brown*, qui pratiquait aux Barbades. Il avait une ſucrerie & des nègres ; on lui vola une ſomme conſidérable ; il aſſemble ſes nègres : Mes amis, leur dit-il, le grand ſerpent m'a apparu pendant la nuit, il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment une plume de perroquet ſur le bout du nez. Le coupable ſur le champ porte la main à ſon nez. C'eſt toi qui m'as volé, dit le maître ; le grand ſerpent vient de m'en inſtruire ; & il reprit ſon argent. On ne peut guère condamner une telle charlatanerie ; mais il fallait avoir à faire à des nègres.

Scipion le premier Africain, ce grand *Scipion* fort différent d'ailleurs du médecin *Brown*, fesait croire volontiers à ses soldats qu'il était inspiré par les dieux. Cette grande charlatanerie était en usage dès long-temps. Peut-on blâmer *Scipion* de s'en être servi? il fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine; mais pourquoi les dieux lui inspirèrent-ils de ne point rendre ses comptes?

Numa fit mieux; il fallait policer des brigands & un sénat qui était la portion de ces brigands la plus difficile à gouverner. S'il avait proposé ses lois aux tribus assemblées, les assassins de son prédécesseur lui auraient fait mille difficultés. Il s'adresse à la déesse *Egérie*, qui lui donne des pandectes de la part de *Jupiter*; il est obéi sans contradiction, & il règne heureux. Ses instructions sont bonnes, son charlatanisme fait du bien; mais si quelque ennemi secret avait découvert la fourberie, si on avait dit: Exterminons un fourbe qui prostitue le nom des dieux pour tromper les hommes, il courait risque d'être envoyé au ciel avec *Romulus*.

Il est probable que *Numa* prit très-bien ses mesures, & qu'il trompa les Romains pour leur profit, avec une habileté convenable au temps, aux lieux, à l'esprit, des premiers Romains.

Mahomet fut vingt fois sur le point d'échouer; mais enfin il réussit avec les Arabes de Médine; & on le crut intime ami de l'ange *Gabriel*. Si quelqu'un venait aujourd'hui annoncer dans Constantinople qu'il est le favori de l'ange *Raphaël*, très-supérieur à *Gabriel* en dignité, & que c'est à lui seul qu'il faut croire; il serait empalé en place publique. C'est aux charlatans à bien prendre leur temps.

N'y avait-il pas un peu de charlatanifme dans *Socrate* avec fon démon familier, & la déclaration précife d'*Apollon*, qui le proclama le plus fage de tous les hommes ? Comment *Rollin*, dans fon hiftoire, peut-il raifonner d'après cet oracle ? comment ne fait-il pas connaître à la jeuneffe que c'était une pure charlatanerie ? *Socrate* prit mal fon temps. Peut-être cent ans plutôt aurait-il gouverné Athènes.

Tout chef de fecte en philofophie a été un peu charlatan : mais les plus grands de tous ont été ceux qui ont afpiré à la domination. *Cromwell* fut le plus terrible de tous nos charlatans. Il parut précifément dans le feul temps où il pouvait réuffir : fous *Elifabeth* il aurait été pendu ; fous *Charles II* il n'eût été que ridicule. Il vint heureufement dans le temps où l'on était dégoûté des rois ; & fon fils, dans le temps où l'on était las d'un protecteur.

De la charlatanerie des fciences, & de la littérature.

Les fciences ne pouvaient guère être fans charlatanerie. On veut faire recevoir fes opinions ; le docteur fubtil veut éclipfer le docteur angélique ; le docteur profond veut régner feul. Chacun bâtit fon fyftème de phyfique, de métaphyfique, de théologie fcolaftique ; c'eft à qui fera valoir fa marchandife. Vous avez des courtiers qui la vantent, des fots qui vous croient, des protecteurs qui vous appuient.

Y a-t-il une charlatanerie plus grande que de mettre les mots à la place des chofes, & de vouloir que les autres croient ce que vous ne croyez pas vous-mêmes ?

L'un établit des tourbillons de matière ſubtile rameuſe, globuleuſe, ſtriée, cannelée; l'autre des élémens de matière qui ne ſont point matière, & une harmonie préétablie qui fait que l'horloge du corps ſonne l'heure, quand l'horloge de l'ame la montre par ſon aiguille. Ces chimères trouvent des partiſans pendant quelques années. Quand ces drogues ſont paſſées de mode, de nouveaux énergumènes montent ſur le théâtre ambulant; ils banniſſent les germes du monde, ils diſent que la mer a produit les montagnes, & que les hommes ont autrefois été poiſſons.

Combien a-t-on mis de charlataniſme dans l'hiſtoire, ſoit en étonnant le lecteur par des prodiges, ſoit en chatouillant la malignité humaine par des ſatires, ſoit en flattant des familles de tyrans par d'infâmes éloges?

La malheureuſe eſpèce qui écrit pour vivre, eſt charlatane d'une autre maniere. Un pauvre homme qui n'a point de métier, qui a eu le malheur d'aller au collége, & qui croit ſavoir écrire, va faire ſa cour à un marchand libraire, & lui demande à travailler. Le marchand libraire ſait que la plupart des gens domiciliés veulent avoir de petites bibliothèques, qu'il leur faut des abrégés & des titres nouveaux; il ordonne à l'écrivain un abrégé de l'*Hiſtoire de Rapin Thoyras*, un abrégé de l'*Hiſtoire de l'Egliſe*, un *Recueil de bons mots* tiré du *Ménagiana*, un *Dictionnaire des grands-hommes*, où l'on place un pédant inconnu à côté de *Cicéron*, & un *ſonnettiero* d'Italie auprès de *Virgile*.

Un autre marchand libraire commande des romans, ou des traductions de romans. Si vous n'avez pas

d'imagination, dit-il à ſon ouvrier, vous prendrez quelques aventures dans *Cyrus*, dans *Guſman d'Alfarache*, dans les *Mémoires ſecrets* d'un homme de qualité, ou d'une femme de qualité; & du total vous ferez un volume de quatre cents pages à vingt ſous la feuille.

Un autre marchand libraire donne les gazettes & les almanachs de dix années à un homme de génie. Vous me ferez un extrait de tout cela, & vous me le rapporterez dans trois mois ſous le nom d'*Hiſtoire fidelle du temps*, par monſieur le chevalier de trois étoiles, lieutenant de vaiſſeau, employé dans les affaires étrangères.

De ces ſortes de livres il y en a environ cinquante mille en Europe; & tout cela paſſe comme le ſecret de blanchir la peau, de noircir les cheveux, & la panacée univerſelle.

CHARLES IX.

CHARLES IX roi de France, était, dit-on, un bon poëte Il eſt ſûr que ſes vers étaient admirables de ſon vivant. *Brantôme* ne dit pas, à la vérité, que ce roi fût le meilleur poëte de l'Europe, mais il aſſure qu'*il feſait ſurtout fort gentiment des quatrains impromptu ſans ſonger, (comme il en a vu pluſieurs;) & quand il feſait mauvais temps ou pluie, ou d'un extrême chaud, il envoyait querir meſſieurs les poëtes en ſon cabinet, & là paſſait ſon temps avec eux.*

S'il avait toujours paſſé ſon temps ainſi, & ſurtout s'il avait fait de bons vers, nous n'aurions pas eu la

Saint-Barthelemi ; il n'aurait pas tiré de ſa fenêtre avec une carabine ſur ſes propres ſujets comme ſur des perdreaux. Ne croyez-vous pas qu'il eſt impoſſible qu'un bon poëte ſoit un barbare ? pour moi, j'en ſuis perſuadé.

On lui attribue ces vers, faits en ſon nom pour *Ronſard*.

Ta lyre qui ravit par de ſi doux accords,
Te ſoumet les eſprits dont je n'ai que les corps ;
Le maître elle t'en rend, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Ces vers ſont bons, mais ſont-ils de lui ? ne ſont-ils pas de ſon précepteur ? en voici de ſon imagination royale qui ſont un peu différens.

Il faut ſuivre ton roi qui t'aime par ſus tous,
Pour les vers qui de toi coulent braves & doux ;
Et crois, ſi tu ne viens me trouver à Pontoiſe,
Qu'entre nous adviendra une très-grande noiſe.

L'auteur de la Saint-Barthelemi pourrait bien avoir fait ceux-là. Les vers de *Céſar* ſur *Térence* ſont écrits avec un peu plus d'eſprit & de goût. Ils reſpirent l'urbanité romaine. Ceux de *François I* & de *Charles IX* ſe reſſentent de la groſſièreté welche. Plût à DIEU que *Charles IX* eût fait plus de vers même mauvais ! Une application conſtante aux arts aimables adoucit les mœurs.

Emollit mores nec ſinit eſſe feros.

Au reſte, la langue françaiſe ne commença à ſe débrouiller un peu, que long-temps après *Charles IX*.

Voyez les lettres qu'on nous a conſervées de *François I.* *Tout eſt perdu fors l'honneur*, eſt digne d'un chevalier; mais en voici une qui n'eſt ni de *Cicéron*, ni de *Céſar*.

Tout a ſleure ynſi que je me volois mettre o lit eſt arrivé Laval qui m'a aporté la ſerteneté du lévement du ſiége.

Nous avons quelques lettres de la main de *Louis XIII*, qui ne ſont pas mieux écrites. On n'exige pas qu'un roi écrive des lettres comme *Pline*, ni qu'il faſſe des vers comme *Virgile;* mais perſonne n'eſt diſpenſé de bien parler ſa langue. Tout prince qui écrit comme une femme de chambre, a été fort mal élevé.

CHEMINS.

Il n'y a pas long-temps que les nouvelles nations de l'Europe ont commencé à rendre les chemins praticables, & à leur donner quelque beauté. C'eſt un des grands ſoins des empereurs mogols & de ceux de la Chine. Mais ces princes n'ont pas approché des Romains. La voie Appienne, l'Aurélienne, la Flaminienne, l'Emilienne, la Trajane, ſubſiſtent encore. Les ſeuls Romains pouvaient faire de tels chemins, & ſeuls pouvaient les réparer.

Bergier, qui d'ailleurs a fait un livre utile, inſiſte beaucoup ſur ce que *Salomon* employa trente mille Juifs pour couper du bois ſur le Liban, quatre-vingts mille pour maçonner ſon temple, ſoixante & dix mille pour les charrois, & trois mille ſix cents pour préſider

aux travaux. Soit : mais il ne s'agiſſait pas là de grands chemins.

Pline dit qu'on employa trois cents mille hommes pendant vingt ans pour bâtir une pyramide en Egypte : je le veux croire ; mais voilà trois cents mille hommes bien mal employés. Ceux qui travaillèrent aux canaux de l'Egypte, à la grande muraille, aux canaux & aux chemins de la Chine ; ceux qui conſtruiſirent les voies de l'empire romain ; furent plus avantageuſement occupés que les trois cents mille miſérables qui bâtirent des tombeaux en pointe, pour faire repoſer le cadavre d'un ſuperſtitieux égyptien.

On connaît aſſez les prodigieux ouvrages des Romains, les lacs creuſés ou détournés, les collines applanies, la montagne percée par *Veſpaſien* dans la voie Flaminienne l'eſpace de mille pieds de longueur, & dont l'inſcription ſubſiſte encore. Le Pauſilipe n'en approche pas.

Il s'en faut beaucoup que les fondations de la plupart de nos maiſons ſoient auſſi ſolides que l'étaient les grands chemins dans le voiſinage de Rome ; & ces voies publiques s'étendirent dans tout l'empire, mais non pas avec la même ſolidité. Ni l'argent, ni les hommes n'auraient pu y ſuffire.

Preſque toutes les chauſſées d'Italie étaient relevées ſur quatre pieds de fondation. Lorſqu'on trouvait un marais ſur le chemin, on le comblait. Si on rencontrait un endroit montagneux, on le joignait au chemin par une pente douce. On ſoutenait en pluſieurs lieux ces chemins par des murailles.

Sur les quatre pieds de maçonnerie étaient poſées de larges pierres de taille, des marbres épais de près

d'un pied, & ſouvent larges de dix ; ils étaient piqués au ciſeau, afin que les chevaux ne gliſſaſſent pas. On ne ſavait ce qu'on devait admirer davantage ou l'utilité ou la magnificence.

Preſque toutes ces étonnantes conſtructions ſe firent aux dépens du tréſor public. *Céſar* répara & prolongea la voie Appienne de ſon propre argent; mais ſon argent n'était que celui de la république.

Quels hommes employait-on à ces travaux ? les eſclaves, les peuples domptés, les provinciaux qui n'étaient point citoyens romains. On travaillait par corvées, comme on fait en France & ailleurs; mais on leur donnait une petite rétribution.

Auguſte fut le premier qui joignit les légions au peuple pour travailler aux grands chemins dans les Gaules, en Eſpagne, en Aſie. Il perça les Alpes à la vallée qui porta ſon nom, & que les Piémontais & les Français appellent par corruption la *vallée d'Aoſte*. Il fallut d'abord ſoumettre tous les ſauvages qui habitaient ces cantons. On voit encore entre le grand & le petit Saint-Bernard, l'arc de triomphe que le ſénat lui érigea après cette expédition. Il perça encore les Alpes par un autre côté qui conduit à Lyon, & de là dans toute la Gaule. Les vaincus n'ont jamais fait pour eux-mêmes ce que firent les vainqueurs.

La chute de l'empire romain fut celle de tous les ouvrages publics, comme de toute police, de tout art, de toute induſtrie. Les grands chemins diſparurent dans les Gaules, excepté quelques chauſſées que la malheureuſe reine *Brunehaut* fit réparer pour un peu de temps. A peine pouvait-on aller à cheval ſur les anciennes voies, qui n'étaient plus que des abymes de

bourbe entre-mêlée de pierres. Il fallait paſſer par les champs labourables ; les charrettes feſaient à peine en un mois le chemin qu'elles font aujourd'hui dans une ſemaine. Le peu de commerce qui ſubſiſta fut borné à quelques draps, quelques toiles, un peu de mauvaiſe quincaillerie, qu'on portait à dos de mulet dans des priſons à crénaux & à mâchicoulis qu'on appelait *châteaux*, ſitués dans des marais ou ſur la cime des montagnes couvertes de neige.

Pour peu qu'on voyageât pendant les mauvaiſes ſaiſons ſi longues & ſi rebutantes dans les climats ſeptentrionaux, il fallait ou enfoncer dans la fange, ou gravir ſur des rocs. Telles furent l'Allemagne & la France entière juſqu'au milieu du dix-ſeptième ſiècle. Tout le monde était en bottes : on allait dans les rues ſur des échaſſes dans pluſieurs villes d'Allemagne.

Enfin ſous *Louis XIV*, on commença les grands chemins que les autres nations ont imités. On en a fixé la largeur à ſoixante pieds en 1720. Ils ſont bordés d'arbres en pluſieurs endroits juſqu'à trente lieues de la capitale ; cet aſpect forme un coup d'œil admirable. Les voies militaires romaines n'étaient larges que de ſeize pieds, mais elles étaient infiniment plus ſolides. On n'était pas obligé de les réparer tous les ans comme les nôtres. Elles étaient embellies de monumens, de colonnes milliaires, & même de tombeaux ſuperbes : car ni en Grèce ni en Italie il n'était permis de faire ſervir les villes de ſépulture, encore moins les temples ; c'eût été un ſacrilége. Il n'en était pas comme dans nos égliſes, où une vanité de barbares fait enſevelir à prix d'argent des bourgeois riches qui infectent le lieu même où l'on vient adorer DIEU, & où l'encens

ne ſemble brûler que pour déguiſer les odeurs des cadavres, tandis que les pauvres pourriſſent dans le cimetière attenant, & que les uns & les autres répandent les maladies contagieuſes parmi les vivans.

Les empereurs furent preſque les ſeuls dont les cendres repoſèrent dans des monumens érigés à Rome.

Les grands chemins de ſoixante pieds de large occupent trop de terrain. C'eſt environ quarante pieds de trop. La France a près de deux cents lieues ou environ de l'embouchure du Rhône au fond de la Bretagne, autant de Perpignan à Dunkerque, en comptant la lieue à deux mille cinq cents toiſes. Cela fait cent vingt millions de pieds quarrés pour deux ſeuls grands chemins, perdus pour l'agriculture. Cette perte eſt très-conſidérable dans un pays où les récoltes ne ſont pas toujours abondantes.

On eſſaya de paver le grand chemin d'Orléans, qui n'était pas de cette largeur; mais on s'aperçut depuis que rien n'était plus mal imaginé pour une route couverte continuellement de gros charrois. De ces pavés poſés tout ſimplement ſur la terre, les uns ſe baiſſent, les autres s'élèvent, le chemin devient raboteux, & bientôt impraticable; il a fallu y renoncer.

Les chemins recouverts de gravier & de ſable exigent un nouveau travail toutes les années. Ce travail nuit à la culture des terres, & ruine l'agriculteur.

M. *Turgot*, fils du prévôt des marchands, dont le nom eſt en bénédiction à Paris, & l'un des plus éclairés magiſtrats du royaume & des plus zélés pour le bien public, & le bienfeſant M. de *Fontète*, ont remédié

autant qu'ils ont pu à ce fatal inconvénient dans les provinces du Limoufin & de la Normandie. (1)

On a prétendu qu'on devait, à l'exemple d'*Augufte* & de *Trajan*, employer les troupes à la confection des chemins; mais alors il faudrait augmenter la paye du foldat; & un royaume qui n'était qu'une province de l'empire romain, & qui eft fouvent obéré, peut rarement entreprendre ce que l'empire romain fefait fans peine.

C'eft une coutume affez fage dans les Pays-Bas d'exiger de toutes les voitures un péage modique pour l'entretien des voies publiques. Ce fardeau n'eft point pefant. Le payfan eft à l'abri des vexations. Les chemins y font une promenade continue très-agreable.

Les canaux font beaucoup plus utiles. Les Chinois furpaffent tous les peuples par ces monumens qui exigent un entretien continuel. *Louis XIV*, *Colbert*, & *Riquet*, fe font immortalifés par le canal qui joint les deux mers; on ne les a pas encore imités. Il n'eft pas difficile de traverfer une grande partie de la France par des canaux. Rien n'eft plus aifé en Allemagne que

(1) M. *Turgot* étant contrôleur-général, obtint de la juftice & de la bonté du roi un édit qui aboliffait la corvée & la remplaçait par un impôt général fur les terres. Mais on l'obligea d'exempter les biens du clergé de cet impôt, & d'en établir une partie fur les tailles. Malgré cela c'était encore un des plus grands biens qu'on pût faire à la nation. Cet édit enregiftré au lit de juftice n'a fubfifté que trois mois. Mais huit ou neuf généralités ont fuivi l'exemple de celle de Limoges. On doit auffi à M. *Turgot* d'avoir reftreint la largeur des routes dans les limites convenables. Les chemins qu'il a fait executer en Limoufin font des chefs-d'œuvre de conftruction, & font formés fur les mêmes principes que les voies romaines dont on retrouve encore quelques reftes dans les Gaules; tandis que les chemins faits par corvées, & neceffairement alors très-mal conftruits, exigent d'éternelles réparations qui font une nouvelle charge pour le peuple.

de joindre le Rhin au Danube; mais on a mieux aimé s'égorger & se ruiner pour la possession de quelques villages que de contribuer au bonheur du monde.

CHIEN.

Il semble que la nature ait donné le chien à l'homme pour sa défense & pour son plaisir. C'est de tous les animaux le plus fidelle : c'est le meilleur ami que puisse avoir l'homme.

Il paraît qu'il y en a plusieurs espèces absolument différentes. Comment imaginer qu'un lévrier vienne originairement d'un barbet ? il n'en a ni le poil, ni les jambes, ni le corsage, ni la tête, ni les oreilles, ni la voix, ni l'odorat, ni l'instinct. Un homme qui n'aurait vu, en fait de chiens, que des barbets ou des épagneuls, & qui verrait un lévrier pour la première fois, le prendrait plutôt pour un petit cheval nain que pour un animal de la race épagneule. Il est bien vraisemblable que chaque race fut toujours ce qu'elle est, sauf le mélange de quelques-unes en petit nombre.

Il est étonnant que le chien ait été déclaré immonde dans la loi juive, comme l'ixion, le griffon, le lièvre, le porc, l'anguille ; il faut qu'il y ait quelque raison physique ou morale que nous n'ayons pu encore découvrir.

Ce qu'on raconte de la sagacité, de l'obéissance, de l'amitié, du courage, des chiens, est prodigieux, & est vrai. Le philosophe militaire *Ulloa* nous assure (*a*) que dans le Pérou les chiens espagnols reconnaissent

(*a*) *Voyage d'Ulloa au Pérou*, liv. VI.

les hommes de race indienne, les pourſuivent & les déchirent ; que les chiens péruviens en font autant des Eſpagnols. Ce fait ſemble prouver que l'une & l'autre eſpèce de chien retient encore la haine qui lui fut inſpirée du temps de la découverte, & que chaque race combat toujours pour ſes maîtres avec le même attachement & la même valeur.

Pourquoi donc le mot de *chien* eſt-il devenu une injure ? on dit par tendreſſe, *mon moineau*, *ma colombe*, *ma poule;* on dit même *mon chat ;* quoique cet animal ſoit traître. Et quand on eſt fâché, on appelle les gens *chiens !* Les Turcs mêmes, ſans être en colère, diſent par une horreur mêlée au mépris, les *chiens de chrétiens.* La populace anglaiſe, en voyant paſſer un homme qui par ſon maintien, ſon habit, & ſa perruque, a l'air d'être né vers les bords de la Seine ou de la Loire, l'appelle communément *French dog*, chien de Français. Cette figure de rhétorique n'eſt pas polie, & paraît injuſte.

Le délicat *Homère* introduit d'abord le divin *Achille* diſant au divin *Agamemnon*, qu'*il eſt impudent comme un chien.* Cela pourrait juſtifier la populace anglaiſe.

Les plus zélés partiſans du chien doivent confeſſer que cet animal a de l'audace dans les yeux ; que pluſieurs ſont hargneux, qu'ils mordent quelquefois des inconnus en les prenant pour des ennemis de leurs maîtres ; comme des ſentinelles tirent ſur les paſſans qui approchent trop de la contreſcarpe. Ce ſont-là probablement les raiſons qui ont rendu l'épithète de *chien* une injure, mais nous n'oſons décider.

Pourquoi le chien a-t-il été adoré ou révéré (comme on voudra) chez les Egyptiens ? C'eſt, dit-on, que le

chien avertit l'homme. *Plutarque* nous apprend (*b*) qu'après que *Cambyſe* eut tué leur bœuf *Apis*, & l'eut fait mettre à la broche, aucun animal n'oſa manger les reſtes des convives, tant était profond le reſpect pour *Apis*; mais le chien ne fut pas ſi ſcrupuleux, il avala du dieu. Les Egyptiens furent ſcandaliſés comme on le peut croire, & *Anubis* perdit beaucoup de ſon crédit.

Le chien conſerva pourtant l'honneur d'être toujours dans le ciel ſous le nom du *grand* & du *petit chien*. Nous eumes conſtamment les jours caniculaires.

Mais de tous les chiens, *Cerbère* fut celui qui eut le plus de réputation; il avait trois gueules. Nous avons remarqué que tout allait par trois. *Iſis*, *Oſiris*, & *Orus*, les trois premières divinités égyptiaques; les trois frères, dieux du monde grec, *Jupiter*, *Neptune*, & *Pluton*; les trois parques; les trois furies; les trois juges d'enfer; les trois gueules du chien de là-bas.

Nous nous apercevons ici avec douleur que nous avons omis l'article des *chats*; mais nous nous conſolons en renvoyant à leur hiſtoire. (*) Nous remarquerons ſeulement qu'il n'y a point de chats dans les cieux, comme il y a des chèvres, des écreviſſes, des taureaux, des béliers, des aigles, des lions, des poiſſons, des lièvres, & des chiens. Mais en recompenſe, le chat fut conſacré ou révéré, ou adoré du culte de dulie dans quelques villes, & peut-être de latrie par quelques femmes.

(*b*) *Plutarque*, chap. d'*Iſis* & d'*Oſiris*.

(*) Par *Moncrif* de l'académie françaiſe.

DE LA CHINE.

SECTION PREMIERE.

NOUS avons aſſez remarqué ailleurs combien il eſt téméraire & mal-adroit de diſputer à une nation telle que la Chinoiſe ſes titres authentiques. Nous n'avons aucune maiſon en Europe dont l'antiquité ſoit auſſi bien prouvée que celle de l'empire de la Chine. Figurons-nous un ſavant maronite du mont Athos, qui conteſterait la nobleſſe des *Morozini*, des *Tiepolo*, & des autres anciennes maiſons de Veniſe, des princes d'Allemagne, des *Montmorency*, des *Châtillons*, des *Taleyrand*, de France, ſous prétexte qu'il n'en eſt parlé ni dans *St Thomas*, ni dans *St Bonaventure*. Ce maronite paſſerait-il pour un homme de bon ſens ou de bonne foi ?

Je ne ſais quels lettrés de nos climats ſe ſont effrayés de l'antiquité de la nation chinoiſe. Mais ce n'eſt point ici une affaire de ſcolaſtique. Laiſſez tous les lettrés chinois, tous les mandarins, tous les empereurs, reconnaître *Fo-hi* pour un des premiers qui donnèrent des lois à la Chine environ deux mille cinq ou ſix cents ans avant notre ère vulgaire. Convenez qu'il faut qu'il y ait des peuples avant qu'il y ait des rois. Convenez qu'il faut un temps prodigieux avant qu'un peuple nombreux, ayant inventé les arts néceſſaires, ſe ſoit réuni pour ſe choiſir un maître. Si vous n'en convenez pas, il ne nous importe. Nous croirons toujours ſans vous que deux & deux font quatre.

Dans

Dans une province d'Occident, nommée autrefois *la Celtique*, on a pouffé le goût de la fingularité & du paradoxe jufqu'à dire que les Chinois n'étaient qu'une colonie d'Egypte, ou bien, fi l'on veut, de Phénicie. On a cru prouver, comme on prouve tant d'autres chofes, qu'un roi d'Egypte appelé *Ménès* par les Grecs, était le roi de la Chine *Yu*, & qu'*Atoes* était *Ki*, en changeant feulement quelques lettres; & voici de plus comme on a raifonné.

Les Egyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit, les Chinois allument des lanternes; donc les Chinois font évidemment une colonie d'Egypte. Le Jéfuite *Parennin*, qui avait déjà vécu vingt-cinq ans à la Chine, & qui poffédait également la langue & les fciences des Chinois, a réfuté toutes ces imaginations avec autant de politeffe que de mépris. Tous les miffionnaires, tous les Chinois à qui l'on conta qu'au bout de l'Occident on fefait la réforme de l'empire de la Chine, ne firent qu'en rire. Le père *Parennin* répondit un peu plus férieufement. Vos Egyptiens, difait-il, pafférent apparemment par l'Inde pour aller peupler la Chine. L'Inde alors était-elle peuplée ou non? fi elle l'était, aurait-elle laiffé paffer une armée étrangère? fi elle ne l'était pas, les Egyptiens ne feraient-ils pas reftés dans l'Inde? auraient-ils pénétré par des déferts & des montagnes impraticables jufqu'à la Chine, pour y aller fonder des colonies, tandis qu'ils pouvaient fi aifément en établir fur les rivages fertiles de l'Inde & du Gange?

Les compilateurs d'une hiftoire univerfelle imprimée en Angleterre, ont voulu auffi dépouiller les Chinois

de leur antiquité, parce que les jésuites étaient les premiers qui avaient bien fait connaître la Chine. C'est-là sans doute une bonne raison pour dire à toute une nation : *vous en avez menti.*

Il y a, ce me semble, une réflexion bien importante à faire sur les témoignages que *Confutzé*, nommé parmi nous *Confucius*, rend à l'antiquité de sa nation; c'est que *Confutzé* n'avait nul intérêt de mentir; il ne fesait point le prophète, il ne se disait point inspiré, il n'enseignait point une religion nouvelle, il ne recourait point aux prestiges; il ne flatte point l'empereur sous lequel il vivait, il n'en parle seulement pas. C'est enfin le seul des instituteurs du monde qui ne se soit point fait suivre par des femmes.

J'ai connu un philosophe qui n'avait que le portrait de *Confucius* dans son arrière-cabinet; il mit au bas ces quatre vers :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, & jamais en prophète;
Cependant on le crut, & même en son pays.

J'ai lu ses livres avec attention, j'en ai fait des extraits; je n'y ai trouvé que la morale la plus pure, sans aucune teinture de charlatanisme. Il vivait six cents ans avant notre ère vulgaire. Ses ouvrages furent commentés par les plus savans hommes de la nation. S'il avait menti, s'il avait fait une fausse chronologie, s'il avait parlé d'empereurs qui n'eussent point existé, ne se serait-il trouvé personne dans une nation savante qui eût réformé la chronologie de *Confutzé*? Un seul chinois a voulu le contredire, & il a été universellement bafoué.

Ce n'eſt pas ici la peine d'oppoſer le monument de la grande muraille de la Chine aux monumens des autres nations qui n'en ont jamais approché; ni de redire que les pyramides d'Egypte ne ſont que des maſſes inutiles & puériles en comparaiſon de ce grand ouvrage; ni de parler de trente-deux éclipſes calculées dans l'ancienne chronique de la Chine, dont vingt-huit ont été vérifiées par les mathématiciens d'Europe; ni de faire voir combien le reſpect des Chinois pour leurs ancêtres aſſure l'exiſtence de ces mêmes ancêtres; ni de répéter au long combien ce même reſpect a nui chez eux au progrès de la phyſique, de la géométrie, & de l'aſtronomie.

On ſait aſſez qu'ils ſont encore aujourd'hui ce que nous étions tous il y a environ trois cents ans, des raiſonneurs très-ignorans. Le plus ſavant chinois reſſemble à un de nos ſavans du quinzième ſiècle qui poſſédait ſon *Ariſtote.* Mais on peut être un fort mauvais phyſicien & un excellent moraliſte. Auſſi c'eſt dans la morale & dans l'économie politique, dans l'agriculture, dans les arts néceſſaires, que les Chinois ſe ſont perfectionnés. Nous leur avons enſeigné tout le reſte; mais dans cette partie nous devions être leurs diſciples.

De l'expulſion des miſſionnaires de la Chine

HUMAINEMENT parlant, & indépendamment des ſervices que les jéſuites pouvaient rendre à la religion chrétienne, n'étaient-ils pas bien malheureux d'être venus de ſi loin porter la diſcorde & le trouble dans le plus vaſte royaume & le mieux policé de la

terre ? Et n'était-ce pas abuſer horriblement de l'indulgence & de la bonté des peuples orientaux, ſurtout après les torrens de ſang verſés à leur occaſion au Japon ? ſcène affreuſe dont cet empire n'a cru pouvoir prévenir les ſuites qu'en fermant ſes ports à tous les étrangers.

Les jéſuites avaient obtenu de l'empereur de la Chine *Cam-hi* la permiſſion d'enſeigner le catholiciſme ; ils s'en ſervirent pour faire croire à la petite portion du peuple dirigé par eux, qu'on ne pouvait ſervir d'autre maître que celui qui tenait la place de DIEU ſur la terre, & qui réſidait en Italie ſur le bord d'une petite rivière nommée le *Tibre ;* que toute autre opinion religieuſe, tout autre culte, était abominable aux yeux de DIEU, & qu'il punirait éternellement quiconque ne croirait pas aux jéſuites ; que l'empereur *Cam-hi* leur bienfaiteur, qui ne pouvait pas prononcer chriſt parce que les Chinois n'ont point la lettre R, ſerait damné à tout jamais ; que l'empereur *Yontchin* ſon fils le ſerait ſans miſéricorde ; que tous les ancêtres des Chinois & des Tartares l'étaient ; que leurs deſcendans le feraient ainſi que tout le reſte de la terre ; & que les révérends pères jéſuites avaient une compaſſion vraiment paternelle de la damnation de tant d'ames,

Ils vinrent à bout de perſuader trois princes du ſang tartare. Cependant l'empereur *Cam-hi* mourut à la fin de 1722. Il laiſſa l'empire à ſon quatrième fils *Yontchin*, qui a été ſi célèbre dans le monde entier par la juſtice & par la ſageſſe de ſon gouvernement, par l'amour de ſes ſujets, & par l'expulſion des jéſuites.

Ils commencèrent par baptiſer les trois princes & pluſieurs perſonnes de leur maiſon : ces néophytes eurent le malheur de déſobéir à l'empereur en quelques points qui ne regardaient que le ſervice militaire. Pendant ce temps-là même l'indignation de tout l'empire éclata contre les miſſionnaires; tous les gouverneurs des provinces, tous les colao, préſentèrent contre eux des mémoires. Les accuſations furent portées ſi loin, qu'on mit aux fers les trois princes diſciples des jéſuites.

Il eſt évident que ce n'était pas pour avoir été baptiſés qu'on les traita ſi durement, puiſque les jéſuites eux-mêmes avouent dans leurs lettres que pour eux ils n'eſſuyèrent aucune violence, & que même ils furent admis à une audience de l'empereur, qui les honora de quelques préſens. Il eſt donc prouvé que l'empereur *Yontchin* n'était nullement perſécuteur; & ſi les princes furent renfermés dans une priſon vers la Tartarie, tandis qu'on traitait ſi bien leurs convertiſſeurs, c'eſt une preuve indubitable qu'ils étaient priſonniers d'Etat, & non pas martyrs.

L'empereur céda bientôt après aux cris de la Chine entière; on demandait le renvoi des jéſuites, comme depuis en France & dans d'autres pays on a demandé leur abolition. Tous les tribunaux de la Chine voulaient qu'on les fît partir ſur le champ pour Macao, qui eſt regardé comme une place ſéparée de l'empire, & dont on a laiſſé toujours la poſſeſſion aux Portugais avec garniſon chinoiſe.

Yontchin eut la bonté de conſulter les tribunaux & les gouverneurs, pour ſavoir s'il y aurait quelque danger à faire conduire tous les jéſuites dans la

province de Kanton. En attendant la réponse il fit venir trois jésuites en sa présence, & leur dit ces propres paroles que le père *Parennin* rapporte avec beaucoup de bonne foi : „ Vos européens dans la province de „ Fo-Kien voulaient anéantir nos lois (*a*) & trou- „ blaient nos peuples ; les tribunaux me les ont „ déférés ; j'ai dû pourvoir à ces désordres ; il y va „ de l'intérêt de l'empire... Que diriez-vous si j'en- „ voyais dans votre pays une troupe de bonzes & „ de lamas prêcher leur loi ? comment les recevriez- „ vous ?.... Si vous avez su tromper mon père, „ n'espérez pas me tromper de même.... Vous voulez „ que les Chinois se fassent chrétiens, votre loi le „ demande, je le sais bien ; mais alors que devien- „ drions-nous ? les sujets de vos rois. Les chrétiens „ ne croient que vous ; dans un temps de trouble ils „ n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. Je sais „ bien qu'actuellement il n'y a rien à craindre ; mais „ quand les vaisseaux viendront par mille & dix „ mille, alors il pourrait y avoir du désordre.

„ La Chine au nord touche le royaume des Russes „ qui n'est pas méprisable ; elle a au sud les Européens „ & leurs royaumes qui sont encore plus considé- „ rables ; (*) & à l'ouest les princes de Tartarie qui „ nous font la guerre depuis huit ans..... *Laurent* „ *Lange*, compagnon du prince *Ismaelof* ambassadeur „ du czar, demandait qu'on accordât aux Russes la „ permission d'avoir dans toutes les provinces une „ factorerie ; on ne le leur permit qu'à Pékin & sur

(*a*) Le pape y avait déjà nommé un évêque.

(*) *Yontchin* entend par-là les établissemens des Européens dans l'Inde.

„ les limites de Kalkas. Je vous permets de demeurer „ de même ici & à Kanton, tant que vous ne don- „ nerez aucun ſujet de plainte ; & ſi vous en donnez, „ je ne vous laiſſerai ni ici ni à Kanton. „

On abattit leurs maiſons & leurs égliſes dans toutes les autres provinces. Enfin les plaintes contre eux redoublèrent. Ce qu'on leur reprochait le plus, c'était d'affaiblir dans les enfans le reſpect pour leurs pères, en ne rendant point les honneurs dus aux ancêtres ; d'aſſembler indécemment les jeunes gens & les filles dans les lieux écartés qu'ils appelaient *égliſes;* de faire agenouiller les filles entre leurs jambes, & de leur parler bas en cette poſture. Rien ne paraiſſait plus monſtrueux à la délicateſſe chinoiſe. L'empereur *Yontchin* daigna même en avertir les jéſuites ; après quoi il renvoya la plupart des miſſionnaires à Macao, mais avec des politeſſes & des attentions dont les ſeuls Chinois peut-être ſont capables.

Il retint à Pékin quelques jéſuites mathématiciens, entr'autres ce même *Parennin* dont nous avons déjà parlé, & qui poſſédant parfaitement le chinois & le tartare, avait ſouvent ſervi d'interprète. Pluſieurs jéſuites ſe cachèrent dans des provinces éloignées, d'autres dans Kanton même ; & on ferma les yeux.

Enfin, l'empereur *Yontchin* étant mort, ſon fils & ſon ſucceſſeur *Kien-Long* acheva de contenter la nation, en feſant partir pour Macao tous les miſſionnaires déguiſés qu'on put trouver dans l'empire. Un édit ſolemnel leur en interdit à jamais l'entrée. S'il en vient quelques-uns, on les prie civilement d'aller exercer leurs talens ailleurs. Point de traitement dur, point de perſécution. On m'a aſſuré qu'en 1760 un

jésuite de Rome étant allé à Kanton, & ayant été déféré par un facteur des Hollandais, le colao gouverneur de Kanton le renvoya avec un présent d'une pièce de soie, des provisions, & de l'argent.

Du prétendu athéisme de la Chine.

On a examiné plusieurs fois cette accusation d'athéisme, intentée par nos théologaux d'Occident contre le gouvernement chinois (*b*) à l'autre bout du monde ; c'est assurément le dernier excès de nos folies & de nos contradictions pédantesques. Tantôt on prétendait dans une de nos facultés que les tribunaux ou parlemens de la Chine étaient idolâtres, tantôt qu'ils ne reconnaissaient point de divinité ; & ces raisonneurs poussaient quelquefois leur fureur de raisonner jusqu'à soutenir que les Chinois étaient à la fois athées & idolâtres.

Au mois d'octobre 1700, la sorbonne déclara hérétiques toutes les propositions qui soutenaient que l'empereur & les colao croyaient en DIEU. On fesait de gros livres dans lesquels on démontrait, selon la façon théologique de démontrer, que les Chinois n'adoraient que le ciel matériel.

Nil præter nubes & cœli numen adorant.

Mais s'ils adoraient ce ciel matériel, c'était donc là leur dieu. Ils ressemblaient aux Perses qu'on dit avoir adoré le soleil ; ils ressemblaient aux anciens Arabes qui adoraient les étoiles ; ils n'étaient donc ni fabricateurs d'idoles, ni athées. Mais un docteur n'y regarde

(*b*) Voyez dans le *Siècle de Louis XIV*, dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, & ailleurs.

pas de si près, quand il s'agit dans son tripot de déclarer une proposition hérétique & mal-sonnante.

Ces pauvres gens qui fesaient tant de fracas en 1700 sur le ciel matériel des Chinois, ne savaient pas qu'en 1689 les Chinois ayant fait la paix avec les Russes à Niptchou qui est la limite des deux empires, ils érigèrent la même année, le 8 septembre, un monument de marbre sur lequel on grava en langue chinoise & en latin ces paroles mémorables :

Si quelqu'un a jamais la pensée de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces perfides, &c. (*c*)

Il suffisait de savoir un peu de l'histoire moderne pour mettre fin à ces disputes ridicules; mais les gens qui croient que le devoir de l'homme consiste à commenter *St Thomas* & *Scot*, ne s'abaissent pas à s'informer de ce qui se passe entre les plus grands empires de la terre.

SECTION II.

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois : c'est un zèle très-louable; mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin, ayant été bien reçu dans un château

(*c*) Voyez l'*Histoire de la Russie sous Pierre I*, écrite sur les mémoires envoyés par l'impératrice *Elisabeth*.

des *Montmorency*, voulût leur perſuader qu'ils ſont nouveaux nobles, comme les ſecrétaires du roi, & les accuſer d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois ſtatues de connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect?

Le célèbre *Wolf*, profeſſeur de mathématiques dans l'univerſité de Hall, prononça un jour un très-bon diſcours, à la louange de la philoſophie chinoiſe; il loua cette ancienne eſpèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles, & par le raiſonnement; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette juſtice aux empereurs de la Chine, aux colao, aux tribunaux, aux lettrés. La juſtice qu'on rend aux bonzes eſt d'une eſpèce différente.

Il faut ſavoir que ce *Wolf* attirait à Hall un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même univerſité un profeſſeur de théologie nommé *Lange*, qui n'attirait perſonne; cet homme, au déſeſpoir de geler de froid ſeul dans ſon auditoire, voulut, comme de raiſon, perdre le profeſſeur de mathématiques; il ne manqua pas, ſelon la coutume de ſes ſemblables, de l'accuſer de ne pas croire en DIEU.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. *Wolf* avait loué les philoſophes de Pékin, donc *Wolf* était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs ſyllogiſmes. Cet argument de *Lange*, ſoutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le roi du pays, qui envoya un dilemme en forme au mathématicien; ce dilemme lui

donnait le choix de ſortir de Hall dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme *Wolf* raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir; ſa retraite ôta au roi deux ou trois cents mille écus par an, que ce philoſophe feſait entrer dans le royaume, par l'affluence de ſes diſciples.

Cet exemple doit faire ſentir aux ſouverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & ſacrifier un grand-homme à la fureur d'un ſot. Revenons à la Chine.

De quoi nous aviſons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de diſputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour ſavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant *Fo-hi* empereur de la Chine, & ſi ce *Fo-hi* vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans, avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'aviſaſſent de ſe quereller à Dublin, pour ſavoir quel fut au douzième ſiècle le poſſeſſeur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'eſt-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en eſt de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les quatorze princes qui régnèrent avant *Fo-hi*, votre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les lois y régnaient. Maintenant, je vous demande ſi une nation aſſemblée, qui a des lois & des princes, ne ſuppoſe pas une prodigieuſe antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les

mines, pour qu'on l'emploie à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coup de plume, ont imaginé un fort plaifant calcul. Le jéfuite *Pétau*, par une belle fupputation, donne à la terre, deux cents quatre-vingt-cinq ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'ofe lui en fuppofer à préfent. Les *Cumberlands* & les *Whiftons* ont fait des calculs auffi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à confulter les regiftres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient appris combien peu le genre-humain fe multiplie, & qu'il diminue très-fouvent, au lieu d'augmenter.

Laiffons donc, nous qui fommes d'hier, nous defcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées fauvages; laiffons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat & de leur antiquité. Ceffons furtout d'appeler idolâtre l'empereur de la Chine, & le fouba de Dékan. Il ne faut pas être fanatique du mérite chinois; la conftitution de leur empire eft à la vérité la meilleure qui foit au monde; la feule qui foit toute fondée fur le pouvoir paternel; la feule dans laquelle un gouverneur de province foit puni, quand en fortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple; la feule qui ait inftitué des prix pour la vertu, tandis que par-tout ailleurs les lois fe bornent à punir le crime; la feule qui ait fait adopter fes lois à fes vainqueurs, tandis que nous fommes encore fujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs, & des Goths, qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit peuple, gouverné par des bonzes, eft auffi fripon que le nôtre; qu'on y vend

tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous; que dans les ſciences, les Chinois ſont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules; qu'ils croient aux taliſmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-temps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de *Torricelli* & d'*Otto de Guerick*, tout comme nous le fûmes lorſque nous vîmes ces amuſemens de phyſique pour la première fois; ajoutons que leurs médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles que les nôtres, & que la nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorſque nous ne ſavions pas lire, ne ſuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés, encore une fois, eſt admirable. Point de ſuperſtitions, point de légendes abſurdes, point de ces dogmes qui inſultent à la raiſon & à la nature, & auxquels des bonzes donnent mille ſens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus ſimple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante ſiècles. Ils ſont ce que nous penſons qu'étaient *Seth*, *Enoch*, & *Noé*; ils ſe contentent d'adorer un Dieu avec tous les ſages de la terre, tandis qu'en Europe on ſe partage entre *Thomas* & *Bonaventure*, entre *Calvin* & *Luther*, entre *Janſenius* & *Molina*.

CHRISTIANISME. (1)

SECTION PREMIERE.

Etabliſſement du chriſtianiſme, dans ſon état civil & politique.

DIEU nous garde d'oſer mêler ici le divin au profane, nous ne ſondons point les voies de la Providence. Hommes, nous ne parlerons qu'à des hommes.

Lorſqu'*Antoine*, & enſuite *Auguſte* eurent donné la Judée à l'arabe *Hérode* leur créature & leur tributaire, ce prince, étranger chez les Juifs, devint le plus puiſſant de tous les rois. Il eut des ports ſur la Méditerranée, Ptolémaïde, Aſcalon. Il bâtit des villes, il éleva un temple au dieu *Apollon* dans Rhodes, un temple à *Auguſte* dans Céſarée. Il bâtit de fond en comble celui de Jéruſalem, & il en fit une très-forte citadelle. La Paleſtine, ſous ſon règne, jouit d'une profonde paix. Enfin, il fut regardé comme un meſſie, tout barbare qu'il était dans ſa famille, & tout tyran de ſon peuple dont il dévorait la ſubſtance pour ſubvenir à ſes grandes entrepriſes. Il n'adorait que *Céſar*, & il fut preſque adoré des hérodiens.

La ſecte des Juifs était répandue depuis long-temps dans l'Europe & dans l'Aſie; mais ſes dogmes étaient entièrement ignorés. Perſonne ne connaiſſait les livres juifs, quoique pluſieurs fuſſent, dit-on, déjà traduits

(1) Ces deux articles *chriſtianiſme*, tirés de deux ouvrages différens, ſont imprimés ici ſuivant l'ordre chronologique. On y voit comment M. de *Voltaire* s'enhardiſſait peu-à-peu à lever le voile dont il avait d'abord couvert ſes opinions.

en grec dans Alexandrie. On ne ſavait des Juifs que ce que les Turcs & les Perſans ſavent aujourd'hui des Arméniens, qu'ils ſont des courtiers de commerce, des agens de change. Du reſte un Turc ne s'informe jamais ſi un Arménien eſt eutichéen, ou jacobite, ou chrétien de *St Jean*, ou arien.

Le théiſme de la Chine & les reſpectables livres de *Confutzée*, qui vécut environ ſix cents ans avant *Hérode*, étaient encore plus ignorés des nations occidentales que les rites juifs.

Les Arabes, qui fourniſſaient les denrées précieuſes de l'Inde aux Romains, n'avaient pas plus d'idée de la théologie des brachmanes que nos matelots qui vont à Pondichéri ou à Madraſs. Les femmes indiennes étaient en poſſeſſion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris de temps immémorial; & ces ſacrifices étonnans qui ſont encore en uſage, étaient auſſi ignorés des Juifs que les coutumes de l'Amérique. Leurs livres qui parlent de *Gog* & de *Magog*, ne parlent jamais de l'Inde.

L'ancienne religion de *Zoroaſtre* était célébre & n'en était pas plus connue dans l'empire romain. On ſavait ſeulement en général que les mages admettaient une réſurrection, un paradis, un enfer; & il fallait bien que cette doctrine eût percé chez les Juifs voiſins de la Chaldée, puiſque la Paleſtine était partagée du temps d'*Hérode* entre les phariſiens qui commençaient à croire le dogme de la réſurrection, & les ſaducéens qui ne regardaient cette doctrine qu'avec mépris.

Alexandrie, la ville la plus commerçante du monde entier, était peuplée d'Egyptiens qui adoraient *Sérapis*, & qui conſacraient des chats; de Grecs qui philoſophaient, de Romains qui dominaient, de Juifs qui

s'enrichiſſaient. Tous ces peuples s'acharnaient à gagner de l'argent, à ſe plonger dans les plaiſirs ou dans le fanatiſme ; à faire ou à défaire des ſectes de religion, ſurtout dans l'oiſiveté qu'ils goûtèrent dès qu'*Auguſte* eut fermé le temple de *Janus*.

Les Juifs étaient diviſés en trois factions principales; celle des Samaritains ſe diſait la plus ancienne, parce que Samarie (alors Sebaſte) avait ſubſiſté pendant que Jéruſalem fut détruite avec ſon temple ſous les rois de Babylone; mais ces Samaritains étaient un mélange de Perſans & de Paleſtins.

La ſeconde faction, & la plus puiſſante, était celle des Jéroſolymites. Ces Juifs proprement dits déteſtaient ces Samaritains, & en étaient déteſtés. Leurs intérêts étaient tout oppoſés. Ils voulaient qu'on ne ſacrifiât que dans le temple de Jéruſalem. Une telle contrainte eût attiré beaucoup d'argent dans cette ville. C'était par cette raiſon-là même que les Samaritains ne voulaient ſacrifier que chez eux. Un petit peuple, dans une petite ville, peut n'avoir qu'un temple; mais dès que ce peuple s'eſt étendu dans ſoixante & dix lieues de pays en long, & dans vingt-trois en large, comme fit le peuple juif; dès que ſon territoire eſt preſque auſſi grand & auſſi peuplé que le Languedoc ou la Normandie ; il eſt abſurde de n'avoir qu'une égliſe. Où en ſeraient les habitans de Montpellier s'ils ne pouvaient entendre la meſſe qu'à Toulouſe ?

La troiſième faction était des Juifs helléniſtes, compoſée principalement de ceux qui commerçaient, & qui exerçaient des métiers en Egypte & en Grèce. Ceux-là avaient le même intérêt que les Samaritains.

Onias

Onias fils d'un grand-prêtre juif, & qui voulait être grand-prêtre aussi, obtint du roi d'Egypte *Ptolomée Philometor*, & surtout de *Cléopâtre* sa femme, la permission de bâtir un temple juif auprès de Bubaste. Il assura la reine *Cléopâtre* qu'*Isaïe* avait prédit qu'un jour le Seigneur aurait un temple dans cet endroit-là. *Cléopâtre*, à qui il fit un beau présent, lui manda que puisqu'*Isaïe* l'avait dit, il fallait l'en croire. Ce temple fut nommé l'*Onion ;* & si *Onias* ne fut pas grand sacrificateur, il fut capitaine d'une troupe de milices. Ce temple fut construit cent soixante ans avant notre ère vulgaire. Les Juifs de Jérusalem eurent toujours cet Onion en horreur, aussi-bien que la traduction dite des Septante. Ils instituèrent même une fête d'expiation pour ces deux prétendus sacriléges.

Les rabbins de l'Onion mêlés avec les Grecs devinrent plus savans (à leur mode) que les rabbins de Jérusalem & de Samarie; & ces trois factions commencèrent à disputer entr'elles sur des questions de controverse qui rendent nécessairement l'esprit subtil, faux, & insociable.

Les Juifs égyptiens, pour égaler l'austérité des esséniens & des judaïtes de la Palestine, établirent, quelque temps avant le christianisme, la secte des thérapeutes qui se vouèrent comme eux à une espèce de vie monastique, & à des mortifications.

Ces différentes sociétés étaient des imitations des anciens mystères égyptiens, persans, thraciens, grecs, qui avaient inondé la terre depuis l'Euphrate & le Nil jusqu'au Tibre.

Dans les commencemens les initiés admis à ces confréries étaient en petit nombre, & regardés comme

des hommes privilégiés, séparés de la multitude; mais du temps d'*Auguste* leur nombre fut très-considérable; de sorte qu'on ne parlait que de religion du fond de la Syrie au mont Atlas, & à l'Océan germanique.

Parmi tant de sectes & de cultes s'était établie l'école de *Platon*, non-seulement dans la Grèce, mais à Rome, & surtout dans l'Egypte. *Platon* avait passé pour avoir puisé sa doctrine chez les Egyptiens; & ceux-ci croyaient revendiquer leur propre bien en fesant valoir les idées archétypes platoniques, son verbe, & l'espèce de trinité qu'on débrouille dans quelques ouvrages de *Platon*.

Il paraît que cet esprit philosophique répandu alors sur tout l'occident connu, laissa du moins échapper quelques étincelles d'esprit raisonneur vers la Palestine.

Il est certain que du temps d'*Hérode* on disputait sur les attributs de la Divinité, sur l'immortalité de l'esprit humain, sur la résurrection des corps. Les Juifs racontent que la reine *Cléopâtre* leur demanda si on ressusciterait nu ou habillé.

Les Juifs raisonnaient donc à leur manière. L'exagérateur *Josephe* était très-savant pour un militaire. Il y avait d'autres savans dans l'état civil, puisqu'un homme de guerre l'était. *Philon* son contemporain aurait eu de la réputation parmi les Grecs. *Gamaliel*, le maître de *St Paul*, était un grand controversiste. Les auteurs de la *Mishna* furent des Polymathes.

La populace s'entretenait de religion chez les Juifs, comme nous voyons aujourd'hui en Suisse, à Genève, en Allemagne, en Angleterre, & surtout dans les Gévènes, les moindres habitans agiter la controverse.

Il y a plus ; des gens de la lie du peuple ont fondé des ſectes ; *Fox* en Angleterre, *Muncer* en Allemagne, les premiers réformés en France. Enfin, en fesant abſtraction du grand courage de *Mahomet*, il n'était qu'un marchand de chameaux.

Ajoutons à tous ces préliminaires, que du temps d'*Hérode* on s'imagina que le monde était près de ſa fin, comme nous l'avons déjà remarqué. (*)

Ce fut dans ces temps préparés par la divine Providence, qu'il plut au père éternel d'envoyer ſon fils ſur la terre ; myſtère adorable & incompréhenſible auquel nous ne touchons pas.

Nous diſons ſeulement que dans ces circonſtances, ſi JESUS prêcha une morale pure ; s'il annonça un prochain royaume des cieux pour la récompenſe des juſtes ; s'il eut des diſciples attachés à ſa perſonne & à ſes vertus ; ſi ces vertus mêmes lui attirèrent les perſécutions des prêtres ; ſi la calomnie le fit mourir d'une mort infame ; ſa doctrine conſtamment annoncée par ſes diſciples dut faire un très-grand effet dans le monde. Je ne parle, encore une fois, qu'humainement : je laiſſe à part la foule des miracles & des prophéties. Je ſoutiens que le chriſtianiſme dut plus réuſſir par ſa mort que s'il n'avait pas été perſécuté. On s'étonne que ſes diſciples aient fait de nouveaux diſciples ; je m'étonnerais bien davantage s'ils n'avaient pas attiré beaucoup de monde dans leur parti. Soixante & dix perſonnes convaincues de l'innocence de leur chef, de la pureté de ſes mœurs, & de la barbarie de ſes juges, doivent ſoulever bien des cœurs ſenſibles.

(*) Voyez *Fin du monde.*

Le ſeul *Saul Paul*, devenu l'ennemi de *Gamaliel* ſon maître (quelle qu'en ait été la raiſon,) devait, humainement parlant, attirer mille hommages à JESUS, quand même JESUS n'aurait été qu'un homme de bien opprimé. S[t] *Paul* était ſavant, éloquent, véhément, infatigable, inſtruit dans la langue grecque, ſecondé de zélateurs bien plus intéreſſés que lui à défendre la réputation de leur maître. S[t] *Luc* était un grec d'Alexandrie, (*a*) homme de lettres puiſqu'il était médecin.

Le premier chapitre de S[t] *Jean* eſt d'une ſublimité platonicienne qui dut plaire aux platoniciens d'Alexandrie. Et en effet, il ſe forma bientôt dans cette ville une école fondée par *Luc*, ou par *Marc*, (ſoit l'évangéliſte, ſoit un autre,) perpétuée par *Athénagore*, *Panthène*, *Origène*, *Clément*, tous ſavans, éloquens. Cette école une fois établie, il était impoſſible que le chriſtianiſme ne fît pas des progrès rapides.

La Grèce, la Syrie, l'Egypte, étaient les théâtres de ces célébres anciens myſtères qui enchantaient les peuples. Les chrétiens eurent leurs myſtères comme eux. On dut s'empreſſer à s'y faire initier, ne fût-ce d'abord que par curioſité; & bientôt cette curioſité devint perſuaſion. L'idée de la fin du monde prochaine devait ſurtout engager les nouveaux diſciples à mépriſer les biens paſſagers de la terre qui allaient périr avec eux. L'exemple des thérapeutes invitait à une vie ſolitaire & mortifiée : tout concourait donc puiſſamment à l'établiſſement de la religion chrétienne.

(*a*) Le titre de l'Evangile ſyriaque de S[t] *Luc* porte, *Evangile de Luc l'évangéliſte, qui évangéliſa en grec dans Alexandrie la grande* On trouve encore ces mots dans les conſtitutions apoſtoliques : *Le ſecond évêque d'Alexandrie fut Avilius inſtitué par Luc.*

Les divers troupeaux de cette grande ſociété naiſſante ne pouvaient, à la vérité, s'accorder entr'eux. Cinquante-quatre ſociétés eurent cinquante-quatre évangiles différens, tous ſecrets comme leurs myſtères, tous inconnus aux Gentils, qui ne virent nos quatre évangiles canoniques qu'au bout de deux cents cinquante années. Ces différens troupeaux, quoique diviſés, reconnaiſſaient le même paſteur. Ebionites oppoſés à *St Paul;* nazarécens, diſciples d'*Hymeneos*, d'*Alexandros*, d'*Hermogènes;* carpocratiens, baſilidiens, valentiniens, marcionites, ſabelliens, gnoſtiques, montaniſtes; cent ſectes élevées les unes contre les autres: toutes en ſe feſant des reproches mutuels, étaient cependant toutes unies en JESUS, invoquaient JESUS, voyaient en JESUS l'objet de leurs penſées & le prix de leurs travaux.

L'empire romain, dans lequel ſe formèrent toutes ces ſociétés, n'y fit pas d'abord attention. On ne les connut à Rome que ſous le nom général de Juifs, auxquels le gouvernement ne prenait pas garde. Les Juifs avaient acquis par leur argent le droit de commercer. On en chaſſa de Rome quatre mille ſous *Tibère.* Le peuple les accuſa de l'incendie de Rome ſous *Néron*, eux & les nouveaux Juifs demi-chrétiens.

On les avait chaſſés encore ſous *Claude;* mais leur argent les fit toujours revenir. Ils furent mépriſés & tranquilles. Les chrétiens de Rome furent moins nombreux que ceux de Grèce, d'Alexandrie, & de Syrie. Les Romains n'eurent ni pères de l'Egliſe, ni héréſiarques dans les premiers ſiècles. Plus ils étaient éloignés du berceau du chriſtianiſme, moins on vit

chez eux de docteurs & d'écrivains. L'Eglise était grecque, & tellement grecque, qu'il n'y eut pas un seul mystère, un seul rite, un seul dogme, qui ne fût exprimé en cette langue.

Tous les chrétiens, soit grecs, soit syriens, soit romains, soit égyptiens, étaient par-tout regardés comme des demi-juifs. C'était encore une raison de plus pour ne pas communiquer leurs livres aux Gentils, pour rester unis entr'eux & impénétrables. Leur secret était plus inviolablement gardé que celui des mystères d'*Isis* & de *Cérès*. Ils fesaient une république à part, un Etat dans l'Etat. Point de temples, point d'autels, nul sacrifice, aucune cérémonie publique. Ils élisaient leurs supérieurs secrets à la pluralité des voix. Ces supérieurs, sous le nom d'anciens, de prêtres, d'évêques, de diacres, ménageaient la bourse commune, avaient soin des malades, pacifiaient leurs querelles. C'était une honte, un crime parmi eux, de plaider devant les tribunaux, de s'enrôler dans la milice; & pendant cent ans il n'y eut pas un chrétien dans les armées de l'empire.

Ainsi retirés au milieu du monde, & inconnus même en se montrant, ils échappaient à la tyrannie des proconsuls & des préteurs, & vivaient libres dans le public esclavage.

On ignore l'auteur du fameux livre intitulé : *Ton apostolon Didakai*, les constitutions apostoliques ; de même qu'on ignore les auteurs des cinquante évangiles non reçus, & des actes de *St Pierre*, & du testament des douze patriarches, & de tant d'autres écrits des premiers chrétiens. Mais il est vraisemblable que ces constitutions sont du second siècle. Quoiqu'elles

ſoient fauſſement attribuées aux apôtres, elles ſont très-précieuſes. On y voit quels étaient les devoirs d'un évêque élu par les chrétiens ; quel reſpect ils devaient avoir pour lui, quels tributs ils devaient lui payer.

L'évêque ne pouvait avoir qu'une épouſe qui eût bien ſoin de ſa maiſon : (*b*) *Mias andra gegenimenon gunaikos monogamou kalos tou idiou oikou proeſtota.*

On exhortait les chrétiens riches à adopter les enfans des pauvres. On feſait des collectes pour les veuves & les orphelins ; mais on ne recevait point l'argent des pécheurs ; & nommément il n'était pas permis à un cabaretier de donner ſon offrande. Il eſt dit (*c*) qu'on les regardait comme des fripons. C'eſt pourquoi très-peu de cabaretiers étaient chrétiens. Cela même empêchait les chrétiens de fréquenter les tavernes, & les éloignait de toute ſociété avec les gentils.

Les femmes pouvant parvenir à la dignité de diaconeſſes, en étaient plus attachées à la confraternité chrétienne. On les conſacrait ; l'évêque les oignait d'huile au front, comme on avait huilé autrefois les rois juifs. Que de raiſons pour lier enſemble les chrétiens par des nœuds indiſſolubles !

Les perſécutions, qui ne furent jamais que paſſagères, ne pouvaient ſervir qu'à redoubler le zèle & à enflammer la ferveur ; de ſorte que ſous *Dioclétien* un tiers de l'empire ſe trouva chrétien.

Voilà une petite partie des cauſes humaines qui contribuèrent au progrès du chriſtianiſme. Joignez-y

(*b*) Livre IV, chap. I. (*c*) Chap. VI.

les causes divines qui sont à elles comme l'infini est à l'unité, & vous ne pourrez être surpris que d'une seule chose, c'est que cette religion si vraie ne se soit pas étendue tout d'un coup dans les deux hémisphères, sans en excepter l'île la plus sauvage.

DIEU lui-même étant descendu du ciel, étant mort pour racheter tous les hommes, pour extirper à jamais le péché sur la face de la terre, a cependant laissé la plus grande partie du genre-humain en proie à l'erreur, au crime, & au diable. Cela paraît une fatale contradiction à nos faibles esprits; mais ce n'est pas à nous d'interroger la Providence; nous ne devons que nous anéantir devant elle.

SECTION II.

Recherches historiques sur le christianisme.

PLUSIEURS savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien *Josephe* aucune trace de JESUS-CHRIST, car tous les vrais savans conviennent aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé, (*d*) Le père de

(*d*) Les chrétiens, par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, falsifièrent grossièrement un passage de *Josephe*. Ils supposent à ce juif si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées; & au bout de ce passage ils ajoutent: *Il était le Christ*. Quoi! *Josephe* avait entendu parler de tant d'événemens qui étonnent la nature, *Josephe* n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays! Quoi! ce juif obstiné aurait dit, *Jésus était le Christ*. Eh! si tu l'avais cru *Christ*, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler *Josephe* en chrétien! comment se trouve-t-il encore des théologiens assez imbécilles ou assez insolens pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens, reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes?

Flavien Josephe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de JESUS. *Josephe* était de race sacerdotale, parent de la reine *Mariamne*, femme d'*Hérode*; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince; cependant il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de JESUS; & cet historien qui ne dissimule aucune des cruautés d'*Hérode*, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant, le meilleur écrivain qu'aient jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénomène éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un historien aussi éclairé que l'était *Josephe*. Il garde encore le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur; sur la grande quantité de tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment; & sur la foule des justes qui ressuscitèrent.

Les savans ne cessent de témoigner leur surprise, de voir qu'aucun historien romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'empire de *Tibère*, sous les yeux d'un gouverneur romain, & d'une garnison

romaine, qui devait avoir envoyé à l'empereur & au ſénat, un détail circonſtancié du plus miraculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaiſſes ténèbres; ce prodige devait avoir été marqué dans les faſtes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. DIEU n'a pas voulu que ces choſes divines aient été écrites par leurs mains profanes.

Les mêmes ſavans trouvent encore quelques difficultés dans l'hiſtoire des évangiles. Ils remarquent que dans *St Matthieu*, JESUS-CHRIST dit aux ſcribes & aux phariſiens, que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'*Abel* le juſte, juſqu'à *Zacharie*, fils de *Barac*, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, diſent-ils, dans l'hiſtoire des Hébreux, de *Zacharie* tué dans le temple avant la venue du Meſſie, ni de ſon temps: mais on trouve dans l'hiſtoire du ſiége de Jéruſalem par *Joſephe*, un *Zacharie*, fils de *Barac*, tué au milieu du temple, par la faction des zélotes. C'eſt au chapitre XIX du livre IV. De-là ils ſoupçonnent que l'Evangile ſelon *St Matthieu* a été écrit après la priſe de Jéruſalem par *Titus*. Mais tous les doutes & toutes les objections de cette eſpèce s'évanouiſſent, dès qu'on conſidère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inſpirés, & les livres des hommes. DIEU voulut envelopper d'un nuage auſſi reſpectable qu'obſcur, ſa naiſſance, ſa vie, & ſa mort. Ses voies ſont en tout différentes des nôtres.

Les ſavans ſe ſont auſſi fort tourmentés ſur la différence des deux généalogies de JESUS-CHRIST. *St Matthieu* donne pour père à *Joſeph*, *Jacob ;* à *Jacob*, *Mathan ;* à *Mathan*, *Eléazar*. *St Luc* au contraire dit que *Joſeph* était fils d'*Héli*, *Héli* de *Matat*, *Matat* de *Lévi*, *Lévi* de *Melchi*, &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-ſix ancêtres que *Luc* donne à JESUS depuis *Abraham*, avec les quarante-deux ancêtres différens que *Matthieu* lui donne depuis le même *Abraham*. Et ils ſont effarouchés que *Matthieu*, en parlant des quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encore des difficultés ſur ce que JESUS n'eſt point fils de *Joſeph*, mais de *Marie*. Ils élèvent auſſi quelques doutes ſur les miracles de notre Sauveur, en citant *St Auguſtin*, *St Hilaire*, & d'autres, qui ont donné aux récits de ces miracles un ſens myſtique, un ſens allégorique : comme au figuier maudit & ſéché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourriſſait point de cochons ; à l'eau changée en vin ſur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des ſavans ſont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article eſt uniquement de ſuivre le fil hiſtorique, & de donner une idée préciſe des faits ſur leſquels perſonne ne diſpute.

Premièrement, JESUS naquit ſous la loi moſaïque, il fut circoncis ſuivant cette loi, il en accomplit

tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révéla point le myſtère de ſon incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge; il reçut la bénédiction de *Jean* dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle pluſieurs juifs ſe ſoumettaient, mais il ne baptiſa jamais perſonne; il ne parla point des ſept ſacremens; il n'inſtitua point de hiérarchie eccléſiaſtique de ſon vivant. Il cacha à ſes contemporains qu'il était fils de DIEU, éternellement engendré, conſubſtantiel à DIEU, & que le Saint-Eſprit procédait du Père & du Fils. Il ne dit point que ſa perſonne était compoſée de deux natures & de deux volontés; il voulut que ces grands myſtères fuſſent annoncés aux hommes dans la ſuite des temps, par ceux qui feraient éclairés des lumières du St Eſprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ſes pères; il ne montra aux hommes qu'un juſte agréable à DIEU, perſécuté par ſes envieux, & condamné à la mort par des magiſtrats prévenus. Il voulut que ſa ſainte Egliſe établie par lui, fît tout le reſte.

Joſephe, au chapitre XII de ſon hiſtoire, parle d'une ſecte de Juifs rigoriſtes, nouvellement établie par un nommé *Judas* galiléen. *Ils mépriſent*, dit-il, *les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur conſtance; ils préfèrent la mort à la vie lorſque le ſujet en eſt honorable. Ils ont ſouffert le fer & le feu, & vu briſer leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur légiſlateur, ni manger des viandes défendues.*

Il paraît que ce portrait tombe ſur les judaïtes, & non pas ſur les eſſéniens. Car voici les paroles de *Joſephe*.

Judas fut l'auteur d'une nouvelle ſecte, entièrement différente des trois autres, c'eſt-à-dire des ſaducéens, des phariſiens, & des eſſéniens. Il continue & dit : *Ils ſont Juifs de nation; ils vivent unis entr'eux, & regardent la volupté comme un vice :* le ſens naturel de cette phraſe fait voir que c'eſt des judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en ſoit, on connut ces judaïtes avant que les diſciples du CHRIST commençaſſent à faire un parti conſidérable dans le monde.

Les thérapeutes étaient une ſociété différente des eſſéniens & des judaïtes; ils reſſemblaient aux gymnoſophiſtes des Indes, & aux brames. *Ils ont*, dit *Philon*, *un mouvement d'amour céleſte, qui les jette dans l'enthouſiaſme des bacchantes & des corybantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aſpirent. Cette ſecte naquit dans Alexandrie, qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les diſciples de *Jean-Baptiſte* s'étendirent auſſi un peu en Egypte, & principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut auſſi dans l'Aſie mineure. Il eſt dit dans les Actes des apôtres, chap. XIX, que *Paul* en rencontra pluſieurs à Ephèſe; il leur dit : *Avez-vous reçu le St Eſprit?* Ils lui répondirent : *Nous n'avons pas ſeulement ouï dire qu'il y ait un St Eſprit.* Il leur dit : *Quel baptême avez-vous donc reçu?* Ils lui répondirent : *Le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui ſuivirent la mort de JESUS, ſept ſociétés ou ſectes différentes chez les Juifs ; les phariſiens ; les ſaducéens ; les eſſéniens ; les judaïtes ; les thérapeutes ; les diſciples de *Jean*; & les diſciples de CHRIST, dont DIEU conduiſait le petit troupeau dans des ſentiers inconnus à la ſageſſe humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette ſociété naiſſante, fut ce *Paul* même qui l'avait perſécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarſis en Cilicie, & fut élevé par le fameux docteur phariſien *Gamaliel* diſciple de *Hillel.* Les Juifs prétendent qu'il rompit avec *Gamaliel*, qui refuſa de lui donner ſa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la ſuite des actes de *ſainte Thècle.* Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les ſourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & groſſe, & les jambes torſes. *Lucien* dans ſon dialogue de Philopatris en fait un portrait aſſez ſemblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen romain, car en ce temps-là on n'accordait ce titre à aucun juif; ils avaient été chaſſés de Rome par *Tibère:* & Tarſis ne fut colonie romaine que près de cent ans après ſous *Caracalla*, comme le remarque *Cellarius* dans ſa géographie, livre III, & *Grotius* dans ſes commentaires ſur les actes.

Les fidelles eurent le nom de chrétiens dans Antioche, vers l'année ſoixante de notre ère vulgaire; mais ils furent connus dans l'empire romain, comme nous le verrons dans la ſuite, ſous d'autres noms. Ils ne ſe diſtinguaient auparavant que par le nom de frères, de ſaints ou de fidelles. DIEU, qui était deſcendu ſur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainſi à ſon Egliſe les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidelles furent des hommes obſcurs, ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre *Paul* témoigne qu'il gagnait ſa vie à faire des tentes. *St Pierre* reſſuſcita la couturière *Dorcas*, qui feſait les robes des

frères. L'aſſemblée des fidelles ſe tenait à Joppé, dans la maiſon d'un corroyeur nommé *Simon*, comme on le voit au chapitre IX des Actes des apôtres.

Les fidelles ſe répandirent ſecrétement en Grèce, & quelques-uns allèrent de-là à Rome parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une ſynagogue. Ils ne ſe ſéparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circonciſion; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques de Jéruſalem furent tous circoncis.

Lorſque l'apôtre *Paul* prit avec lui *Timothée* qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Liſtre. Mais *Tite* ſon autre diſciple, ne voulut point ſe ſoumettre à la circonciſion. Les frères diſciples de JESUS furent unis aux Juifs juſqu'au temps où *Paul* eſſuya une perſécution à Jéruſalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accuſé par les Juifs de vouloir détruire la loi moſaïque par JESUS-CHRIST. C'eſt pour ſe laver de cette accuſation que l'apôtre *Jacques* propoſa à l'apôtre *Paul* de faire raſer ſa tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre juifs qui avaient fait vœu de ſe raſer; *Prenez-les avec vous*, lui dit *Jacques* (chap. XXI actes des apôtres,) *purifiez-vous avec eux*, *& que tout le monde ſache que ce que l'on dit de vous eſt faux*, *& que vous continuez à garder la loi de Moïſe.* Ainſi donc *Paul* qui d'abord avait été le perſécuteur ſanguinaire de la ſociété établie par JESUS; *Paul* qui depuis voulut gouverner cette ſociété naiſſante; *Paul* chrétien judaïſe *afin que le monde ſache qu'on le calomnie quand on dit qu'il eſt chrétien. Paul* fait ce qui paſſe aujourd'hui pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en

Eſpagne, en Portugal, en Italie ; & il le fait à la perſuaſion de l'apôtre *Jacques ;* & il le fait après avoir reçu le St Eſprit, c'eſt-à-dire après avoir été inſtruit par DIEU même, qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois inſtitués par DIEU même.

Paul n'en fut pas moins accuſé d'impiété & d'héréſie, & ſon procès criminel dura long-temps ; mais on voit évidemment par les accuſations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jéruſalem pour obſerver les rites judaïques.

Il dit à *Feſtus* ces propres paroles, (chap. XXV des Actes,) *Je n'ai péché ni contre la loi juive ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient JESUS-CHRIST comme juif, obſervateur de la loi juive, envoyé de DIEU pour la faire obſerver.

La circonciſion eſt utile, dit l'apôtre *Paul* (chap. II, épît. aux Rom.,) ſi vous obſervez la loi ; mais ſi vous la violez votre circonciſion devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il ſera comme circoncis. Le vrai juif eſt celui qui eſt juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de JESUS-CHRIST dans ſes épîtres, il ne révèle point le myſtère ineffable de ſa conſubſtantialité avec DIEU ; nous ſommes délivrés par lui (dit-il, chap. V, épît. aux Rom.) de la colère de DIEU ; le don de DIEU s'eſt répandu ſur nous, par la grâce donnée à un ſeul homme qui eſt JESUS-CHRIST.... La mort a régné par le péché d'un ſeul homme ; les juſtes régneront dans la vie par un ſeul homme qui eſt JESUS-CHRIST.

Et au chap. VIII : Nous les héritiers de DIEU, & les cohéritiers de CHRIST. Et au chap. XVI : A DIEU,

qui

qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire par JESUS-CHRIST.... Vous êtes à JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST à DIEU. (aux Corinth. chap. III.)

Et (aux Corinth. chap. XV, verſ. 27.) Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute DIEU, qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'épître aux Philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs; ayez les mêmes ſentimens que* CHRIST JESUS, *qui étant dans l'empreinte de* DIEU *n'a point cru ſa proie de s'égaler à* DIEU. Ce paſſage paraît très-bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des égliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modeſtie de quelques fidelles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de* JESUS-CHRIST, *lequel étant empreint de* DIEU, *n'a pas cru ſa proie la qualité d'égal à* DIEU. *Origène* dit auſſi dans ſon commentaire ſur *Jean :* La grandeur de JESUS a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proie d'être égal à* DIEU. En effet, l'explication contraire eſt un contre-ſens viſible. Que ſignifierait *croyez les autres ſupérieurs à vous; imitez* JESUS *qui n'a pas cru que c'était une proie, une uſurpation, de s'égaler à* DIEU? Ce ſerait viſiblement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre le ſens commun.

La ſageſſe des apôtres fondait ainſi l'Egliſe naiſſante. Cette ſageſſe ne fut point altérée par la diſpute qui

ſurvint entre les apôtres *Pierre*, *Jacques*, & *Jean*, d'un côté; & *Paul*, de l'autre. Cette conteſtation arriva à Antioche. L'apôtre *Pierre*, autrement *Céphas*, ou *Simon Barjone*, mangeait avec les Gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la diſtinction des viandes; il mangeait, lui, *Barnabé*, & d'autres diſciples, indifféremment, du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu, & qui ne ruminaient pas; mais pluſieurs juifs chrétiens arrivés, S[t] *Pierre* ſe remit avec eux à l'abſtinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi moſaïque.

Cette action paraiſſait très-prudente; il ne voulait pas ſcandaliſer les juifs chrétiens ſes compagnons; mais S[t] *Paul* s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui réſiſtai*, dit-il, *à la face*, *parce qu'il était blamable.* (Epître aux Galates chapitre II.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de S[t] *Paul*, qu'ayant été d'abord perſécuteur, il devait être plus modéré; & que lui-même il était allé ſacrifier dans le temple à Jéruſalem, qu'il avait circoncis ſon diſciple *Timothée*, qu'il avait accompli les rites juifs qu'il reprochait alors à *Céphas*. S[t] *Jérôme* prétend que cette querelle entre *Paul* & *Céphas* était feinte. Il dit dans ſa première homélie, tome III, qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & ſe piquent au barreau pour avoir plus d'autorité ſur leurs cliens. Il dit que *Pierre Céphas* étant deſtiné à prêcher aux Juifs, & *Paul* aux Gentils, ils firent ſemblant de ſe quereller, *Paul* pour gagner les Gentils, & *Pierre* pour gagner les Juifs. Mais S[t] *Auguſtin* n'eſt point du tout de cet avis. *Je ſuis*

fâché, dit-il dans l'épître à *Jérôme*, *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge*, patronum mendacii.

Au reste, si *Pierre* était destiné aux Juifs judaïsans, & *Paul* aux étrangers, il est très-probable que *Pierre* ne vint point à Rome. Les Actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de *Pierre* en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se séparer de la communion juive; & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte, & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme, par leurs frères juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbat. Mais DIEU les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entière entre les Juifs & les chrétiens, avant la fin du premier siècle; cette séparation était ignorée du gouvernement romain. Le sénat de Rome, ni les empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que DIEU avait jusque-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les empereurs, il est vrai, les grands, & les philosophes, n'avaient nulle foi à ces mystères; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchaîner paraître porter les mêmes

chaînes que lui. *Cicéron* lui-même fut initié aux myſtères d'*Eleuſine*. La connaiſſance d'un ſeul DIEU était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes myſtérieuſes & magnifiques. Il faut avouer que les prières & les hymnes qui nous ſont reſtés de ces myſtères, ſont ce que le paganiſme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrétiens, qui n'adoraient auſſi qu'un ſeul DIEU, eurent par-là plus de facilité de convertir pluſieurs Gentils. Quelques philoſophes de la ſecte de *Platon* devinrent chrétiens. C'eſt pourquoi les pères de l'Egliſe des trois premiers ſiècles furent tous platoniciens.

Le zèle inconſidéré de quelques-uns ne nuiſit point aux vérités fondamentales. On a reproché à *St Juſtin*, l'un des premiers pères, d'avoir dit dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, que les ſaints jouiraient dans un règne de mille ans ſur la terre, de tous les biens ſenſuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans ſon apologie du chriſtianiſme, que DIEU ayant fait la terre, en laiſſa le ſoin aux anges, leſquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui ſont les démons.

On a condamné *Lactance* & d'autres pères, pour avoir ſuppoſé des oracles de ſibylles. Il prétendait que la ſibylle *Erytrée* avait fait ces quatre vers grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert;
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On reprocha auſſi aux premiers chrétiens la ſuppoſition de quelques vers acroſtiches d'une ancienne ſibylle, leſquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de JESUS-CHRIST, chacune dans leur ordre. On leur reprocha d'avoir forgé des lettres de JESUS-CHRIST au roi d'Edeſſe, dans le temps qu'il n'y avait point de roi à Edeſſe; d'avoir forgé des lettres de *Marie*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, des lettres & des actes de *Pilate*, de faux évangiles, de faux miracles, & mille autres impoſtures.

Nous avons encore l'hiſtoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la vierge *Marie*, où il eſt dit qu'on la mena au temple âgée de trois ans, & qu'elle monta les degrés toute ſeule. Il eſt rapporté qu'une colombe deſcendit du ciel pour avertir que c'était *Joſeph* qui devait épouſer *Marie*. Nous avons le protoévangile de *Jacques* frère de JESUS du premier mariage de *Joſeph*. Il eſt dit que quand *Marie* fut enceinte en l'abſence de ſon mari, & que ſon mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalouſie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance attribué à S[t] *Thomas*. Selon cet évangile JESUS à l'âge de cinq ans ſe divertiſſait avec des enfans de ſon âge à pétrir de la terre glaiſe, dont il formait de petits oiſeaux; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiſeaux, qui s'envolèrent. Une autrefois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir ſur le champ. Nous avons encore en arabe un autre évangile de l'enfance qui eſt plus ſérieux.

Nous avons un évangile de *Nicodème*. Celui-là ſemble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve

les noms de ceux qui accusèrent JESUS devant *Pilate;* c'étaient les principaux de la synagogue, *Anne*, *Caïphe*, *Sommas*, *Datam*, *Gamaliel*, *Juda*, *Nephtalim*. Il y a dans cette histoire des choses qui se concilient assez avec les évangiles reçus, & d'autres qui ne se voient point ailleurs. On y lit que la femme guérie d'un flux de sang s'appelait *Véronique*. On y voit tout ce que JESUS fit dans les enfers quand il y descendit.

Nous avons ensuite les deux lettres qu'on suppose que *Pilate* écrivit à *Tibère* touchant le supplice de JESUS; mais le mauvais latin dans lequel elles sont écrites découvre assez leur fausseté.

On poussa le faux zèle jusqu'à faire courir plusieurs lettres de JESUS-CHRIST. On a conservé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à *Abgare* roi d'Edesse ; mais alors il n'y avait plus de roi d'Edesse.

On fabriqua cinquante évangiles qui furent ensuite déclarés apocryphes. *St Luc* nous apprend lui-même que beaucoup de personnes en avaient composé. On a cru qu'il y en avait un nommé l'*Evangile éternel*; sur ce qu'il est dit dans l'Apocalypse chap. XIV : *J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, & portant l'Evangile éternel.* Les cordeliers abusant de ces paroles au treizième siècle, composèrent un *Evangile éternel*, par lequel le règne du St Esprit devait être substitué à celui de JESUS-CHRIST ; mais il ne parut jamais dans les premiers siècles de l'Eglise aucun livre sous ce titre.

On supposa encore des lettres de la Vierge, écrites à *St Ignace* le martyr, aux habitans de Messine, & à d'autres.

Abdias, qui succéda immédiatement aux apôtres, fit leur histoire, dans laquelle il mêla des fables si absurdes,

que ces hiſtoires ont été avec le temps entièrement décréditées ; mais elles eurent d'abord un grand cours. C'eſt *Abdias* qui rapporte le combat de *St Pierre* avec *Simon* le magicien. Il y avait en effet à Rome un mécanicien fort habile, nommé *Simon*, qui non-ſeulement feſait exécuter des vols ſur les théâtres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui-même renouvela le prodige attribué à *Dédale*. Il ſe fit des ailes, il vola, & tomba comme *Icare ;* c'eſt ce que rapportent *Pline*, & *Suétone*.

Abdias, qui était dans l'Aſie, & qui écrivait en hébreu, prétend que *St Pierre* & *Simon* ſe rencontrèrent à Rome du temps de *Néron*. Un jeune homme proche parent de l'empereur mourut ; toute la cour pria *Simon* de le reſſuſciter. *St Pierre* de ſon côté ſe préſenta pour faire cette opération. *Simon* employa toutes les règles de ſon art ; il parut réuſſir, le mort remua la tête. Ce n'eſt pas aſſez, cria *St Pierre*, il faut que le mort parle ; que *Simon* s'éloigne du lit, & on verra ſi le jeune homme eſt en vie : *Simon* s'éloigna, le mort ne remua plus, & *Pierre* lui rendit la vie d'un ſeul mot.

Simon alla ſe plaindre à l'empereur qu'un miſérable galiléen s'aviſait de faire de plus grands prodiges que lui. *Pierre* comparut avec *Simon*, & ce fut à qui l'emporterait dans ſon art : Dis-moi ce que je penſe, cria *Simon* à *Pierre*. Que l'empereur, répondit *Pierre*, me donne un pain d'orge, & tu verras ſi je ſais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Auſſitôt *Simon* fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer. *Pierre* leur jette le pain ; & tandis qu'ils le mangent : Hé bien, dit-il, ne ſavais-je pas ce que tu penſais ? tu voulais me faire dévorer par tes chiens.

Après cette première séance, on proposa à *Simon* & à *Pierre* le combat du vol, & ce fut à qui s'élèverait le plus haut dans l'air. *Simon* commença, St *Pierre* fit le signe de la croix, & *Simon* se cassa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos Jeschut*, où il est dit que JESUS lui-même vola, & que *Judas* qui en voulut faire autant fut précipité.

Néron, irrité que *Pierre* eût cassé les jambes à son favori *Simon*, fit crucifier *Pierre* la tête en bas ; & c'est de-là que s'établit l'opinion du séjour de *Pierre* à Rome, de son supplice, & de son sépulcre.

C'est ce même *Abdias* qui établit encore la créance que St *Thomas* alla prêcher le christianisme aux grandes Indes chez le roi *Gondafer*, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette espèce écrits dans les premiers siècles du christianisme est prodigieuse. St *Jérôme*, & St *Augustin* même, prétendent que les lettres de *Sénèque* & de St *Paul* sont très-authentiques. Dans la première lettre, *Sénèque* souhaite que son frère *Paul* se porte bien ; *bene te valere, frater, cupio. Paul* ne parle pas tout-à-fait si bien latin que *Sénèque :* J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie : *Litteras tuas hilaris accepi ;* & j'y aurais répondu aussi-tôt si j'avais eu la présence du jeune homme que je vous aurais envoyé, *si præsentiam juvenis habuissem.* Au reste, ces lettres qu'on croirait devoir être instructives, ne sont que des complimens.

Tant de mensonges forgés par des chrétiens mal instruits & faussement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du christianisme, ils ne nuisirent

point à ſon établiſſement; au contraire, ils ſont voir que la ſociété chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait ſervir à ſon accroiſſement.

Les Actes des apôtres ne diſent point que les apôtres fuſſent convenus d'un ſymbole. Si effectivement ils avaient rédigé le ſymbole, le *Credo*, tel que nous l'avons, *St Luc* n'aurait pas omis dans ſon hiſtoire ce fondement eſſentiel de la religion chrétienne; la ſubſtance du *Credo* eſt éparſe dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que long-temps après.

Notre ſymbole, en un mot, eſt inconteſtablement la créance des apôtres, mais n'eſt pas une pièce écrite par eux. *Rufin*, prêtre d'Aquilée, eſt le premier qui en parle; & une homélie attribuée à *St Auguſtin*, eſt le premier monument qui ſuppoſe la manière dont ce *Credo* fut fait. *Pierre* dit dans l'aſſemblée : *Je crois en* DIEU *père tout-puiſſant; André* dit, *& en* JESUS-CHRIST; *Jacques* ajoute, *qui a été conçu du St Eſprit;* & ainſi du reſte.

Cette formule s'appelait *ſymbolos* en grec, en latin *collatio*. Il eſt ſeulement à remarquer que le grec porte : Je crois en DIEU père tout-puiſſant, feſeur du ciel & de la terre : *Piſteo eis theon patera pantokratora poieten ouranou kai ges;* le latin traduit, *feſeur*, *formateur*, par *creatorem*. Mais depuis, en traduiſant le ſymbole du premier concile de Nicée, on mit *factorem*.

Le chriſtianiſme s'établit d'abord en Grèce. Les chrétiens y eurent à combattre une nouvelle ſecte de Juifs devenus philoſophes à force de fréquenter les Grecs; c'était celle de la gnoſe ou des gnoſtiques : il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces ſectes

jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer & d'écrire; mais sous *Domitien* la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que DIEU lui destinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de-là leur vint le titre de lucifugaces, selon *Minutius Felix*. *Philon* les appelle gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens & de Nazaréens; mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages, ne furent établis tout d'un coup; les temps apostoliques furent différens des temps qui les suivirent. *St Paul*, dans sa première aux Corinthiens, nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent; & que si quelqu'un pendant ce temps-là avait une révélation, le prophète qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encore aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église, excepté aux femmes. Il est vrai que *Paul* leur défend de parler dans la première aux Corinthiens; mais il semble aussi les autoriser à prêcher, à prophétiser, dans la même épître au chap. XI, v. 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête;*

c'eſt comme ſi elle était raſée. Les femmes crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvu qu'elles fuſſent voilées.

Ce qui eſt aujourd'hui la ſainte meſſe, qui ſe célèbre le matin, était la cène qu'on feſait le ſoir; ces uſages changèrent à meſure que l'Egliſe ſe fortifia. Une ſociété plus étendue exigea plus de règlemens; & la prudence des paſteurs ſe conforma aux temps & aux lieux.

St *Jérôme* & *Euſèbe* rapportent que quand les égliſes reçurent une forme, on y diſtingua peu-à-peu cinq ordres différens : les ſurveillans, Epiſcopoi, d'où ſont venus les évêques; les anciens de la ſociété, Presbyteroi, les prêtres; les ſervans ou diacres, Diaconoi; les Piſtoi, croyans, initiés, c'eſt-à-dire les baptiſés, qui avaient part aux ſoupers des agapes; & les catéchumènes & énergumènes, qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de *Tertullien* dédié à ſa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune repréſentation, ſoit en peinture, ſoit en ſculpture, dans leurs aſſemblées, pendant les trois premiers ſiècles. Les chrétiens cachaient ſoigneuſement leurs livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraiſon dominicale.

Ce qui diſtinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré juſqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chaſſer les diables avec le ſigne de la croix. *Origène*, dans ſon traité contre *Celſe*, avoue au nombre 133, qu'*Antinoüs*, diviniſé par l'empereur *Adrien*, feſait des miracles en Egypte par la force des charmes & des

preſtiges; mais il dit que les diables ſortent du corps des poſſédés à la prononciation du ſeul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans ſon apologétique, au chap. XXIII: *Si vos dieux ne confeſſent pas qu'ils ſont des diables, à la préſence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le ſang de ce chrétien. Y a-t-il une démonſtration plus claire?*

En effet, JESUS-CHRIST envoya ſes apôtres pour chaſſer les démons. Les Juifs avaient auſſi de ſon temps le don de les chaſſer; car lorſque JESUS eut délivré des poſſédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guériſons pareilles, les phariſiens dirent: Il chaſſe les démons par la puiſſance de *Belzébut. Si c'eſt par Belzébut que je les chaſſe*, répondit JESUS, *par qui vos fils les chaſſent-ils?* Il eſt inconteſtable que les Juifs ſe vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorciſtes & des exorciſmes. On invoquait le nom de DIEU, de *Jacob*, & d'*Abraham*. On mettait des herbes conſacrées dans le nez des démoniaques. (*Joſephe* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir ſur les diables, que les Juifs ont perdu, fut tranſmis aux chrétiens, qui ſemblent auſſi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chaſſer les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'Egliſe rendent témoignage à la magie. *St Juſtin* avoue dans ſon apologétique, au livre III, qu'on évoque ſouvent les ames des morts,

& en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Lactance*, au livre VII de ses institutions divines, dit *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les fesant paraître. Irénée, Clément Alexandrin, Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à DIEU.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contre elles, & les peuples surtout les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des priviléges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs fut *Ignace*, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur *Trajan* lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne sait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que *St Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST

gravé ſur le cœur, en caractères d'or; & c'eſt de-là que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de *Théophores*, qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

On nous a conſervé une lettre de lui, par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'oppoſer à ſon martyre; ſoit que dès-lors les chrétiens fuſſent aſſez puiſſans pour le délivrer, ſoit que parmi eux quelques-uns euſſent aſſez de crédit pour obtenir ſa grâce. Ce qui eſt encore très-remarquable, c'eſt qu'on ſouffrit que les chrétiens de Rome vinſſent au-devant de lui quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. *Origène*, dans ſon livre III contre *Celſe*, dit: *On ne peut compter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de temps en temps, & par intervalle.*

Dieu eut un ſi grand ſoin de ſon Egliſe, que malgré ſes ennemis, il fit en ſorte qu'elle tînt cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente dans le troiſième; c'eſt-à-dire, des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne deviſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès-verbaux des proconſuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce ſeraient les ſeuls actes ſur leſquels ont pût conſtater les accuſations portées contre eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de *Denys d'Alexandrie*, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconſul d'Egypte, ſous l'empereur *Valérien*; le voici:

„ *Denys*, *Faufte*, *Maxime*, *Marcel*, & *Chérémon*, „ ayant été introduits à l'audience, le préfet *Emilien* „ leur a dit : Vous avez pu connaître, par les entre- „ tiens que j'ai eus avec vous, & par tout ce que je „ vous en ai écrit, combien nos princes ont témoigné „ de bonté à votre égard : je veux bien encore vous „ le redire : ils font dépendre votre confervation & „ votre falut de vous-mêmes ; & votre deftinée eft „ entre vos mains : ils ne demandent de vous qu'une „ feule chofe, que la raifon exige de toute perfonne „ raifonnable ; c'eft que vous adoriez les dieux pro- „ tecteurs de leur empire, que vous abandonniez cet „ autre culte fi contraire à la nature & au bon fens.

„ *Denys* a répondu : Chacun n'a pas les mêmes „ dieux, & chacun adore ceux qu'il croit l'être véri- „ tablement.

„ Le préfet *Emilien* a repris : Je vois bien que vous „ êtes des ingrats, qui abufez des bontés que les „ empereurs ont pour vous. Hé bien, vous ne demeu- „ rerez pas davantage dans cette ville, & je vous „ envoie à Céphro dans le fond de la Lybie ; ce fera „ là le lieu de votre banniffement, felon l'ordre que „ j'en ai reçu de nos empereurs : au refte, ne penfez „ pas y tenir vos affemblées, ni aller faire vos prières „ dans ces lieux que vous nommez des cimetières ; „ cela vous eft abfolument défendu, & je ne le per- „ mettrai jamais à perfonne. „

Rien ne porte plus le caractère de vérité, que ce procès-verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les affemblées étaient prohibées. C'eft ainfi que parmi nous il eft défendu aux calviniftes de s'affembler dans le Languedoc ; nous avons même quelquefois

fait pendre & rouer des miniſtres, ou prédicans, qui tenaient des aſſemblées malgré les lois. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande, les aſſemblées ſont défendues aux catholiques romains; & il y a eu des occaſions où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenſes portées par les lois romaines, DIEU inſpira à pluſieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. *Dioclétien* même, qui paſſe chez les ignorans pour un perſécuteur, *Dioclétien* dont la première année de règne eſt encore l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du chriſtianiſme, au point que pluſieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il ſouffrit que dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe égliſe, élevée vis-à-vis ſon palais. Enfin il épouſa une chrétienne.

Le céſar *Galérius* ayant malheureuſement été prévenu contre les chrétiens, dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea *Dioclétien* à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que ſage mit en pièces l'édit de l'empereur: & de-là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de deux cents perſonnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'empire romain; ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un ſi grand nombre de martyrs, qu'il faut bien ſe donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſſeurs de notre ſainte religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le

Le bénédictin dom *Ruinard*, par exemple, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, aurait dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes actes ſincères. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'abbaye de Saint-Benoît-ſur-Loire, ou d'un couvent de céleſtins de Paris, conforme à un manuſcrit des feuillans, pour que cet acte ſoit authentique; il faut que cet acte ſoit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu ſe paſſer de rapporter l'aventure du jeune *Romanus*, arrivée en 303. Ce jeune romain avait obtenu ſon pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant *Ruinard* dit que le juge *Aſclépiade* le condamna à être brûlé. Des Juifs préſens à ce ſpectacle, ſe moquèrent du jeune *St Romanus*, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laiſſait brûler, lui qui avait délivré *Sidrac*, *Miſac*, & *Abdenago*, de la fournaiſe; auſſitôt il s'éleva, dans le temps le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu. Alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus*: le premier médecin de l'empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; auſſitôt le jeune homme, qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; l'empereur fut étonné que l'on parlât ſi bien ſans langue; & le médecin pour réitérer cette expérience, coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le bénédictin *Ruinard* a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier

des hiſtoires ſi ſuſpectes, leſquelles pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette dernière perſécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque chriſtianiſme, qui s'éclipſa bientôt pour reparaître enſuite ſous les rois ſaxons. Les Gaules méridionales & l'Eſpagne étaient remplies de chrétiens. Le céſar *Conſtance Chlore* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'eſt la mère de *Conſtantin*, connue ſous le nom de *ſainte Hélène ;* car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292, quand il épouſa la fille de *Maximien-Hercule ;* mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte religion.

La divine Providence prépara par des voies qui ſemblent humaines le triomphe de ſon Egliſe. *Conſtance Chlore* mourut en 306, à Yorck en Angleterre, dans un temps où les enfans qu'il avait de la fille d'un céſar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Conſtantin* eut la confiance de ſe faire élire à Yorck par cinq ou ſix mille ſoldats allemands, gaulois, & anglais, pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite ſans le conſentement de Rome, du ſénat, & des armées, pût prévaloir ; mais DIEU lui donna la victoire ſur *Maxence*, élu à Rome, & le délivra enfin de tous ſes collégues. On ne peut diſſimuler qu'il ne ſe rendît d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ſes proches, de ſa femme, & de ſon fils.

On peut douter de ce que *Zozime* rapporte à ce ſujet. Il dit que *Conſtantin* agité de remords, après

tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que *Constantin* occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. *Zozime* ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était *Ozius*, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, *Constantin* communia avec les chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que catéchumène, & réserva son baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314, avant que *Constantin* résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jetèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Galère* s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jeté dans la mer. Il eût été à souhaiter

que les chrétiens euſſent moins écouté l'eſprit de vengeance; mais DIEU, qui punit ſelon ſa juſtice, voulut que les mains des chrétiens fuſſent teintes du ſang de leurs perſécuteurs, ſitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Conſtantin convoqua, aſſembla dans Nicée, vis-à-vis de Conſtantinople, le premier concile œcuménique, auquel préſida *Ozius.* On y décida la grande queſtion qui agitait l'Egliſe, touchant la divinité de JESUS-CHRIST; les uns ſe prévalaient de l'opinion d'*Origène*, qui dit au chap. VI contre *Celſe : Nous préſentons nos prières à* DIEU *par* JESUS, *qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature increée, qui nous apporte la grâce de ſon père, & préſente nos prières au grand* DIEU *en qualité de notre pontiſe.* Ils s'appuyaient auſſi ſur pluſieurs paſſages de *St Paul*, dont on a rapporté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſurtout ſur ces paroles de JESUS-CHRIST, *Mon père eſt plus grand que moi ;* & ils regardèrent JESUS comme le premier né de la création, comme la pure émanation de l'Etre ſuprême, mais non pas préciſément comme DIEU.

Les autres qui étaient orthodoxes, alléguaient des paſſages plus conformes à la divinité éternelle de JESUS, comme celui-ci : *Mon père & moi nous ſommes la même choſe ;* paroles que les adverſaires interprétaient comme ſignifiant ; *mon père & moi nous avons le même deſſein, la même volonté ; je n'ai point d'autres déſirs que ceux de mon père. Alexandre*, évêque d'Alexandrie, & après lui *Athanaſe*, étaient à la tête des orthodoxes, & *Euſèbe* évêque de Nicomédie avec dix-ſept autres évêques, le prêtre *Arius*, & pluſieurs prêtres, étaient dans le parti oppoſé. La querelle fut d'abord

envenimée, parce que *St Alexandre* traita ses adversaires d'antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St Esprit décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit : JESUS *est fils unique de* DIEU, *engendré du père, c'est-à-dire, de la substance du père*, DIEU *de* DIEU, *lumière de lumière, vrai* DIEU *de vrai* DIEU, *consubstantiel au père ; nous croyons aussi au St Esprit &c.* Ce fut la formule du concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'*Arius*, au rapport de deux patriarches d'Alexandrie, qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en arabe. *Arius* fut exilé par *Constantin ;* mais *Athanase* le fut aussi bientôt après, & *Arius* fut rappelé à Constantinople. Alors *St Macaire* pria DIEU si ardemment de faire mourir *Arius*, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que DIEU exauça sa prière. *Arius* mourut en allant à l'église en 330. L'empereur *Constantin* finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre arien, & mourut entre les bras du chef des ariens *Eusèbe*, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les partisans d'*Athanase* & ceux d'*Eusèbe* se firent une guerre cruelle ; & ce qu'on appelle l'arianisme fut long-temps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second concile général fut tenu à Constantinople en 318. On y expliqua ce que le concile de

Nicée n'avait pas jugé à propos de dire ſur le Saint-Eſprit ; & on ajouta à la formule de Nicée, *que le Sᵗ Eſprit eſt Seigneur vivifiant, qui procède du Père, & qu'il eſt adoré & glorifié avec le Père & le Fils.*

Ce ne fut que vers le neuvième ſiècle que l'Egliſe latine ſtatua par degrés que le Sᵗ Eſprit procède du Père & du Fils.

En 431, le troiſième concile général tenu à Ephèſe décida que *Marie* était véritablement mère de DIEU, & que JESUS avait deux natures & une perſonne. *Neſtorius*, évêque de Conſtantinople, qui voulait que la ſainte Vierge fût appelée mère de CHRIST, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encore confirmées par le concile de Chalcédoine.

Je paſſerai légérement ſur les ſiècles ſuivans qui ſont aſſez connus. Malheureuſement il n'y eut aucune de ces diſputes qui ne cauſât des guerres, & l'Egliſe fut toujours obligée de combattre. DIEU permit encore, pour exercer la patience des fidelles, que les Grecs & les Latins rompirent ſans retour au neuvième ſiècle : il permit encore qu'en Occident il y eût vingt-neuf ſchiſmes ſanglans pour la chaire de Rome.

Cependant l'Egliſe grecque preſque toute entière, & toute l'Egliſe d'Afrique devinrent eſclaves ſous les Arabes, & enſuite ſous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane ſur les ruines de la chrétienne; l'Egliſe romaine ſubſiſta, mais toujours ſouillée de ſang par plus de ſix cents ans de diſcorde, entre l'empire d'Occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puiſſante. Les évêques, les abbés, en Allemagne, ſe firent tous princes ; & les papes acquirent peu-à-peu la domination abſolue dans

Rome, & dans un pays de cent lieues. Ainſi DIEU éprouva ſon Egliſe par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la ſplendeur.

Cette Egliſe latine perdit au ſeizième ſiècle la moitié de l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la meilleure partie de la Suiſſe, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe; mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La Providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam, l'Inde, & la Chine, à ſe ranger ſous l'obéiſſance du pape, pour le récompenſer de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Ruſſie, & des autres Etats perdus, dont nous avons parlé. *St François Xavier* qui porta le ſaint Evangile aux Indes orientales & au Japon, quand les Portugais y allèrent chercher des marchandiſes, fit un très-grand nombre de miracles, tous atteſtés par les révérends pères jéſuites: quelques-uns diſent qu'il reſſuſcita neuf morts; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans ſa Fleur des Saints, ſe borne à dire qu'il n'en reſſuſcita que quatre; c'eſt bien aſſez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les îles du Japon. Mais le diable ſema ſon ivraie au milieu du bon grain. Les chrétiens formèrent une conjuration ſuivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ſes ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais, qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens; & qui furent d'abord obligés de marcher ſur

la croix, pour obtenir la permiſſion de vendre leurs denrées dans la priſon où on les renferme lorſqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apoſtolique, & romaine, fut proſcrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jéſuites n'avaient pas à la vérité reſſuſcité des morts à la cour de Pékin; ils s'étaient contenté d'enſeigner l'aſtronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuſes diſputes avec des dominicains & d'autres, ſcandaliſèrent à tel point le grand empereur *Yontchin*, que ce prince, qui était la juſtice & la bonté même, fut aſſez aveugle pour ne plus permettre qu'on enſeignât notre ſainte religion, dans laquelle nos miſſionnaires ne s'accordaient pas. Il les chaſſa avec une bonté paternelle, leur fourniſſant des ſubſiſtances & des voitures juſqu'aux confins de ſon Empire.

Toute l'Aſie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais, dans l'Amérique, toutes les hordes américaines non domptées, toutes les terres auſtrales, qui ſont une cinquième partie du globe, ſont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette ſainte parole: *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. S'il y a environ ſeize cents millions d'hommes ſur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la ſainte Egliſe romaine catholique univerſelle en poſſède à-peu-près ſoixante millions; ce qui fait plus de la vingt-ſixième partie des habitans du monde connu.

CHRONOLOGIE.

On dispute depuis long-temps sur l'ancienne chronologie, mais y en a-t-il une?

Il faudrait que chaque peuplade considérable eût possédé & conservé des registres authentiques bien attestés. Mais combien peu de peuplades savaient écrire? & dans le petit nombre d'hommes qui cultivèrent cet art si rare, s'en est-il trouvé qui prissent la peine de marquer deux dates avec exactitude?

Nous avons à la vérité dans des temps très-récens les observations célestes des Chinois & des Chaldéens. Elles ne remontent qu'environ deux mille ans plus ou moins avant notre ère vulgaire. Mais quand les premières annales se bornent à nous instruire qu'il y eut une éclipse sous un tel prince, c'est nous apprendre que ce prince existait, & non pas ce qu'il a fait.

De plus, les Chinois comptent l'année de la mort d'un empereur toute entière, fût-il mort le premier jour de l'an; & son successeur date l'année suivante du nom de son prédécesseur. On ne peut montrer plus de respect pour ses ancêtres; mais on ne peut supputer le temps d'une manière plus fautive en comparaison de nos nations modernes.

Ajoutez que les Chinois ne commencent leur cycle sexagénaire, dans lequel ils ont mis de l'ordre, qu'à l'empereur *Iao*, deux mille trois cents cinquante-sept ans avant notre ère vulgaire. Tout le temps qui précède cette époque est d'une obscurité profonde.

Les hommes se sont toujours contentés de l'à-peu-près en tout genre. Par exemple, avant les horloges

on ne ſavait qu'à-peu-près les heures du jour & de la nuit. Si on bâtiſſait, les pierres n'étaient qu'à-peu-près taillées, les bois à-peu-près équarris, les membres des ſtatues à-peu-près dégroſſis : on ne connaiſſait qu'à-peu-près ſes plus proches voiſins ; & malgré la perfection où nous avons tout porté, c'eſt ainſi qu'on en uſe encore dans la plus grande partie de la terre.

Ne nous étonnons donc pas s'il n'y a nulle part de vraie chronologie ancienne. Ce qúe nous avons des Chinois eſt beaucoup, ſi vous le comparez aux autres nations.

Nous n'avons rien des Indiens ni des Perſes, preſque rien des anciens Egyptiens. Tous nos ſyſtèmes inventés ſur l'hiſtoire de ces peuples, ſe contrediſent autant que nos ſyſtèmes métaphyſiques.

Les olympiades des Grecs ne commencent que ſept cents vingt-huit ans avant notre manière de compter. On voit ſeulement vers ce temps-là quelques flambeaux dans la nuit, comme l'ère de *Nabonaſſar*, la guerre de Lacédémone & de Meſſène; encore diſpute-t-on ſur ces époques.

Tite-Live n'a garde de dire en quelle année *Romulus* commença ſon prétendu règne. Les Romains, qui ſavaient combien cette époque eſt incertaine, ſe feraient moqués de lui s'il eût voulu la fixer.

Il eſt prouvé que les deux cents quarante ans qu'on attribue aux ſept premiers rois de Rome, ſont le calcul le plus faux.

Les quatre premiers ſiècles de Rome ſont abſolument dénués de chronologie.

Si quatre ſiècles de l'empire le plus mémorable de la terre, ne forment qu'un amas indigeſte d'événemens

mêlés de fables, fans prefque aucune date, que fera-ce de petites nations refferrées dans un coin de terre, qui n'ont jamais fait aucune figure dans le monde, malgré tous leurs efforts pour remplacer en charlataneries & en prodiges, ce qui leur manquait en puiffance & en culture des arts ?

De la vanité des fyftèmes, furtout en chronologie.

M. l'abbé de *Condillac* rendit un très-grand fervice à l'efprit humain, quand il fit voir le faux de tous les fyftèmes. Si on peut efpérer de rencontrer un jour un chemin vers la vérité, ce n'eft qu'après avoir bien reconnu tous ceux qui mènent à l'erreur. C'eft du moins une confolation d'être tranquille, de ne plus chercher, quand on voit que tant de favans ont cherché en vain.

La chronologie eft un amas de veffies remplies de vent. Tous ceux qui ont cru y marcher fur un terrain folide, font tombés. Nous avons aujourd'hui quatre-vingts fyftèmes, dont il n'y en a pas un de vrai.

Les Babyloniens difaient : nous comptons quatre cents foixante & treize mille années d'obfervations céleftes. Vient un parifien qui leur dit : Votre compte eft jufte ; vos années étaient d'un jour folaire ; elles reviennent à douze cents quatre-vingt-dix-fept des nôtres, depuis *Atlas* roi d'Afrique, grand aftronome, jufqu'à l'arrivée d'*Alexandre* à Babylone.

Mais jamais, quoi qu'en dife notre parifien, aucun peuple n'a pris un jour pour un an ; & le peuple de Babylone encore moins que perfonne. Il fallait feulement que ce nouveau venu de Paris dît aux Chaldéens :

Vous êtes des exagérateurs, & nos ancêtres des ignorans ; les nations sont sujettes à trop de révolutions pour conserver des quatre mille sept cents trente-six siècles de calculs astronomiques. Et quant au roi des Maures *Atlas*, personne ne sait en quel temps il a vécu. *Pythagore* avait autant de raison de prétendre avoir été coq, que vous de vous vanter de tant d'observations. (1)

Le grand ridicule de toutes ces chronologies fantastiques, est d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme, sans savoir si cet homme a existé.

Langlet répète après quelques autres, dans sa *Compilation chronologique de l'histoire universelle*, que précisément dans le temps d'*Abraham*, six ans après la mort de *Sara*, très-peu connue des Grecs, *Jupiter* âgé de soixante & deux ans commença à régner en Thessalie ; que son règne fut de soixante ans ; qu'il épousa sa sœur *Junon* ; qu'il fut obligé de céder les côtes maritimes à son frère *Neptune* ; que les Titans lui firent la guerre. Mais y a-t-il eu un *Jupiter* ? C'était par-là qu'il fallait commencer.

(1) Plusieurs savans ont imaginé que ces prétendues époques chronologiques n'étaient que des périodes astronomiques imaginées pour comparer entre elles les révolutions des planètes & celle des fixes. Ces périodes, dont les prêtres astronomes & philosophes avaient seuls le secret, étant venues à la connaissance du peuple & des étrangers, on les prit pour des époques réelles, & on y arrangea des événemens miraculeux, des dynasties de rois qui régnaient chacun des milliers d'années &c. &c. ; cette opinion assez probable est la seule idée raisonnable qu'on ait eue sur cette question.

CICERON.

C'EST dans le temps de la décadence des beaux arts en France, c'eſt dans le ſiècle des paradoxes, & dans l'aviliſſement de la littérature & de la philoſophie perſécutées, qu'on veut flétrir *Cicéron;* & quel eſt l'homme qui eſſaie de déshonorer ſa mémoire? c'eſt un de ſes diſciples; c'eſt un homme qui prête, comme lui, ſon miniſtère à la défenſe des accuſés; c'eſt un avocat qui a étudié l'éloquence chez ce grand maître; c'eſt un citoyen qui paraît animé comme *Cicéron* même de l'amour du bien public. (1)

Dans un livre intitulé *Canaux navigables*, livre rempli de vues patriotiques & grandes plus que praticables, on eſt bien étonné de lire cette philippique contre *Cicéron*, qui n'a jamais fait creuſer de canaux.

„ Le trait le plus glorieux de l'hiſtoire de *Cicéron*, „ c'eſt la ruine de la conjuration de *Catilina;* mais „ à le bien prendre, elle ne fit du bruit à Rome „ qu'autant qu'il affecta d'y mettre de l'importance.

(1) M. *Linguet.* Cette ſatire de *Cicéron* eſt l'effet de ce ſecret penchant qui porte un grand nombre d'écrivains à combattre non les préjugés populaires, mais les opinions des hommes éclairés. Ils ſemblent dire comme *Céſar :* j'aimerais mieux être le premier dans une bicoque que le ſecond dans Rome. Pour acquérir quelque gloire en ſuivant les traces des hommes éclairés, il faut ajouter des vérités nouvelles à celles qu'ils ont établies; il faut ſaiſir ce qui leur eſt échappé, voir mieux & plus loin qu'eux. Il faut être né avec du génie, le cultiver par des études aſſidues, ſe livrer à des travaux opiniâtres, & ſavoir enfin attendre la réputation. Au contraire, en combattant leurs opinions, on eſt ſûr d'acquérir à meilleur marché une gloire plus prompte & plus brillante; & ſi on aime mieux compter les ſuffrages que de les peſer, il n'y a point à balancer entre ces deux partis.

„ Le danger exiſtait dans ſes diſcours bien plus que „ dans la choſe. C'était une entrepriſe d'hommes „ ivres qu'il était facile de déconcerter. Ni le chef, „ ni les complices n'avaient pris la moindre meſure „ pour aſſurer le ſuccès de leur crime. Il n'y eut „ d'étonnant dans cette étrange affaire que l'appareil „ dont le conſul chargea toutes ſes démarches, & „ la facilité avec laquelle on lui laiſſa ſacrifier à ſon „ amour-propre tant de rejetons des plus illuſtres „ familles.

„ D'ailleurs, la vie de *Cicéron* eſt pleine de traits „ honteux; ſon éloquence était vénale autant que „ ſon ame était puſillanime. Si ce n'était pas l'intérêt „ qui dirigeait ſa langue, c'était la frayeur ou l'eſpé- „ rance. Le déſir de ſe faire des appuis le portait à „ la tribune pour y défendre ſans pudeur des hommes „ plus déshonorés, plus dangereux cent fois que „ *Catilina*. Parmi ſes cliens, on ne voit preſque que „ des ſcélérats; & par un trait ſingulier de la juſtice „ divine, il reçut enfin la mort des mains d'un de „ ces miſérables que ſon art avait dérobés aux rigueurs „ de la juſtice humaine. „

A le bien prendre, la conjuration de *Catilina* fit à Rome plus que *du bruit;* elle la plongea dans le plus grand trouble, & dans le plus grand danger. Elle ne fut terminée que par une bataille ſi ſanglante qu'il n'eſt aucun exemple d'un pareil carnage, & peu d'un courage auſſi intrépide. Tous les ſoldats de *Catilina* après avoir tué la moitié de l'armée de *Petreius*, furent tués juſqu'au dernier; *Catilina* périt percé de coups ſur un monceau de morts, & tous furent trouvés le viſage tourné contre l'ennemi. Ce n'était pas là une

entreprise si facile à déconcerter; *César* la favorisait; elle apprit à *César* à conspirer un jour plus heureusement contre sa patrie.

Cicéron défendait sans pudeur des hommes plus déshonorés, plus dangereux cent fois que Catilina.

Est-ce quand il défendait dans la tribune la Sicile contre *Verrès*, & la république romaine contre *Antoine*? est-ce quand il réveillait la clémence de *César* en faveur de *Ligarius* & du roi *Dejotare*? ou lorsqu'il obtenait le droit de cité pour le poëte *Archias*? ou lorsque dans sa belle oraison pour la loi *Manilia* il emportait tous les suffrages des Romains en faveur du grand *Pompée*?

Il plaida pour *Milon* meurtrier de *Clodius*; mais *Clodius* avait mérité sa fin tragique par ses fureurs. *Clodius* avait trempé dans la conjuration de *Catilina*; *Clodius* était son plus mortel ennemi; il avait soulevé Rome contre lui, & l'avait puni d'avoir sauvé Rome; *Milon* était son ami.

Quoi! c'est de nos jours qu'on ose dire que DIEU punit *Cicéron* d'avoir plaidé pour un tribun militaire nommé *Popilius Léna*, & que la vengeance céleste le fit assassiner par ce *Popilius Léna* même! Personne ne sait si *Popilius Léna* était coupable ou non du crime dont *Cicéron* le justifia quand il le défendit; mais tous les hommes savent que ce monstre fut coupable de la plus horrible ingratitude, de la plus infame avarice, & de la plus détestable barbarie, en assassinant son bienfaiteur pour gagner l'argent de trois monstres comme lui. Il était réservé à notre siècle de vouloir faire regarder l'assassinat de *Cicéron* comme un acte de la justice divine. Les triumvirs ne l'auraient pas osé.

Tous les fiècles jufqu'ici ont détefté & pleuré fa mort.

On reproche à *Cicéron* de s'être vanté trop fouvent d'avoir fauvé Rome, & d'avoir trop aimé la gloire. Mais fes ennemis voulaient flétrir cette gloire. Une faction tyrannique le condamnait à l'exil, & abattait fa maifon, parce qu'il avait préfervé toutes les maifons de Rome de l'incendie que *Catilina* leur préparait. Il vous eft permis, c'eft même un devoir de vanter vos fervices quand on les méconnaît, & furtout quand on vous en fait un crime.

On admire encore *Scipion* de n'avoir répondu à fes accufateurs que par ces mots : *C'eft à pareil jour que j'ai vaincu Annibal, allons rendre grâce aux dieux.* Il fut fuivi par tout le peuple au capitole, & nos cœurs l'y fuivent encore en lifant ce trait d'hiftoire; quoiqu'après tout il eût mieux valu rendre fes comptes que fe tirer d'affaire par un bon mot.

Cicéron fut admiré de même par le peuple romain le jour qu'à l'expiration de fon confulat, étant obligé de faire les fermens ordinaires, & fe préparant à haranguer le peuple felon la coutume, il en fut empêché par le tribun *Metellus*, qui voulait l'outrager. *Cicéron* avait commencé par ces mots : *Je jure;* le tribun l'interrompit, & déclara qu'il ne lui permettrait pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un moment; & renforçant fa voix noble & fonore, il dit pour toute harangue : *Je jure que j'ai fauvé la patrie.* L'affemblée enchantée s'écria : *Nous jurons qu'il a dit la vérité.* Ce moment fut le plus beau de fa vie. Voilà comme il faut aimer la gloire.

Je

Je ne ſais où j'ai lu autrefois ces vers ignorés :

Romains, j'aime la gloire & ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire :
Ce n'eſt qu'en vous ſervant qu'il la faut acheter :
Qui n'oſe la vouloir n'oſe la mériter.

Peut-on mépriſer *Cicéron* ſi on conſidère ſa conduite dans ſon gouvernement de la Cilicie, qui était alors une des plus importantes provinces de l'empire romain, en ce qu'elle confinait à la Syrie & à l'empire des Parthes. Laodicée, l'une des plus belles villes d'Orient, en était la capitale : cette province était auſſi floriſſante qu'elle eſt dégradée aujourd'hui ſous le gouvernement des Turcs, qui n'ont jamais eu de *Cicéron*.

Il commence par protéger le roi de Cappadoce *Ariobarzane*, & il refuſe les préſens que ce roi veut lui faire. Les Parthes viennent attaquer en pleine paix Antioche; *Cicéron* y vole, il atteint les Parthes après des marches forcées par le mont Taurus, il les fait fuir, il les pourſuit dans leur retraite, *Orzace* leur général eſt tué avec une partie de ſon armée.

De là il court à Pendeniſſum capitale d'un pays allié des Parthes, il la prend; cette province eſt ſoumiſe. Il tourne auſſitôt contre les peuples appelés *Tiburaniens*, il les défait; & ſes troupes lui défèrent le titre d'*empereur* qu'il garda toute ſa vie. Il aurait obtenu à Rome les honneurs du triomphe ſans *Caton* qui s'y oppoſa, & qui obligea le ſénat à ne décerner que des réjouiſſances publiques & des remercîmens aux dieux, lorſque c'était à *Cicéron* qu'on devait en faire.

Si on ſe repréſente l'équité, le déſintéreſſement de *Cicéron* dans ſon gouvernement, ſon activité, ſon affabilité, deux vertus ſi rarement compatibles, les bienfaits dont il combla les peuples dont il était le ſouverain abſolu, il faudra être bien difficile pour ne pas accorder ſon eſtime à un tel homme.

Si vous faites réflexion que c'eſt-là ce même romain qui le premier introduiſit la philoſophie dans Rome, que ſes Tuſculanes & ſon livre de la Nature des dieux ſont les deux plus beaux ouvrages qu'ait jamais écrit la ſageſſe qui n'eſt qu'humaine, & que ſon traité des Offices eſt le plus utile que nous ayons en morale, il ſera encore plus mal aiſé de mépriſer *Cicéron*. Plaignons ceux qui ne le liſent pas, plaignons encore plus ceux qui ne lui rendent pas juſtice.

Oppoſons au détracteur français les vers de l'eſpagnol *Martial* dans ſon épigramme contre *Antoine*.

Quid proſunt ſacræ pretioſa ſilentia linguæ?
Incipient omnes pro Cicerone loqui.

Ta prodigue fureur acheta ſon ſilence,
Mais l'univers entier parle à jamais pour lui.

Voyez ſurtout ce que dit *Juvenal* :

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome ſecond.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

